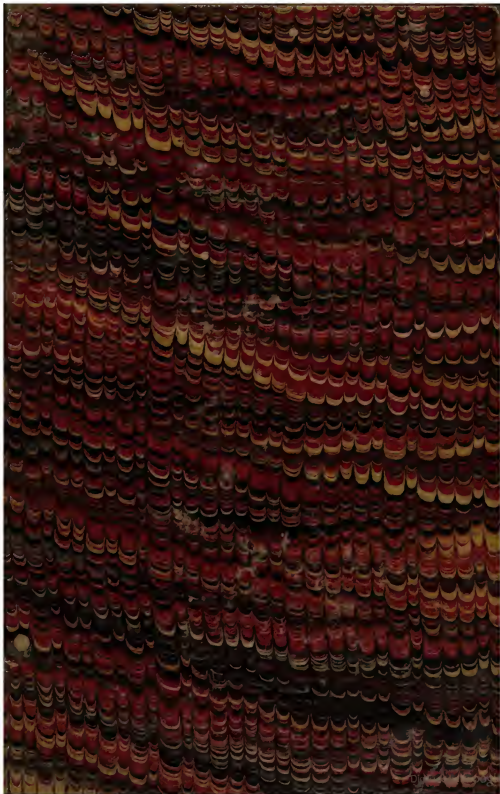

Digitized by Google

10. 9. 1

Digitized by Google

Digitized by Google

CONTES

A MA VOISINE

Digitized by Google

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET Cie
Rues de Fleurus, 9, et de l'Ouest, 21

Digitized by Google

CONTES

A MA VOISINE

PAR

AMÉDÉE DE BAST

Une monarchie improvisée
La comédie au palais — Les libéralités de Simon de Colines
Les adieux de Fontainebleau en 1677
Fontenelle chez Mme Geoffrin — La Giralda



PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1861

Droit de traduction réservé

Digitized by Google

UNE

MONARCHIE IMPROVISÉE

Digitized by Google

Digitized by Google

UNE
MONARCHIE IMPROVISÉE.

CHAPITRE I.

Une royauté.

Marseille est située au fond d'une petite baie, au pied d'un bassin semi-circulaire qui, du bord de la mer, s'exhausse graduellement vers la circonférence, et a jusqu'à trois mille pieds de hauteur sur plusieurs points.

Sur un des mamelons s'élève le fort de la Garde, où les matelots vont faire des prières avant d'entreprendre un voyage, ou accomplir les vœux qu'ils ont adressés à la Vierge dans les jours de détresse. Cette citadelle, qui eut l'insigne honneur, sous Louis XIV, d'avoir le *bienheureux* Scudéri pour gouverneur, a été célébrée par Chapelle et Ba-

Digitized by Google

chaumont, dans leur *Voyage en Provence*, par ces vers:

C'est Notre-Dame de la Garde,
Gouvernement commode et beau,
A qui suffit pour toute garde
Un suisse avec sa hallebarde,
Peint sur la porte du château.

A l'autre extrémité du port est le fort Saint-Jean, devenu aujourd'hui, par des constructions successives, le plus important des ouvrages qui défendent Marseille.

A quelques portées de canon de Notre-Dame de la Garde est le fort d'If, dans l'île de ce nom, qui servit longtemps de prison d'État.

Enfin entre le fort de la Garde et l'île d'If, est la petite île de Ratonneau, qui, elle aussi, a une citadelle. Ratonneau est un rocher où croissent au hasard, entre les fissures des pierres, quelques arbres; le fort est sur la crête la plus élevée, et on y monte par un chemin couvert, difficile et escarpé.

Malgré l'aspect aride et sauvage de l'île, la végétation, favorisée par le climat de la Provence et par les fraîches brises de la Méditerranée, est aussi belle que dans les charmantes bastides des environs de Marseille. C'est surtout derrière une petite colline, abritée par de hautes et d'épaisses broussailles, qu'on peut admirer la fécondité du climat du Midi;

là un petit jardin, cultivé avec soin, rivalise avec les vergers du continent, et produit abondamment les fruits les plus savoureux.

En 1765, dans le petit nombre de soldats qui formaient la garnison du fort de Ratonneau, se trouvait un grenadier nommé Guillaume Vignau plus connu dans le régiment par le sobriquet de Francœur. N'étant encore que tambour et enfant, Francœur avait reçu un coup de sabre sur la tête à la bataille de Fontenoy (1745). Il avait subi pour cette cruelle blessure l'opération du trépan, et depuis cette époque son intelligence était sujette à de fréquentes vicissitudes. Un amour désordonné de la gloire, une ambition gigantesque, une soif inextinguible de périls le dominaient dans ses accès, et le rendaient un objet de curiosité et d'admiration pour ses camarades, car la folie marche souvent de compagnie avec le sublime, et la limite qui sépare l'une et l'autre dans le cerveau humain est si étroite que les fous et les héros qui ne sont que des fous raisonnables, se concilient et enchaînent les sympathies du vulgaire; seulement, pour les fous cette sympathie se nomme étonnement, et pour les héros admiration, fanatisme, engouement.

Lorsque Francœur n'était pas travaillé par sa fièvre cervicale, il était ce que sont les vrais et bons soldats: doux, serviable, indulgent et d'une régularité à toute épreuve; pour lui, les exigences de la

discipline, ce joug des mauvaises natures, n'avaient rien de pénible; il accomplissait tous ses devoirs avec ponctualité, gaieté, intelligence; c'était le modèle des soldats, et l'*alter ego* des officiers, dont il partageait l'influence et l'autorité sans chercher à s'en prévaloir auprès de ses camarades; loin de là, sa fraternelle sollicitude leur épargnait souvent des châtiments, ou leur ménageait des pardons. Francœur était donc aimé de ses chefs, vénéré de ses camarades, et consulté des uns et des autres, car tous connaissaient l'expérience qu'il avait acquise dans ses campagnes, le jugement sain et le coup d'œil sûr qu'il apportait dans toutes les affaires de guerre et de service, la valeur brillante qu'il joignait à un sang-froid qui ne se démentait pas au milieu des dangers les plus imminents.

Mais du moment où l'esprit malin comme celui qui tourmentait Saül commençait à s'emparer de son âme, Francœur épouvantait ses amis et ses chefs, ses yeux s'allumaient comme la prunelle d'un lion, son front se redressait comme un cèdre, sa bouche exhalait des menaces ou des anathèmes; toutes les idées d'orgueil qui germaient dans sa tête et au fond de son cœur aux jours de calme faisaient irruption comme un volcan. Fou couronné, le pauvre homme, dans ces terribles moments, serait devenu un Alexandre, un César, un Charlemagne ; il eût fracassé des empires, écrasé des trônes, ébréché

des diadèmes, fait ruer les uns contre les autres des peuples et des armées; soldat obscur, fou sans pourpre et sans sujets, le grenadier épanchait sa fougue de gloire et peut-être de tyrannie sur les bidons de l'escouade, sur les gamelles du corps de garde, qu'il prenait à partie, comme le chevalier de la Manche, l'illustre Don Quichotte, faisait des moulins à vent du Toboso et du Montiel.

Mais Dieu, dans sa miséricorde infinie, envoie souvent à l'insanité des rois, comme aux infirmités morales des hommes les plus humbles, des anges consolateurs; le Seigneur envoya David à Saül pour calmer ses fureurs étranges, et la harpe du pasteur de Bethléem adoucit les souffrances du roi d'Israël; un autre ange vint aussi en aide au pauvre soldat, et cet ange était une jeune fille, belle et chaste, pauvre et modeste, dont toutes les ressources consistaient dans le produit des fruits qu'elle allait vendre sur le port de Marseille.

Suzanne, c'était le nom de la jeune fille, venait régulièrement trois fois par semaine visiter l'île de Ratonneau, adresser un bonjour affectueux à ses défenseurs, et récolter les oranges, les grenades, les figues, les olives et le raisin que lui fournissait abondamment le petit jardin dont nous avons parlé plus haut. Elle s'était intéressée presque malgré elle au sort du grenadier, qui, de son côté, n'était pas resté insensible aux attraits de la jolie fruitière.

Digitized by Google

Suzanne était, en effet, une belle fille qui portait sur sa physionomie le type des beautés de l'Aquitaine. Son visage, d'un ovale parfait, était encadré d'une riche chevelure brune qui tombait en longues boucles sur un cou d'albâtre. Ses yeux noirs respiraient cette poésie suave et héroïque que les eaux de la Méditerranée semblent exhaler avec ses brouillards teints de la lueur des volcans de la Sicile et de Naples; sa bouche vermeille était constamment embellie d'un sourire malin et bon; sa stature était petite, mais sa taille bien prise et élancée comme le corsage d'une guêpe dénotait son agilité et sa vigueur. Il y avait dans toute cette femme de la Sapho et de la Judith, de la lyre et du glaive, de l'intrépidité et de la poésie; c'était un charmant mélange de grâce et de virilité, de force et de douceur, d'innocence et de résolution. Elle jouait volontiers avec les soldats; mais si un mot, si un geste venaient effaroucher sa pudeur, les yeux de Suzanne brillaient d'une vive indignation; ses sourcils, comme deux arcs d'ébène, se cambraient sur ses prunelles étincelantes, et son corps prenait une de ces attitudes fières et pudiques qui glacent d'effroi l'insolence, et qui en imposent aux plus entreprenants dans l'art de séduire les filles.

Francœur, en vrai brave qu'il était, n'était fanfaron ni en guerre ni en amour. Cette décence, cette retenue, son langage toujours poli, quoique

galant, avaient gagné la confiance de la jeune fille, qui se plaisait à passer des heures entières auprès de lui, et qu'il accompagnait souvent à sa récolte des fruits.

Aussi, quand son service était terminé, quand il avait rempli tous ses devoirs avec son exactitude accoutumée, le plus grand plaisir du soldat était de guetter l'arrivée de Suzanne dans l'île, et de causer avec elle assis sur la courtine du fort.

A son défaut, Francœur charmait ses loisirs par des lectures, et par l'éducation d'un vieux barbet qu'il avait recueilli sur la plage un jour de tempête.

Le chien, sauvé par le soldat, lui manifestait sa reconnaissance par son attachement et sa docilité; il apprenait avec une merveilleuse aptitude tout ce que le grenadier lui montrait. En peu de mois, Médor, c'était le nom que Francœur avait donné à son compagnon, avait appris à faire l'exercice; il apportait des gargousses, tirait le canon, et se livrait à ces mille jeux qui rendent si intéressants les chiens élevés par les soldats.

Voilà de quoi se composaient, en ce monde, les plaisirs du grenadier Francœur; de douces conversations avec une jeune fille, des lectures, et l'éducation progressive d'un barbet auquel, selon lui, il ne manquait que la parole. Quant à la fortune du soldat, elle était aussi légère que ses plaisirs: ses

armes, un havresac assez maigrement fourni, et une vieille pipe aussi noire que le poitrail du diable, représentaient les richesses d'un guerrier qui avait vaincu pour la France les Anglais à Fontenoy.

Un jour, c'était le 11 septembre 1765, Francœur était en sentinelle à la porte du fort.... Son chien à quelques pas de lui, un bâton entre les pattes, imitait, assis sur son derrière, les évolutions d'armes de son maître.... Tout à coup la tête du grenadier fermente, ses idées se brouillent, ou plutôt prennent des dimensions fantastiques, il s'échauffe, se passionne et formule à haute voix la pensée de son ambition et de sa fringale de puissance absolue. « Je veux être roi ! s'écrie-t-il, et puisque je suis ici au lieu d'être dans les Pays-Bas ou en Flandre, je veux être roi de Ratonneau ! »

Chez un fou, l'action suit de près la parole, et c'est surtout chez les insensés que la pensée a des ailes. A peine a-t-il lancé cette exclamation qu'il se met à l'œuvre.

« Reposez vos armes ! s'écrie-t-il d'une voix de stentor à son chien, et avancez à l'ordre ! »

Le barbet obéit, abandonne son bâton, et vient lécher la main de son maître, dont le visage enflammé, le regard superbe, le geste altier semblent déjà commander à des légions nombreuses.... Hélas ! pour tous gardes, pour tout peuple, il n'avait qu'un

chien, et il ne commandait qu'à un chien!... Mais la manie de régner n'y regarde pas de si près.

La garnison du fort était sortie pour aller aux provisions. Francœur profite de l'occasion que lui offre la fortune; il rentre avec son chien dans la forteresse, lève le pont-levis, court aux magasins à poudre, charge les canons, place les fusils de rempart dans leurs meurtrières respectives, et tous ces soins terminés, bourre sa pipe, l'allume, s'assied sur un affût de canon, et débite cette harangue à son chien, qui, assis gravement devant lui, paraît l'écouter attentivement :

Le premier qui fut roi, fut un soldat heureux;
Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'aïeux.

« Ce point posé, Médor, je suis roi, et roi aussi légitime que le roi de France et de Navarre, Louis quinzième du nom, mon ancien maître et le tien; mais le plus difficile, Médor, n'est pas de conquérir une couronne; une foule d'ambitieux depuis deux mille ans en ont escamoté; Smerdis, Darius, Absalon, Cromwell et plusieurs autres que je pourrais citer, ont su, par des moyens plus ou moins adroits, ceindre le bandeau de la suprême puissance;... le principal est le grand art de la conserver. Nous aurons sans doute de grands périls à affronter, de longues veilles à employer, peut-être même de sanglants combats à soutenir; mais rien n'est capable

d'ébranler ma résolution et mon courage, et je me montrerai à la hauteur des circonstances. Pour m'aider dans la difficile mission du gouvernement et de la conquête de ce pays, j'ai jeté les yeux sur toi, Médor; tu es brave, tu es fidèle, je te nomme mon aide de camp et mon premier officier d'ordonnance, avec le portefeuille de l'administration de la guerre et de la police.... Es-tu content, Coucy? »

Le barbet n'avait garde de répondre

A tous ces beaux discours; il est comme une pierre,
Ou comme la statue est au festin de Pierre.

Seulement, pour manifester autant qu'il lui était possible sa satisfaction et son obéissance, l'intelligent barbet remue la queue et balance la tête en suivant les mouvements et les gestes de son nouveau souverain.

Après une pause de quelques secondes, Francœur continua en vertu de cet adage qu'il appliqua à son compagnon : Qui ne dit mot, consent.

« Tes fonctions, Médor, consisteront à approvisionner le fort de vivres et de munitions; tu tiendras au complet notre magasin de biscuits et notre magasin à poudre ; tu exploreras les environs de la citadelle dans le jour ; pendant la nuit, tu veilleras à la sûreté commune, et en sentinelle sur un bastion, tu hurleras au plus imperceptible clapotement de la rame, au plus léger pas de l'homme. Si on tente

l'assaut à l'aide d'une surprise, comme tu n'as pas des dents et des griffes pour des prunes, tu repousseras le premier choc, et.... je serai là pour te soutenir. Voilà, Médor, mon fidèle compagnon, le rôle que je t'ai réservé dans mon nouvel empire; tu seras mon premier sujet, mon premier ministre, mon premier soldat; et en t'associant ainsi à mes périls, je t'associe également à ma grandeur, à ma gloire, et j'unis indissolublement mes destinées de monarque à tes destinées de chien. Intrépidité! vigilance! Voilà nos mots d'ordre et de ralliement. »

La harangue du grenadier était à peine terminée, et déjà il s'apprêtait, après avoir secoué les cendres de sa pipe, à reprendre le cours de ses préparatifs de défense, quand se ravisant tout à coup:

« Médor, fit-il, il est d'usage qu'un roi, lorsqu'il confie à un sujet les affaires de son royaume, ou les intérêts les plus chers et les plus sacrés de sa couronne, exige dans une cérémonie particulière un serment solennel de fidélité. A vrai dire, ce n'est là qu'un vain appareil, et peu de gens prennent au sérieux ces promesses faites à la face du ciel et des hommes; mais toi, je te connais, tu tiendras ton serment.... Ce sera le premier et le dernier.... Jure donc, Médor, d'être fidèle aux lois du royaume de Ratonneau et au souverain de cette île, et de mourir au besoin pour l'observance des unes et la gloire de l'autre. »

Digitized by Google

Francœur accompagna ces paroles d'un geste fort connu du barbet, et le chien docile leva la patte, comme il avait coutume de le faire sur l'ordre de son maître quand il abordait un étranger. Cette facilité d'action parut de bon augure au grenadier; il ne redoutait pas précisément un refus de serment de la part de son ministre et de son officier d'ordonnance, —car les ministres et les officiers d'ordonnance ont-ils jamais refusé un serment et ne servent-ils pas avec la même ardeur, je ne dirai pas avec le même éclat, les Achille et les Thersite? — mais il craignait que la nouveauté de l'acte ne fît hésiter son compagnon. Par bonheur, Médor entendait à demi-mot; il était un de ces honnêtes chiens qui ne vont pas chercher midi à quatorze heures et qui apprennent à aboyer et à jurer sur la foi de ceux qui leur fournissent une niche et qui leur donnent la pâtée.

La conscience du grenadier ainsi en repos sur les choses intérieures de son gouvernement, il se mit à l'œuvre pour organiser la défense du fort; car il pressentait une attaque et ne voulait pas se laisser prendre au dépourvu. Il avait déjà écouvillonné et chargé les canons à boulets et à mitraille; il les amorce, place à l'une des pièces son chien, mèche allumée en patte, prêt à faire feu, et lui, son fusil sur l'épaule, se promène, tout monarque qu'il est, comme une simple sentinelle, n'ayant pour toute

marque distinctive de sa récente royauté que deux branches de chèvrefeuille et de laurier qu'il a tressées avec les poils de son bonnet de grenadier. Cet ornement suffit pour le moment à son orgueil et lui tient lieu de la pourpre des césars et du bandeau des rois ses confrères.

Cependant, la petite garnison du fort de Ratonneau revenait de ses corvées. Quelques soldats apportaient des sacs de pain, d'autres des sacs de légumes et de viande, tous chargés de leurs fardeaux gravissaient péniblement la rampe pratiquée dans le roc, lorsque Francœur qui, depuis longtemps, les a vus de son œil de lynx, — car parlez-moi des ambitieux et des envieux pour voir de loin, — leur crie quand ils sont à la portée de sa voix :

« Halte-là! qui vive! »

Les soldats ne comprennent rien à cette vigilance inusitée; mais, sans se soucier davantage des scrupules de leur factionnaire, ils répondent machinalement en continuant de gravir le roc :

« Hommes de corvée.... régiment d'Anjou.

— Je sais parbleu bien que vous êtes du régiment d'Anjou, et je m'en.... ris, repart aussitôt Francœur; mais je vous défends d'avancer.... Halte-là! ou je vais vous cracher deux ou trois boisseaux de mitraille à la hauteur de l'œil. »

Cette fois, les soldats s'arrêtent et reconnaissent Francœur, non plus sur l'esplanade du fort où ils

l'avaient laissé, mais juché sur le couronnement d la petite citadelle. Ils s'aperçoivent aussi que le pont-levis est levé, que les canons sont braqués, et que le grenadier, armé jusqu'aux dents, ainsi que son chien, les menace de sa baïonnette qui flamboie aux rayons du soleil couchant comme l'épée de l'Archange à la porte du paradis terrestre.

« Je vois ce que c'est, dit un vieux sergent, commandant ordinaire du fort où l'officier gouverneur titulaire ne venait presque jamais; Francœur a été pris pendant notre absence par une de ses lunes, et sa pauvre tête aura déménagé sans tambour ni trompette.... Voilà qui explique surabondamment sa rentrée dans le fort et les salamalecs dont il nous gratifie; allons, parlementons, et décidons-le à venir nous ouvrir.

— Eh! Francœur, exclama le tambour, vieux reître qui comptait autant d'années de service que de tours de maraude, ne vois-tu pas que nous sommes chargés comme des mulets et épuisés de fatigues? Baisse le pont-levis, ou bien ouvre-nous la poterne, il est temps de songer à faire la soupe.

— Pas tant de philosophie et de discours superflus, riposta Francœur, laissez vos sacs à terre, et déguerpissez au plus vite; la descente est rapide, vous ne serez pas chargés, vous pouvez quitter l'île en cinq minutes.

— Et où veux-tu que nous allions? dit un soldat.

Digitized by Google

— Allez au diable, si vous voulez, je ne m'en soucie guère. Je suis le seul commandant, le seul maître ; je suis, en un mot, le roi de Ratonneau ; il ne vous appartient pas de m'interroger, et bientôt il ne me conviendra plus de vous répondre.

— Voyons, Francœur, reprit le sergent, ne t'égosille pas ainsi à nous tenir des discours incohérents et frivoles ; tu n'es pas plus roi que tu n'es pape. Descends et viens nous ouvrir sans tant barguigner, les heures s'écoulent et la soupe n'est pas trempée.

— Pour la troisième et dernière fois, tonna le grenadier, je vous ordonne de laisser là vos sacs et de vous en aller,... ou sinon !

— Ou sinon? fit le sergent.

— Ou sinon, je vous balaye comme des sauterelles. Canonniers à vos pièces !

— Nous allons prendre le fort d'assaut, si tu persistes à nous laisser dehors, dit un soldat.

— Ah! des menaces.... des menaces.... cria Francœur exaspéré ; est-ce bien à moi que vous osez en faire? Ah! mille millions de cartouches, vous parlez de me prendre d'assaut, vous insultez un roi! — La mode alors, il faut en convenir, était toute nouvelle. — Vous allez payer cette insolence. Ne savez-vous donc pas que j'ai encore pour deux jours de vivres, que ma garnison est dévouée, et qu'en dernier ré-

Digitized by Google

sultat, si j'étais le plus faible, je ferais sauter le fort en mettant le feu à la sainte-barbe.

— Il le ferait comme il le dit, interjeta le tambour.

— Je ne veux pas, poursuivit le grenadier, que mon avénement au trône de l'île de Ratonneau soit souillé par des massacres, je ne veux pas qu'une seule goutte de sang soit répandue.... c'est pour cela, c'est pour écouter la voix de la modération, que je vous ordonne de quitter la place pour n'y plus revenir.

— Mais, Francœur, reconnais donc tes camarades, dit un soldat : voilà le sergent Lapointe, le caporal Fleur-d'Amour, le tambour Belle-Rose, Pompon-Vert et Jolibois, voilà l'Anspessade, je suis, moi, ton camarade de lit Va-Toujours.

— Je n'ai pas à m'occuper de vos sobriquets baroques, répliqua le grenadier, et je me moque du sergent Lapointe et du caporal Fleur-d'Amour, et de Belle-Rose, et de Pompon-Vert, et de Jolibois, et de Va-Toujours. Un roi ne doit pas écouter de telles balivernes, et je suis roi, entendez-vous : l'amitié se perd sur le trône, et l'amitié, qui est une chimère pour les petits, en est une plus encore pour les grands. Partez donc, je vous le répète, et ne m'étourdissez plus les oreilles avec vos sornettes.

— Ah çà! Francœur, nous allons nous fâcher, » dit avec colère le sergent, qui voulait, pour la di-

Digitized by Google

gnité de ses galons, montrer les dents à son inférieur.

Mais il n'avait pas plutôt prononcé cette parole imprudente que le roi de Ratonneau, arrivé au dernier paroxysme de la fureur, s'écria :

« Ah ! c'en est trop ! la longanimité et la clémence ont des bornes.... Feu !... »

Et, saisissant la mèche que Médor tenait imperturbablement entre ses pattes pendant toute cette scène, Francœur mit le feu simultanément à deux pièces de canon. La mitraille s'élança comme la foudre des gueules de bronze qui la recélaient, et s'éparpilla comme des abeilles de fer sur les quartiers de roc d'alentour, en sifflant et en roulant comme une cascade.

Heureusement le grenadier, dans son impétueuse ardeur, ne s'était pas donné la peine de pointer; personne ne fut atteint, hormis quelques mouettes et quelques hirondelles qui dormaient paisiblement dans leurs nids de lierre et d'aubépine et dans le creux des rochers. La pluie de mort passa sur la tête des hommes et alla frapper des oiseaux.

Les soldats du régiment d'Anjou virent bien qu'il n'y avait pas moyen de rentrer dans le fort. Un *sauve qui peut* général les mit bientôt à l'abri des foudres du roi de Ratonneau. Les uns se cachèrent dans les plis du terrain et dans les anfractuosités des rochers, tandis que d'autres regagnaient résolûment

le rivage pour équiper la barque qui devait les ramener à Marseille.

Ce trajet en mer ne fut pas non plus sans danger, car la garnison du fort d'If, en entendant le canon de Ratonneau, s'était mise aussi à envoyer de ses batteries quelques boulets au hasard.

Cependant Francœur, satisfait de sa victoire, contemplait du haut de la forteresse la fuite précipitée de ses ennemis. Quand il se fut bien assuré que tous s'étaient embarqués, et voguaient à pleines voiles vers le port de Marseille, il sortit par la poterne, ramassa les sacs de viande, de légumes et de pain, dépouilles opimes de la journée, et regardant son chien avec des yeux brillants d'ardeur, d'espérance et de joie :

« Capitaine Médor, lui dit-il, voilà notre journée de Tolbiac et de Rocroy. Cette victoire a soudé sur mon front la couronne de Ratonneau, comme les lauriers de Tolbiac et de Rocroy, ont scellé la couronne de France sur le front de Clovis et de Louis XIV. Courage, ami! Le ciel s'est déclaré en notre faveur, sachons nous rendre dignes de sa protection en restant toujours braves et toujours justes. »

Cela dit, le roi de Ratonneau rentra avec sa cour dans la citadelle. Il soupa avec son premier ministre, puis se coucha sur l'affût d'un canon, ayant pour dais de lit le beau ciel de Provence, pour gi-

randoles les étoiles du firmament, et pour oreiller ce riche écrin de perles, de diamants et d'opales, cette corne d'abondance, de suaves et enivrants parfums que les psychologistes appellent l'imagination!...



Digitized by Google

CHAPITRE II.

Le conseil de guerre.

Le duc de Villars, neveu du vainqueur d'Hochstett et de Denain, et héritier non de ses talents militaires, mais de sa sollicitude pour les soldats, était alors gouverneur de Marseille. Il fut presque immédiatement informé de l'équipée du grenadier Francœur et convoqua aussitôt un conseil de guerre à l'hôtel du Gouvernement, où furent appelés les officiers du régiment d'Anjou, afin d'aviser aux moyens de reprendre dans le plus bref délai l'île et le fort de Ratonneau.

Car, bien qu'au premier abord l'usurpation du grenadier ne parût qu'une scène de comédie, la réflexion conduisait à songer aux périls de toute nature qu'un tel acte de folie ou d'indiscipline pouvait entraîner après lui.

Digitized by Google

Le fort de Ratonneau est une des clefs du port de Marseille, ses feux défendent l'entrée de la rade. Terreur des ennemis pendant la guerre, des contrebandiers pendant la paix, les forts de Notre-Dame de la Garde, d'If, de Ratonneau et de Saint-Jean servent encore à saluer les vaisseaux étrangers qui viennent visiter la cité phocéenne. Marseille, cette splendide courtisane dont le giron étincelant d'émeraudes, de rubis et de corail se baigne comme les écailles dorées des sirènes dans les flots bleus de la Méditerranée, a besoin de ses forteresses pour repousser la peste, les forbans et les écumeurs de mer. Les chansons légères de ses matelots railleurs, les parfums de ses palais, les fleurs qui s'épanouissent sur les autels de ses temples n'existent qu'à l'ombre de ses citadelles. Chansons, parfums et fleurs ne monteraient pas en nuage d'allégresse jusqu'à la cime des mâts du peuple de navires qui dort dans son port, si ce port n'était gardé par soixante monstres de bronze, qui, la gueule toujours béante et les entrailles toujours pleines de salpêtre et de soufre, sont constamment à leur poste pour châtier les ennemis, saluer les alliés, ou célébrer les grandes joies, les grands deuils et les grandes victoires de la patrie.

Notre-Dame de la Garde, If, Ratonneau et Saint-Jean sont en quatre parties le dragon qui gardait le Jardin des Hespérides. La Provence et Marseille

Digitized by Google

sont les Hespérides de la vieille Gaule et de la France nouvelle ; c'est dans cette contrée délicieuse que mûrissent à l'haleine des zéphyrs et aux rayons d'un soleil prodigue et libéral les véritables pommes d'or de la fable. Les grappes vermeilles de la vigne, la verte olive, consacrée jadis à Minerve comme symbole de la concorde et de la paix, les fraises de la Lycie, encore teintes du sang mythologique d'Adonis, les grenades, marraines belliqueuses de nos soldats d'élite, et mille autres fruits savoureux croissent pêle-mêle avec les épis et les fleurs sur ce sol embaumé par toutes les brises de la Grèce et de l'Italie. Marseille est le caravansérail des nations ; sur son port se coudoient l'Arabe, le Lapon, le Persan, le Norvégien, le Grec, l'Anglais, le Mogol, l'Indien, le Suédois et l'Espagnol. Accroupie sur la plage méditerranéenne comme un crocodile sacré, Marseille semble inviter les étrangers, au nom de la France, à venir se désaltérer à la coupe toujours pleine de l'intelligence et des beaux-arts ; c'est le phare de la patrie, c'est la première métropole du commerce, de l'agriculture et de l'industrie.

Aussi que de trésors renferme cette cité ! Elle laisse bien loin derrière elle et Damas, et Bagdad et Bassora, ces villes du calife Aaroun Alraschid, contemporain de Charlemagne et héros de l'histoire et des *Mille et une Nuits*. Elle est commerçante, elle est

savante, elle est guerrière, et les défilés de l'Argonne, les sombres forêts des Ardennes, les gorges des Pyrénées et des Alpes, les échos des Pyramides et du Caire retentissent encore de cet hymne formidable qu'elle jeta à la face des armées de l'Europe pour défendre le territoire et glorifier le Labarum de la liberté.

Voyez donc si une ville si importante, si belle, si coquette, si jolie, si radieuse, pouvait être privée longtemps d'une des citadelles qui assurent sa puissance et sa sécurité.

D'ailleurs ce soldat, devenu roi par la grâce de sa folie, ne pouvait-il pas, dans un accès de démence, tirer sur le fort d'If ou sur les vaisseaux qui passent incessamment à la portée de ses batteries? Ne pouvait-il pas, — au mépris même de la souveraineté qu'il s'était arrogée et qui doit être protectrice, — par imprudence ou par volonté, faire sauter le fort de Ratonneau? Enfin ce point si important ne pouvait-il pas devenir momentanément le pied-à-terre des contrebandiers qui errent sans cesse sur les côtes de Provence, et que la Sardaigne, la Sicile, l'Italie, l'Espagne, la Corse, l'archipel de la Grèce et l'Angleterre vomissent continuellement sur les rivages de la France, de la France, cette hospitalière et généreuse personne qui accueille les étrangers, contrebandiers ou non, avec une tendresse si infatigable, et qui retire souvent le pain de la main

de ses propres enfants pour le donner aux Argonautes de la politique, de l'industrie, ou, comme je le disais tout à l'heure, de la contrebande? La France, dès 1765, était déjà assez riche, non-seulement pour payer sa gloire, mais encore pour nourrir les parasites de toutes les nations qui venaient s'asseoir à sa table.... heureuse quand la trahison ou la calomnie ne venaient pas la payer de sa noble et magnifique hospitalité !

Toutes ces raisons étaient bien capables de faire naître de sérieuses réflexions.

Le conseil de guerre, composé de trois lieutenants généraux, de deux maréchaux de camp, de quatre colonels, et présidé par le duc de Villars, gouverneur de Marseille, s'assembla donc et délibéra sur les moyens à prendre pour ressaisir le fort de Ratonneau. Les uns voulaient qu'on tentât de le reprendre de vive force; les autres proposaient de s'en emparer par surprise. Ce dernier moyen sembla réunir la majorité des suffrages; mais M. de Canillac, colonel du régiment d'Anjou, ne partagea point cette opinion, et ayant demandé la parole au duc de Villars, il s'exprima en ces termes :

« Je me rangerais volontiers, monseigneur et messieurs, à cet avis qui a pour but d'empêcher l'effusion du sang, si je ne connaissais à fond le personnage principal de cette singulière aventure.

Francœur est le meilleur et le plus intelligent soldat du régiment d'Anjou, que j'ai l'honneur de commander. Sa vigilance, sa perspicacité sont extrêmes, et on ne l'a jamais trouvé en défaut dans les rudes et difficiles campagnes de 1744, 1745, 1746 et 1747, où il a donné maintefois dans les postes avancés et dans les grand'gardes du camp des preuves de son savoir militaire et de son courage. Jugez, monseigneur et messieurs, si ces qualités déjà très-développées en lui lorsqu'il est sain d'esprit n'auront pas encore grandi avec sa folie qui peut-être est moins le résultat de la glorieuse blessure qu'il reçut à Fontenoy que d'une ambition légitime réduite à ne rien espérer dans la hiérarchie militaire. L'épaulette d'officier eût peut-être guéri radicalement le pauvre Francœur, et eût sans doute épargné à lui un crime militaire, à nous la pénible nécessité de condamner plus tard un brave soldat, car vous ne l'ignorez pas, monseigneur et messieurs, les lois pénales militaires ne reconnaissent pas la folie; un général peut devenir fou, un soldat, jamais! »

M. de Canillac, en énumérant ainsi les brillants services de Francœur, se ménageait la faculté d'invoquer au besoin l'indulgence des juges du roi de Ratonneau. Ce récit fit en effet une profonde impression sur le conseil, et le duc de Villars ne put maîtriser un mouvement de sensibilité.

Digitized by Google

« Colonel! dit-il à M. de Canillac, vos observations pleines de justesse me frappent. Oui, le projet de rentrer dans le fort par un stratagème est inadmissible.... mais poursuivez, et dites-nous le moyen que vos lumières et votre expérience vous inspirent. Comme vous, comme tous ceux qui siégent ici, je penche pour la voie de la douceur.... le pauvre roi de Ratonneau n'est point un soldat criminel, et il a droit à notre indulgence, et plus que tout autre à nos sympathies.

— Monseigneur! reprit M. de Canillac, je n'attendais pas moins de votre cœur paternel, le nom que vous portez est tout à la fois la gloire et l'égide du soldat. Grâces vous soient rendues, monseigneur, de ces bonnes dispositions à l'égard de celui que vous appelez le roi de Ratonneau. »

Le colonel continua ainsi :

« Si j'ai combattu le dessein de prendre l'île par ruse, je combattrai bien plus vivement encore celui de la reprendre de vive force, parce que la défense devant être énergique et désespérée, l'assaut qu'on donnerait au fort de Ratonneau coûterait un grand nombre d'hommes. On ne peut arriver dans cette citadelle que par un escalier taillé à vif dans le roc, escarpé et suspendu sur l'abîme en plusieurs endroits ; trois hommes ont de la peine à marcher de front. Pour comble de difficulté, ce chemin rapide est dominé par l'artillerie du fort. Or, Francœur,

tout fantassin qu'il est, connaît admirablement l'usage et le service de l'artillerie, et avant qu'on ait pu lui opposer un seul coup de fusil, il aurait tué une multitude de bons soldats qui doivent mourir plus utilement ailleurs pour le service du roi et de l'État.

« Mais j'admets que l'attaque réussisse, que les troupes parviennent à couronner les principaux ouvrages du fort et se rendent maîtresses de l'artillerie. Francœur, exaspéré par le danger, par le délire de son ambition déçue et de la folie à son paroxysme, n'envisagera plus que la mort pour échapper à ce qu'il croira sa ruine et sa déchéance ; mais il n'est pas homme à mourir seul.... il se fera sauter.... le fort contient environ trois milliers de poudre, et cela suffira et au delà pour détruire de fond en comble le fort de Ratonneau, démanteler le fort d'If, ébranler Notre-Dame de la Garde, désemparer les vaisseaux qui sont en rade, et exterminer jusqu'au dernier les soldats de la colonne expéditionnaire. Francœur s'ensevelira ainsi sous les ruines de son trône éphémère et de sa capitale d'un jour et trouvera, pour ainsi dire, un nouveau triomphe dans sa défaite. »

Une vive émotion se manifesta dans le conseil, M. de Canillac en profita :

« Tenez, monseigneur et messieurs, dit-il, permettez-moi de vous citer une action de ce soldat,

action qui vous le fera beaucoup mieux connaître que tout ce que je pourrais dire. Le fait se passait en 1747, il y a près de vingt ans, et j'étais alors capitaine au régiment d'Anjou. Je serai bref, et quelques paroles suffiront. »

La curiosité gagna tous les membres de l'aréopage guerrier et chacun prêta l'oreille avec attention.

M. de Canillac, après une pause d'un moment, reprit :

« Deux jours après la bataille de Lawfelt, que M. le maréchal de Saxe avait gagnée, un détachement du régiment d'Anjou fut désigné pour escorter, sous les ordres d'un officier, douze pièces de canon ennemies et leurs caissons, que le maréchal envoyait en France comme trophée de sa victoire. L'inexpérience de l'officier qui commandait ce détachement, peut-être aussi le peu de soin qu'il mit à suivre ses instructions écrites, firent tomber les pièces de canon et le détachement lui-même entre les mains d'un corps de partisans ennemis.

« L'officier et sa petite troupe furent donc prisonniers et les canons repris, presque sans coup férir.

« Les soldats d'Anjou étaient consternés, ils murmuraient hautement contre l'impéritie de leur officier, contre ses mauvaises dispositions, et, il faut bien le confesser, les soldats d'Anjou avaient raison : l'officier n'avait alors aucune des qualités qui con-

stituent l'homme de guerre, et qu'on devrait exiger de ceux qui commandent à de vieilles moustaches; à dix-huit ans, on ne peut pas avoir beaucoup d'expérience; mais l'âge ne justifie pas l'étourderie et la présomption.

— Colonel, interrompit M. de Villars, vous critiquez bien amèrement votre ancien camarade.

— Monseigneur, je le puis sans vergogne, répondit M. de Canillac en s'inclinant; cet officier.... c'était moi. »

Un murmure approbateur accueillit cette déclaration pleine de noblesse et de modestie.

« J'étais en proie à un violent désespoir, poursuivit M. de Canillac; dans ma fureur, je brisai mon épée que le chef du poste ennemi m'avait laissée. Un soldat s'approcha en ce moment de moi, c'était Francœur. « Mon capitaine, me dit-il, ne vous dé-« solez pas ainsi; tout n'est pas perdu, et nous pou-« vons encore recouvrer notre liberté avec honneur. « Je connais les Allemands; ils gardent mal leurs « prisonniers et se livrent, quand ils se croient les « plus forts, à une sécurité trompeuse. Laissez-moi « faire; cette nuit, à la halte du sommeil, vous verrez « ce dont je suis capable. » Francœur n'eut pas le temps de m'en dire davantage, car on nous épiait.

« Je lui serrai la main; il s'éloigna.

« Ce qu'avait prévu Francœur arriva en effet. Vers neuf heures du soir, les Allemands firent halte sur

Digitized by Google

la lisière d'un bois situé à une demi-lieue des avant-postes français. Ils établirent leur bivac, allumèrent leurs feux, préparèrent leurs aliments et nous parquèrent dans une mauvaise chaumière en ruine, à la porte de laquelle ils placèrent une seule sentinelle. Francœur, qui n'avait parlé à personne qu'à moi, attendit patiemment que les ennemis se fussent endormis.

« Lorsqu'il se fut bien assuré que la sentinelle seule veillait à notre porte, il se glisse en rampant par un trou qu'il avait pratiqué au mur de la baraque, saute sur la sentinelle qu'il égorge avec le tronçon de mon sabre, nous jette ses armes et se met à courir vers la partie du bois où nos gardiens avaient déposé les pièces et les caissons. Au bout d'un quart d'heure, qui nous sembla un siècle, nous entendîmes une effroyable explosion. Francœur venait de mettre le feu aux caissons chargés de poudre. La commotion fut si violente que la masure s'écroula sans blesser aucun de nous; cette chute fut le signal de notre délivrance. Exaltés par le double désir d'être libres et de laver l'affront fait le matin à l'uniforme du régiment d'Anjou, nous nous élançons en poussant des cris de victoire sur nos ennemis, qui, surpris dans leur sommeil, éperdus, confondus de tant d'audace, se laissent désarmer ou tuer sans opposer une bien vive résistance.

« Cependant, nos vainqueurs de la journée devenus nos prisonniers de la nuit étaient un embarras pour nous au milieu des ténèbres; ils étaient plus de deux cents, et à peine étions-nous soixante. Francœur n'avait point paru durant la mêlée; nous craignions qu'il eût été la première victime de son héroïque stratagème et qu'il n'eût sauté avec les trente Allemands qui gardaient les caissons. Notre inquiétude dura peu.... Une heure environ après notre combat et notre victoire, nous vîmes arriver le brave grenadier guidant trois compagnies du régiment d'Auvergne, son lieutenant-colonel en tête, qu'il était allé chercher, à travers mille périls, aux avant-postes de l'armée française.

« Vous comprendrez sans peine, monseigneur et messieurs, l'accueil que nous fîmes à cet intrépide soldat, et l'influence qu'il dut, dès lors, exercer sur ses camarades et même sur ses supérieurs. Un officier chargé d'un coup de main, d'une surprise ou d'une attaque de nuit, n'aurait pas répondu du succès de sa mission s'il n'avait eu le grenadier Francœur auprès de lui.

« Voila, monseigneur et messieurs, ce que j'avais à cœur de vous raconter avec détail; remarquez bien, je vous prie, qu'en citant l'épisode de la bataille de Lawfelt, je n'ai pas choisi l'une des plus brillantes actions de Francœur, mais l'une des plus téméraires, et il en compte beaucoup comme cela.

Digitized by Google

— Et quelle récompense lui fut décernée, colonel ? demanda le duc de Villars.

— Il fut promu au grade de sergent dans la compagnie Colonelle, et le maréchal de Saxe promit de lui faire obtenir la croix de Saint-Louis. Mais la malheureuse infirmité de Francœur lui a fait retirer ses galons de sergent, et la mort de M. le maréchal de Saxe, en le privant d'un illustre protecteur, ne lui permit plus d'espérer la glorieuse distinction qu'il a pourtant si bien méritée.

— Colonel, dit le duc de Villars, le conseil vous sait gré des intéressants détails que vous venez de lui soumettre. Mais concluez, et ouvrez un avis sur les moyens à prendre pour atteindre le but que nous nous proposons.

— Il en est un presque infaillible, monseigneur, et le voici : Deux ou trois fois chaque semaine, la jeune et jolie fille d'un jardinier d'une des bastides qui environnent Marseille vient à Ratonneau récolter quelques fruits et vendre quelques denrées à la petite garnison du fort. Cette jeune fille, qui a nom Suzanne, a su inspirer au grenadier Francœur un attachement véritable, et si les rapports qui m'ont éte faits sont fidèles, elle paye ses sentiments du plus tendre retour et consacre ses loisirs à causer avec le pauvre soldat ; souvent même elle a conjuré ses accès de folie par ses innocentes caresses, par sa gaieté expansive, par ses chansons et par ses discours.

Ne serait-il pas possible de tirer parti de l'espèce de culte respectueux que le grenadier rend à la jeune fille et de l'ascendant de Suzanne sur le roi de Ratonneau, car Francœur est bon, dévoué et reconnaissant? Or, voici ma proposition: Suzanne irait, comme à l'ordinaire, au fort; Francœur ne résisterait pas au plaisir de causer avec son amante, et elle, de son côté, ne négligerait rien pour le faire sortir de la citadelle. La voix d'une femme aimée a tant de pouvoir sur le cœur d'un amant! Francœur une fois sorti du fort, quelques hommes de la garnison du fort d'If, qu'on aurait avertis, escaladeraient les rampes de Ratonneau et se rendraient maîtres, sans brûler une amorce, et du fort et du roi de Ratonneau. »

Ce projet réunit tous les suffrages, on y applaudit même, et, séance tenante, un aide-de-camp du duc de Villars fut dépêché et monta en carrosse pour aller chercher à l'humble chaumière du jardinier la jolie Suzanne, qui devait être la Judith à laquelle était réservée la délivrance de la nouvelle Béthulie.

Mais il n'y avait point d'Holopherne, et Suzanne ne voulut jouer ni le personnage de Dalila ni celui de Judith, ainsi qu'on va le voir.

La jeune villageoise entra dans le salon où se tenait le conseil de guerre, d'un pas grave et digne. Elle ne parut ni étonnée ni interdite de l'imposante

attitude des juges, et promena des regards assurés autour d'elle, comme pour deviner l'espèce de service qu'on allait réclamer de son esprit et de sa beauté. Le costume de la jeune fille consistait en une jupe rouge assez courte pour laisser voir une jambe fine et bien faite, soigneusement emprisonnée dans un bas de coton blanc et terminée par des souliers plats à boucles d'argent; en un corsage de velours noir qui lui serrait la taille, et un chapeau de paille placé coquettement sur le côté de la tête. Ce costume, si joli et si pittoresque, formait un contraste bizarre avec les épaulettes, les croix étincelantes de l'ordre du Saint-Esprit et de Saint-Louis, les broderies et les armes splendides qui brillaient sur les habits militaires de tous ces Nestors de l'armée.

Le duc de Villars apprit à la jeune fille ce que le conseil de guerre exigeait d'elle, la récompense réservée à la démarche, l'honneur qui en ressortirait pour elle.

Suzanne écouta avec une respectueuse attention les paroles du gouverneur, et personne ne doutait qu'elle n'acceptât sans peine la mission qu'on lui confiait, lorsqu'après avoir de nouveau promené ses regards sur l'assemblée, Suzanne s'exprima ainsi d'une voix douce, mais ferme et accentuée:

« Je vous remercie, monseigneur, d'avoir jeté les yeux sur moi pour une chose qui touche, d'après

ce que vous m'avez fait l'honneur de me dire, aux intérêts du roi, de l'État et de la ville de Marseille. J'accepterais de grand cœur, si les mesures que vous voulez prendre ne me paraissaient indignes de moi.... Vous me permettrez donc de refuser. » Cette réponse laconique de Suzanne étonna le conseil ; on la pressa de s'expliquer.

« Comment, monseigneur, s'écria-t-elle après avoir longtemps hésité à rompre le silence, vous voulez que je trahisse un homme qui m'aime et.... ajouta-t-elle en rougissant, que je ne hais pas de mon côté ! Vous voulez que je me serve de l'affection qu'il me porte pour le faire tomber dans une embûche. Ah ! monseigneur, ce n'est point par la trahison que je veux servir mon prince et mon pays, ce n'est point en livrant l'homme que j'aime et dont je suis aimée que je veux gagner une récompense et votre estime, qui m'est bien plus précieuse que quelques monnaies d'or, toute pauvre que je suis.

— Mais, Suzanne, dit le colonel de Canillac, songez donc qu'en aidant les troupes du roi à rentrer immédiatement dans le fort de Ratonneau, vous servez les intérêts de Francœur. L'action de ce brave soldat, tout fou qu'il est, peut être appréciée rigoureusement par un tribunal militaire, et alors sa vie payera sa royauté d'un jour.

— Quoi, s'écria la jeune fille, la vie de Francœur

est menacée!... Un si brave, si loyal, si généreux soldat trouverait des juges inflexibles!...

—Les juges ne font pas les lois, ils les appliquent, interrompit le duc de Villars, et rien ne pourrait soustraire Francœur à leur sévérité.

— Eh bien! monseigneur, eh bien! messieurs, reprit Suzanne dans un élan qui trahissait son amour, je me charge de faire rendre par Francœur le fort de Ratonneau..., mais c'est à deux conditions.

—Parlez, Suzanne, fit le duc de Villars avec bonté, si nous pouvons les accepter, nous accéderons avec plaisir à votre vœu.

— Premièrement, monseigneur, je veux que vous me promettiez que Francœur aura la vie sauve.

—Accordé, dit le duc après avoir consulté le conseil d'un regard pour la forme.

— Secondement, je veux aller seule, avec mon bateau au fort de Ratonneau ; aucune troupe ne me suivra ni de près ni de loin, et on n'abordera dans l'île que sur un signal que je donnerai.

— Cela vous est encore accordé, mon enfant, répondit le duc de Villars avec bonté.

— Eh! bien, monseigneur, répliqua la jeune fille en levant une petite main blanche et potelée, ma promesse sera aussi sacrée que la vôtre; demain à pareille heure, je jure à la face du ciel que les soldats du roi de France seront dans le fort de Ratonneau.

Digitized by Google

— Et le roi de Ratonneau n'existera plus, interjeta le colonel de Canillac, charmé du succès de son avis.

— Non, le roi de Ratonneau n'existera plus, reprit le duc de Villars, mais le grenadier Francœur vivra pour aimer et pour épouser le charmant parlementaire que nous allons lui envoyer. »



CHAPITRE III.

L'abdication.

La suprême puissance apporte avec elle les soucis, les insomnies et les craintes. Le monarque le mieux gardé ne dort guère, celui qui ne l'est pas ne dort pas du tout. Vainement objecte-t-on que la cuirasse la plus sûre des rois est l'amour de leurs sujets; cet adage, fort ronflant dans les discours académiques et en théorie, ne vaut rien dans la pratique. Aussi, voyons-nous, et encore de nos jours, les rois absolus, aussi bien que les rois constitutionnels, entourer les murs de leurs palais, d'une triple ceinture de baïonnettes, et faire parfois bivouaquer des bataillons sous les splendides portiques de leurs Louvres.

En 1765, les rois constitutionnels n'étaient pas inventés, force fut donc au grenadier Francœur de

n'être qu'un roi absolu ; mais que faire de cet absolutisme ? Sur qui, sur quoi, le souverain de Ratonneau pouvait-il exercer sa puissance ?... Sur ses sujets ? Hormis quelques cigales qui avaient fait élection de domicile dans les crevasses tapissées de lichen et de pariétaire de la petite citadelle, hormis quelques grillons maraudeurs, quelques rats misérables, quelques souris affamées, quelques chèvres sauvages, quelques belettes hydropiques, quelques lézards misanthropes, il ne comptait pas dans ses domaines une seule créature raisonnable... hors son ministre. Mais le barbet, pour de bonnes raisons, était toujours de l'avis de son maître, et, partant, ne laissait aucune prise aux coups d'autorité que Francœur aurait pu frapper, dans sa fringale de despotisme... Pas la moindre opposition systématique aux volontés, aux caprices, à la politique personnelle du roi de Ratonneau ; point de péripéties dans ce règne de bon plaisir d'une déplorable monotonie.

La royauté de Ratonneau était une royauté sans défaites et sans victoires ; aussi c'était, pour le malheureux monarque, à en mourir d'ennui et d'ambition rentrée.

Les mille soins qu'il avait dû donner à la défense de son royaume, l'affermissement de son gouvernement, avaient d'abord absorbé toutes les facultés de son esprit ; mais dès que ses pensées eurent pris

Digitized by Google

des directions plus saines, le pauvre potentat ne put s'empêcher de jeter un regard de regret sur ce qu'il avait quitté pour monter au rang des rois. Il avait aspiré au souverain pouvoir, et il ne trouvait dans ce pouvoir que des inquiétudes pour l'avenir et des ennuis pour le présent. A l'encontre des usurpateurs vulgaires qui croient léguer leur trône à des héritiers, Francœur pressentait bien que tout l'édifice de sa grandeur viagère s'écroulerait à sa mort; que dis-je? tout fou qu'il était, le grenadier comprenait admirablement qu'il ne se maintiendrait sur le trône de Ratonneau qu'à force de ruses et de diplomatie, et que les victoires mêmes, s'il était constamment favorisé par le sort des armes, ne lui rapporteraient rien qu'une chute un peu moins prompte, qu'une déchéance un peu moins ignominieuse. Irait-il, pour garantir les intérêts de son État, se jeter entre les bras de l'étranger, et se faire le vassal de l'Angleterre, de la Sicile, de l'Espagne, voire même du dey d'Alger ou du bey de Tunis? Hâtons-nous de dire que Francœur était trop bon Français pour répudier l'oriflamme de la patrie, et il repoussait, le digne monarque, tout ce qui sentait l'appel et l'appui de l'étranger. Il voulait régner, mais près de la France, avec la France, et en gardant ses couleurs, comme ces amants qui rompent avec leurs maîtresses, mais qui conservent toujours précieusement sur leur cœur la mèche de che-

veux, chère et précieuse épave d'un amour naufragé.

Ballotté donc par toutes ces idées, Francœur songeait au bonheur qu'il avait échangé contre les splendeurs du trône ; il songeait à ses camarades, qu'il aimait tant et dont il était si franchement aimé ; à ses officiers, qui avaient pour lui tant d'estime, tant d'affection paternelle.

Des hommes descendant aux choses, le bon grenadier se prenait aussi à regretter la gamelle de l'ordinaire, le bidon du corps-de-garde, le lit où il dormait en commun avec Va-Toujours. Heureux lit de soldat où les songes effrayants, les lourds cauchemars ne viennent jamais assombrir ou agiter le sommeil. Francœur possédait bien toujours et gamelle, et bidon, et lit ; mais que sont les richesses quand elles ne sont pas partagées ? Qu'est-ce qu'une coupe quand des lèvres amies ne viennent pas s'y désaltérer avec vous ? Qu'est-ce qu'un pain dont une tranche n'est pas réservée à un frère ? Qu'est-ce qu'un lit quand l'amour, l'amitié ou l'hospitalité ne le sanctifient pas ? Qu'est-ce qu'un lit surtout quand on fait divorce avec le sommeil ?

Et puis une autre absence encore venait tourmenter le monarque de Ratonneau. Suzanne, sa chère Suzanne, son amie, sa compagne, celle qu'il eût voulu faire son Égérie, Suzanne ne paraissait plus ; elle semblait avoir fui l'île avec la garnison :

l'amitié et l'amour manquaient en même temps au roi de Ratonneau. Au souvenir de sa chère petite Suzanne, il laissait ruisseler deux grosses larmes le long de ses joues amaigries et de ses moustaches grises, comme le roi de Thunes au souvenir de son enfant.

Le roi de Ratonneau, le troisième jour de son règne, était dès l'aube du jour sur le rempart de la forteresse, tristement appuyé sur son fusil dont il faisait résonner de temps à autre, par forme de délassement, les capucines de cuivre. Son chien, assis gravement auprès de lui, et comme son maître, l'oreille tendue, l'œil aux aguets, semblait se conformer à ses tristes pensées, à ces pensées que vous savez. Tous deux, par intervalles, regardaient passer les nuages au-dessus de leur tête, et semblaient envier la liberté dont ces vapeurs de l'atmosphère sont les emblèmes éternels; tous deux regardaient au loin Marseille se dégager comme une fée puissante des limbes du crépuscule; tous deux contemplaient les premiers rayons du soleil, se jouant capricieusement comme des gnomes, des farfadets ou des lutins aux ailes d'or et d'azur, autour de la forêt de mâts des vaisseaux endormis sur la rade; tous deux enfin, le chien et l'homme, l'homme et le chien, soupiraient et rêvaient, car le réveil de la nature et le réveil de la civilisation serrent le cœur et impressionnent le solitaire, soit qu'il porte un

mousquet, soit qu'il porte une couronne, soit qu'il ne porte qu'un capuchon et un scapulaire. L'agitation c'est la vie, et la vie sevrée de bruit et de mouvement, c'est déjà presque la mort.

Tout à coup une voix douce, tendre, sonore comme celle d'un séraphin, jaillit non loin du fort d'une touffe de bruyère, comme une gerbe de fleurs et de feu. La voix chanta, sur le rhythme gracieux de l'Aquitaine, une de ces ballades populaires qui ont tant de charme dans l'idiome euphonique de la Provence.

Coindeta sui, si cum n'ai greu coseire
Per mon marit, quar n'ot voilt ni 'l desire,
Qu'un be us dirai per que sui aisi drusa
Coindeta sui ;
Quar pauca sui, joveneta et tosa
Coindeta sui ;
E degr'aver marit don fos jocosa,
Ab cui tos temps progues jogar et rire
Coindeta sui,
Ja Deus mi sol, si ja sui amorosa;
Coindeta sui,
De lui amor mia sui cabitosa
Coindeta sui
Aus quan lo vei, en sui tan vergognosa
Qu'en prec la mort q'el venga tost aueire;
Coindeta sui.
Mais d'una ren m'en soi ben acordada,
Coindeta sui,
S'el m'en amie m'a s'amor emendada ,

Digitized by Google

Coindeta sui,
Ve' l bel esper a cui me soi donada ;
Plang e sospir, quar no 'l vei remire ;
Coindeta sui.
En aquest son fas coindeta balada,
E prec a tut que sia loing cantada,
Coindeta sui,
Et que la chant tota domna ensegnada
Del men amire q'eu tant amie desire,
Coindeta sui.
E dirai vos de que sui acordada,
Coindeta sui.
G'el men amie m'a longament amada
Coindeta sui,
Ar' li sera m'amor abandonada,
E'l ber esper q'eu tant ame desire
Coindeta sui.

Gentille suis, ainsi que j'en ai grief chagrin
Par mon mari, car je ne le veux ni ne le désire
Va que bien je vous dirai pourquoi je suis ainsi amante,
Gentille suis ;
Parce que petite je suis, jeunette et fillette,
Gentille suis ;
Et je devrais avoir mari dont je fusse joyeuse,
Avec qui en tout temps je puisse jouer et rire.
Gentille suis.
Jamais Dieu me sauve, si jamais je suis amoureuse,
Gentille suis.
De l'aimer point ne suis convoiteuse,
Gentille suis ;
Mais quand je le vois, j'en suis tant honteuse,
Que j'en prie la mort qu'elle le vienne tôt occir,

Gentille suis.
Mais d'une chose j'en suis bien contente,
Gentille suis,
Si le mien ami m'a son amour détournée,
Gentille suis,
Voyez le bel espoir à qui je me suis donnée; [temple
Je gémis et soupire parce que je ne le vois ni ne le con-
Gentille suis.
En cet air, je fais gentille ballade
Gentille suis.
Et je prie à tous qu'elle soit au loin chantée,
Gentille suis,
Et que la chante toute dame enseignée
Du mien ami que tant j'aime et désire
Gentille suis.
Et je vous dirai de quoi je suis contente,
Gentille suis,
Vu que le mien ami m'a longuement aimée,
Gentille suis,
Maintenant lui sera mon amour abandonnée
Et le bel espoir que tant j'aime et désire.
Gentille suis.

Nous avons préféré donner la traduction mot à mot de cette ballade, pour lui conserver son cachet d'originalité et de naïveté; notre langue d'aujourd'hui se prêterait difficilement à la reproduction exacte de ce poème, qui remonte au temps des troubadours du treizième siècle. Ajoutons que Clément Marot fit des emprunts nombreux à la poésie provençale; mais Marot est passé de mode et ses œu-

Digitized by Google

vres sont moins connues de la génération actuelle, que les vers du perruquier d'Agen et du boulanger de Nîmes.

Le roi de Ratonneau posa la tête sur le canon de son fusil, comme pour ne point perdre une seule syllabe de cette chanson qu'il connaissait déjà, une seule modulation de cette voix dont le timbre avait un écho dans son âme. Suspendu aux invisibles cordes de cette harmonie imprévue, le cœur du roi de Ratonneau ne pensait plus aux grandeurs de la terre, à son trône, à sa gloire, à ses destins futurs : il ne pensait qu'à l'amour.

Le chien avait aussi reconnu la voix de la chanson ; il se mit à remuer la queue en signe d'allégresse, et à grommeler sourdement.

La voix ayant chanté sa chanson, le chien aboya, le grenadier releva la tête, et promena avec anxiété ses regards autour de la citadelle, avec un frémissement qui n'était ni celui de la peur ni celui de l'alerte....

Cette fois, en effet, ce ne fut pas un qui vive! qu'il jeta dans les airs, ce fut le nom de son amie....

« Suzanne, est-ce vous? s'écria le roi de Ratonneau.

— Oui, c'est moi, répondit la voix, et aussitôt la noire chevelure et le visage rose de la jeune fille apparurent au milieu du bouquet de bruyère.

— Approchez sans crainte, Suzanne, » reprit Francœur, d'une voix presque faible, comme s'il

eût craint d'effaroucher cette colombe que le ciel lui envoyait, comme jadis à Noé, dans l'arche d'alliance.

La jeune fille sortit de son nid de feuillage et s'avança résolument vers le bastion.

« Suzanne! dit le grenadier, il s'est passé bien des événements depuis que je ne vous ai vue! je me suis rendu maître de cette place, je m'en suis fait le roi! je suis riche maintenant, Suzanne, je suis puissant; j'ai des canons, de la poudre, des boulets, des munitions de toute espèce; je commande en un mot comme un monarque et je suis obéi..... Mais cette grandeur que j'ai si longtemps rêvée et que le ciel a daigné enfin me départir, ne serait rien pour moi, Suzanne, si vous ne voulez pas la partager. Acceptez la moitié de mon trône, je ne dis pas de ma couronne, car tous les diadêmes de ce monde sont des couronnes d'épines, et je la garde pour moi seul. — Soyez reine de Ratonneau. Une certaine Aline, qui eut aussi la Provence pour berceau, fut reine de Golconde, dans les Indes; plus heureuse que votre compatriote, devenez souveraine sans sortir de votre patrie bien-aimée; à nous deux nous trouverons le bonheur, qui, je le vois bien et j'en fais l'expérience depuis trois jours, ne suit pas constamment les hautes dignités et les emplois suprêmes!

— Je ne veux pas être reine, Francœur, répondit Suzanne; je n'ai pas d'ambition....

— Vous ne m'aimez donc pas, Suzanne, interrompit le soldat en couchant doucement son fusil sur le bastion pour s'avancer plus près du rempart.

— J'aime toujours le brave Francœur, fit Suzanne en lançant un coup d'œil et un sourire délicieux vers le créneau où le grenadier s'était accroché à un canon pour mieux contempler son amante; mais je ne me sens pas d'humeur à aimer le roi de Ratonneau.

— Bien vrai ! Suzanne.

— Bien vrai.

— Et pourquoi ?

— Pourquoi ? parce que je vous le disais tout à l'heure, je n'ai pas d'ambition; je me serais trouvée heureuse d'être la compagne, l'épouse fidèle et dévouée d'un soldat tel que vous, mais je ne me soucierais pas d'être la femme d'un roi; ma condition me plaît, je veux y rester.

— Quoi! Suzanne, vous dédaignez l'autorité souveraine, la puissance!

— Bagatelles! dit la jeune fille avec une moue charmante.

— Bagatelles! vous appelez bagatelle le droit de tout faire, le privilége de commander à la terre, à la mer, aux hommes, d'imposer des lois à tous, de jouir d'une liberté sans limites.... Ah ! vous appelez cela des bagatelles, Suzanne?

— Oui, Francœur, et je vois que nous ne com-

prenons pas le bonheur de la même manière. Vous, vous le placez dans la souveraine puissance, dans les désirs satisfaits d'une volonté fantastique ou d'une imagination vagabonde; moi, je place le bonheur dans une douce médiocrité, dans la tendresse de son époux, de ses enfants, dans l'attachement de ses amis. Voilà à mes yeux, Francœur, le véritable et le plus désirable des bonheurs. Vous voyez que nous différons essentiellement l'un de l'autre. Vous voulez une vie de bruit, d'agitations et d'orage; moi une vie de calme, de douceur et de sérénité. A vous l'enfer, à moi le paradis de ce monde.

— Ce n'est pas sans raison, Suzanne, que vous préférez la vie du paradis : car vous êtes un ange, et les anges sont toujours anges partout où ils se trouvent, sur la terre comme aux cieux. Quant à moi, grossier soldat à peine ébauché selon le monde par quelques lectures faites au hasard, je n'ai été et je ne puis être qu'un démon. Vous voyez donc qu'il n'y a pas grand miracle à me voir préférer la guerre à la paix, le mal au bien, le combat au repos, l'enfer au paradis.

— Il faut vous corriger, Francœur; en le voulant bien, vous pourrez devenir aussi porté à la paix que vous l'êtes à la bataille.

— Cela me serait difficile, Suzanne. Tout enfant, je roulais dans les camps; mes premiers jouets étaient des baguettes de tambour et des baïonnettes

J'ai grandi au milieu des alarmes; j'ai passé plus de nuits sous la tente que sur le duvet d'un lit; je me suis toujours battu; la mort dans les batailles a été la constante compagne de ma jeunesse; où voulez-vous donc que j'aie pris ces goûts pacifiques pour les vertus du foyer et la félicité domestique que vous me vantez avec tant de raison..... Après tout, je ne suis qu'un pauvre soldat!!! »

La jeune fille, avec ce tact exquis que les femmes possèdent à un degré si éminent, comprit, aux dernières paroles du grenadier, que la raison allait revenir au logis. Elle se décida aussitôt à frapper les grands coups.

« Je ne vous fais pas de reproches, Francœur, Dieu m'en garde, dit-elle en donnant à sa voix le timbre le plus doux et le plus flatteur, chacun a sa manière de penser et d'agir. Restez roi de Ratonneau, moi je reste ce que je suis..... Mais l'heure s'écoule, mon père m'attend dans notre bateau aux attérages du château d'If..... Je suis en retard, et je me sauve..... Adieu, Francœur. »

Et la jeune fille, écartant de ses petites mains les broussailles qui l'entouraient, se fraya un passage à travers les hautes herbes et les arbustes qui obstruaient le chemin sinueux de la citadelle.

« Vous vous en allez, Suzanne; vous me quittez, dit Francœur.

— Il le faut pour rejoindre mon père.

Digitized by Google

— Quand reviendrez-vous, Suzanne?

— Quand vous ne serez plus roi de Ratonneau et quand vous redeviendrez soldat.

— Aurez-vous donc, Suzanne, le courage de me délaisser ainsi?... Quoi! vous ne vous contentez pas de refuser la couronne que je vous offre,... vous voulez encore me priver de votre présence, qui, vous le savez, a toujours fait ma consolation, ma joie, mon bonheur!

— Revenez avec moi à Marseille, quittez sans retour et vos idées d'ambition et la citadelle.

— Vous voulez que j'abdique?

— Je l'exige.... si vous m'aimez. Allez, mon ami, il y a assez de rois comme cela dans le monde! »

Le soldat réfléchit quelques moments. On voyait que l'ambition était dans son cœur aux prises avec l'amour; il reprit :

« Mais Suzanne, on ne quitte pas un trône comme on quitte une faction. Il faut au roi qui descend volontairement du trône des garanties....

— Qu'à cela ne tienne, interrompit la jeune fille, qui voulait brusquer le dénoûment de l'aventure.

— Qu'à cela ne tienne? répéta le roi de Ratonneau; vraiment, Suzanne, vous traitez cela bien légèrement. La chose cependant est de la plus haute importance et mérite qu'on y réfléchisse.

— Francœur, je suis persuadée que toutes les garanties possibles vous seront accordées; vous savez

que M. le duc de Villars est l'ami et le père du soldat....

— Ce n'est point assez, interjeta le grenadier; il faut aussi que M. le duc de Villars soit l'ami des rois qui ne le sont plus et qui ne veulent plus l'être.

— Je vous assure, reprit Suzanne, qui ne voulut pas répondre directement à la phrase monarchique du soldat, que M. de Villars acceptera toutes les clauses de la capitulation que vous rédigerez vous-même.... Eh! tenez, Francœur, moi, je me charge de la lui remettre en personne, et je réponds corps pour corps de M. le duc de Villars. »

Le soldat se prit à rire doucement dans sa barbe.

« Votre capitulation une fois écrite, il faudra une confiance aveugle; il faudra vous embarquer avec moi, et revenir à Marseille, où....

— Nous nous marierons, Suzanne? ajouta le roi de Ratonneau en dardant sur la jeune fille un regard plein d'amour et d'espérance.

— Peut-être, répliqua-t-elle en rougissant et en baissant timidement les yeux.

— A cette condition-là, j'abdique.... mais c'est égal, j'aurais bien désiré vous faire partager, ne fût-ce qu'un seul jour, ma royauté!...

— Impossible! fit Suzanne, choisissez : abdication ou pas de mariage.

— Mon choix est fait, ma chère Suzanne, s'écria le grenadier en se relevant de toute sa hauteur sur

Digitized by Google

le bastion où il était étendu; ta possession vaut mieux qu'un trône, ton amour vaut mieux qu'une couronne.

— Écrivez donc votre capitulation.

— Capitulation, non, reprit Francœur en se grattant le front, ce mot me chiffonne.... jamais un soldat de France ne capitule quand il a des cartouches à pleine giberne, et un beau rempart de pierre devant lui....

« D'ailleurs, je suis roi, et un roi ne capitule pas.... Je propose le mot *convention;* ça dit tout. L'honneur du trône et celui de l'uniforme de grenadier se trouvent saufs de cette manière.

— Ne chicanons pas sur les mots, Francœur; écrivez *convention*, si vous l'avez pour agréable. »

Le soldat tira de son havre-sac une vieille plume, un morceau de papier, une écritoire de corne, s'assit sur l'affût d'un canon, et écrivit, en lisant à haute voix, la pièce suivante :

« Entre le roi de Ratonneau, Francœur I[er] du nom, d'une part, et M. le duc de Villars, pair de France, chevalier des ordres du roi, grand'croix de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, gouverneur de Marseille, pour Sa Majesté très-chrétienne Louis XV[e] du nom, roi de France et de Navarre, d'autre part; ledit duc de Villars étant revêtu des pleins pouvoirs nécessaires pour traiter de l'abdi-

cation du roi de Ratonneau et de la remise du fort et de la principale forteresse de ce royaume;

« A été convenu ce qui suit :

« Art. 1er. Le roi de Ratonneau abdique la souveraineté qui lui était échue en vertu du consentement unanime des peuples de Ratonneau, représentés par une assemblée publique.

« Art. 2. Ledit roi de Ratonneau remet à Sa Majesté très chrétienne, dans la personne de M. le duc de Villars, le fort de Ratonneau, avec l'artillerie, les munitions de guerre et de bouche qu'il contient.

« Art. 3. La garnison du fort de Ratonneau sortira avec les honneurs de la guerre, tambour battant, mèches allumées et enseignes déployées.

« Art. 4. La sortie du roi et de la garnison de Ratonneau sera saluée par une salve de sept coups de canon.

« Art. 5. Le roi de Ratonneau gardera tous les effets qui sont à son usage, c'est-à-dire son havresac et ce qu'il contient, ses armes et sa pipe.

« La garnison conservera également ses armes.

« Art. 6. M. le duc de Villars promet que toutes les clauses de cette *convention* seront fidèlement exécutées de sa part, et qu'en outre il voudra bien présider au mariage de l'ex-roi de Ratonneau, Francœur Ier, avec Suzanne Bersart, fiancée dudit roi.

« Fait au fort de Ratonneau, sur le bastion du

Midi, le quatorzième jour de septembre de l'an de grâce 1765.

« Signé : Francœur Ier, roi de Ratonneau.

« Sous ratification de M. le duc de Villars, pour Sa Majesté le roi de France. »

« L'affaire est faite, » reprit le roi de Ratonneau après avoir éventré une cartouche pour poudrer sa pièce diplomatique; et après l'avoir relue à haute voix.... « Est-ce bien comme cela, Suzanne? ajouta-t-il en soupirant.

— On ne peut mieux, répondit la jeune fille; seulement la dernière clause me semble de trop.

— De trop! de trop! mais, ma chère enfant, c'est la principale à mes yeux. Si je n'avais pas l'espérance, je dis plus, la certitude de te posséder, le roi de Ratonneau s'ensevelirait sous les ruines de ce fort plutôt que de se rendre.... Mais, ajouta Francœur en se dressant sur ses jambes, êtes-vous bien sûre au moins, Suzanne, que je ne serai point dupe de ma bonne foi?

— A preuve, se hâta de dire la jeune fille qui craignait une recrudescence de folie dans le soldat, à preuve, c'est que la salve d'artillerie de vos canons sera rendue coup pour coup par les batteries du château d'If.

— Si cela se fait comme vous le prophétisez, je n'aurai rien à dire.

— Allons, Francœur, partons, dit Suzanne.

— Le temps de boucler mon sac et de mettre le feu à mes sept grognards, — et il désignait les pièces de la plate-forme, — et je suis à vous. »

Sept fois, en effet, la détonation des canons apprit à Marseille et aux forts environnants l'abdication du roi de Ratonneau et l'heureuse issue de la mission de Suzanne.

Bientôt le pont-levis du fort de Ratonneau se baissa sur le fossé, et Francœur, suivi de son fidèle barbet, apparut en grande tenue, la baïonnette au bout du fusil, et faisant résonner les madriers du pont sous la cadence fière et majestueuse du *pas ordinaire*. Il eût paradé devant une armée entière qu'il n'aurait pas mis plus de précision, plus de gravité et plus de dignité dans sa manœuvre.

Médor, sans tant de façons, suivait les talons de son maître, très-satisfait sans doute intérieurement de la fin d'un règne dont il n'avait pas vraisemblablement goûté tous les avantages : la liberté lui manquait.

Francœur et son cortége n'étaient pas arrivés au tiers du pont-levis que les batteries du fort d'If répondirent, ainsi que l'avait promis Suzanne, à la salve du fort de Ratonneau. Sept coups de canon, ni plus ni moins, éclatèrent, chacun à une minute d'intervalle.

Au premier coup le grenadier s'était arrêté, im-

mobile et présentant les armes; mais au septième, il porta les armes d'un seul temps, traversa au pas accéléré l'espace qui lui restait à franchir, et alla se jeter entre les bras de Suzanne, qu'il pressa contre son cœur et qu'il embrassa sur le front.

C'était la première fois que les moustaches du grenadier effleuraient les longs cils, les sourcils noirs et arqués de la jeune fille.

« Vous ai-je trompé, Francœur ? dit Suzanne en montrant la fumée des batteries du fort d'If qui se balançait encore mollement dans les airs, et qui formait comme un dais de nuages gris au-dessus de leurs têtes.

— Non, ma belle, non, ma chère Suzanne, repartit le grenadier, vous m'avez tenu parole dans tout ce que vous m'avez promis... Vous continuerez, n'est-ce pas, mon ange, à accomplir vos promesses?

— Nous verrons, répondit la jeune fille, heureuse et fière de la double conquête qu'elle venait de faire; mais partons, mon père et mes frères nous attendent dans notre bateau..., et je voudrais déjà être à Marseille....

— Et moi donc! » fit le roi de Ratonneau en portant son fusil du bras droit, et en entourant amoureusement du bras gauche la taille svelte et gracieuse de sa chère Suzanne.

Le trajet ne fut pas long. Trois vigoureux ra-

meurs eurent bientôt dévoré l'espace qui sépare le fort de Ratonneau de l'étincelante Marseille.

On débarqua dans l'arsenal maritime.

Mais quelle ne fut pas la surprise de Francœur en voyant sur le rivage un groupe nombreux d'officiers généraux, de colonels, de capitaines de vaisseaux, et au centre de ce groupe, M. le duc de Villars en personne.

Suzanne sauta à terre la première, prit par la main le grenadier un peu confus, car la raison était tout à fait revenue, et se dirigea avec lui vers le gouverneur de Marseille.

« Monseigneur, lui dit-elle avec assurance en lui présentant un papier, j'ai l'honneur de vous remettre la capitulation du fort de Ratonneau, et je vous présente le roi de Ratonneau, qui ne veut plus être que le grenadier Francœur.

— Et le mari de Suzanne, monseigneur, » ajouta le grenadier, dont l'humeur guerrière avait fini par prévaloir sur la timidité d'un moment.

Le duc de Villars fit approcher la jeune fille et le soldat, embrassa Suzanne et dit à Francœur :

« Grenadier Francœur, le roi a été instruit de vos bons services de guerre, et il veut récompenser la bravoure et l'intrépidité que vous avez montrées maintes fois devant l'ennemi, et principalement à Fontenoy, à Lawfelt et à Raucoux. Le roi a daigné me charger de vous remettre la croix de Saint-Louis

et de vous recevoir chevalier de cet ordre, prix glorieux du sang que l'on verse pour la défense du roi et de la patrie. »

Pour le coup, le grenadier ne savait plus où il en était; il trébucha sur ses jambes, et balbutia quelques paroles où l'on pouvait surprendre le repentir de son équipée du fort de Ratonneau.

« Ne vous justifiez pas, Francœur, interrompit e duc de Villars; votre action a déjà été oubliée par vos généraux, elle trouve d'ailleurs son excuse dans les blessures que vous avez reçues au service du roi.

« Francœur! ajouta le duc en tirant son épée et en donnant l'accolade au grenadier, dont il avait orné la boutonnière d'une croix, et dont il avait reçu le serment, je vous fais, au nom du roi, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis. »

Un tonnerre d'applaudissements éclata dans le groupe des officiers généraux, et le peuple y répondit par des clameurs de joie, car le grenadier était devenu un personnage populaire.

« Je viens de payer la dette du roi et de l'État, reprit M. de Villars; le gouverneur de Marseille en a aussi contracté une, et il va l'acquitter... Suzanne! la ville de Marseille vous accorde une dot de trois mille écus, et vous engage à choisir l'époux qui vous conviendra le mieux.

— Mon choix est tout fait, dit la jeune fille, et le voilà. Et elle se suspendit au bras du nouveau che-

valier, qui, par décorum, n'osait pas l'embrasser, bien qu'il en mourût d'envie.

— Embrassez votre femme, Francœur, dit le duc de Villars, et soyez heureux en ménage comme vous l'avez été en guerre.

— J'y tâcherai, monseigneur, et nous ferons en sorte, d'ici à quelques années, de donner au roi quelques petits grenadiers qui le serviront avec l'amour et le dévouement de leur père.

— Eh bien! mon pauvre Francœur, fit Suzanne en regardant son futur mari, ne vaut-il pas mieux être chevalier de Saint-Louis que roi de Ratonneau?

— J'en demeure d'accord, ma chère Suzanne, répondit le grenadier, surtout quand avec cette croix, si chère à tous les cœurs de soldat, on vous donne un ange pour la garder. »



L'aventure du roi de Ratonneau fut bientôt connue à la cour de Versailles, où le duc de Villars envoya l'original de la capitulation du fort de Ratonneau, revêtue de toutes les formalités. On ne parla bientôt plus à l'Œil-de-Bœuf que de la bravoure, de l'esprit de suite et des ressources ingénieuses du soldat Francœur, ex-roi de Ratonneau.

Louis XV, qui aimait à voir de près les types et les originaux de toute espèce, fit venir à Paris le roi de Ratonneau et son épouse, la charmante Suzanne.

L'un, par son bon sens militaire, ses réparties, et surtout la célébrité qui s'attachait à son nom, réussit admirablement à la cour; Suzanne, par sa jolie figure, sa grâce et son esprit, ne plut pas moins que son mari. Louis XV, enchanté de l'un et de l'autre, voulut leur donner un témoignage de sa protection : il nomma Francœur grand'garde de la vénerie du parc de Versailles, et, en annonçant au cercle de la reine la grâce qu'il venait d'accorder au roi de Ratonneau, Louis XV ajouta gaiement :

« Vous conviendrez, mesdames, que c'est bien le moins que je puisse faire pour un ancien confrère. »

Francœur conserva ce poste jusqu'à la mort de Louis XV, qui arriva en 1778; le roi de Ratonneau entra alors aux Invalides, où il mourut en 1786.

Le grenadier du régiment d'Anjou n'eut pas seulement l'honneur d'occuper les loisirs d'une cour brillante et polie, de défrayer les correspondances de Grimm, de Diderot, de Voltaire et de Buffon lui-même, il légua aussi à la Provence une locution proverbiale. On disait à Marseille, au dix-huitième siècle, et on dit encore aujourd'hui d'un homme dont les vœux et les espérances vont au delà de ses moyens d'exécution : « C'EST UN ROI DE RATONNEAU. »



Digitized by Google

LA

COMÉDIE AU PALAIS

Digitized by Google

Digitized by Google

LA

COMÉDIE AU PALAIS.

I

Au dix-septième siècle, le quartier de l'Université était la tête de Paris, et le quartier du palais de justice en était le cœur. Quel esprit investigateur, quelle plume assez féconde et assez attrayante pourrait retracer ces mille drames, ces mille aventures, ces mille intrigues qui, de 1340 à 1787, se sont noués, développés, croisés et accomplis dans le seul enclos du palais? Quel écrivain favorisé du ciel saura, avec les crayons de Callot, de Teniers ou de Rembrandt, avec le burin de la Bruyère, de Sterne ou de Rabelais, reproduire ces types à jamais perdus qui caractérisent un peuple, une époque, une nation? Nos vieilles mœurs, nos antiques coutumes disparaissent sous le niveau du cosmopo-

Digitized by Google

lisme, comme nos vieux monuments sous le marteau des démolisseurs. Bientôt il ne restera plus de la Lutèce de César et du Paris de Philippe Auguste et de François Ier que de rares édifices épargnés çà et là dans cet océan de maisons sans style et sans grandeur qu'on appelle encore Paris.

Deux monuments, l'un écrit, l'autre gravé, nous transmettent encore, après deux siècles écoulés, les habitudes, le faste, les modes et jusqu'aux passions de nos pères. Le monument écrit est la comédie de la galerie du palais que le grand Corneille, qui n'était pas encore le Corneille de Rodogune et de Polyeucte, fit représenter à Paris en 1637; le second monument, le monument gravé, est une charmante estampe, que nous avons vue, il y a trente ans, chez le vieux et sage Deflorenne, qui tenait sur le quai de l'École l'une des plus riches et l'une des plus curieuses boutiques de gravures anciennes de l'Europe.

Au-dessous de cette estampe, due, si notre mémoire est fidèle, au correct et fin burin d'Israël Sylvestre, on lisait ces vers qui sont toute une page d'histoire de l'élégante et splendide galerie Dauphine que le cardinal Bentivoglio mettait bien au-dessus et du Corso, à Rome, et de la place Saint-Marc, à Venise.

Tout ce que l'art humain a jamais inventé
Pour mieux charmer les sens par la galanterie,

Digitized by Google

Et tout ce qu'ont d'appas la grâce et la beauté
Se découvre à nos yeux dans cette galerie.

Ici les cavaliers les plus adventureux,
En lisant des Romans, s'animent à combattre,
Et de leurs passions les amants langoureux
Flattent les mouvements par les vers de théâtre.

Ici, faisant semblant d'acheter devant tous
Des gants, des éventails, des rubans, des dentelles,
Les adroits courtisans se donnent rendez-vous,
Et pour se faire aimer galantisent les belles.

Ici, quelque lingère à faute de succès
A vendre abondamment, de colère se pique
Contre des chicaneurs qui, parlant de procès,
Empêchent les chalands d'aborder leur boutique.

Deux espèces de boutiques, deux genres de commerce, jouissaient surtout, dans les galeries du palais, de l'éclat de la vogue et du bon ton : c'étaient les boutiques des libraires et des marchandes de modes; dans les premières, on voyait se presser tout ce que les sciences et les lettres comptaient d'hommes distingués, auteurs ou simples amateurs des muses; dans les secondes, on remarquait l'essaim toujours nombreux et toujours complet de ces fils de Crésus bourgeois, de ces rejetons sans vertu de races antiques qui escomptent la fortune de leurs pères ou la gloire de leurs ancêtres dans le champ éternellement fréquenté des amours prodigues et des folies

sans nom, et qui, esclaves de la mode, champions ardents du ridicule et de la sottise, ne rougissent pas de traîner, sous le burlesque étendard de la fainéantise dorée, l'honneur civique ou le blason héroïque de leur famille.

En 1680, le magasin de livres le mieux fourni des galeries du palais de justice était celui de Barbin, de ce Barbin que Boileau a immortalisé dans ses vers, et que Benserade a salué dans les siens du titre pompeux d'illustre et sans pareil! Heureux temps où la renommée d'un libraire était due exclusivement au mérite des ouvrages qu'il éditait pour la gloire des lettres de sa patrie plus que pour son intérêt particulier! Temps fortuné que celui où l'éloge, si exhorbitant qu'il fût, ne prenait pas sa source dans une opposition systématique ou dans la camaraderie![1]. Le magasin de modes le plus célèbre du palais était, à la même époque, tenu par Thérèse Lenoir, la perle, le diamant et le phénix des femmes, la plus savante et la plus spirituelle de son temps. Thérèse Lenoir, fille du comé-

1. Boileau a cité, plus d'une fois, le nom du libraire Barbin dans ses ouvrages, mais c'est surtout dans le charmant poëme du Lutrin qu'il en parle — ou plutôt de ses marchandises — avec détail. La boutique de Barbin était située sur le vaste palier de l'escalier qui conduisait des grandes galeries du palais à la Sainte-Chapelle. Ce palier et ces degrés, détruits depuis une quinzaine d'années par les arrangeurs officiels des monuments publics, vont être reconstruits d'après les anciens plans. La boutique de Barbin était plus longue que large, et ne tirait son

Digitized by Google

dien la Thorillière, ami et camarade de Molière, avait été élevée avec beaucoup de soin par son père, qui n'était pas seulement un comédien habile, mais encore un homme très-instruit et très-éclairé. A quinze ans, Thérèse Lenoir savait assez bien le grec et le latin pour lire Aristophane, Plaute, Ménandre et Térence dans l'original.

A dix-sept ans, elle perdit ses parents et une partie de sa fortune, et la marquise de Gerbevilliers, sa marraine, lui conseilla de s'établir dans les galeries du palais, bien persuadée que la beauté de Mlle de la Thorillière lui attirerait des hommages que la sagesse de la jeune fille ne tarderait pas à faire transformer en tendres respects et facilement en mariage. Les prévisions de la marquise de Gerbevilliers ne la trompèrent point : la boutique de modes de Thérèse Lenoir devint en peu de mois le rendez-vous des jeunes gens les plus riches et les plus distingués de la cour et de la ville, qui, sous prétexte d'acheter des nœuds d'épée, des gants de Siam et des rabats de dentelles, assiégeaient littéra-

jour que par le portique donnant sur la cour de la Sainte-Chapelle, mais elle était vraiment splendide pour le temps. Les compartiments qui séparaient les livres entre eux étaient en bois de chêne sculpté et décoré des attributs des sciences et des arts ; et à six heures en été, à quatre heures en hiver, deux belles bougies de cire jaune éclairaient l'établissement bibliographique. Deux bougies de cire jaune ! s'écrie-t-on. — Oui, ce luminaire était modeste, mais il éclairait des ouvrages signés Bossuet, Molière, Corneille et La Fontaine.

Digitized by Google

lement ses comptoirs ; d'un autre côté, les femmes de la plus haute qualité lui avaient généralement — quoique belles — donné leur pratique, et parmi ses clientes, — comme on dit aujourd'hui, — Mlle de la Thorillière s'enorgueillissait avec raison de compter Mme de Montespan, la marquise de Maintenon, Mlle de Fontanges, la duchesse de la Feuillade, Mme de Grignan et la sémillante Mme de Coulanges ; c'était cette dernière dame qui disait à Mme de Sévigné, sa cousine, pour l'engager à sortir de l'hôtel Carnavalet qu'elle ne quittait qu'avec peine : « Venez, venez, petite cousine, nous irons faire un tour aux galeries du palais, et nous entrerons chez cette jolie marchande de modes qui parle latin aussi bien que vous[1]. »

1. Tout le monde connaît l'esprit enchanteur, la grâce exquise de la marquise de Sévigné, mais peu de personnes savent que cette femme illustre n'était pas seulement un épistolier plein de charmes, d'abandon et d'originalité, mais encore une linguiste de premier ordre. Mme de Sévigné parlait et écrivait bien l'espagnol et l'italien, et elle pouvait lire, sans s'aider d'aucune traduction, les œuvres des poëtes, des orateurs et des philosophes latins. Elle commença même le grec avec le savant Ménage, et elle y réussissait à merveille; mais un jour, Ménage ayant voulu profiter d'un passage qu'il lui expliquait du troisième livre de *l'Iliade* pour formuler assez gauchement à sa charmante écolière une déclaration d'amour, Mme de Sévigné lui dit avec enjouement : « Tenez, mon cher Ménage, j'aime beaucoup Homère, mais je ne comprends rien aux commentaires que vous lui faites ; restons-en là. » Et le grec fut abandonné, ce qui n'empêcha pas Ménage de rester toute sa vie l'admirateur et l'ami de Mme de Sévigné.

Le 17 mars 1680, la boutique de Barbin pouvait à peine contenir la foule des habitués de l'oasis littéraire. Il n'était pourtant pas encore neuf heures du matin et la grand'chambre ne tenait pas d'audience solennelle, et les boutiques des galeries, si ce n'étaient celles des libraires, n'étaient pas encore ouvertes. Mais un événement tout à fait imprévu avait éveillé la curiosité des gens du palais, et cette préoçcupation de parquet et de prétoire avait fait irruption dans le monde des lettres et dans le monde des loisirs.

« Oui, disait un vieillard, qu'à sa longue robe d'étamine noire, à sa double chausse huchée gauchement sur son épaule, aux nombreux sacs qui pendaient à sa ceinture, on reconnaissait pour un avocat; oui, je ne sais vraiment pas à quoi pense M. le premier président, je ne sais non plus où a la tête le conseil de notre ordre. Quoi! laisser inscrire sur le tableau un jeune homme de dix-sept ans! Et, comme si cette faveur insigne ne suffisait pas encore, laisser ce même jeune homme, j'allais dire cet écolier! plaider en audience de grand'chambre deux ans après, c'est-à-dire à dix-neuf ans! Cela crie vengeance! c'est un renversement sacrilége, c'est un scandaleux soufflet donné à toutes les idées reçues, à tous les principes, à toutes les traditions! Est-ce ainsi qu'on agissait autrefois? Moi, qui vous parle, messieurs, quoique fils de procureur et ne-

veu, cousin et filleul d'avocat, je n'ai pu plaider ma première cause, et à la chambre des requêtes encore, qu'à l'âge de vingt-cinq ans accomplis, demandez à M. Patru.

— C'est vrai, repartit au milieu d'un silence presque religieux, un frêle et mince vieillard, assis modestement dans l'angle obscur de la boutique; c'est vrai : l'âge de vingt-cinq ans, le quart d'un siècle! était jadis exigé de tous ceux qui voulaient servir activement dans les phalanges incessamment renouvelées du barreau. Mais il est juste de dire que le premier président du parlement et le conseil de l'ordre accordaient parfois des dispenses d'âge, c'est ce qu'a omis de faire remarquer mon très-honorable confrère Me Renard. Ces dispenses n'étaient, au surplus, décernées qu'à des talents précoces, à des doctrines brillamment soutenues, à des sujets enfin qui méritaient à tous égards la protection des magistrats et la paternelle sollicitude du conseil de l'ordre. Peut-être, dit Patru en terminant et en se retournant d'un air narquois vers le docteur courroucé, ce jeune homme de dix-neuf ans, dont le début allume si fort votre bile, est-il un aigle, et en conscience, mon très-honoré confrère, vous n'étiez et vous n'êtes encore qu'un Renard. »

Ce jeu de mots lancé presque à brûle-pourpoint sur l'avocat atrabilaire, et prononcé avec cette mali-

gne bonhomie qui distinguait l'auteur de la Lettre du Marguillier à son curé[1], fit arquer toutes les bouches des assistants d'un sourire approbatif, car on n'osait pas rire en présence de la gloire de Patru et de sa vertueuse indigence, et fit tomber l'indignation quelque peu emphatique de l'avocat Renard.

Cependant un auxiliaire inattendu de Me Renard vint se jeter tout aussitôt dans la mêlée et ramasser la philippique que Patru avait foudroyée par une froide et acérée plaisanterie.

« Je ne ferai point un crime au jeune avocat en question, dit M. de Richesource, espèce de philosophe jurisconsulte, qui tenait sur la place Dauphine, et en vertu de lettres patentes du roi, des conférences oratoires et philosophiques[2], de plai-

1. On sait que Patru publia sous la Fronde une lettre critique et politique sous ce titre. Ce fut cette piquante et ingénieuse satire qu'il ne voulut jamais désavouer, malgré le conseil de ses amis qui le sollicitaient d'accorder cette satisfaction à la susceptibilité du roi, qui priva l'illustre académicien, le savant avocat, des pensions et des récompenses que Colbert prodiguait à des littérateurs bien au-dessous de Patru.

2. Ce M. de Richesource était un de ces hommes qui cachent, sous une feinte dignité et sous un pédantisme qui ne se dément jamais, l'indigence de leur esprit et le peu de profondeur de leur doctrine. Richesource avait une prodigieuse loquacité et un aplomb imperturbable, ce qui lui donnait aux yeux des niais et des sots une réputation de supériorité et de science que le mérite véritable et modeste n'obtient jamais. Les mémoires du temps rapportent une anecdote fort plaisante que voici :

« Jean Purget de la Serre, Toulousain, garde de la bibliothèque de Monsieur, frère de Louis XIII, historiographe du roi

der à un âge où tout homme sensé doit encore s'appliquer à l'étude des sept principales disciplines oratoires, tirées des neuf systèmes réels ou scientifiques de la Cyclopédie des trois généralités de connaissances qui sont : la dogmatique, la politique, la grammatique, la logique, la dialectique, la poétique et la rhétorique, et que j'enseigne, j'ose le dire, à la grande satisfaction de l'Église, de la magistrature et du barreau, dont l'académie que j'ai fondée est en quelque sorte le séminaire de l'éloquence et de suprême raison ; mais je lui reprocherai, à ce jeune homme, avec tous les honnêtes gens et les

et fort mauvais auteur, assistait un jour aux conférences que M. de Richesource faisait sur l'éloquence sacrée et profane, dans sa maison de la place Dauphine. Après avoir attentivement écouté toutes les impertinences du professeur jusqu'au bout, la Serre courut l'embrasser avec transport, et de cet accent méridional qui sied si bien aux capitans de la plume et de l'épée, il lui dit : « Ah ! monsieur, je vous avoue que, depuis vingt ans, j'ai bien débité du galimatias, mais vous venez d'en dire plus en une heure que je n'en ai écrit dans toute ma vie. Richesource prit fort bien cette liberté gasconne, tourna la chose en badinage, invita la Serre à souper, et ils se quittèrent bons amis. » Ce qui fit dire à Despréaux que les loups ne se mangeaient pas, et que le pitoyable philosophe de la place Dauphine, qui recevait chaque année de Colbert une gratification de deux mille écus, pouvait aller de pair — pour la fortune et la stupidité — avec la Serre, qui, sans avoir écrit ni un bon ouvrage ni un livre utile, avait trouvé le moyen de toucher — outre les émoluments de ses places — plus de quatre mille écus annuellement, tant sur la cassette du roi et des princes que sur les fonds destinés aux arts et aux lettres par la munificence de Louis XIV.

personnes graves, de fréquenter sans vergogne et ostensiblement la boutique d'une marchande de modes des galeries du palais, et le magasin non moins sujet à caution du libraire Gaudoin, ici près, que tout le monde sait être le correspondant et le distributeur de la *Gazette de Hollande*. Voilà, messieurs, si je ne me trompe, ajouta M. de Richesource, des griefs un peu plus sérieux que ceux articulés tout à l'heure par l'incomparable Me Renard. Il est permis de se remuer, voire même d'intriguer, pour plaider en audience de grand'-chambre à un âge où nos sages aïeux étaient encore assis sur les bancs du collége; mais il n'est pas convenable de se préparer aux luttes de la parole, aux combats du barreau, en affichant des mœurs légères et une conduite digne d'Épicure; en un mot, en achevant son stage près du vertugadin d'une fille de comédien et dans la boutique quelque peu hétérodoxe et antifrançaise du libraire correspondant de la *Gazette de Hollande*[1]. »

1. La boutique de modes de Mlle de la Thorillière était dans la grande galerie Dauphine; celle du libraire Gaudoin, qui était effectivement vendeur et correspondant de la *Gazette de Hollande*, était située dans la même galerie, vers le grand escalier qui conduisait à la cour du Puits, qu'on appela plus tard cour du Harlay, du nom du premier président Achille du Harlay, deuxième du nom, qui la fit agrandir, assainir et embellir. Dans une charmante petite comédie intitulée *la Gazette*, que Dancourt fit jouer au Théâtre-Français en 1693, et dont la scène se passe dans les galeries elles-mêmes du palais et dans

Cette accusation, toute lourdement fulminée qu'elle était, fit une impression fâcheuse sur l'esprit des auditeurs, parce qu'elle était vraie, et malgré l'opinion respectée de Patru, peut-être les défenseurs du jeune avocat en cause eussent-ils été contraints de se réunir au *tolle* général qui allait indubitablement éclater, lorsque l'arrivée dans la boutique d'un nouveau visiteur vint interrompre, sans les effacer complétement, les doléances du pédant Richesource.

Un prêtre revêtu de l'habit des disciples de saint Ignace de Loyola entra discrètement dans le magasin du libraire et salua d'un geste affable et gracieux le sanhédrin encore haletant des feux de la discussion. Barbin courut au-devant de l'ecclésiastique, et le prenant par la main : « J'ai l'honneur de vous présenter, messieurs, dit-il, le R. P. de la Rue, professeur de rhétorique au collége de Louis-le-Grand et le premier des poëtes latins de notre époque.

la boutique de ce libraire, on remarque quelle connaissance approfondie l'auteur possédait des manières, des usages et des mœurs de ces marchands du palais qui ne ressemblaient en rien aux marchands de la rue Saint-Denis, et des quartiers du Louvre et de l'Université. C'était un peuple à part, dont d'Ancourt, qui se souvenait de son stage d'avocat, a dessiné les silhouettes principales avec une exactitude digne de Gérard Dow, dans plusieurs de ses pièces, telles que *la Folle enchère*, *la Foire Saint-Germain*, *l'Opérateur Barry*, *la Foire de Besons*, etc., etc.

— Dites un poëte latin de notre temps, interrompit modestement le père de la Rue, si toutefois il est permis à un fervent admirateur de Virgile et d'Horace de prendre le titre de poëte dans une langue dont nous connaissons les beautés, mais dont nous ignorons sans doute les plus charmants secrets.

— Messieurs, reprit Barbin, qui était bien aise de placer la conversation générale sur un autre terrain que celui adopté par MM. Renard et de Richesource, c'est moi qui suis l'éditeur des ouvrages du R. P. de la Rue, et je vais publier très-prochainement ses poésies latines en quatre volumes in-12, et mettre en même temps en vente les œuvres complètes de M. Pierre Corneille, dont je viens de terminer une nouvelle édition.

— Vous mêlez le profane au sacré, s'écria le pédant Richesource ; le Cid et les Horaces ne vont guère avec les vers catholiques du révérend père.

— Vous vous trompez, monsieur, répondit le jésuite avec dignité, je m'honore de paraître dans le monde intellectuel à côté de l'illustre M. Corneille, et je n'oublierai jamais que je dois à l'amitié de ce grand homme le succès de mon premier ouvrage [1].

1. Le P. de la Rue, très-jeune encore, composa un poëme latin sur les conquêtes de Louis XIV ; Pierre Corneille traduisit ce poëme et l'offrit au roi, en faisant l'éloge du jeune jésuite qui avait donné dans cet ouvrage d'innombrables preuves d'un

Mais, messieurs, continua le P. de la Rue, vous paraissiez tous en proie à une vive émotion lorsque je suis entré céans. Y aurait-il de l'indiscrétion à vous en demander le sujet?

— Nullement, mon révérend père, répondit Me Renard, nous parlions du début qui doit se produire demain en la grand'chambre d'un avocat de dix-neuf ans!

— Ah! j'y suis, fit le jésuite, il s'agit du jeune Carton d'Ancourt.

— Précisément, interjeta Richesource; vous connaissez ce jeune homme, mon révérend père?

— Très-bien, et depuis longtemps, répliqua le jésuite; et je dois vous confesser ici, messieurs, qu'il n'a pas tenu à moi d'enrôler ce jeune homme sous la bannière de la compagnie de Jésus.

— Il n'a pas voulu se faire jésuite! murmura Patru; j'ai bien fait de prendre sa défense.

— Monsieur Patru, dit le P. de la Rue, vous en

talent mûri par l'étude des grands modèles de l'antiquité. Corneille ajouta que le P. de la Rue était un de ces esprits rares dont les aptitudes merveilleuses se trouvent à l'aise dans toutes circonstances et dans tous les travaux. La recommandation de Corneille porta son fruit, et Louis XIV témoigna toujours au P. de la Rue une estime et une confiance particulières. Le roi confia au jésuite des missions importantes et voulut le faire évêque. De la Rue refusa toujours, préférant l'indépendance des lettres au brillant esclavage des honneurs! Il voulut bien servir le roi et l'État, mais il voulut aussi garder sa chère liberté. Le P. de la Rue mourut en 1725, à 82 ans.

Digitized by Google

voulez bien à ces pauvres jésuites, surtout à ceux du collége Louis-le-Grand. Chez nous, comme partout, on professe cependant la plus haute et la plus juste estime pour le savant académicien, pour l'avocat éloquent, qui a si bien servi et si loyalement aidé les muses françaises? »

Patru, malgré son stoïcisme ne put échapper à l'arome de ce grain d'encens, si délicatement offert en échange d'une boutade, et s'inclina pour remercier le P. de la Rue.

« Oui, messieurs, reprit le jésuite; votre avocat de dix-neuf ans a été l'un de mes meilleurs, l'un de mes plus brillants élèves en seconde et en rhétorique. C'est un esprit facile, enjoué, plein de verve et de saillie, qui ira loin, quelle que soit la carrière qu'il embrasse. Au total, d'Ancourt, malgré les défauts inhérents à son caractère et à son siècle peut-être, malgré sa volage humeur et sa propension aux plaisirs mondains, possède un cœur d'or et une âme accessible à tous les sentiments généreux que la religion inspire et que la probité commande.

— Nous vous croyons, mon révérend père, répartit M. de Richesource; mais, votre indulgente apologie ne nous empêchera pas de déplorer la facilité avec laquelle Mgr Pothier de Novion, premier président du parlement, a accordé une dispense d'âge à votre écolier de Louis-le-Grand. Cette me-

sure ultra-bienveillante peut avoir des suites funestes pour les destinées futures du barreau.

— Calmez votre inquiétude, monsieur, répliqua le P. de la Rue, vous ne tenez pas encore d'Ancourt, et il épargnera à l'ordre des avocats et à vous, monsieur, qui combattez si résolûment pour les traditions du palais, le désagrément que vous redoutez si fort; d'Ancourt, j'en ai presque la certitude, ne sera pas plus avocat qu'il n'a voulu être jésuite.

— Oh! parbleu, s'écria Me Renard, *Lupus in fabula* ou plutôt *ecce iterum Crispinus!* Voilà M. d'Ancourt lui même! »

En ce moment un jeune homme d'une figure franche, d'une tournure distinguée, d'un maintien vif, élégant et gracieux, vêtu avec recherche et même avec richesse, fit irruption dans la boutique de Barbin. Il demanda au commis si les œuvres complètes de Pierre Corneille, annoncées depuis plusieurs mois, avaient paru. Mais ayant aperçu le P. de la Rue, le jeune avocat s'avança vers lui, le salua avec une tendresse respectueuse et s'informa avec une sollicitude filiale de la santé naguère affaiblie du jésuite.

« Grâce à Dieu, mon cher élève, répondit le P. de la Rue, je vais de mieux en mieux, et ma présence ici doit vous prouver que ma convalescence est suffisamment affermie. Mais qu'ai-je appris, mon cher élève? vous plaidez demain en grand'-

Digitized by Google

chambre? Certes, nulle nouvelle ne pouvait m'être plus agréable, et je vois avec plaisir que vos palmes du collége auront bientôt pour sœurs les palmes bien autrement magnifiques du forum ?

— Hélas ! oui, mon révérend Père, je plaide demain à la grand'chambre du parlement, fit le jeune avocat en soupirant.

— Quel ton lugubre vous prenez là, mon cher élève ? est-ce ainsi qu'un athlète plein de confiance dans sa force et dans son courage doit s'élancer dans l'arène ?

— Mon révérend père, les augures ne sont pas favorables. Ma jeunesse excite des inimitiés sans nombre; les vieux avocats crient au scandale, les conseillers des requêtes me regardent de travers et les procureurs clabaudent. Les uns me traitent de fou, d'orgueilleux, de stupidement vain ; les autres de petit-maître....

— Eh ? qu'est-ce que c'est que des petits-maîtres, mon cher élève ? demande le P. de la Rue.

— Il y en a de plusieurs espèces, mon révérend père; mais ordinairement ce sont de jeunes entêtés de leur qualité, badins, folâtres, enjoués, qui parlent beaucoup et qui disent peu; soupirant sans tendresse, amoureux par conversation, magnifiques sans biens, généreux en promesses, prodigues d'amitiés, inventeurs de modes, et des airs surtout.

— Et de quels airs, mon cher élève ?

Digitized by Google

— Des airs à la mode. L'étourderie d'un écolier, la brusque valeur d'un enfant de Paris; fracas d'équipage, tabatières de quinze différens volumes, gros nœud d'épée, perpétuel mouvement de perruque, distractions continuelles, gestes affectés, éclats de rire sans sujet, mots favoris placés à l'aventure, se piquant d'esprit et de bon goût, et disant quelque fois de bonnes choses par hasard; grands épouseurs surtout.... Voilà, mon révérend père, ce que c'est que les petits-maîtres[1].

— Je vois bien, dit le jésuite qui avait souri plus d'une fois aux étincelles de cette tirade comique, que votre vocation, mon cher élève, n'est pas encore bien décidée. Vous vous plaignez des ridicules qu'on vous prête, mais vous ne cherchez pas à combattre la médisance par le succès et la calomnie par l'éclat même de votre vertu. Votre philosophie n'est pas assez vigoureuse pour vous élever au-dessus des clameurs de la malveillance ou de la satire. Allons, mon cher élève, reconduisez-moi au collége de Louis-le-Grand, et dans la route, je vous remettrai en mémoire les conseils de Pline et même de saint Jérôme à deux jeunes avocats de leur temps. »

En finissant ces mots, le jésuite, après avoir

1. C tte définition du petit-maître, tel qu'il était sous le règne de Louis XIV, n'aurait point été désavouée par Labruyère. Nous la tirons textuellement d'une jolie petite comédie de d'Ancourt, intitulée : *l'Impromptu de Garnison*, et représentée, en 1693, sur le Théâtre-Français.

adressé un salut d'adieu à l'assemblée ébahie, sortit avec l'avocat d'Ancourt, laissant aux zoïles en mission chez Barbin le loisir de reprendre le fil un moment embrouillé de leurs critiques et de leurs hostiles commentaires.



Digitized by Google

II

Florent-Carton d'Ancourt était petit-fils d'un sénéchal de Saint-Quentin et descendait, par sa mère, du savant Guillaume Budé[1]. D'Ancourt était né, en 1661, à Fontainebleau, où son père exerçait la charge de capitaine des chasses de cette royale résidence. Dès l'âge de neuf ans, le jeune d'Ancourt fut envoyé au collége de Louis-le-Grand, à Paris, pour y continuer ses études. Ce fut dans cet établis-

1. Guillaume Budé, l'un des plus grands hommes que la France ait produits, né en 1467. Budé inspira à François Ier l'idée de l'établissement du Collége de France. Il fut maître des requêtes et devint prévôt des marchands. Dans ces deux magistratures si diverses, Budé déploya un zèle, une sollicitude et un esprit de justice qui l'ont autant honoré que ses travaux scientifiques. Budé mourut en 1540. Quelques biographes prétendent que d'Ancourt comptait encore dans la famille de sa mère un chevalier anglais qui, sous le règne d'Élisabeth, fut gratifié, quoique d'origine française, de l'ordre de la Jarretière.

Digitized by Google

sement célèbre, dirigé par les jésuites, que le rejeton de Guillaume Budé, que l'écrivain dramatique qui devait suivre de loin les traces de Molière et rivaliser avec Regnard, fit paraître les premières étincelles de cette verve inépuisable, de ces saillies ingénieuses, de cette finesse d'observation qui déterminèrent le succès de la plupart de ses pièces. A treize ans, il composa, pour la distribution des prix du collége, une petite tragédie intitulée : *Melchisedec*, et dont le sujet était emprunté à la Bible[1]. La versification de cet ouvrage était si facile, les situations si naturelles et si franches que les maîtres du jeune poëte pressentirent le talent de d'Ancourt et l'engagèrent à entrer dans la compagnie de Jésus. — Mes pères, répondit le malin écolier, je ne cesserai d'avoir pour vous le respect et l'attachement que vos vertus et vos bienfaits m'inspirent, mais je ne serai jamais des vôtres. En un mot, j'aimerais mieux être soldat que jésuite.

D'Ancourt ne fut pas plus soldat que prêtre ; ses parents désirèrent qu'il fît son droit, et, à sa sortie

1. Les Jésuites avaient coutume de faire suivre chaque année leurs distributions de prix d'une représentation de quelque comédie sainte composée par les professeurs ou les élèves. Tout le monde connaît les petites pièces remplies de sentiment et d'esprit du P. Poré et du P. Ducerceau. Sur l'invitation de Rollin, alors recteur de l'Université, les jésuites, vers le milieu du dix-huitième siècle, abandonnèrent cet exercice annuel et remplacèrent la comédie par des plaidoyers sur divers sujets d'histoire ou de morale.

de Louis-le-Grand, le jeune homme alla s'asseoir sur les bancs de l'école de droit. Ses progrès, là, comme aux jésuites, furent si rapides, qu'à dix-sept ans il fut reçu avocat et qu'à dix-neuf ans, il se trouva en état de plaider. Mais d'Ancourt avait le malheur d'être riche. Nous disons le malheur, car l'opulence, dans le stage de toutes les professions libérales, amène toujours la négligence des devoirs et l'oubli du travail. Il se lia avec de jeunes seigneurs, avec de jeunes magistrats, dont il avait été le condisciple chez les jésuites; on le présenta chez le grand prieur du Temple, et dans ce palais, consacré par ses illustres possesseurs à toutes les gloires de la patrie; dans ce palais splendide, qui rappelait la cour d'Auguste et la maison de Périclès; dans ce palais où Aspasie, Tibulle, Horace, Ovide et Catulle reparaissaient sous les noms de la comtesse de la Suze, d'Hamilton, de Chapelle, de Courtin et de Chaulieu, d'Ancourt perdit le peu de goût qu'il avait pour la procédure, s'enrôla, sous les voluptueux ombrages du Temple, dans le régiment d'Épicure, et mérita, par ses croisades heureuses contre les amphores champenoises du grand prieur, de devenir l'ami de Chapelle et de Chaulieu. C'était entrer dans le monde sous les auspices du plaisir, mais ce n'était pas y entrer sous le drapeau de la raison et de la gravité prétorienne.

Toutefois d'Ancourt, en se livrant au monde des

Digitized by Google

beaux esprits, n'avait pas divorcé complétement avec l'étude. Les agapes, les banquets parfumés du Temple n'étaient point parvenus à chasser de son cœur la déférence qu'il devait à ses parents, le respect qu'il devait à ses maîtres. Pour obéir aux premiers, il était bien résolu à se faire avocat; pour ne point scandaliser les seconds, il cachait avec soin les joyeuses dissipations de sa vie. Mais la mère de d'Ancourt suivit de près son époux au tombeau; les professeurs qui avaient été les siens au collége Louis-le-Grand furent disséminés, à l'exception du P. de la Rue, dans les différents colléges de province, et d'Ancourt se trouva tout à coup dégagé de ces chaînes honorables et nécessaires, qu'on appelle le respect humain. Ce fut dans cette situation morale qu'il vit et qu'il aima Thérèse Lenoir; la jolie marchande de modes des galeries du palais, la Louison [1] de Molière, l'enfant de prédilection de la Thorillière, et qu'il comprit qu'une telle passion ne pouvait se concilier, fût-elle sanctifiée par le mariage, avec les austères étiquettes et les pures susceptibilités du barreau.

Cependant plus le jour de sa première plaidoirie

1. Mlle de la Thorillière, alors âgée de six ans, joua le rôle de la petite Louison dans la comédie du *Malade imaginaire*. Ce fut Molière lui-même qui apprit et fit répéter à cet enfant, dont il aimait l'esprit et les gentilles manières, ce rôle qu'elle joua en perfection. Molière appelait la petite la Thorillière *Cadet-Mignonne*, et ce sobriquet fut toujours cher à la femme de d'Ancourt.

approchait, plus l'avocat de dix-neuf ans sentait le combat intérieur que se livraient ses instincts de poëte et ses aspirations d'honnête homme prendre des proportions considérables. Dans les défaillances de son âme et de sa volonté, il allait bien chercher un refuge près de Mlle de la Thorillière, et rallumer au flambeau de l'amour son énergie éteinte et sa gaieté évanouie ; mais quelque indulgence qu'on eût et qu'il eût lui-même pour ses propres faiblesses, la règle écoutée et religieusement suivie de l'ordre des avocats ne lui permettait pas de prolonger ses visites dans la boutique de modes au delà de sept heures du soir, et, à compter de ce moment, les incertitudes de d'Ancourt renaissaient avec plus de violence que jamais.

La conversation qu'il avait eue avec le P. de la Rue en reconduisant le jésuite dans sa cellule du collége Louis-le-Grand n'avait apporté qu'un médiocre adoucissement, sans doute, à ses embarras d'esprit, car il accourut, après avoir quitté le révérend père, aux galeries du palais, chez Mlle de la Thorillière, qu'il trouva tout en larmes.

« Qu'avez-vous donc, mademoiselle, et que vous est-il arrivé ? demanda le jeune avocat avec une tendre anxiété.

— Hélas ! monsieur d'Ancourt, fit en redoublant ses pleurs la jeune femme, il faut nous quitter, nous quitter pour toujours !!!

— Nous quitter! Que dites-vous là? Je ne prétends point vous quitter, moi, et malheur à qui oserait me le proposer.

— Il le faut pourtant, repartit la marchande de modes en tâchant de renfoncer ses larmes; vous plaidez demain, et moi je pars ce soir.

— Vous partez ce soir! oh! pour cela, non, s'écria d'Ancourt en se levant à la manière du Cid et de Suréna.

— Je ne dois pas hésiter, reprit Thérèse; l'obéissance est la première vertu de mon sexe, et cette obéissance devient plus impérieuse encore quand elle découle de la reconnaissance. Mme la marquise de Gerbevilliers, ma marraine, me mande qu'un jeune conseiller à la cour des Monnaies est devenu amoureux de moi et lui a demandé ma main. Pour ne point laisser échapper ce parti avantageux, ma marraine me prévient qu'elle a conclu ce mariage, et que ce soir même une chaise de poste viendra me prendre ici pour me conduire à sa terre, près d'Etampes. Tenez, monsieur d'Ancourt, voici la lettre de ma marraine, lisez-la.

— Je me moque du conseiller de la cour des Monnaies et de son amour, fit le jeune avocat en prenant la lettre, qu'il froissa convulsivement entre ses doigts; aucune puissance humaine, Thérèse, ne serait capable de me faire renoncer à vous!

— Lisez, lisez, monsieur d'Ancourt, interrompit Mlle de la Thorillière en tâchant de donner à sa voix un peu de cette fermeté qui manquait à son cœur. »

L'avocat lut la prolixe missive de la marquise de Gerbevilliers, non sans laisser échapper de temps à autre des mouvements d'impatience et de colère.

« Quelle est cette Séraphine qui doit venir vous chercher dans la chaise de poste de Mme de Gerbevilliers ? demanda-t-il.

— C'est la nouvelle femme de chambre de ma marraine, répondit Thérèse; je ne la connais pas, et j'aurais préféré qu'elle m'envoyât toute autre de ses femmes.

— Non, répliqua d'Ancourt en remettant la lettre entre les mains de Mlle de la Thorillière, Thérèse, vous ne partirez pas!

— Mais.... fit la jeune femme.

— Vous ne partirez pas, vous dis-je. Je ne suis plus avocat, vous n'êtes plus marchande de modes dans la galerie du palais; nous nous marierons tout à l'heure, ce soir, demain, n'importe quand....

— Mais ma marraine, monsieur d'Ancourt ?

— Votre marraine ! qu'aura-t-elle à dire ? Elle désire pour vous un bon parti, elle veut vous marier. Je vaux bien, je pense, un conseiller à la cour des Monnaies, qu'en dites-vous ?

— Monsieur d'Ancourt, le sacrifice que vous voulez me faire est trop grand : abandonner une carrière honorable, rompre peut-être avec votre famille, avec vos amis, et tout cela pour épouser la fille d'un comédien !

— Qui était gentilhomme, interrompit d'Ancourt, et qui a repris ses titres de noblesse en dépit des préjugés, en devenant le compagnon et l'ami de Molière ! Non, Thérèse, nos fortunes sont égales, et bien sot celui qui me reprocherait cette alliance que mon amour justifie et que l'honneur autorise. Un seul obstacle s'opposerait à cette union que je rêve et à laquelle j'aspire, ce serait si vous ne m'aimiez pas, Thérèse....

— Oh! monsieur d'Ancourt, pourriez-vous douter un seul instant des sentiments que j'ai pour vous ?

— Alors, Thérèse, il ne s'agit plus que de nous entendre pour nous marier d'abord, et puis pour faire revenir à des opinions plus saines la marquise de Gerbevilliers ; ces deux points atteints, nous avons ville gagnée.

— Mais que ferons-nous, objecta Mlle de la Thorillière, si vous n'êtes plus avocat et si je quitte ma boutique des galeries du palais ?

— Thérèse, vous êtes la digne fille de votre père, vous êtes l'élève de l'inimitable Molière, vous possédez tous les trésors de l'intelligence et de l'âme,

vous êtes belle et charmante : vous ferez une soubrette accomplie. Quant à moi, les femmes ont eu la bonté de me dire quelquefois que, pour un apprenti robin, j'avais des airs assez cavaliers ; je prendrai l'emploi des amoureux, et ce rôle-là, ma chère Thérèse, je le remplirai, grâce à vous, dans la perfection.

— Quoi ! vous vous feriez comédien, vous, un avocat !

— Je me ferais Turc pour l'amour de vous, ma Thérèse, et pour unir indissolublement nos destinées. D'ailleurs Cicéron, tout avocat qu'il était, tout consul qu'il fût, ne rougissait pas de compter le comédien Roscius au nombre de ses plus chers amis. J'imiterai Cicéron en ceci, ma belle Thérèse, que j'estimerai le comédien à l'égal de l'avocat qui a su vous plaire; l'un ne fera pas tort à l'autre.

— Oh ciel ! fit Thérèse, voici là-bas Mme Patin, la veuve de ce riche financier, ma meilleure pratique et votre cliente. Elle vient sans doute savoir si son procès, pour lequel vous devez plaider demain, sera en état. La pauvre dame paraît bien émue; mais elle ne pouvait choisir un plus mauvais moment pour venir chercher ici des consolations. »

Mme Patin, superbement vêtue, tout étoilée de bijoux et de diamants, entra dans la bouti-

Digitized by Google

que comme une Clytemnestre poursuivie par les Furies.

« Qu'est-ce donc, madame? qu'avez-vous? que vous est-il arrivé? que vous a-t-on fait? s'écria Thérèse.

— Une avanie! ah! j'étouffe!... une avanie!... je ne saurais parler!... Un siége, s'il vous plaît, un siége! »

D'Ancourt offrit à Mme Patin un fauteuil où elle se laissa tomber.

« Comment, madame, une avanie à vous! Cela est-il possible? dit Mlle de la Thorillière.

— Cela n'est que trop vrai, ma chère demoiselle de la Thorillière. J'en mourrai! Quelle violence! En pleine rue, on vient de me manquer de respect!

— Comment donc, madame, manquer de respect à une personne telle que vous, madame Patin, la veuve d'un sous-fermier général, qui a gagné deux millions de biens au service du roi! Et quels sont ces insolents-là, madame, s'il vous plaît? dit d'Ancourt.

— Ah! c'est vous, mon jeune avocat; dans mon trouble extrême, je ne vous avais point reconnu. C'est une marquise de.... je ne sais comment, mon cher d'Ancourt, qui a eu l'audace de faire prendre le haut du pavé à son carrosse et qui a fait reculer le mien de plus de vingt pas.

— Voilà une marquise bien impertinente, repartit Mlle de la Thorillière. Quoi ! votre personne qui est toute de clinquant, votre grand carrosse doré qui roule pour la première fois, deux gros chevaux gris pommelé à longues queues, un cocher à barbe retroussée, six grands laquais aussi chamarrés de galons que les estafiers d'un carrousel, tout cela n'a point imprimé de respect à votre marquise ?

— Point du tout ; c'est du fond d'un vieux carrosse, traîné par deux chevaux étiques, que cette gueuse de marquise m'a fait insulter par des laquais tout déguenillés.

— Ah ! que n'ai-je été là, madame, interjeta l'avocat, pour vous venger de cette injure !

— Je l'ai pris sur un ton proportionné à mon équipage ; mais elle, avec un : *Taisez-vous, bourgeoise !* m'a pensé faire tomber de mon haut. C'en est fait, il faut que je me remarie au plus vite ; la roture me tue en détail. J'épouserai le premier gentilhomme de robe ou d'épée qui me tombera sous la main. Je veux prendre une revanche, et je la prendrai. Qu'en dites-vous, mon jeune avocat[1] ?

1. Cette scène, dont d'Ancourt avait été témoin dans les galeries du palais, a été exactement décrite dans sa jolie comédie du *Chevalier à la mode*, représentée sept ans après au Théâtre-Français (octobre 1687). Nous la reproduisons en partie à notre tour.

— Je dis, madame, que vous agirez très-sagement, et que votre fortune tirera un grand lustre et un grand profit du blason antique que vos richesses rajeuniront.

— C'est mon opinion ; mais vous, ma toute belle, vous a-t-on fait aussi une avanie? poursuivit Mme Patin, en regardant Mlle de la Thorillière ; vous avez les yeux rouges comme une personne qui a pleuré. Contez-moi le sujet de vos larmes ; tout affligée que je suis pour moi-même, je saurai bien trouver quelque bonne parole pour vous consoler.

— Madame....

— Madame, s'écria d'Ancourt, dont le génie comique se révéla tout à coup, vous estimez, vous aimez Mlle de la Thorillière, vous pouvez la sauver du plus grand péril où une jeune fille puisse se trouver.

— Je ne demande pas mieux, repartit Mme Patin.

— La marraine de Mlle de la Thorillière, la marquise de Gerbevilliers....

— Encore une marquise! interrompit Mme Patin, je suis aujourd'hui comme le gentilhomme limousin de la comédie de Molière, elles me poursuivent partout.

— La marquise de Gerbevilliers veut marier Mlle Thérèse à un gentilhomme assez beau, assez riche et assez aimable, qui est conseiller à la cour des Monnaies. Ce parti est très-honorable ; mais

Mlle de la Thorillière a des engagements ailleurs. En un mot, elle aime et elle est tendrement aimée.

— Tout cela est très-naturel, mon cher avocat, mais je ne vois pas trop ce que je puis faire à tout cela.

— Vous allez le voir, madame : on vient chercher, ce soir, ici, Mlle de la Thorillière pour la conduire chez sa marraine, la marquise de Gerbevilliers.

— Et si cette Mme de Gerbevilliers était ma diable de marquise de tout à l'heure? interrompit Mme Patin.

— Ne craignez rien, madame; la marquise de Gerbevilliers n'est point une de ces femmes orgueilleuses qui entent la morgue aristocratique sur la grossièreté des halles.

— En ce cas, que voulez-vous donc que je fasse pour obliger cette charmante enfant?

— Vous laisser conduire à la place de Mlle de la Thorillière chez Mme de Gerbevilliers, reprit d'Ancourt. Une fois là, plaidant la cause de mademoiselle avec le feu, la conviction, le dévouement qu'on mettra demain à défendre la vôtre à la grand'-chambre, et gagner le procès avec dépens, c'est-à-dire désarmer Mme de Gerbevilliers et la faire consentir au mariage de Mlle de la Thorillière avec le cavalier déjà maître de son cœur. Eh! qui sait, madame, une bonne action porte avec soi sa récom-

pense : qui sait, si, dans ce gentilhomme conseiller à la cour souveraine des Monnaies, vous ne rencontrerez pas un mari, que vous ferez président et qui vous fera comtesse, voire même marquise?

— Mais c'est tout un roman que cela, mon cher avocat, et j'avoue que les suites pourraient en être assez agréables, s'il se réalisait. En tout cas, j'adopte votre projet, et je veux servir mon angélique Thérèse. Cette aventure sent un peu le carême prenant, mais je ne hais pas l'imprévu, l'originalité; comptez donc sur moi ce soir....

— A une personne qui connaît le monde, à une femme aussi intelligente que vous, dit d'Ancourt, il n'est pas nécessaire de recommander, dans une pareille occurrence, la circonspection, le silence et jusqu'à la simplicité du costume.... Une vaste mante, de longues coiffes, une robe tout unie, voilà votre toilette : la distinction de vos traits, de vos manières et de votre langage révéleront assez à temps votre fortune d'aujourd'hui et le rang que vous êtes destinée à occuper demain.

— Je vous entends, mon jeune avocat, je vous entends, et les derniers mots me suffisent. Je vais travailler, je pense, autant dans votre intérêt que dans celui de Mlle de la Thorillière : tant mieux, usez du même zèle pour mon procès.

— Vous n'en doutez pas, madame, fit d'Ancourt, vous serez en bonnes mains.

— Adieu, mes amis, à ce soir. Je cours chez mon procureur, chez mon rapporteur et chez mes juges, mais je n'oublierai pas l'heure du rendez-vous. »

Et Mme Patin, ayant fait signe à deux de ses laquais qui l'attendaient dans la galerie, sortit de la boutique de modes plus calme qu'elle n'y était entrée, et descendit majestueusement, appuyée sur ses gens, les degrés qui conduisaient de la galerie des Merciers à la rue de la Barillerie, où sa voiture l'attendait.

« Notre altière bourgeoise nous fera gagner la partie, dit d'Ancourt, et toutes les chances sont pour nous. Mais, Thérèse, laissez-moi vous féliciter de votre dialogue avec Mme Patin. Cette scène originale ne sera pas perdue pour le public. L'auteur éminent du *Bourgeois gentilhomme* s'en serait emparé, et à son défaut j'en ferai mon profit.

— Puisque nous en sommes aux compliments, monsieur d'Ancourt, vous me permettrez aussi d'applaudir à l'imperturbable gravité que vous avez déployée ; je dois vous louer aussi de cette inspiration soudaine qui va envoyer à Étampes Mme Patin.

— La moralité à tirer de ceci, ma belle Thérèse, répondit d'Ancourt, c'est que nous sommes nés pour être comédiens ; c'est que le ciel promet dans cette indépendante mais épineuse carrière, à vous des succès de chaque jour, à moi des triomphes plus

durables. La succession de Molière est ouverte, il ne se présente pas de descendants directs, je vais tâcher de me faire adjuger par la postérité quelques petits lots du riche domaine de l'auteur de *Tartufe* et du *Misanthrope*. Vivat! mon adorable Thérèse, votre talent de comédienne appuiera mon talent d'auteur, et mon talent d'auteur votre talent de comédienne; c'est ainsi que la fortune bras dessus bras dessous avec le plaisir, nous guidera, heureux époux, artistes pleins d'ardeur, au temple de la renommée contemporaine et de la gloire séculaire. »

Mlle de la Thorillière baissa les yeux en souriant. Elle entrevoyait déjà, la fille d'Ève qu'elle était, travers les brumes du présent, les palmes olympiques qu'un parterre idolâtre n'allait pas manquer de décerner à la plus séduisante élève de la troupe de Molière.

« Mais il n'y a plus un moment à perdre, continua le jeune avocat, il faut vaquer à mille soins divers. Vous allez, vous Thérèse, présider à tous les préparatifs de votre déménagement. Moi, je vais courir chez le bailli du Palais[1] pour lui faire résilier

1. Le bailli du palais était un officier de la classe des baillis ordinaires. Il était le chef de la juridiction particulière de l'enclos du palais à Paris; son ressort s'étendait sur les cours. les salles et les galeries. Il connaissait de toutes les affaires civiles ou criminelles qui y naissaient ou dans lesquelles étaient intéressés ceux qui ont leurs habitations dans le palais. Sous la sur-

votre bail; de là, j'envoie le sac du procès de Mme Patin à celui de mes confrères qui aura le plus médit de moi, et enfin je brigue l'honneur d'être présenté à M. le premier président du parlement, pour lui remettre la glorieuse dispense d'âge qu'il avait accordée.... à la mémoire de Guillaume Budé, beaucoup plus qu'au jeune avocat Florent-Carton d'Ancourt. »

veillance du procureur général, il louait, sous-louait, donnait à bail les boutiques des galeries et en percevait les loyers. L'appel de ses sentences se portait directement au parlement.



III

M. Nicolas Pothier de Novion, alors premier président du parlement de Paris, n'avait pas l'imposante gravité de son prédécesseur, l'illustre Guillaume de Lamoignon ; il ne possédait pas davantage la mordante rigidité, l'allure absolue qui distingua plus tard Achille de Harlay, deuxième du nom, qui devait lui succéder. M. de Novion, d'une humeur facile, presque enjouée, tempérait les rayons de la haute dignité dont il était revêtu par l'amabilité d'un homme du monde et d'un homme d'esprit. Hors de l'ornière des préjugés dans un siècle où les préjugés faisaient corps avec les lois et avec les mœurs, il faisait bon marché des puériles formalités de l'étiquette et ne répugnait point à se montrer tel qu'il était, affable, spirituel, enclin à pardonner les défauts d'autrui, jaloux de gagner la confiance

des jeunes magistrats et des jeunes avocats, amateur des lettres et des arts, mais plus fervent amateur encore de la science et de la vertu.

Avec des lumières très-vives et très-étendues en jurisprudence, M. Pothier de Novion était fort versé dans toutes les parties du droit, son jugement exquis, sa profonde doctrine, ses solides connaissances en politique générale et en politique intérieure l'avaient fait appeler plus d'une fois dans les conseils de la couronne, et Louis XIV s'en était bien trouvé. Aussi ce monarque dont la sagacité égalait la grandeur, avait-il, par une de ces paroles concises qui lui étaient familières, caractérisé le mérite de M. de Novion : « C'est un homme, disait-il, qui fait aimer la justice, parce qu'on sent qu'il l'aime lui-même encore plus par conviction que par devoir. »

Le premier président reçut d'Ancourt avec cette attrayante aménité qui lui avait concilié les respectueuses sympathies du barreau. Mais lorsque le jeune avocat eut expliqué le but et le motif de sa visite, le front de M. de Novion se rembrunit tout à coup[1].

1. Les usages parlementaires voulaient que, dès qu'un avocat renonçait à plaider dans une cause inscrite au grand rôle par un empêchement quelconque, il allât faire une visite au premier président, si le procès devait être jugé en grand'chambre, ou au président à mortier si la cause devait se vider dans les chambres des requêtes ou des enquêtes. Cette visite était expressément faite la veille, en même temps qu'au procureur général.

Digitized by Google

« On m'avait bien dit, monsieur, répondit le premier président, que vos goûts étaient un peu en désaccord avec la grave profession que vous avez embrassée; mais je n'ajoute pas une grande foi aux rapports qui me sont faits et j'ai peine à croire le mal. J'avoue même qu'en ce moment je ne pense pas encore avoir entendu de votre bouche cette nouvelle qui m'afflige.

— Ma détermination de quitter le barreau, monseigneur, est pourtant bien vraie et surtout bien irrévocable. L'étude des lois est incompatible avec mes goûts; l'espèce de sacerdoce qui pèse sur la toge de l'avocat et qui fait de cette toge une des plus belles et des plus sûres armures de la justice est un fardeau trop lourd pour mes faibles épaules. C'est parce que je comprends, monseigneur, toute la grandeur de la profession, que je recule au seuil de la lice entr'ouverte. Certain de parvenir au premier rang, j'aurais peut-être refréné mes instincts trop mondains ou ma répugnance trop philosophique; mais l'héritage de M. Antoine Lemaître et de M. Patru est encore indivis, et, comme à la succession

Cette coutume était fort ancienne, et les *Olim* du parlement la mentionnent pour la première fois dans le quatorzième siècle, sous les règnes éphémères des fils de Philippe le Bel. Elle a duré jusqu'au commencement du dix-huitième siècle; mais tous les liens de discipline judiciaire se relâchaient alors, et elle disparut complétement à l'apparition du parlement Maupeou, vers 1771.

d'Alexandre le Grand, trop de lieutenants déjà grands capitaines se la disputeront bientôt pour que mon insuffisance puisse espérer d'en conquérir la moindre portion.

— Il n'est point permis à tout le monde de devenir un Antoine Lemaître ou un Patru, repartit M. de Novion; mais après ces grands noms, qui ont occupé dans le barreau une grande place, il est possible, par l'application, par le travail et surtout par cette probité six fois séculaire qui est la reine de votre ordre, d'arriver au second rang. Ce degré est encore assez beau pour satisfaire l'ambition d'un homme de cœur et de talent.

— J'en conviens, monseigneur; mais pour cueillir ces palmes incertaines, il faudrait suspendre sa liberté à l'arbre de la science : ce sacrifice était audessus de mes forces. Je me permets, monseigneur, vous le voyez, de vous ouvrir mon âme tout entière.

— Ainsi, répliqua M. de Novion, après avoir jeté un regard sur d'Ancourt, la faveur que le parlement vous a faite en vous accordant la dispense d'âge pour plaider, cette faveur, j'allais presque dire cette grâce insigne, est comme non avenue? Le petit-neveu du savant Guillaume Budé abandonne la seule carrière où il aurait pu continuer fructueusement pour l'État et pour sa famille les doctes enseignements, les actes d'abnégation, de patriotisme et de vertu de son illustre aïeul!

Digitized by Google

— Monseigneur, reprit d'Ancourt un peu déconcerté par l'accent paternel du premier président, je sais tout ce que je dois au parlement, à vous, à la mémoire du grand homme dont vous venez de prononcer le nom; je suis confus de votre indulgence et de vos bontés; je suis fier aussi de porter dans mes veines un peu de ce sang généreux qui fait en France les grands capitaines et les grands magistrats; mais, enfin, monseigneur, on peut s'illustrer dans toutes les professions, et si je quitte celle du barreau, c'est pour tâcher de réussir dans une autre.

« D'ailleurs, monseigneur, le titre d'avocat me suivra dans toutes les routes, car ce titre est indélébile, et, si je ne craignais de commettre une énormité de langage, j'ajouterais imprescriptible. Oui, poursuivit d'Ancourt avec entraînement, cette pure et noble qualification me sera toujours chère, puisqu'elle me rappellera sans cesse, monseigneur, et la protection que vous avez daigné m'accorder, et ce sage parlement qui m'avait accueilli sous sa gloire, et ce barreau de Paris dont les triomphes de chaque jour sont ceux de l'éloquence et de la vérité. »

La figure de M. de Novion se rasséréna peu à peu, et tendant la main au jeune avocat : « A ce que je vois, lui dit-il, vous quittez le temple des lois pour vous jeter dans le temple des Muses. Prenez-y garde,

jeune homme, si les écueils dont le barreau est semé sont redoutables, les écueils, dans le champ littéraire sont plus dangereux encore. On se console d'une défaite au barreau, on se relève rarement d'une chute au début de la vie des lettres.

— Monseigneur, repartit d'Ancourt avec un enthousiasme qu'il ne put pas maîtriser, on tombe partout, au barreau comme au théâtre. N'aurais-je pas, au surplus, constamment devant les yeux les grandes victoires, et aussi les grands naufrages qui ont tour à tour accueilli les magnifiques œuvres de l'avocat Molière, de l'avocat Rotrou, de l'avocat Corneille [1]?

« Si le sort est clément, je bénirai le ciel de m'avoir inspiré le chemin de la renommée.

« Si je succombe, j'aurai pour me consoler les *Femmes savantes*, *Venceslas* et *Pertharite* [2].

1. Molière, Rotrou et Pierre Corneille avaient été avocats. Molière ne le fut que peu de jours et Pierre Corneille peu de semaines. Mais Rotrou, que le grand Corneille appelait son père, persista et ne quitta le barreau que pour exercer la charge de premier magistrat de la ville de Dreux. On sait que Rotrou, aussi grand magistrat que généreux ami et habile écrivain, mourut victime de son dévouement dans la ville de Dreux, ravagée par la peste, en 1650.

2. *Les Femmes savantes* furent sifflées à la première représentation ; le *Venceslas* de Rotrou eut précédemment le même sort, et la noble vieillesse du grand Corneille ne désarma point les champions du bon goût et des convenances scéniques. *Pertharite*, malgré des vers cornéliens et des scènes pleines d'intérêt, d'énergie et de science, *Pertharite* tomba ! Corneille survécut à

Digitized by Google

— Je vous entends, mon jeune ami, interrompit en souriant M. de Novion ; ce ne sont point des succès placides que vous convoitez, ce sont des applaudissements, du bruit, le tumulte de tout un peuple subjugué par l'épouvante ou l'hilarité.... Courez où votre vocation vous entraîne, mais n'oubliez jamais, dans la carrière semée d'embûches et de perfides appâts où vous allez entrer, que vous avez fait partie d'un corps où l'honneur, la probité et la droiture se sont toujours alliées à l'éloquence, au savoir et à la culture des lettres. »

D'Ancourt, avant de payer le tribut de la reconnaissance et de l'usage au chef suprême du parlement de Paris, avait envoyé, avec les pièces du procès de Mme Patin, le billet suivant à Me Renard :

« Mon cher et ancien confrère,

« Vous avez apprécié bien sévèrement ma conduite, et, ce matin encore, m'a-t-on dit, dans la boutique du libraire Barbin, vous vous êtes exprimé sur mon compte avec peu de ménagement. L'esprit de charité recommandé par saint Paul, mon cher confrère, ne brille pas chez vous à l'égal de la science. Permettez-moi de me venger.

Pertharite comme le grand Condé survécut à la bataille de Sénef : ces deux héros de la scène et de l'épée avaient leur Sénef.

« Je quitte pour toujours le barreau, malgré les immunités qui m'étaient promises et assurées; je m'engage dans un sentier qui me mènera sans doute bien loin du forum et de la tribune aux harangues. Acceptez ma clientèle, elle est peu nombreuse, mais elle est bonne et elle sera fructueuse un jour. Puisse, mon cher confrère, ce dernier acte de ma vie d'avocat vous prouver que le fiel n'est jamais entré dans mon âme, et que je m'estimerai très-heureux de vous compter désormais au nombre de mes amis. « FLORENT CARTON D'ANCOURT. »

Au bâtonnier et au conseil de discipline de l'ordre des avocats, d'Ancourt adressait la lettre suivante :

« Messieurs,

« Je viens me séparer de vous. Je quitte, sans abandonner toutefois le titre d'avocat qui fera éternellement ma consolation et ma gloire, les graves occupations du barreau. Ne m'en veuillez pas, messieurs, si je transporte dans une autre carrière ce zèle, cette activité, cette constance opiniâtre, cette ardeur.... téméraire peut-être, que vous vous plaisiez, ce me semble, à louer et à reconnaître en moi. Croyez bien, messieurs, que j'emporte dans la nouvelle carrière que je vais embrasser, les hauts et utiles exemples que vous m'avez donnés et que

votre noble profession sait si bien inspirer. Il est trois choses qu'on ne peut oublier quand on a eu le bonheur de s'asseoir à côté de vous sur les bancs du prétoire : l'amour du devoir quel qu'il soit, l'amour du juste et celui de la vérité. J'oserai, moi, y joindre le souvenir de vos fraternelles sympathies et de vos encouragements généreux.

« Daignez être, messieurs, auprès de tous mes anciens et de tous mes jeunes confrères, les interprètes des sentiments affectueux que je leur ai voués, et agréez, vous, messieurs, l'expression aussi vive que profonde de mon immortelle et respectueuse estime.

« FLORENT CARTON D'ANCOURT,
« avocat au parlement[1]. »

Au milieu de tous ces soins et de toutes ces dé-

1. A côté de cette lettre d'un de nos bons auteurs comiques de second ordre, il ne serait pas sans intérêt peut-être de citer celle que Voltaire adressait également au conseil de l'ordre des avocats, près de soixante ans après, voici à quel sujet : l'abbé Desfontaines avait publié un libelle contre Voltaire, et il avait signé : UN AVOCAT. L'auteur de *la Henriade*, exaspéré par les traits acérés de ce pamphlet, demanda une déclaration du bâtonnier et de quelques anciens qui porterait « qu'après s'être informé à tous les avocats de Paris, ils avaient tous répondu qu'il n'y en avait aucun capable de faire un si infâme libelle. »

Voltaire demandait encore que la déclaration du conseil de l'ordre contînt un mot sur sa famille, « dont je serais, dit-il, plus honoré mille fois, que je ne suis affligé des insultes d'un scélérat comme Desfontaines » Il ajoutait : « Au reste, l'honneur qu'on daignerait me faire ne tomberait, monsieur, que sur un

marches, le soir était venu et d'Ancourt ne fut pas médiocrement charmé de voir, en revenant à la ga-

homme pénétré d'estime et de respect pour votre profession, et qui se repent tous les jours de ne l'avoir pas embrassée. »

Il paraîtrait que le conseil de l'ordre n'épousa pas assez chaudement la querelle de M. de Voltaire, et que celui-ci en fut vivement contrarié. Ce désappointement explique l'aigreur avec laquelle il a toujours parlé depuis des avocats et des invectives qu'il ne cesse dans sa *Correspondance* d'adresser à l'ordre tout entier. Au contraire, Molière, et après lui d'Ancourt, se sont constamment abstenus de traduire les avocats sur la scène; Molière, qui a joué les philosophes, les marquis, les médecins, les courtisans et les bourgeois, n'a pas exposé un seul avocat à la risée du public; et d'Ancourt, qui a prodigué dans ses pièces les procureurs, les huissiers, les baillis, et même les commissaires, n'a jamais choisi pour but de ses sarcasmes et de ses saillies souvent triviales, mais souvent comiques et toujours justes, la toge respectable qu'il avait portée. Cette différence de conduite de Molière et de Voltaire éclaircit tout un point de notre histoire littéraire, et jette également un grand jour sur les mœurs et sur la manière d'envisager les choses au dix-septième et au dix-huitième siècle.

Les lettres d'Ancourt et de Voltaire existaient encore en 1787, dans les archives de l'ordre des avocats ; mais ce dépôt précieux et incomparable au point de vue de l'histoire du parlement et de l'histoire du barreau, fut pillé, détruit ou dispersé dès la première année de la Révolution, et subit le même sort que la bibliothèque de l'ordre. L'avocat Mathon de la Varenne, dans son ouvrage, *Anecdotes du barreau de Paris*, a bien conservé les titres et quelques textes de plusieurs documents principaux, mais ces fragments, ces ruines, si l'on peut s'expliquer ainsi, ne peuvent qu'augmenter les regrets d'une perte irréparable. Les lettres de Voltaire et de d'Ancourt entre autres, les factums sanglants de Linguet, le testament autographe du chancelier Letellier et plusieurs autres documents originaux, élèvent cette perte au rang d'une calamité judiciaire, littéraire et historique

Digitized by Google

lerie du palais, Mme Patin installée dans la boutique de Mlle de la Thorillière.

« Vous voyez si je sais tenir ma parole, mon cher avocat, dit la financière; j'attends ici de pied ferme l'instant du départ.

— Vous êtes, madame, admirable de prévenance et de bonté, repartit d'Ancourt, et je n'attendais pas moins de l'affection que vous portez à Mlle de la Thorillière.

— Comment me trouvez-vous ainsi affublée? demanda Mme Patin en minaudant et en s'enveloppant avec affectation dans l'espèce de robe à la turque qu'elle s'était fait faire.

— Adorable! madame, adorable! ces longues coiffes vous vont à ravir; cette robe qui a la prétention de cacher votre taille, ne peut dissimuler l'élégance de votre tournure et la noblesse de votre maintien. Seulement je crains que....

— Que craignez-vous? interrompit brusquement Mme Patin.

— Je crains, reprit d'Ancourt, que cette profusion de diamants dont votre cou, vos oreilles et vos mains sont couverts, ne décèlent votre rang et votre opulence. Pour la beauté, pour l'élégance, pour l'âge et pour la grâce, on peut vous prendre sans peine pour Mlle de la Thorillière; mais cette foule de joyaux éblouissants trahirait, croyez-moi, votre incognito et la mine serait éventée avant de jouer.

Digitized by Google

Une modeste marchande des galeries du palais, si belle qu'elle soit, ne peut, sans calomnier elle-même sa vertu, se parer de toutes les richesses du Potose et de toutes les merveilles de Germain [1]. »

La financière reçut ce rude coup d'encensoir sans sourciller, car la folie de cette femme était double; elle se croyait encore jeune et belle, et elle se croyait femme de qualité *quand même*.

« Vous avez raison, mon cher avocat, repartit Mme Patin; la simplicité doit être exclusivement mon lot aujourd'hui.

— Demain peut-être ces brillants atours reprendront leur place sur la fiancée d'un conseiller à la cour des Monnaies, interjeta d'Ancourt, tandis que la financière entassait dans un coffret d'ébène boucles d'oreilles, bracelets, chaînes et bagues.

— Que je voudrais que vous dissiez vrai, mon

1. Germain était un habile joaillier-orfévre qui avait pour pratique la cour et la ville. Tout ce qui sortait de ses magasins était marqué au coin de l'élégance et du bon goût. Peut-être ce Germain fût-il devenu un Benvenuto Cellini, si la liberté de la presse et si le ridicule de l'exagération eussent existé au dix-septième siècle. Le fils de Germain fut encore plus célèbre et plus habile que son père, et les talents de ce fils furent chantés par Voltaire, par Chaulieu et par les poëtes les plus à la mode. Germain père et fils exécutèrent, pour les châteaux de Versailles, de Marly et de Trianon, des ouvrages si splendidement parfaits, qu'on les vanterait encore s'ils n'avaient le malheur d'être modernes et d'avoir été créés par des mains françaises.

jeune avocat ; c'est alors que ma reconnaissance n'aurait plus de bornes, et qu'il ne tiendrait qu'à vous d'être aussi conseiller à la cour des Monnaies.

— Je vous rends grâce, madame, mais je persiste à rester ce que je suis. Mais chut ! madame, voilà des gens qui m'ont bien la mine de chercher Mlle de la Thorillière, ou vous, c'est tout un. »

En effet, d'Ancourt avait à peine prononcé ces mots qu'un grand escogriffe, qu'à sa figure insolemment railleuse, encore plus qu'à son gilet d'écarlate, masqué par une rheingrave de serge verte, on reconnaissait pour un laquais, s'avança sur le seuil de la boutique et s'écria :

« Est-ce ici Mlle de la Thorillière ?

— C'est ici, répondit d'Ancourt, et la voici, fit-il en désignant Mme Patin, qui s'était enveloppée la tête dans ses coiffes.

— Vous savez ce dont il s'agit, dit le laquais en ôtant respectueusement son chapeau, Mme la marquise vous a mandé la chose. Par ainsi, venez donc ; mamzelle Séraphine vous attend dans la chaise de poste, à deux pas d'ici, en face du cabaret de *l'Épée de bois*, car tout ce monde qu'il y a à Paris lui a fait peur.

— En face du cabaret de *l'Épée de bois !* fit Mme Patin d'une voix basse à d'Ancourt, quel singulier rendez-vous !

Digitized by Google

— C'est un cabaret-auberge, c'est le Crenet[1] de l'île du Palais, repartit sur le même ton d'Ancourt; mais point d'hésitation, je vous en conjure, sans cela nous sommes perdus!

— Partons donc! répliqua héroïquement Mme Patin en se levant; mais, ajouta-t-elle, ne négligez rien, mon cher avocat, pour me faire gagner mon procès; le rapporteur m'a assuré que ses conclusions m'étaient favorables et que ma partie ne demanderait pas mieux que de transiger.

— Eh! madame, de grâce, soyez sans inquiétude; la chose est entendue, fit d'Ancourt, et, parodiant les vers de Racine, il ajouta :

Le procès est gagné sans noise, sans débats.
Cet oracle est plus sûr que celui de Chalcas. »

Comme Mme Patin franchissait le seuil de la bou-

1. D'un auvernat fumeux qui, mêlé de lignage,
Se vendait chez Crenet pour vin de l'Ermitage.

Ces deux vers de Boileau indiquent la profession de ce Crenet; il était cabaretier, mais de ces cabaretiers qu'on appellerait aujourd'hui, siècle d'enflure et de métaphore, restaurateurs. Le cabaret de Crenet réunissait l'élite des viveurs de la noblesse et de la haute bourgeoisie. En comparant le cabaret de *l'Épée de bois* de la rue de la Calandre au cabaret fastueux de Crenet, d'Ancourt établissait, en futur auteur comique, les similitudes qui pouvaient exister entre un rendez-vous de plaisir de bas étage et un cabaret aristocratique. On pressent à ce rapprochement le jovial et petillant auteur des jolies comédies du *Moulin de Javelle*, de *la Foire de Besons* et des *Vendanges de Suresnes*.

tique, le laquais qui avait porté la parole dit à l'oreille de d'Ancourt :

« C'est singulier, monsieur, voilà une personne qui ne ressemble guère au portrait que nous a fait Mme la marquise de Mlle de la Thorillière ; elle est jeune et belle, nous a-t-on dit, et cette dame paraît avoir quarante ans pour le moins !

— Mettez vos lunettes, mon ami, interrompit d'Ancourt, et si vous n'en avez pas, voici trois louis, allez en acheter ici près sur le quai des Morfondus, les boutiques d'opticien sont encore ouvertes.

— Oh ! du moment que monsieur me dit que cette dame est bien Mlle de la Thorillière, je n'ai plus rien à objecter. Je suis aux ordres de madame et de monsieur, et Mlle Séraphine, qui nous attend là-bas, ne devra y voir comme moi que du feu, répondit le valet en glissant les trois louis d'or dans la poche de sa veste.

— Voilà qui est parlé, et vous êtes un garçon d'esprit, riposta d'Ancourt ; mais partons, partons, il est temps. »

D'Ancourt accompagna Mme Patin jusqu'à la chaise qui stationnait en effet rue de la Calandre, vis-à-vis le cabaret de *l'Épée de bois*, prit congé de la financière et ne remonta dans la galerie du palais que lorsqu'il eut vu partir avec la rapidité de la flèche cette voiture qui ne portait pas César et sa fortune, mais l'orgueil, la vanité et la folie d'une

bourgeoise qui voulait à tout prix se métamorphoser en femme de qualité.

« Ouf! voilà notre femme partie pour Étampes quand elle ne croit aller qu'au faubourg Saint-Germain, s'écria d'Ancourt en rentrant dans la boutique de Mlle de la Thorillière, bravo! Encore une fois, ma chère Thérèse, la fortune nous sourit, les destins se déclarent pour nous, et l'ambition conspire avec l'amour pour couronner nos vœux. »

En ce moment des portefaix chargés de contrebasses, de violons, de timballes, de trompettes, de basses-de-viole et de clavecins envahirent la boutique.

« Qu'est-ce que tout cela? bon Dieu! exclama Mlle de la Thorillière.

— M. le bailli du palais est expéditif et ne perd pas de temps pour louer ses boutiques, répondit d'Ancourt, *uno avulso, non deficit alter*. Il faut déguerpir au plus vite, ma belle Thérèse; mais considérez un peu cet incident merveilleux : ces instruments, ces attributs sonores de l'harmonie et de la concorde ne nous présagent-ils pas la félicité inaltérable dont nous allons jouir dans notre ménage?

— J'en accepte l'augure, répondit Thérèse en tendant la main au légiste d'hier, à l'auteur dramatique d'aujourd'hui, qui la couvrit de baisers. Mais qu'allons-nous faire? où allons-nous aller?

— Par les soins de mon vieil ami l'abbé de Chau-

lieu, nous nous marierons dès ce soir dans la chapelle du palais du Temple : M. le grand prieur a bien voulu se charger du souper de noces. Demain matin nous partons pour la Provence, et nous attendrons là qu'un ordre du premier gentilhomme de la chambre du roi, que mes amis vont solliciter sans relâche, vienne nous indiquer le jour de nos débuts sur la scène de la Comédie-Française. Oh! ma charmante Thérèse, quel bel avenir va s'ouvrir devant nous! L'amour, la liberté, le plaisir seront les compagnons de notre vie, et au bout du chemin la gloire me réserve peut-être une petite feuille de la couronne souveraine et immortelle de Molière!

— Ainsi soit-il, » répondit Mlle de la Thorillière en versant une larme d'amour et de joie.

Le lendemain on lisait sur les portes de la grand' chambre du parlement cet avis burlesque, rédigé par un ami ou par un ennemi de l'élève des jésuites, de cet élève inconstant et toujours aimé dont le P. de la Rue avait si bien tiré l'horoscope :

« Me Carton d'Ancourt ne plaidera pas aujourd'hui; mais il convoque ses nombreux auditeurs au Théâtre-Français le jour de la première représentation du *Chevalier à la mode*, comédie en cinq actes, et son premier plaidoyer en faveur de Thalie devant le tribunal du parterre[1]. »

1. *Le Chevalier à la mode* ne fut représenté que sept ans après, en 1687. Cette pièce est une de celles, avec *les Bour-*

geoises à la mode et *les Trois cousines*, qui ont assuré une place très-rapprochée de Regnard et de Destouches à notre poëte. Louis XIV, qui avait aimé, fait honorer et soutenu Molière, eut aussi pour d'Ancourt une prédilection marquée. Quand les comédiens devaient jouer à la cour une pièce de d'Ancourt, celui-ci venait préalablement la lire au roi dans son cabinet, où ne se trouvait que Mme de Montespan. Un jour, Louis, à la suite d'une de ces lectures, dit à l'auteur : « D'Ancourt, vous m'avez fait plaisir, vous communiquez parfaitement à l'auditeur vos intentions et vos idées. — Sire, repartit d'Ancourt, je le crois bien, j'ai l'honneur d'être avocat. — Eh bien! répliqua spirituellement le roi, vous plaidez parfaitement vos ouvrages. »

Les biographes citent deux traits de la sollicitude de Louis XIV pour d'Ancourt. Ces deux traits honorent également le monarque, qui protégeait et honorait si noblement la littérature, et l'écrivain fécond et charmant qui sut, même à la cour et sous les bienfaits du roi, conserver et garder l'indépendance des lettres.



LES LIBÉRALITÉS

DE SIMON DE COLINES

Digitized by Google

LES LIBÉRALITÉS

DE SIMON DE COLINES.

I

Le dix-septième siècle a tué le seizième.

Les rayons du soleil de Louis XIV ont absorbé ces pléiades lumineuses de poëtes, d'artistes, d'orateurs et de savants qui ranimèrent la flamme du génie antique et instituèrent ces fêtes de la *Renaissance* qui, sous les règnes de François Ier, d'Henri II et de ses fils rendirent l'Europe tributaire de la France, et Paris la rivale de Florence et de Venise, l'héritière de la vieille Rome et de la noble Athènes. Mais qui connaît aujourd'hui ces poëtes, ces écrivains, ces artistes qui ont préparé les splendeurs du siècle de Corneille, de Bossuet, de la Fontaine, de Molière, de le Sueur et du Puget ? Trois ou quatre noms à peine dans les lettres et dans les arts sur-

Digitized by Google

nagent de ce siècle si odieusement oublié, et quand on a cité Rabelais et Montaigne pour la littérature, Pierre Lescot et Jean Goujon dans les arts, on a à peu près fait l'inventaire intellectuel d'une époque si féconde en mérites sublimes et en esprits merveilleux.

Mais si la rouille de l'ingratitude a rongé jusqu'au piédestal ces grandes figures d'historiens, de philosophes, de poëtes, d'orateurs, avons-nous du moins conservé pieusement le souvenir de ces hommes doublement utiles et doublement illustres, qui joignaient à la qualité laborieusement conquise de savants le titre non moins glorieux alors d'imprimeur? Pas davantage. Nous savons confusément que des Elzévirs étaient célèbres en Hollande, que des Alde et des Paul Manuce florissaient à Venise, mais nous ignorons généralement qu'au sein de Paris, dans le même temps, il existait deux imprimeurs, deux savants, deux amis, deux associés non moins dignes de renommée que les Elzévirs de Hollande et les Manuce d'Italie, Henry Estienne et Simon de Colines.

Issu d'une pauvre famille d'artisans établie dans le village de Gentilly à une demie lieue de Paris, Simon de Colines s'était fait lui-même; après de fortes et brillantes études dans l'Université il entra comme correcteur chez le savant Henry Estienne le chef et l'auteur de cette docte race des Estienne dont

la mémoire et les livres sont encore honorés partout, excepté dans ce Paris qui fut le berceau de leur famille et de leur gloire. Henry Estienne sut promptement apprécier la valeur de Simon de Colines et l'associa aux labeurs, aux travaux et aux bénéfices de son imprimerie.

Cette association durait déjà depuis quelques années lorsque Henry Estienne mourut, laissant à son ami de Colines le soin de soutenir la réputation de son établissement, de protéger sa veuve, et d'élever son fils Robert dans la culture d'un art qu'il devait contribuer à immortaliser.

De Colines se conforma exactement aux instructions que lui avait données son ami au lit de mort. Il étendit les relations de sa maison, entreprit des ouvrages considérables, et se montra moins le maître que le père de ses nombreux ouvriers. Il fit plus encore ; pour assurer l'unité de vues et de commandement il épousa la veuve d'Henry Estienne, dirigea les études et les occupations mécaniques de Robert, l'associa, quand il fut en âge, à son imprimerie et lui fit épouser Pétronille, fille du savant imprimeur Josse Badius[1].

Animé d'un zèle extraordinaire pour le perfec-

1. La fille de Josse Badius, l'imprimeur, savait le grec et le latin ; elle enseigna cette dernière langue à ses enfants et à ses serviteurs. De sorte que tout le monde parlait et entendait le latin chez Robert Estienne, depuis la loge du portier jusqu'au salon, en passant par la cuisine et les antichambres.

tionnement de son art, Simon de Colines ne négligea rien pour en augmenter le lustre et conserver la renommée que ses presses avaient déjà acquise au temps de son association avec Henry Estienne.

Les *caractères* dont il se servit d'abord et qui étaient ceux de Henry Estienne étaient de fort beaux *gothiques*. Mais il en fit fondre de *romains* et ensuite d'*italiques*, qui de l'aveu même des Hollandais et des Vénitiens, étaient supérieurs aux caractères des Elzévirs et des Manuce.

Simon de Colines apportait un égal soin à toutes les parties de l'imprimerie : la beauté du papier ne cédait en rien à l'élégance des *caractères*, et la pureté des textes était pour l'Europe un perpétuel sujet d'étonnement et d'admiration.

Les quatre belles éditions de plusieurs auteurs grecs, le Nouveau Testament publié en 1534, les Évangiles en 1537; l'Horace, le Virgile, le Térence et plusieurs autres chefs-d'œuvre de l'antiquité que Simon de Colines édita jusqu'en 1546, sont des monuments presque impérissables de la typographie française au seizième siècle.

Simon de Colines était très-versé dans les langues anciennes. Il écrivait et parlait couramment le grec et le latin; il savait l'hébreu, le syriaque et l'arabe, et possédait assez bien quelques langues vivantes, entre autres l'italien et l'espagnol. Mais chez Simon de Colines les trésors du cœur l'emportaient encore

Digitized by Google

sur les trésors de l'intelligence. Il avait, pour nous servir d'une expression de Platon, une âme royale; et grand par l'âme, grand par les manières, grand par l'esprit, il s'était fait dans l'opinion publique, par son immense savoir, par sa charité ardente, par son affectueuse humeur, par cette probité antique qui s'alliait à toutes les noblesses, un rang à part; Simon de Colines n'était pour le peuple de Paris ni un bourgeois, ni un savant, ni un grand seigneur, c'était Simon de Colines.... Ce nom disait tout et devenait synonyme de science de charité, de vertu, trinité sainte qu'on rencontre si rarement dans le chemin du monde.



Digitized by Google

I

Les imprimeurs avaient coutume en ce temps-là d'afficher à leurs portes les *épreuves* déjà corrigées des ouvrages qu'ils étaient sur le point d'éditer. Cet appel muet au bienveillant contrôle des savants, des érudits et des bibliophiles était toujours compris, et dans cette foule de gens instruits qui, les lunettes sur le nez ou la loupe collée sur l'œil droit, s'amassaient autour des piliers de l'imprimerie, il n'était pas rare de voir surgir cinq ou six censeurs judicieux dont la vigilante expérience ne manquait pas de signaler les fautes qui avaient échappé à une triple correction. Très-souvent ces zélés critiques ne se bornaient pas dans cette croisade érudite à faire la guerre aux virgules, à foudroyer des *coquilles*, à livrer bataille aux *bourdons,* ils indiquaient,

Digitized by Google

avec une sagace précision, surtout dans les livres grecs et latins, les mots qui, par l'ignorance des anciens copistes[1] avaient été substitués à d'autres mots, énormité déplorable, dont les conséquences funestes étaient d'altérer l'élégance d'une phrase et parfois même le sens d'un texte irréprochable d'ailleurs. Les porches des imprimeries du seizième siècle étaient donc, comme on le voit, des espèces de comices où, comme à Rome, les opinions contraires se produisaient au grand jour, se choquaient avec éclat et triomphaient tour à tour avec cette arrogante modestie qui caractérise éminemment les victoires du Forum et les victoires des académies.... même en plein vent. Seulement sur les bords du Tibre c'était le fanatisme de la liberté qui passionnait les âmes; ici, sur les bords de la Seine, c'était le fanatisme de la science qui agitait les esprits. Ces deux fanatismes sont les cochers de la

1. On sait qu'avant l'invention de l'imprimerie les copistes, les enlumineurs et les écrivains formaient une corporation plus puissante et riche que savante. Quelques moines se livraient aussi à l'art de copiste. Plus instruits généralement que les séculiers, les moines apportaient plus de soin et de correction dans leurs copies. C'est à ces pieux cénobites que nous devons la conservation des beaux ouvrages de l'antiquité. C'est aussi à leurs talents et à leurs veilles que nous devons ces merveilleux missels, ces majestueux antiphonaires, ces gracieuses Bibles enrichies de suaves vignettes et de charmantes fantaisies qui font encore aujourd'hui l'admiration de tous les hommes de goût et l'orgueil de nos bibliothèques.

Digitized by Google

gloire et conduisent à l'immortalité quand le char ne verse pas en route.

Simon de Colines, dévoué comme il l'était à la prospérité et à la perfection de l'art typographique, se serait bien gardé de laisser tomber en désuétude un usage qui paraissait et qui était en effet si favorable aux progrès de l'imprimerie et à la supériorité déjà acquise des presses françaises. Il faisait soigneusement afficher à la porte de ses ateliers les *épreuves* encore humides, au fur et à mesure qu'elles sortaient de dessous la presse, et les laissait souvent une semaine entière exposées aux regards des curieux, bien qu'une aussi longue exhibition fût préjudiciable à ses intérêts, puisque les caractères employés restaient improductifs pendant cet espace de temps. Mais là ne se bornait pas la sollicitude toujours éveillée de Simon de Colines ; il se mêlait à la foule des universitaires, des écoliers, des savants et des bourgeois bibliographes qui stationnaient à sa porte, recueillait les réflexions de ceux-ci, les observations de ceux-là, réflexions et observations d'autant plus sincères que les aristarques étaient bien loin de penser que le laborieux imprimeur les écoutait *incognito.* Lorsque les critiques étaient fondées, lorsque des fautes étaient signalées ou des améliorations indiquées, l'artiste liait conversation avec les auteurs de ces bons avis ou les correcteurs bénévoles, puis il se faisait connaître et invitait ordinai-

rement à souper ces studieux, ces ingénieux ou ces érudits personnages. Quelques-uns de ceux dont la bourse n'était pas aussi bien garnie que l'intelligence acceptaient l'invitation sans trop se faire prier; mais d'autres plus délicats, plus timorés ou mieux traités par la fortune, opposaient quelque résistance à la politesse amphitryonique de Simon.

« Vous ne me refuserez pas cette grâce, disait l'affable et savant imprimeur, et vous n'auriez pas le courage de me désobliger à ce point. »

Si ceux qu'il engageait avec un si vif empressement faisaient encore quelques objections, de Colines ajoutait d'un ton patriarcal :

« Vous souperez avec ma famille, et vous en faites réellement partie puisque vous aimez les sciences et l'art admirable qui doit toutes les immortaliser. »

Aux gens timides qui semblaient redouter les excès de la bonne chère, Simon disait:

« Ma table n'est pas celle d'un Lucullus ou d'un Apicius, mais elle n'est pas celle non plus d'un saint Pacôme ou d'un saint Bruno. Mes banquets ne sentent ni le cloître ni les bosquets d'Épicure; on n'y trouve ni l'austérité du Portique ni la sensualité babylonienne : quelques mets bien sains, bourgeoisement assaisonnés; ni coqs de bruyère, ni faisan doré, mais un de ces dodus volatiles que les fils de saint Ignace ont rapportés de l'empire

de Montezume[1]; une blonde salade à laquelle les industrieux chartreux ont donné le beau nom de *romaine*[2], un gras fromage durci dans les laiteries de la Hollande, le tout arrosé de quelques bonnes bouteilles de vin récolté dans mes clos d'Andrezy et de Triel, voilà le menu de ces soupers où de gais et gaulois propos coupent et égayent les discussions scientifiques, où les joyeuses chansons de notre ami Olivier Basselin, le foulon de Vire, se mêlent volontiers aux souvenirs du voyage à Brindes et aux stances vermeilles du vieil Anacréon. »

Il était bien rare de voir échouer de Colines dans des invitations formulées avec tant d'insistance et de bonhomie; il était moins rare encore de voir entrer l'imprimeur dans sa salle à manger suivi

1. On sait que les jésuites amenèrent et acclimatèrent les premières poules d'Inde en France. C'est en raison de ce véritable et important service rendu à l'agriculture par ces bons pères que les jansénistes, leurs ennemis, appelaient un dindon un jésuite. Les Jésuites rendaient la monnaie de leur pièce aux partisans de Jansénius, en les affublant plaisamment du sobriquet : les *oies gallicanes*.

2. Les chartreux, qui consacraient le temps qu'ils n'employaient pas à la prière et à la méditation au labourage et au jardinage, cultivèrent les premiers avec succès les *chicons*, originaires d'Afrique. Les religieux de la grande chartreuse de Grenoble ayant envoyé au pape Urbain II, disciple et ami de saint Bruno, leur fondateur, des *chicons* monstrueux qu'ils avaient fait croître dans des terrains jusque-là arides et incultes, de véritables landes, on s'accoutuma, dans quelques provinces, à appeler *romaines* les *chicons*, en souvenir de l'accueil que cette précieuse salade avait reçu à Rome sous le pontificat d'Urbain II.

Digitized by Google

d'une troupe de cinq ou six convives, parmi lesquels on pouvait bien compter de temps à autre un parasite. Mais ce parasite parlait latin comme Tite Live et grec comme Hérodote; sa gourmandise était un accident de fortune ou de tempérament et non un vice. Le fourreau avait permission d'être sordide et défectueux, pourvu que la lame de l'épée fût brillante et bien fourbie.

La famille de de Colines se composait de quinze personnes; par l'adjonction imprévue de cinq, six ou sept convives, le libéral imprimeur se trouvait présider une table de vingt-cinq ou trente couverts.

Là ne s'arrêtait pas encore la munificence de de Colines : sa bourse s'ouvrait incessamment aux plus nécessiteux de ses visiteurs d'*épreuves;* il devinait leur gêne et prévenait leurs besoins, et en répandant ses largesses relativement considérables, sans ostentation et d'un air qui ne sentait pas un vaniteux protectorat, il se conciliait la reconnaissance et l'amitié de ceux qui ressentaient déjà pour lui de l'estime et de l'admiration. Les richesses ne vont guère de compagnie avec la science, et il est juste de remarquer ici que les commensaux et les obligés de de Colines dépassaient le nombre ordinaire des leudes des cinq imprimeries rivales de la sienne. Cette légion d'érudits, de docteurs *in utroque jure*, d'hellénistes, de latinistes et d'hébraïsants, aurait pu être désignée par les avocats du temps

sous le nom de *clients de de Colines*, et certes ce titre, — que les avocats du dix-neuvième siècle ne rougissent pas d'appliquer aux chalands d'un épicier ou d'un rôtisseur, aux pratiques d'un tailleur ou d'un marchand de peaux de lapin — ce titre honorable, cette qualification qui touche par tant de côtés au patriciat antique et à la magistrature moderne, n'aurait jamais été plus légitimement ni plus raisonnablement décerné.

Cependant ces actes réitérés d'une magnificence bourgeoise, ces agapes répétées et toujours, sinon splendides du moins abondantes, ces libéralités de toute nature et presque incessantes, l'ensemble enfin d'une hospitalité culinaire, quotidienne, combinée avec de fréquentes aumônes, et les frais considérables d'une imprimerie qui faisait gémir seize presses et occupait plus de deux cents ouvriers, alarmèrent les parents et les amis de de Colines. Ils lui représentèrent avec force les dangers qu'il courait de gaieté de cœur en continuant des profusions sans exemple dans l'art généreux dont il était l'une des colonnes principales; ils lui firent remarquer que la typographie était une profession géminée qui tenait tout à la fois de l'art et du commerce, mais dans laquelle l'ambition artistique ne pouvait se faire jour qu'à la condition de s'appuyer constamment sur les principes imprescriptibles du négoce, principes qui exigent une exacte pondération

entre les dépenses et les recettes. Ces officieux amis terminaient enfin leurs admonitions en déclarant qu'ils verraient avec une douleur profonde un établissement aussi florissant que celui de de Colines s'amoindrir graduellement et peut-être s'écrouler par les folles charités, par les largesses exagérées d'un homme qui devait puiser dans ses sentiments de père de famille et de père des ouvriers la force nécessaire pour résister aux entraînements d'une générosité mal placée et d'une magnificence trop au-dessus des ressources d'un imprimeur et d'un bourgeois.

« Je vous remercie, mes bons parents, et vous aussi mes excellents amis, de votre sollicitude si vive et si éclairée, répondit Simon de Colines. Oui, je ne nie pas que ma conduite au premier abord ne puisse prêter le flanc aux vulgaires appréciations et aux vitupérations de la foule, qui ne juge que par de grotesques synthèses les choses qu'elle ne peut expliquer et les hommes qu'elle est inhabile à connaître. Je suis loin, mes amis, de vous confondre avec cette foule ou avec ces Iduméens dont parle le psalmiste qui ont des yeux pour ne point voir et des oreilles pour ne point entendre; je vais donc répondre catégoriquement et laconiquement.

A Dieu ne plaise que j'oublie l'honneur que me font et les conseils que me donnent tant de graves, pieux et savants personnages dont la longue et benoîte expérience gratifient mes travaux de mérites

inestimables. Si je me trouvais hors d'état d'offrir à plusieurs quelques innocents témoignages de ma reconnaissance, aux plus pauvres d'entre eux quelques oboles secourables, et à tous, les sobres ébats de ma table et la dîme de mes vignes, je me regarderais comme le plus ingrat ou le plus infortuné des hommes. Ces soupers — dont vous vous exagérez l'importance et la dépense — ces soupers, dites-vous, grossissent outre mesure les frais généraux de ma maison. Mais comptez-vous pour rien, mes bons amis, la gloire que je retirerai un jour de la pureté de mes éditions? Je ne travaille que pour l'honneur, et, pourvu que je laisse à mes enfants un nom célèbre et respecté, je ne me soucie pas du reste. Peut-être qu'un jour l'imprimerie ne sera qu'un métier; moi, présentement, je la considère comme un art et je la cultive comme tel. Cessez donc, je vous prie, de vous préoccuper de mes intérêts. Ces intérêts sont chez moi l'orgueil de mettre au jour de bons livres, de reproduire avec le plus de soin possible les chefs-d'œuvre de l'esprit humain et de léguer à la postérité un si grand nombre d'ouvrages utiles, que le fer et la flamme des futurs barbares, des Omar, des Attila, des iconoclastes de l'avenir ne puissent faire recommencer les siècles d'ignorance et de ténèbres. »



III

Cependant les craintes exprimées par les amis de Simon de Colines n'étaient pas tout à fait dénuées de fondement. Les grandes dépenses dans lesquelles l'illustre imprimeur se trouvait engagé pour mener à bonne fin la complète préparation de ses magnifiques éditions, la générosité sans frein qu'il exerçait autour de lui et à laquelle il n'imposait d'autres limites que celles de ses sympathies ou de ce qu'il appelait *ses gratitudes*, les frais intérieurs d'une maison où les nombreux serviteurs étaient regardés, selon l'usage antique, comme faisant partie de la famille; tous ces sacrifices périodiquement consommés ne tardèrent pas à affecter gravement la situation financière de l'imprimeur et à lui créer des embarras d'autant plus sérieux que, comme

tous les hommes d'intelligence et de poésie, son arithmétique était subordonnée aux inspirations de son cœur et aux illusions de son esprit, et que, d'un autre côté, il ne voulait pas mettre dans la confidence de ses secrètes inquiétudes les trop clairvoyants amis qui lui avaient collectivement signalé les écueils où il allait échouer, et qui lui avaient adressé une sage et véhémente remontrance dont il avait repoussé les prolégomènes et les conclusions.

Simon de Colines était donc plongé dans ces limbes d'incertitudes et de sinistres préoccupations dont les effets ordinaires sont le détachement des choses de la vie, le découragement et une espèce de prostration morale. Les repas du soir, ces soupers savants égayés naguère par les incartades ou par les propos attiques de l'imprimeur, avaient perdu leur originalité et leur gauloise proverbiale hilarité. La compagnie était toujours bien disante et polie, le vin était toujours bon, la confraternité des lettres régnait toujours dans cette milice érudite; mais on n'y riait plus, la controverse en était bannie, le choc des opinions ne faisait plus jaillir les étincelles de la malice et de l'esprit, et le sel d'Aristophane et de Quintilien restait au fond de la marmite intellectuelle de chacun. Un silence de chartreux planait constamment dans cette salle à manger, à travers le vitrail de laquelle on apercevait à la clarté de la lune les tourelles pointues de l'hôtel de

Cluny et les chaperons verdâtres des murailles treize fois séculaires des Thermes de l'empereur Julien l'Apostat[1].

Un soir de vendredi de carême, temps de catholique abstinence, pendant lequel les réunions *festiniques* étaient suspendues chez Simon de Colines, notre imprimeur, livré à de tristes pensées et à des pressentiments plus lugubres encore, se promenait dans son jardin à la tombée de la nuit, lorsqu'il fut accosté brusquement par un homme qu'il reconnut bientôt pour l'un de ses plus fidèles et de ses plus savants commensaux.

« Monsieur, lui dit le visiteur nocturne sans faire précéder sa déclaration du plus petit préambule, je sors de l'église de Saint-Benoît, où j'ai entendu un excellent sermon.

— Je vous en félicite, monsieur, repartit de Colines quelque peu surpris d'une confidence dont il ne comprenait pas le but.

— Oui, monsieur, continua le visiteur, un excellent sermon, un sermon qui m'a pénétré, qui m'a éclairé, qui m'a touché. J'en suis encore tout ému.

1. La maison et l'imprimerie de Simon de Colines étaient situées rue des Mathurins, et des jardins de cette maison, car dans ce temps-là toutes les maisons bourgeoises de Paris avaient des jardins, ce qui était une barbarie assez raisonnable de la part de nos ancêtres, on pouvait très-bien contempler l'élégante architecture de l'hôtel de Cluny, et les majestueuses ruines des bains de Julien qui dominaient les logis d'alentour.

— J'en suis fort aise, monsieur, et les fruits que vous retirerez de la parole de Dieu si dignement paraphrasée, à ce qu'il semble, par l'orateur, ne peuvent manquer de vous être profitables.

— Le prédicateur, poursuivit le visiteur, qui paraissait n'accorder que fort peu d'attention aux réponses brèves de l'imprimeur, le prédicateur a prêché contre l'avarice et les avaricieux; et, je vous l'avoue, les anathèmes qu'il a lancés, du haut de la chaire de vérité, contre les hommes impitoyables qui retiennent, pour ainsi dire, la substance de leurs semblables dans leurs coffres-forts m'ont profondément agité. J'ai été jusqu'à ce jour un avare, il y a une heure je l'étais encore..., maintenant je ne le suis plus, j'ai dépouillé miraculeusement le vieil homme, et je renais à la grâce et à l'amour du prochain. »

De Colines hasarda un signe de tête approbatif à cet acte de contrition inattendu. Puis, avant qu'il ait eu le temps de coudre à cette mimique quelques phrases religieusement banales, le visiteur, sans transition aucune, dit, mais d'un ton plus posé :

« Monsieur Simon de Colines, j'ai cru m'apercevoir depuis quelques jours, en m'asseyant à votre table, où vous avez si gracieusement marqué ma place, que vous étiez triste et soucieux, et qu'en proie à des réflexions fâcheuses vous vous efforciez vainement de les chasser de votre esprit. J'ai deviné le véritable

sujet de vos préoccupations. Votre *Horace*, qui vous a coûté tant de soin et tant d'argent, ne s'est pas vendu selon vos espérances, et vous n'entrevoyez pas sans effroi les prochaines échéances d'engagements contractés cependant sous les plus favorables auspices. Monsieur de Colines, je viens vous apporter dix mille écus : disposez de cette somme avec toute assurance. Si vos affaires prospèrent, vous rendrez cet argent à moi ou à mes héritiers, dans des délais à votre convenance; si le mauvais sort vous poursuit, eh bien ! je partagerai votre chance adverse et nous n'en parlerons plus. »

L'imprimeur, transporté de joie, laissa à peine à son visiteur le temps d'achever son discours : « Je ne suis pas dupe de votre ingénieux stratagème, s'écria-t-il, vous n'êtes pas un égoïste, vous n'êtes pas un avare, vous êtes le plus généreux des hommes et le plus pénétrant des philosophes. Oui, j'étais sur le penchant de l'abîme, oui, j'allais voir, d'ici à quelques semaines, à quelques jours, mon imprimerie, mon art que j'idolâtre, mon crédit, ma fortune, mon honneur peut-être, s'engloutir et se perdre à tout jamais, et maintenant je suis sauvé ! Je suis sauvé ! répéta Simon de cette voix que dut avoir Archimède courant les rues de Syracuse, après avoir trouvé la solution d'un problème dont dépendaient la défense et le salut de la patrie, et criant : *Je l'ai trouvé, je l'ai trouvé.* Oui, oui, je

suis sauvé, répéta de Colines dans le paroxysme de l'enthousiasme et de la gratitude, car j'accepte ces dix mille écus que vous mettez si noblement à ma disposition, et qui l'emportent en ce moment à mes yeux sur tous les trésors du nouveau monde. »

Puis, presque confus de cette expressive manifestation, de Colines ajouta : « Pardonnez, monsieur, à un malheureux naufragé qui se voit miraculeusement arraché à la fureur des vagues, cette incohérence de paroles; mais si la douleur est éloquente, la joie ne l'est pas.

— Je suis ravi, au contraire, de ce désordre de surprise, interjeta le visiteur, et....

— Dites de reconnaissance, et de reconnaissance éternelle, » reprit impétueusement de Colines.

Et comme le faux avare étalait sur la table rustique de la tonnelle les dix mille écus d'or, que les pâles rayons de la lune, qui filtraient à travers le naissant feuillage, faisaient briller d'un jaune éclat, l'imprimeur se prit à dire :

« Vous aller passer dans mon cabinet, monsieur, afin que je vous donne un reçu motivé de cette somme, et que nous arrêtions d'un commun accord les termes de remboursement.

— Avez-vous déjà perdu la mémoire de ce que je vous ai déclaré il n'y a qu'un instant? Je ne veux ni billet, ni reçu, ni stipulation quelconque. Ce que j'exige, ou plutôt ce que je souhaite ardemment,

monsieur de Colines, c'est d'obtenir une place dans votre amitié comme jusqu'à présent j'en ai occupé une à votre table. L'affection, l'intimité d'un homme tel que vous est une fortune, et à ce point de vue, vous voyez que c'est moi qui serais votre débiteur.

— Ah! monsieur, dit de Colines en tendant la main à son délicat bienfaiteur, cette amitié que vous mettez à un si haut prix vous est acquise jusqu'au dernier de mes jours, et après moi elle vous sera continuée avec les bénédictions de mes enfants. »

Alors, comme un grand artiste qu'il était, passant avec rapidité à un autre ordre d'idées, de Colines s'écria avec un accent d'inspiré : « Grâce à Dieu, je pourrai encore d'ici à la fin de ma vie enrichir mon pays de dix ou douze belles éditions des grands auteurs de l'antiquité grecque et latine. Ce magnifique résultat sera dû à votre généreuse et providentielle intervention. »

Puis de Colines, reprenant toute sa gravité classique, tout son flegme de penseur, d'artiste et de savant, ajouta d'une voix vibrante, passionnée et émue, en serrant par une étreinte convulsive la main de son nouvel ami :

« Monsieur, je vous remercie au nom de la postérité! »



IV

Le bourgeois qui était venu si à propos tirer d'embarras l'imprimeur Simon de Colines, se nommait Jérôme Grappier. C'était un ancien orfévre de Paris qui avait parcouru toutes les charges de sa riche et puissante corporation, et dont les rares talents comme artiste, dont la probité comme marchand avaient su réaliser l'ambition civique, la seule des notables bourgeois de ce temps là; le roi, *proprio motu*, l'avait nommé l'un des quatre échevins de sa bonne ville de Paris. Jérôme Grappier s'était acquitté de ces fonctions utiles et honorables à la satisfaction du public et du monarque, et ses deux années d'échevinage accomplies, il avait quitté tout à la fois son négoce et les affaires, emportant dans sa retraite, avec l'estime de ses concitoyens et les

lettres de noblesse que le roi lui avait octroyées, une fortune qu'on évaluait à plus de cent cinquante mille écus[1].

Pour occuper ses loisirs dorés, Jérôme Grappier, veuf et sans enfants, voulut, à l'exemple de Caton l'Ancien, apprendre le grec dans sa vieillesse[2]. Il apporta dans cette étude toute l'application et toute l'activité d'esprit qu'il avait mises dans son commerce et dans les différentes charges civiques dont il avait été revêtu. Ses efforts ne furent pas infructueux, et en moins de trois ans il devint l'un des plus vaillants hellénistes de Paris, où on les comptait alors par milliers, et fut capable non-seulement de traduire couramment les auteurs les plus difficiles, mais encore d'éclaircir les passages les plus obscurs, de rétablir les textes les plus corrompus, et de combler les lacunes regrettables dont l'ignorance ou la paresse des copistes avaient infecté les œuvres merveilleuses des grands poëtes et des grands historiens de l'an-

1. Le prévôt des marchands et les échevins de Paris furent institués par Philippe Auguste en 1190. Plusieurs rois leur donnèrent le privilège de la noblesse; Louis XI les confirma en 1449; Henri III en étendit et en régularisa rétrospectivement les droits par lettres patentes datées de Blois, le 5 janvier 1577.

2. Caton avait plus de soixante ans quand il apprit le grec. Il avait exercé les premières charges de la république, ayant été préteur, consul et censeur. C'est lui qui, au sénat, terminait toujours ses discours en s'écriant : *Delenda est Carthago*, il faut détruire Carthage.

tiquité. Un homme de la trempe de Jérôme Grappier passerait de nos jours pour un phénomène; mais dans ce seizième siècle, où toutes les âmes étaient en floraison, où toutes les intelligences étaient en travail, il n'était pas rare de voir des hommes courir également avec gloire trois carrières à la fois; et si l'Italie offrait au monde l'étonnante personnalité d'un Benvenuto Cellini, peintre, orfévre, graveur, sculpteur, et capitaine; si l'Espagne, dans un valeureux soldat de Lépante trouvait Miguel Cervantès, l'immortel auteur du roman de *Don Quichotte*, la France donnait au Panthéon du seizième siècle et ce Jean Calvin, théologien, poëte, homme d'État, qui assouplit les dures doctrines de Luther, maria les sons de la lyre ionique aux frémissements sacrés de la harpe de David, et, novateur en toute chose, jeta dans un moule de bronze et d'or la langue que devaient parler plus tard Pascal, Corneille et Bossuet; et ce Ronsard, habile négociateur, grand poëte par la pensée sinon par l'expression; et ce Germain Pilon, architecte, poëte et statuaire, qui sut réunir dans son divin groupe des trois Vertus théologales, *la Foi*, *l'Espérance* et *la Charité*, les suaves attraits des trois Grâces d'Homère aux ravissantes chastetés des vierges catholiques; et tant d'autres encore dont les noms dorment dans le silence de l'oubli, mais dont la gloire se réveillera un jour, quand à la tempête bruyante du progrès aura succédé les fanfares

équitables de la véritable grandeur et du bon sens national.

Si de Colines dut la conservation de sa renommée commerciale à l'intervention inespérée d'un savant par hasard, il dut, peu de temps après, le salut de son honneur de père de famille à un savant par état et par vocation, à un autre de ses commensaux nommé Jacques Leblanc, vieux professeur de rhétorique au collége de Montaigu[1], qui était placé au même degré de hauteur sur la roue fangeuse de la mauvaise fortune que Jérôme Grappier sur la roue éclatante de la bonne.

L'illustre imprimeur avait eu de son mariage avec la veuve de son ami et de son associé Henry Estienne une fille, à laquelle il donna le nom de Caliste en l'honneur de la fille de Guttemberg qui s'appelait ainsi. Ce vocable sembla porter bonheur à la fille de l'imprimeur de Paris, qui devint aussi savante que la fille de l'imprimeur de Mayence. Mais l'héri-

1. Le collége de Montaigu, fondé en 1314 par Gilles Aicelin, archevêque de Rouen, issu d'une ancienne maison d'Auvergne, était déjà, au seizième siècle, le plus pauvre collége de Paris, et ses boursiers avaient recours à l'aumône pour subsister. Cette détresse ne fit qu'augmenter, et, sous Henri II, les malheureux écoliers de ce collége n'avaient chaque jour pour vivre qu'une demi-livre de pain de seigle, deux oignons, deux carottes, ou quelques autres légumes semblables crus. Les bons jours on leur distribuait un morceau de morue. Ce détestable régime n'empêcha pas les élèves de Montaigu de se montrer toujours à la tête des triomphateurs de l'Université de Paris.

tière de de Colines avait un immense avantage sur l'enfant de prédilection de Guttemberg : elle était belle, et belle de cette beauté qui rehausse les dons de l'esprit et les avantages de la science. Aussi était-elle pour son père une espèce de divinité de foyer, et Simon, dont elle était à la fois le secrétaire intime, le conseiller et le ministre, ne trouvait pas de contradicteurs quand il prodiguait à cette ravissante Thessalienne, égarée dans les brumes de Lutèce, les noms d'Antigone et d'Égérie. L'enthousiasme paternel était à son comble quand les échos des ateliers ou des jardins de la docte demeure apportaient dans le cabinet de de Colines les vers d'Hésiode ou d'Homère que l'insoucieuse jeune fille laissait euphoniquement échapper de ses lèvres parisiennes avec ni plus ni moins d'abandon et de grâce que les nymphes de la vallée de Tempé. Cette chaste turbulence de Caliste, mêlée aux plus sublimes inspirations du génie antique, répandait dans tout le logis de l'imprimeur les délicieuses senteurs de l'hilarité juvénile et les parfums exquis des muses grecques.

Cette beauté attirait à la jeune fille un nombre prodigieux d'adorateurs de la bourgeoisie et de la noblesse : souvent pour se dérober aux hommages de ces hordes galantes qui l'assiégeaient dans ses promenades, à l'église et jusque dans sa maison, elle était obligée de se réfugier dans l'appartement

de sa mère, tabernacle inviolable au seuil duquel les sentiments hostiles à la pudeur venaient se briser. De Colines était secrètement flatté de ces persécutions amoureuses, et son orgueil de père y trouvait son compte; mais, d'un autre côté, il redoutait que dans cette foule de prétendants, Caliste ne distinguât un de ces héros impossibles dont les filles se plaisent à forger les perfections dans leurs romanesques imaginations. Il était donc parfois perplexe, Simon de Colines, lui qui, hors de son art, était positif en toutes choses; lui dont le souverain désir était de marier sa fille à Guillaume Chaudière, le fils d'un de ses compères et de ses meilleurs amis.

Il était livré à ces réflexions matrimoniales et cherchait à deviner dans les sombres perspectives de l'avenir la réalisation de ses rêves pour la félicité de sa chère Caliste, lorsqu'il reçut la visite de ce commensal que nous avons annoncé tout à l'heure sous le nom de Jacques Leblanc et sous le titre de professeur de rhétorique au collége de Montaigu.

« Vous m'avez reçu à votre table et vous vous êtes montré à bien des reprises et dans plus d'une circonstance le plus diligent et le plus généreux des Mécènes, et tout cela pour quelques observations que j'ai eu le bonheur de vous communiquer. L'heure est venue où je puis payer la dette de la reconnaissance.

— Ne parlons pas de reconnaissance, monsieur,

interrompit l'imprimeur; c'est un mot qui doit se confondre, entre gens de notre sorte, avec ceux d'estime et d'amitié.

— Je sais bien, monsieur, que nul plus que vous n'avait le droit de prendre cette devise glorieuse qui est celle de votre maison : *Virtus sola aciem retundit istam;* mais ce n'est point une raison pour permettre à votre modestie de se gendarmer contre ce mot de reconnaissance si souvent proféré et plus souvent aussi indignement travesti comme le sentiment qu'il représente.

— Ni le mot ni la chose ne me sont inconnus, repartit de Colines, et j'éprouve moi-même pour plus d'une personne ensépulturée, pour plus d'un homme qui respire encore, ce sentiment si doux que les cœurs vraiment nobles ne portent pas comme un fardeau. O mon cher Henry Estienne! O mon cher Gérôme Grappier! le souvenir de vos bienfaits ne sortira jamais de ma mémoire et suivra, je crois, le vol de mon âme immortelle vers un monde meilleur. Mais de grâce, monsieur, veuillez me faire la communication que vous m'avez annoncée.

— Oui, oui, monsieur, encore un petit mot d'éclaircissement, un seul petit mot. Et puis, ajouta le bonhomme, la vieillesse est prolixe et parfois diffuse dans ses discours. Vous aurez un peu d'indulgence pour un vétéran de la grande milice universitaire, qui professe depuis cinquante ans et qui

pendant cinquante ans a toujours guerroyé avec zèle, sinon avec talent, contre l'ignorance et la barbarie.

— La milice dont vous faites partie est la mienne; l'un et l'autre nous avons combattu, nous combattons, et nous combattrons encore sous les mêmes enseignes; et c'est précisément pour cela que la plus parfaite égalité doit régner dans nos relations. Dans notre France si la richesse est une puissance, le malheur est une dignité aussi bien que le savoir: vous voyez bien que nous sommes *ex æquo.* »

Le vieux professeur fit un signe bien humble d'assentiment et reprit : « Tel que vous me voyez, monsieur de Colines, je n'ai pas toujours été dans la triste position où je me trouve aujourd'hui : car vous ne pouvez ignorer que le titulaire d'une chaire de rhétorique au collége de Montaigu est plus pauvre, plus misérable et, partant, mille fois plus à plaindre que le dernier moine des ordres mendiants[1]. J'ai

1. Ce que nous venons de dire dans la note précédente sur l'indigence des écoliers du collége de Montaigu peut s'appliquer également aux professeurs de ce collége, qui étaient les plus mal rétribués de l'Université. Cette constante misère explique et justifie le rôle de parasites que plusieurs de ces infortunés savants avaient pris aux seizième et dix-septième siècles. On sait qu'on entendait par les *ordres mendiants* quatre congrégations religieuses qui étaient autorisées à mendier par les rues des villes. Ces quatre ordres étaient les cordeliers, les jacobins, les augustins et les carmes. Ces moines mendiaient donc, selon la règle de leur institut, mais ils étaient riches à plusieurs millions.

fait de brillantes éducations ; j'ai durant trente années de ma vie hanté les palais des grands seigneurs, et j'ai parfois conduit mes élèves à la cour. Mais service de grand n'est point héritage « dit le proverbe; et quand l'âge est venu, » tous ces superbes huis se sont fermés pour moi, et leurs ingrats possesseurs ont oublié le patient pédagogue qui les avait initiés aux mâles enseignements de Salluste, de César et de Tacite.

— Hélas ! interjeta de Colines, voilà le loyer ordinairement réservé à ceux qui se dévouent à la défense des princes et à l'instruction des grands. Continuez, monsieur Leblanc.

— Il y a quinze ans à peine, poursuivit le vieux professeur, je faisais encore l'éducation du fils aîné de la marquise de Sauvebœuf, fille, comme vous savez, du vieux maréchal de Châtillon. Mon élève avait trois frères puînés, et le plus jeune de ces trois frères atteignait sa sixième année, lorsque, l'éducation terminée, je quittai l'hôtel de Châtillon pour m'installer dans la chaire de rhétorique du collége Montaigu.

— Trajan disait, interrompit de Colines, qu'un empereur devait mourir debout. A votre tour, monsieur, vous prouvez par votre exemple que ceux qui se vouent à l'enseignement doivent, comme les magistrats, mourir dans leurs chaires curules. Aux héros, aux philosophes et aux sages l'épée et la plume ne peuvent faillir qu'avec la vie.

— Les traits du jeune chevalier de Sauvebœuf, continua Jacques Leblanc après s'être incliné une seconde fois, me sont donc restés profondément gravés dans la mémoire, et je n'ai pas tardé à reconnaître ce jeune homme, malgré quinze années de séparation, dans la personne d'un de vos teneurs de copie qui se fait appeler ici Hector Gérard.

— Est-ce possible! s'écria de Colines, et pouvez-vous répondre, monsieur Leblanc, de la fidélité de votre mémoire.

— Parfaitement, monsieur. Mais l'expérience des choses de la vie ne m'a pas permis de m'en rapporter à une similitude de physionomie qui n'est quelquefois qu'un jeu du hasard. J'ai voulu approfondir le fait, et je me suis mis en quête. Mon étoile, si peu clémente d'ordinaire, a favorisé mes investigations en me faisant rencontrer un vieux serviteur de la maison de Sauvebœuf que j'ai connu autrefois, et qui est attaché spécialement aujourd'hui à la personne du jeune chevalier.

— J'entrevois la cause et les motifs de ce singulier déguisement; parlez, parlez, monsieur Leblanc: j'ai hâte de tout apprendre.

— Ce domestique m'a dit tout ce qu'il savait, et, comme vous, monsieur de Colines, j'ai deviné tout ce qu'il ne m'a pas dit et tout ce qu'il ignorait peut-être. Pour le moment, et pour couper court à des explica-

Digitized by Google

tions qui ne pourraient être qu'incomplètes, qu'il vous suffise de savoir que le jeune Hector de Sauvebœuf, qu'on qualifie de chevalier, mais qui nonobstant ce titre est destiné à l'église, n'est venu résider à Paris que pour suivre ses cours de théologie en Sorbonne. Enfin notre jeune gentilhomme loge dans la tour de la commanderie de saint Jean de Latran, sur la place Cambray, dont son oncle paternel, le commandeur Hugues de Sauvebœuf, est gouverneur. Voilà, monsieur, tous les éclaircissements que je puis vous donner à cette heure; je vous instruirai plus tard de ce que je pourrai recueillir encore touchant les projets ultérieurs de ce théologien mal avisé et de ce trop espiègle chevalier. Je crois avoir accompli un devoir de gratitude et d'attachement en vous communiquant ces détails; faites à votre tour le vôtre, monsieur, votre devoir de père de famille, en barricadant votre bercail de manière à ce que le loup ne s'introduise pas plus longtemps dans une bergerie où il ne manquerait pas de faire de grands ravages. »

L'imprimeur adressa de grands éloges au vieux professeur de Montaigu, l'assura de la mémoire qu'il conserverait éternellement de l'important service qu'il venait de lui rendre, et, comme personne n'était plus ingénieux que l'illustre typographe à déguiser un bienfait, il est probable, quoique la chronique n'en dise rien, que le vieux savant, outre

les louanges décernés à sa chaste démarche, emporta du logis de la rue des Mathurins des preuves solides et monnayées de la sollicitude, toujours alerte et toujours éveillée, de Simon de Colines.



V

Après avoir calmé en lui les premières émotions de père de famille menacé dans ce qu'il a de plus cher au monde, Simon de Colines fit comparaître devant lui le faux *teneur de copie*, ce gentilhomme audacieux qui, dans les tournois de l'amour, avait cru favorable de masquer son blason pour toucher une âme ingénue et remporter une victoire mystérieuse.

A la première vue, de Colines se convainquit que ce larron de cœurs n'était ni un Joconde ni un don Juan. Il ne vit devant lui qu'un jeune homme timide, presque tremblant, dont la physionomie, quoique belle et distinguée, n'avait rien de la rudesse farouche des races guerrières; qu'un adolescent enfin, qu'à tout prendre, on aurait plus fa-

cilement affublé des attributs d'Adonis que des redoutables parures du dieu Mars. En un mot, le rejeton des familles héroïques des Sauvebœuf et des Châtillon avait, par la figure, par la voix, par l'attitude, plus d'analogie avec les anges qu'avec les diables; et les yeux bleus de ce moderne Hector à la recherche d'une autre Andromaque lançaient des lueurs si pures, sa rougeur était si bien celle d'un novice ès jeux de Cythère, son embarras ressemblait si bien à un commencement de repentir et d'amende honorable, que l'ensemble de toutes ces innocences et de tous ces candides remords aurait désarmé le bourgeois le plus illettré et le plus irrité du quartier des Bourdonnais.

Jugez donc s'il dut déconcerter la colère de Simon de Colines, qui portait habituellement dans la poche de son pourpoint deux petits volumes : *Homère et l'Imitation de Jésus-Christ,* deux livres sublimes dont l'un apprend à aimer selon l'amour terrestre, dont l'autre apprend à aimer et à pardonner selon Dieu.

Quoi qu'il en soit, l'imprimeur prit un front austère, et, d'une voix magistralement accentuée, il dit, en couvrant de ses regards indignés son subalterne aux abois :

« Monsieur, *noblesse oblige.* Mais à quoi? A servir son prince, à défendre son pays, à édifier ses concitoyens par la pureté de ses vertus héréditaires. Elle n'*oblige pas*, cette noblesse, à souiller l'éclat

d'un beau nom par de coupables atteintes portées à la sécurité des familles bourgeoises et à la sainteté du foyer domestique. Sans bonnes mœurs, monsieur, sans respect pour l'inviolabilité de la vertu, il n'y a plus de société possible. Que gentilshommes et magistrats, bourgeois et artisans se mêlent et se confondent dans les mêmes abrutissements et dans les mêmes excès, et le respect des lois se perd avec le respect des mœurs, au grand détriment de l'État. Je déplore, monsieur, qu'à peine sorti de l'adolescence, vous vous soyez engagé dans une voie de perdition.

— Monsieur.... balbutia Hector en baissant les yeux.

— Oui, je regrette, interrompit de Colines en grossissant sa voix, qu'un héritier des grands noms de Sauvebœuf et de Châtillon ait oublié ce qu'il devait à sa race, ce qu'il se devait à lui-même, au point d'avoir recours à un déguisement vulgaire, à une combinaison de roman pour conspirer plus à son aise le déshonneur d'une honnête famille.

— Je vous jure, monsieur..., interjeta encore le teneur de copie.

— Vous vous êtes introduit perfidement dans ma maison, poursuivit l'imprimeur, et, sous un nom supposé, sous un costume qui ne peut être le vôtre, vous vous êtes follement bercé de l'espoir de vous faire aimer de ma fille. Vos lettres, vos sollicita-

tions, vos prières et vos serments sont restés sans réponse; mais, dites-moi, monsieur, que serait-il arrivé si mon enfant trop crédule avait ajouté une foi entière aux paroles de celui qu'elle pouvait croire son égal? Répondez, monsieur, et justifiez, s'il vous est possible, une conduite que rien n'autorise et que tout condamne.

— Les apparences sont toutes contre moi, je le sens et je l'avoue, monsieur, répondit Hector; mais daignez m'écouter, et peut-être reconnaîtrez-vous que je ne suis pas aussi coupable que vous le pensez. Votre indignation est naturelle, vos scrupules légitimes; mais quelques mots d'explication me feront sinon absoudre, du moins pardonner mon imprudence.

— Imprudence! murmura de Colines, c'est apprécier bien petitement l'audace de votre conduite. N'importe; expliquez-vous, monsieur.

— Je suis le dernier de quatre fils de ma maison, monsieur; c'est vous dire que je ne possède et que je ne posséderai jamais aucun bien, et que je suis fatalement destiné à l'Église, où le nom de ma famille me frayera le chemin aux plus hautes dignités ecclésiastiques; mais je n'ai aucune vocation pour être prêtre, et l'éclat de la mitre, que l'on fait briller à mes yeux, aussitôt que j'aurai conquis mes premiers grades théologiques en Sorbonne, ne saurait m'éblouir. C'est donc placé entre le désir

d'échapper aux tyranniques exigences de ma naissance et la ferme volonté de me créer, en dehors des splendeurs de mon berceau, une honorable et utile existence, que je suis entré chez vous dans les humbles fonctions de teneur de copie, mettant ainsi à profit les études que, contrairement aux habitudes de la jeune noblesse, j'ai eu le bonheur de bien faire au collége d'Harcourt[1].

— Ainsi, s'il faut vous en croire, votre but, en vous présentant chez moi, n'a point été de jeter le trouble dans ma famille.

— Je vous l'affirme, monsieur, et je vous en donne ma parole de gentilhomme. L'amour du travail m'a conduit ici; l'amour que votre fille m'a inspiré m'y a invinciblement retenu. Oui, poursuivit le chevalier dont la timidité s'était évanouie au souvenir de sa passion, j'ai succombé au bonheur de faire connaître à Caliste la violence de mes vœux, la sincérité de ma tendresse; mais cette faute, ce crime, si vous voulez, n'a point été commis sans de rudes combats que ma conscience livrait à ma passion. Je n'avais donc point oublié, ainsi que vous me le reprochiez si amèrement tout à l'heure, les ordonnances de l'honneur et le respect que je devais à un logis hospitalier. En somme, je n'ai voulu ni séduire ni corrompre, et toute mon ambition se

1. Aujourd'hui lycée impérial de Saint-Louis, fondé en 1280 par Raoul d'Harcourt.

bornait à faire partager un chaste amour que je souhaitais sanctifier bientôt aux yeux du monde par les bénédictions de la religion.

— Vous deviez comprendre qu'une alliance semblable était impossible, reprit de Colines; l'orgueil des Châtillon et des Sauvebœuf se serait révolté à la seule pensée de voir un des leurs s'unir par les liens du mariage à la famille d'un simple imprimeur de Paris.

— Le nom des Henry Estienne et des de Colines vivra dans l'histoire du monde autant que celui des Montmorency et des Châtillon. D'ailleurs, monsieur, je ne demandais rien à ma famille : je demandais tout au travail, et si la noblesse des armes me déshéritait de mes titres, la noblesse du travail me dédommageait de mes pertes.

— On ne peut répudier ni sa naissance ni la caste où Dieu nous a fait naître, dit l'imprimeur, et malheur à ceux qui seront un jour assez abandonnés de l'expérience que donne l'histoire pour commettre un tel parricide moral. Mais votre sincérité m'a ému, monsieur, et le noble aveu que vous faites de votre imprudence éteint mes ressentiments. Je suis presque convaincu de la loyauté de vos sentiments et de la délicatesse de votre cœur; mais il faut mettre un terme à cette intrigue, quelque innocente qu'elle soit, et il me faut aussi, à moi, une prompte satisfaction.

Digitized by Google

— Et je prétends, monsieur, vous la donner aussi ample que possible. Comme je viens d'avoir l'honneur de vous le dire tout à l'heure, on offre à ma pauvreté de cadet toutes les riches compensations de l'Église : des bénéfices considérables, l'épiscopat même, viendront m'assurer un opulent avenir. Mais, je vous le répète, la vocation me manque, et j'aurais eu honte, il y a quelques mois, de porter dans le sanctuaire une orthodoxie douteuse ; aujourd'hui je redouterais d'y porter au fond du cœur l'image d'une femme à laquelle l'honneur me défend de m'unir, mais à laquelle il ne me défend pas de songer jusqu'au dernier souffle de ma vie. »

Ici le jeune teneur de copie ne put maîtriser son émotion, et des larmes débordèrent les agitations de son âme.

« Calmez-vous, monsieur, dit l'imprimeur attendri, calmez-vous. Les sacrifices que le devoir nous impose sont parfois pénibles à accomplir, mais ils trouvent une récompense incomparable dans la sérénité de l'âme et dans les placides joies de notre conscience. Cette sérénité si belle, ces joies si pures, sont des ornements pour notre âge mûr, sont des souvenirs délicieux pour notre vieillesse. »

Hector s'inclina avec résignation, puis il reprit :

« Je suis chevalier de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem. Vous n'ignorez pas, monsieur, que,

chassés par les Turcs de l'île de Rhodes, siége de leur chrétienne république, les chevaliers, sous la conduite de leur grand maître Villiers de l'Isle-Adam, ont été planter l'étendard de la religion sur les rochers de l'île de Malte, que l'empereur Charles-Quint vient de leur donner. Que ma famille renonce à ses projets de fortune ecclésiastique, qu'elle me permette de me rendre à Malte, où l'organisation militaire et religieuse de l'ordre a besoin du concours et de la présence de tous les chevaliers, et je dis adieu pour toujours à la France ma patrie, à Paris mon berceau, à Caliste....

— N'achevez pas, monsieur, l'oreille d'un père ne doit pas entendre de pareils regrets. Mais, dites-moi, à ce projet, que je trouve très-digne de votre courage et de votre raison, votre famille opposera-t-elle une résistance bien opiniâtre?

— Une très-grande, si je le formulais moi-même; une médiocre, si mon oncle le commandeur de Sauvebœuf, gouverneur de la commanderie de Saint-Jean de Latran, voulait l'appuyer de sa parole et de son autorité.

— J'irai chez le commandeur, et j'ose vous prédire, monsieur, que les vœux que vous venez d'exprimer ne seront pas rejetés par le vieux guerrier dont j'ai souvent entendu louer la vaillance et les vertus civiques. Allez, monsieur, je vous fais mes adieux ici; mais je me réserve de vous adresser les

ultimes souhaits de bon voyage sur d'autres rives que celles de la Seine. »

Le jeune homme s'éloigna lentement, non sans jeter un long et douloureux regard sur les vastes ateliers où gémissaient ces presses laborieuses, catapultes héroïques du génie, non sans diriger ses yeux mouillés de pleurs sur le vitrail irisé de la petite tourelle[1] à travers lequel se dessinait chaque soir l'angélique profil de la fille de l'imprimeur, au milieu du feuillage toujours vert de la vigne vierge et des flèches renversées de la bruyère sauvage qui encadraient la petite fenêtre sarrasine.

« Adieu! nid charmant de ce que j'aime, s'écria Hector en étendant la main vers l'aérienne oasis, l'amour m'avait conseillé de me rapprocher de vous, l'honneur m'ordonne de partir. Gardez, nid charmant, le trésor qui vous est confié, et ne vous le laissez pas ravir par de plus téméraires que moi. Caliste! Caliste! un souvenir pour mon amour aujourd'hui! une larme bientôt pour mon trépas! »

1. Les maisons de Paris qui appartenaient à la noblesse et à la haute bourgeoisie étaient flanquées de petites tourelles. Quelques-unes de ces tourelles ont été respectées par le marteau des démolisseurs. On en voit encore une rue Hautefeuille, à l'angle de la rue Pierre Sarrazin.



Digitized by Google

VI

Le commandeur de Saint-Jean de Latran accueillit Simon de Colines avec cette aménité et cette distinction que les savants étaient accoutumés à trouver au seizième siècle chez les grands seigneurs. Pourtant le vieux guerrier fut saisi d'une violente indignation quand il apprit l'équipée de son neveu. « J'ai les moyens de dompter les mauvais penchants et les idées romanesques de mon très-cher neveu, s'écria le commandeur; et, Dieu merci, j'ai sous la main, dans cette commanderie, de bons cachots et de solitaires retraites où les imprudents et les libertins[1] peuvent se repentir à leur aise.

1. On n'attachait pas, aux quinzième, seizième et dix-septième siècles, au mot libertin le sens qu'on y attache aujourd'hui. Li-

Digitized by Google

— Et voilà précisément ce que je ne viens pas exiger de votre autorité avunculaire, répartit l'imprimeur, votre neveu n'a point forfait à l'honneur, et il n'a pas eu le temps, peut-être n'aurait-il pas eu la volonté de blesser le mien. D'ailleurs la mercuriale que je lui ai faite, et qu'il a entendue avec humilité, me semble une expiation suffisante. Toutefois il est prudent d'aviser. »

Là-dessus l'imprimeur fit part au vieux commandeur des répugnances qu'Hector de Sauvebœuf éprouvait pour l'état qu'on voulait lui faire embrasser. Puis, avec cette habileté que les esprits supérieurs possèdent toujours dans les circonstances difficiles, il insinua au commandeur la pensée de modifier la situation particulière d'Hector en faisant de ce jeune homme aux aspirations martiales un religieux armé au lieu d'un abbé mitré.

Le commandeur fit à de Colines de nombreuses objections fondées sur ce que les maisons de Châtillon et de Sauvebœuf étaient plus riches en gloire qu'en écûs. Ce qui était vrai.

Mais l'imprimeur les réfuta toutes, et, quant aux difficultés véritables, de Colines sut les aplanir d'une manière aussi victorieuse.

Enfin, il fut permis à Hector de Sauvebœuf d'al-

bertin alors voulait dire un homme qui se mettait au-dessus des préjugés, des convenances et souvent des lois. On appelle maintenant ces sortes de gens des libres penseurs.

ler se ranger sous les glorieux étendards des chevaliers de Malte; il partit, et Simon de Colines alla le conduire jusqu'à l'embouchure de ce Rhône, témoin alors de tant de séparations pénibles et de tant d'héroïques adieux.

Toujours généreux et toujours ingénieux dans ses largesses, Simon de Colines, par l'entremise de son ami Jacques Amyot, qui était déjà l'immortel traducteur de Plutarque, mais pas encore grand aumônier de France et évêque d'Auxerre, fit remettre au jeune chevalier de Malte cinquante écus d'or. Ce don fut censé, pour ménager la fierté des Sauvebœuf, offert au nom du roi.

Le jour même où Hector saluait le tombeau du grand maître Villiers de l'Isle-Adam et faisait le serment, comme tous les chevaliers, sur ces cendres héroïques de reconquérir le temple de Jérusalem, Saint-Jean d'Acre et l'île de Rhodes, Caliste, la belle Caliste, recevait pour époux, au chœur de l'église Saint-Benoît, Guillaume Chaudière.

« Eh bien ! mes amis, disait quelques jours avant cette nuptiale cérémonie Simon de Colines à ses leudes, persisterez-vous à me blâmer d'avoir fait de ma maison un refuge de la science, et de ma table un banquet perpétuel des Muses ? Mon honneur de père de famille et mon honneur de commerçant ont été sauvés par là, et j'ai recueilli avec abondance le fruit de ce que vous appeliez improprement les fo-

Digitized by Google

lies et les prodigalités inouies de ma téméraire hospitalité.

— Consolez-vous, mon ami, des jugements erronés de vos proches et de vos compagnons, répondit Amyot; les bons cœurs et les nobles esprits vous sauront toujours gré des idées que vous avez fait prévaloir dans le commerce des lettres, et dans trois cents ans d'ici on ne dira plus les folies, mais les *libéralités de Simon de Colines.* »



LES ADIEUX DE FONTAINEBLEAU

EN 1677

Digitized by Google

LES
ADIEUX DE FONTAINEBLEAU
EN 1677.

I

Il y avait grande rumeur dans l'auberge du *Lion d'or*, à Fontainebleau, le sixième jour de juin de l'an de grâce mil six cent soixante-dix-sept. L'hôte, maître Bouvillon, gros homme dont la figure enjouée, épanouie et illustrée d'un triple menton aurait fait honneur à un chanoine de la Sainte-Chapelle de Paris, s'évertuait à faire passer dans l'âme de ses suppôts l'ardeur dont il était dévoré ; l'hôtesse, à la tête de ses servantes, ne déployait pas moins de zèle, et tandis que son mari faisait rage de la cave à la cuisine et frappait l'air de cris et de clameurs, la dame Bouvillon préparait avec ses rustiques caméristes les lits les plus moelleux de la

Digitized by Google

maison pour le repos de quelques heures des voyageurs, et surtout des voyageuses attendues.

Or, ces voyageuses n'étaient autres que la marquise de Sévigné et la comtesse de Grignan, sa fille. La charmante épistolière avait coutume, toutes les fois que son enfant bien-aimée revenait d'Aix à Paris pour retremper son esprit et sa tendresse aux délicieux entretiens de l'hôtel Carnavalet, de la reconduire, lorsque l'heure du départ avait sonné, jusqu'à Fontainebleau. C'était là, c'était sur le seuil de l'auberge du *Lion d'or* que s'accomplissait la triste séparation de la mère et de la fille, pour une année et souvent davantage. L'hôtellerie de Fontainebleau était les colonnes d'Hercule pour l'amour de cette incomparable mère, qui courait bientôt se réfugier sous les frais et placides ombrages de Livry, afin de sécher les larmes des adieux et reprendre sa correspondance avec sa chère fille. Car cette correspondance si naïvement aimable, si spirituellement négligée, et qui, après deux cents ans, conserve toujours le charme et la fraîcheur de la nouveauté, commençait après le premier tour de roue de l'équipage qui emportait Mme de Grignan vers le gothique et splendide manoir des comtes d'Adhémar.

« Avez-vous bientôt fini là-haut, madame Bouvillon? criait d'une voix de stentor, comme un autre Barbe-Bleue, M. Bouvillon à sa chaste moitié.

— Patience ! patience ! répondait Mme Bouvillon d'une voix qui semblait beaucoup plus appartenir à une chatte en furie qu'à une syrène.

— Comment, patience ! reprenait l'aubergiste enflant tous les tuyaux de ses formidables poumons ; mais huit heures vont sonner ! ça, venez ici, madame Bouvillon, et faites-moi la grâce de m'écouter, s'il vous plaît. »

L'hôtesse savait par expérience qu'il était dangereux de ne pas obtempérer sur le champ aux invitations formulées sur une certaine gamme par M. Bouvillon. Elle apparut donc tout à coup sur le palier à balustrade de l'escalier qui, dans les plus célèbres auberges du dix-septième siècle, conduisait de la salle commune des voyageurs aux différentes chambres de la maison [1].

1. On voit encore dans beaucoup de villes de province et dans plusieurs faubourgs de Paris quelques-unes de ces vieilles auberges qui datent du quinzième et du seizième siècle. Un escalier à balustres, plus ou moins large et rapide, conduit à de longs corridors où sont distribuées les chambres des voyageurs. Ces corridors sont parfois à ciel ouvert, parfois aussi dépourvus complétement de cloisons séparatives de la cour. Par ce moyen, les voyageurs, en sortant de leurs chambres, pouvaient respirer l'air pur d'un jardin ou d'une vaste cour. On voit que nos pères n'étaient pas aussi ennemis qu'on veut bien le dire aujourd'hui *de l'air et de la lumière*, et qu'ils s'entendaient aussi bien et même mieux que nous à bâtir selon les lois de l'hygiène. Or est-il bien sûr que nos splendides hôtels d'aujourd'hui jouissent réellement des mêmes avantages que les auberges de nos pères ? C'est douteux.

« Vous ne devez pas ignorer, madame Bouvillon, dit l'aubergiste singulièrement radouci par l'obéissance de sa femme, que Mme la marquise de Sévigné m'a mandé qu'elle partirait de Paris, elle et sa nombreuse compagnie, le mercredi cinq, — hier, par conséquent ; — qu'elle coucherait à Essonnes, et qu'elle repartirait de ladite ville d'Essonnes le lendemain à quatre heures du matin, pour être rendue à Fontainebleau, dans cette auberge, qui est la mienne, sur les neuf heures de ce même matin au plus tard.

— Je sais tout cela, répliqua l'hôtesse en femme qui dissimule à grand'peine un profond mécontentement.

— Oui, vous savez tout cela, reprit M. Bouvillon ; mais ce que vous ne savez peut-être pas, c'est que huit heures viennent de sonner au château, c'est que nous n'avons plus qu'une heure pour mettre la dernière main à....

— Mon Dieu ! monsieur Bouvillon, interrompit l'hôtesse, mêlez-vous donc de votre cuisine et laissez-moi faire à ma guise pour le reste. Tout est en bon train où je suis, et les chambres de nos voyageurs seraient déjà prêtes si vous ne me dérangiez pas à tout instant pour écouter vos rabâchages.

— Rabâchages ! madame Bouvillon ! rabâchages ! Qu'entendez-vous, s'il vous plaît, par ces paroles : *rabâchages ?* Comment ! lorsque, pour soutenir

Digitized by Google

l'honneur et la renommée de ma maison, je vous invite à redoubler de soins, de vigilance et d'exactitude, — car l'exactitude est la politesse des maîtres d'hôtel et des cuisiniers, — vous prétendez que je rabâche?

— Vous êtes bien susceptible, ce matin, monsieur Bouvillon, et vraiment, à vous entendre, on pourrait croire que je n'ai point autant d'intérêt que vous à bien conduire le *Lion d'or*, répliqua d'un ton aigre-doux Mme Bouvillon. Allez, allez ! soyez en mesure comme moi de satisfaire ceux que nous attendons, et je vous promets que Mme la marquise de Sévigné vous fera plus d'un bon compliment, ainsi que Mmes de Grignan et de Coulanges.

— Vous me ravissez en me parlant ainsi, madame Bouvillon, s'écria l'hôte; car, je ne vous le cache pas, je tiens plus à la pratique[1] de Mme la marquise de Sévigné qu'à celle des plus gros bénéficiers et des plus huppés bourgeois et gentilshommes qui descendent habituellement ici. Allons, continuez donc votre besogne et ne laissez pas mettre votre vigilance en défaut. »

Ces recommandations ainsi prononcées avec la

1. On dirait aujourd'hui *clientèle*. Les avocats ont eux-mêmes contribué à déshonorer ces beaux mots de client et de clientèle en les concédant à des rôtisseurs, à des cordonniers, à des tailleurs, dans leurs plaidoyers. Que diraient Pasquier, Loysel et tant d'illustres écrivains judiciaires de cette profanation?

gravité toute magistrale de l'emploi, maître Bouvillon retourna à sa cuisine pour y stimuler, dans un style moins parlementaire sans doute, le zèle de ses nombreux marmitons, tandis que sa femme rejoignait ses servantes, auxquelles elle distribua libéralement la monnaie du gros sermon que son mari venait de lui débiter si mal à propos, selon elle.

Ce n'était pourtant pas sans raison que le digne hôte du *Lion d'or* s'était mis en frais d'éloquence pour prêcher l'exactitude. A peine le marteau de l'horloge du château avait-il frappé son neuvième coup dans la svelte campanille que le Primatice inventa pour enfermer les heures, qu'un carrosse attelé de deux chevaux blancs et d'un cheval gris pommelé en arbalète s'arrêta — suivi de deux autres carrosses de voyage, à deux chevaux — à la porte de l'auberge.

C'était la compagnie attendue.

Le premier carrosse était occupé par Mme la marquise de Sévigné, la comtesse de Grignan, sa fille, la marquise de Coulanges, sa cousine, et M. de Corbinelli, ami de ces trois dames, bel esprit philosophe, railleur sceptique et crédule selon les quartiers de la lune, tel enfin que les guerres de la Fronde et les livres de Descartes avaient formé les intelligences de la partie éclairée de la nation.

Le second carrosse contenait M. de Brancas, le

comte de Rochester, le marquis de la Trousse et le jeune chevalier de Lucéville.

Le troisième carrosse enserrait Mlle de Montgobert, lectrice de Mme de Grignan et gouvernante de ses enfants ; Mlles Beaujeu et Louison, filles de chambre de Mme de Coulanges et de Mme de Sévigné, et deux ou trois autres caméristes du second ordre appartenant aux trois spirituelles voyageuses.

Le premier carrosse était à peine arrêté devant la porte du *Lion d'or*, que maître Bouvillon s'était précipité, le bonnet de coton à la main, vers la portière, et disputait aux laquais l'honneur de l'ouvrir ; tandis que Mme Bouvillon, entourée de ses servantes et de ses marmitons en grande tenue, accomplissait sur le seuil de l'auberge une douzaine de révérences respectueuses, qui s'adressaient tour à tour aux marquises de Sévigné et de Coulanges, et à Mme la gouvernante de Provence.

« Vous voyez, mon bon monsieur Bouvillon, que nous restons fidèles à nos vieilles habitudes, dit Mme de Sévigné, et que pour rien au monde nous ne voudrions chercher un gîte autre part que chez vous.

— Madame la marquise ne doute pas, repartit l'aubergiste en faisant une profonde salutation, que je ne sois vivement sensible à l'honneur de sa confiance, et depuis bientôt huit ans j'ai l'orgueil de croire qu'elle a su constamment apprécier mes ef-

forts et mon zèle pour son service et celui de ses illustres fille et amies. »

Ce compliment n'était pas mal tourné pour un aubergiste même de résidence royale; mais il est utile de faire remarquer que déjà en ce temps-là les hôteliers d'une certaine classe lisaient des romans. Maître Bouvillon avait lu [1] *Cyrus*, et il avait retenu de cette lecture les formules respectueuses et polies que les aubergistes du dix-neuvième siècle chercheraient en vain à s'approprier dans les romans contemporains.

Dames et cavaliers descendirent lestement de voiture, et, tandis que les cochers et les valets, aidés des palefreniers de l'auberge, dételaient les chevaux, Mme de Sévigné, à laquelle M. de Corbinelli avait offert la main pour entrer dans la grande salle de l'hôtellerie, disait à la maîtresse du *Lion d'or* :

« Ma bonne madame Bouvillon, nous avez-vous préparé des chambres pour nous reposer quelques heures avant le dîner ?

— Madame la marquise a oublié que je sais tout ce qu'il lui faut sur le bout du doigt, répliqua l'hôtesse, qui ne voulait pas se montrer inférieure à son époux sur le chapitre de la politesse. Tout est

1. Le Roman d'*Artamène*, ou *le Grand Cyrus*, par Mlle de Scudéri.

prêt : il y a une chambre à deux lits pour Mme la marquise et Mme la comtesse sa fille, une autre chambre pour Mme de Coulanges, et un grand cabinet entre les deux chambres pour les femmes de votre suite. Quant à ces messieurs, poursuivit l'hôtesse en se tournant vers les cavaliers, on les conduira dans les chambres qui leur ont été également destinées.

— Grand merci ! s'écria le comte de Rochester, l'immobilité ne me convient guère et je suis las d'être assis comme un phoque dans le plus lent des véhicules de France et de Navarre. Si ces messieurs, ajouta-t-il en se tournant vers MM. Corbinelli, de Brancas, de la Trousse et de Luceville, veulent m'en croire, nous laisserons prendre quelque repos à ces dames et nous mettrons à profit le temps qui nous reste d'ici au dîner pour aller faire une promenade dans la forêt.

— La *motion* est appuyée, dit impétueusement le chevalier de Luceville.

— Il est neuf heures et demie, ajouta M. de Corbinelli en consultant sa montre : nous avons par conséquent deux heures et demie à dépenser. A moins que Mme Bouvillon ne veuille nous mettre à la mode de Versailles, où l'on ne dîne maintenant qu'à midi et demi. Quant à moi, qui aime peu les innovations, j'avoue que je serais peu charmé de cette nouveauté.

— Ne craignez rien, Monsieur, s'écria l'hôtesse, nous sommes trop attachés ici aux anciens usages pour introduire dans le service des voyageurs de telles énormités, et le voisinage de la cour ne nous rend pas infidèle aux maximes qui ont fait la réputation de notre maison : Probité, exactitude et persévérance.

— Les maximes du *Lion d'or*! pendez-vous monsieur de La Rochefoucault de n'avoir pas trouvé celle-là, » murmura Rochester.

Pendant ce colloque, M. de Brancas s'était emparé de la montre de M. de Corbinelli et en considérait la carapace d'or avec attention. Mme Bouvillon ayant exhibé une splendide tabatière d'argent pour mimer, en y puisant quelques grains de tabac, ce que les avocats appellent *un effet d'audience*, M. de Brancas, dont le rayon visuel fut ébloui par les riches ciselures du bijou de l'hôtesse, s'empara également de la boîte et dit :

« Je suis garant des promesses de Mme Bouvillon. Tout sera prêt à souhait, et en revenant de notre excursion *dianesque*, nous n'aurons qu'à nous mettre à table.

— Madame, dit la marquise de Coulanges à madame de Sévigné, je ne me sens nullement fatiguée et j'ai une fort grande envie d'aller me promener avec ces messieurs; d'ailleurs je sais par expérience que les dernières heures que vous passez dans ces

tristes jours de séparation avec votre fille sont toujours remplies par des larmes d'un côté, par des recommandations de l'autre. Un tiers s'il n'est pas à charge est au moins inutile, et une cousine telle que moi, si aimante et si dévouée qu'elle soit, fait au milieu de ces tendres adieux une pénible figure. Ne trouvez donc pas mauvais que je prenne aussi la clef des champs.

— Allez, allez ma chère cousine, répondit Mme de Sévigné, la liberté est ici pour tout le monde, et puisque vous ne vous sentez ni fatiguée ni d'humeur à rester spectatrice de nos larmes, visitez les sites charmants de la vieille forêt de François Ier, que j'aimerais tant à parcourir avec vous, si ma chère fille ne me quittait pas aujourd'hui!

— Je prie seulement madame de Grignan, reprit Mme de Coulanges, de me donner pour compagne de promenade Mlle de Montgobert. Il ne serait pas convenable de voir une femme seule dans une si nombreuse compagnie de cavaliers. »

Mlle de Montgobert était une fille noble que des désastres de famille avaient réduite à une dure pauvreté.

D'une figure commune, mais d'une intelligence supérieure, elle avait su à force de travail et d'application faire oublier sa laideur par les charmes de son esprit, la solidité de son instruction et la bonté de son caractère. Mme de Grignan, nous l'avons dit,

avait pris cette savante fille comme lectrice d'abord et ensuite comme gouvernante de ses enfants. Dans ce poste de domesticité[1] et où elle avait tout à souffrir de l'humeur capricieuse et des dédains affectés de la châtelaine d'Adhémar, Mlle de Montgobert était parvenue, sans abaisser sa propre dignité, à dompter par sa douceur, par sa mansuétude, par des observations faites avec un calme et une délicatesse infinie les emportements de cette altière Mme de Grignan, que l'idolâtrie maternelle a représentée comme une colombe, et que les mémoires du temps nous dépeignent sous les traits d'une femme plus entêtée encore des supériorités de son intelligence, que de l'éclat et des priviléges de son rang.

« Je vous accorde volontiers ce que vous me demandez, ma chère cousine, répondit Mme de Grignan; emmenez Montgobert, mais ne la fatiguez pas trop, car j'ai besoin d'elle pour mes lectures de voyage. »

Cette recommandation, faite d'un ton où l'égoïsme

1. Ne cessons point de faire remarquer que dans notre langue polie du dix-septième et du dix-huitième siècle la domesticité n'était pas la valetaille. Molière était domestique de Louis XIV, Voltaire l'était de Louis XV et de Frédéric le Grand, roi de Prusse, et ces deux grandes gloires de la France ne pensaient pas être des valets. La révolution de 89 ne s'est malheureusement pas bornée à extirper des abus, elle a cruellement métamorphosé nos mœurs et a étendu son aveugle fureur de rénovation jusque sur la grammaire et l'acception des mots.

se mêlait à la souveraineté implacable de l'orgueil, fit sourire Mme de Coulanges, qui répondit sur le champ avec cette promptitude qui caractérisait son humeur et son esprit.

« N'ayez pas peur, ma belle cousine, nous ne chasserons pas sur vos terres et nous respecterons la voix et les poumons de Mlle de Montgobert à l'égal des lièvres et des perdrix de votre parc de Grignan[1]; et nous vous la ramènerons saine et sauve. »

Cette saillie fit rire la compagnie, et Mme de Sévigné elle-même, malgré sa tristesse, ne put s'empêcher de donner à son tour un pâle sourire à la malicieuse incartade de sa pétulante cousine.

« Allons, allons, messieurs, s'écria M. de Corbinelli en s'emparant du bras de Mlle de Montgobert, nous n'avons plus que deux heures à employer à notre promenade. Il s'agit d'être exact au rendez-vous de la table et j'ajouterai avec notre ami Despréaux :

...... Souvenez-vous bien
Qu'un dîner réchauffé ne valut jamais rien[2]. »

Puis avisant M. de Brancas, qui contemplait tour

1. Mme de Grignan était jalouse à l'excès de ses droits seigneuriaux, et faisait infliger des peines très-sévères aux paysans qui braconnaient sur ses terres. M. de Grignan, plus clément que sa femme, cherchait toujours à désarmer, mais parfois inutilement, l'extrême rigueur de sa noble moitié.

2. *Le Lutrin*, chant Ier.

à tour la montre et la tabatière qu'il avait entre les mains :

« Monsieur, n'allez-vous pas, dit-il, offrir la main à Mme de Coulanges? »

Réveillé comme en sursaut le distrait Brancas, par un mouvement rapide et spontané jeta la montre de Corbinelli dans la cheminée et plongea la tabatière de Mme Bouvillon dans la poche la plus profonde de son pourpoint.

« Ma montre!! mugit M. de Corbinelli, en se précipitant vers l'âtre incandescent de la cheminée, où par miracle le précieux bijou ne s'était pas brisé.

— Eh! monsieur, ma tabatière!! murmura l'hôtesse stupéfaite d'une si terrible inadvertance.

— Ah! mon Dieu! fit M. de Brancas rappelé à la conscience de l'acte qu'il venait de commettre par le cri du propriétaire de la montre, je vous demande pardon, madame; voici votre objet. N'ai-je que cela à vous?

— Absolument, monsieur.

— En ce cas nous sommes quittes. »

Et sans plus se soucier de Corbinelli, qui examinait avec anxiété le mécanisme de son chronomètre pour savoir si rien n'y était dérangé, M. de Brancas tendit galamment et comme si de rien était sa main à Mme de Coulanges, qui l'accepta non sans réprimer une violente envie de rire.

« Voilà le pendant de l'aventure de la perruque à

Versailles, dit tout bas M. de La Trousse à Mme de Sévigné[1].

— Monsieur de Corbinelli, dit Mme de Grignan, je confie Montgobert à vos soins particuliers. C'est peut-être risquer un peu que de confier à un *mystique du diable*[2] la conduite d'une jeune personne? Le démon est votre valet de pied.

— Oh! madame, riposta Corbinelli sur le même ton, il ne peut rien arriver de fâcheux à celui que vous honorez du titre de *mystique du diable.* Quand on a échappé à une distraction de M. de Brancas, on peut tout espérer de la fortune. »

M. de Corbinelli redonna son bras à Mlle de Montgobert, près de laquelle il s'excusa de sa désertion, causée par la chute foudroyante de son précieux chronomètre, et la bande élégante, dont l'hilarité contrastait avec le morne silence de Mmes de Sévigné et de Grignan, prit le chemin de la forêt.

Quant aux deux dames elles montèrent, guidées par l'hôtesse, dans la chambre qui avait été déjà plus d'une fois le témoin de leurs adieux. Mais, loin de s'abandonner au repos, elles se livrèrent à un

1. Voir dans La Bruyère cette aventure racontée d'une manière si originale et si comique.

2. C'était le surnom que Mme de Grignan avait donné à M. de Corbinelli, à cause de ses méditations et de ses élucubrations tantôt sceptiques et hardiment philosophiques, tantôt catholiques et apocalyptiques.

Digitized by Google

de ces entretiens constellés de recommandations et de pleurs qui faisaient tout à la fois, dans ces heures d'affliction périodique, le désespoir et la consolation de la trop sensible mère de Mme de Grignan.



Digitized by Google

II

La Fontaine, ce moraliste profond, qui cachait sous les grâces négligées de l'apologue, la critique des vices et des travers de l'humanité avait admirablement saisi le caractère de Mme de Grignan, lorsque lui adressant la délicieuse fable du *Lion amoureux*, il lui disait :

> Sévigné de qui les attraits
> Servent aux Grâces de modèle,
> Et qui naquîtes toute belle
> A votre indifférence près [1]....

Cette indifférence qui était le cachet de l'égoïsme à l'état nubile chez Mlle de Sévigné, prit des proportions considérables lorsque la docte toute belle devint comtesse de Grignan et gouvernante de Pro-

1. *Le Lion amoureux*, fable Ire du IVe livre.

Digitized by Google

vence. A travers les idolâtries de l'incomparable mère, on voit que la marquise de Sévigné avait souvent à souffrir des rigidités orgueilleuses, des inflexibles philosophies, de l'humeur acariâtre et toujours disgracieuse de Mme de Grignan, dans le tête-à-tête du foyer domestique. Aussi que de fois les solitudes des *Rochers*[1], les échos de l'hôtel Carnavalet[2] retentirent-ils des cris et des plaintes de ces deux femmes auxquelles il fallait la poésie de l'absence pour reconquérir une tendresse mutuelle, qui d'un côté au moins ne vivait que de fiction. Un jour M. de Corbinelli, témoin d'une de ces scènes ardentes entre la mère et la fille, scènes où l'épigramme, d'une part, atteignait jusqu'à la satire, où les reproches et les récriminations de l'autre, dépassaient les bornes d'une modération armée, jugea prudent de sortir sans prendre congé. Près de franchir le seuil de la porte cochère, il se trouva face à face avec Despréaux qui venait rendre visite à la marquise. « Gardez-vous bien d'entrer, dit-il au poëte, Mme de Sévigné est sortie, et vous ne trouveriez dans la maison que la fée Mélusine avec sa fille Agalia[3]. »

1. Domaine considérable que la marquise de Sévigné possédait en Bretagne.

2. L'hôtel qu'habitait Mme de Sévigné à Paris, rue Culture Sainte-Catherine. La porte de cet hôtel était et est encore remarquable par d'admirables bas-reliefs de Jean Goujon.

3. Mélusine, selon la légende populaire, était une fée dont les cris et les fureurs se manifestaient dans l'un des manoirs de

Digitized by Google

Mais les premières heures après le retour et les dernières heures avant le départ étaient affranchies de ces combats intellectuels, de ces tracasseries pitoyables où la tendresse de la mère pour la fille et de la fille pour la mère, sans rester précisément sur le champ de bataille, recevait des atteintes assez graves pour blesser profondément la délicatesse du sentiment filial et le respect dû à la sollicitude maternelle. Des brusqueries platoniciennes, des bouffées de mignardise irascible échappaient pourtant encore, dans ces instants fugitifs, à l'égoïsme orgueilleux de Mme de Grignan.

l'illustre famille des Lusignan, en Provence. Selon l'histoire, Mélusine était la veuve d'un de ces braves Lusignan dont un fut roi de Jérusalem. Cette Mélusine avait assisté à la mort de son époux, au déshonneur et au massacre de ses enfants, lors de la prise d'assaut, par les troupes du sultan Saladin, de la ville d'Ascalon. Elle devint folle et fut ramenée en France avec Agalia, la seule de ses filles qui eût échappé aux opprobres de la prise d'Ascalon. Dans ses instants lucides l'infortunée comtesse était douce, bonne, bienfaisante et accessible aux plus humbles de ses vassaux. Mais quand les funèbres et âcres accès de sa folie la prenaient, elle parcourait, un poignard d'une main et une torche dans l'autre, les tours et les terrasses de son château, et faisait retentir les airs de ses gémissements et de ses imprécations contre Saladin. Souvent Agalia, qui avait aussi, à un degré moindre, la maladie de sa mère, s'associait à ses courses nocturnes et à ses cris effroyables, qui se terminaient trop souvent par une lutte impie entre ces deux malheureuses femmes. Le peuple a bâti là-dessus tout un poëme héroïque où les maléfices et les bienfaits de la fée Mélusine se mêlent aux épisodes les plus pathétiques et aux combats les plus furieux des deux premières croisades.

A peine en possession de la chambre retirée et silencieuse où elles avaient coutume de se reposer, l'une et l'autre, étendues tout habillées sur les lits jumeaux d'une sombre et vaste alcôve, Mme de Sévigné commença le chapitre, toujours inépuisable pour elle, des recommandations pour le salut, l'éclat et la conservation de la santé de sa chère fille.

La gouvernante de Provence avait d'abord écouté avec assez de résignation les prolégomènes de cette éternelle homélie; mais, quand elle s'aperçut que sa mère allait s'embarquer cette fois dans les méandres de considérations et d'observations d'un autre ordre, elle interrompit brusquement la marquise.

« Pour Dieu, ma mère, dit-elle, n'allongez pas outre mesure les litanies ordinaires de vos conseils: je les sais par cœur. Dans vos lettres je les accepte avec plaisir et avec reconnaissance, parce que le tour que vous leur donnez est constamment ingénieux et original; mais, de vive voix et dans le prosaïsme du tête à tête, ces avis me causent d'insupportables vapeurs.

— C'est-à-dire, ma chère enfant, répondit Mme de Sévigné, que vous prétendez m'interdire jusqu'à la triste satisfaction de croire que votre stoïque tendresse prend en pitié ma trop expansive affection.

— Je ne dis pas cela, ma mère, mais enfin il y a des bornes à tout....

Digitized by Google

— Même au respect que l'on doit à une mère trop sensible, interjeta la marquise.

— Oh ! tenez, ma mère, vous avez toujours l'esprit « comme celui d'un vieil avocat, » tourné au formalisme et au pointillage. Votre cousin Bussi-Rabutin n'a-t-il donc pas eu quelque raison de dire, dans le portrait qu'il fit jadis de vous[1] : *Mme de Sévigné est inégale jusques aux prunelles des yeux et jusques aux paupières.*

— M'abreuvez-vous assez d'amertume, ma fille ; et faut-il que votre cruel esprit s'exerce à me trouver des défauts ou des ridicules aujourd'hui ? Je supporte patiemment les traits de votre incurable malice, de votre humeur atrabilaire, à Paris, en Bretagne, en Provence.... mais ici à ce Fontainbleau où nous allons nous quitter ! peu d'heures avant notre séparation !... Ah ! mon enfant, si vous avez la puissance de l'esprit, vous ne possédez pas la générosité du cœur. »

La trop tendre mère avait prononcé ces timides reproches avec un calme apparent, mais son pauvre cœur était bien gros, et elle se faisait une violence extrême pour retenir ses larmes.

« Vraiment, ma mère, reprit l'impassible Mme de Grignan, vous prenez tout au sérieux, je pourrais

1. Le comte de Bussi-Rabutin, aussi brave militaire qu'écrivain distingué, a fait, dans son célèbre ouvrage des *Amours des Gaules*, un portrait fort peu flatté et très-peu fidèle de son admirable cousine.

Digitized by Google

ajouter tout au tragique. Si l'on en croyait votre doctrine, il faudrait que les amitiés les plus vives se manifestassent sans relâche par des prosternations sans fin ou des encensements éternels. »

A bout de mansuétude et d'indulgence, peut-être Mme de Sévigné allait-elle, par une réplique fulgurante forcer son altière fille à courber la tête sous cet amour maternel si immensément païen et si indignement méconnu par celle qui en était l'objet.... Peut-être aussi l'entretien aurait-il tourné de l'aigre à la fureur, si un incident étrange ne fût venu suspendre les hostilités entre la mère et la fille. On frappa rudement à la porte de la chambre.

« Qui ose venir ainsi troubler notre repos, ma mère, s'écria Mme de Grignan en se jetant à bas du lit, et que font nos femmes pour permettre à des insolents de pénétrer jusqu'à nous ? »

On frappa de nouveau, et plus fort encore, à la porte.

« Qui va là ! fit Mme de Sévigné, qui, à l'exemple de sa fille, s'était hâtée de descendre de son lit et de glisser son pied mignon dans ses mules de voyage.

— C'est moi, c'est moi, ma belle cousine ! répondit une voix haletante.

— Ouvrez, ma mère, fit Mme de Grignan, c'est M. de Coulanges.

— Oui, c'est notre cousin, s'écria la marquise en se hâtant d'ouvrir la porte. Eh ! M. de Coulanges,

par quel miracle vous trouvez-vous ici ? J'aurais gagé qu'à pareille heure vous étiez à table chez le grand prieur du Temple.

— J'y étais en effet invité, répondit M. de Coulanges, mais l'homme propose et Dieu dispose.

— Mais qu'avez-vous donc, mon cousin? dit Mme de Grignan presque effrayée de l'altération des traits et du désordre de toute la personne du pauvre marquis.

— Voilà qui vous en apprendra plus que je ne saurais vous en dire, balbutia M. de Coulanges en se jetant dans un fauteuil et en tirant de la poche de sa veste une lettre qu'il présenta à Mme de Sévigné; lisez, ma cousine. »

Mme de Sévigné prit la lettre et lut à haute voix ce qui suit :

« Vous n'avez jamais passé, mon cher marquis, pour un mari jaloux. Mais les bienséances exigent cependant que vous ne fermiez pas les yeux sur certaines démarches de votre femme, qui doit avoir passé l'âge des légèretés pardonnables. Mme de Coulanges, sous prétexte d'aller passer quelques jours auprès de Mme de la Trousse à Nemours, est partie avec Mmes de Sévigné et de Grignan pour Fontainebleau avec plusieurs cavaliers de leurs amis, dont quelques-uns — c'est le bruit du monde — ne sont pas indifférents à votre vive et impressionnable

épouse. Prenez-y garde, marquis, le rôle d'épicurien que vous avez adopté à la cour, et que vous soutenez si bien par votre esprit et par vos talents, vous sied à merveille; mais celui de Sganarelle ou d'Amphitryon vous conviendrait beaucoup moins, et vous couvrirait d'un ridicule dont il serait difficile de vous relever et blesserait autant votre honneur que votre esprit.

« Profitez de l'avis qu'on vous donne, et usez de cet éclaircissement en homme de sens et de courage. Méditez surtout les conséquences fâcheuses que pourrait avoir pour vous un incurable aveuglement. C'est l'amitié qui vous offre ce conseil et qui l'abandonne à votre prudence et à votre sagacité. »

« Qu'en dites-vous, ma belle cousine? dit M. de Coulanges lorsque Mme de Sévigné eut terminé sa lecture.

— Je dis, répliqua la marquise, que cette lettre n'est point signée, qu'elle est par cela même l'œuvre d'un méchant ou d'un calomniateur, et que voila le cas qu'on doit faire d'un écrit anonyme. »

Et Mme de Sévigné déchira la missive en mille morceaux.

« Que faites-vous donc là, ma cousine?

— Ce que vous auriez déjà dû faire vous-même, mon cher cousin, si vous eussiez eu dans votre petite cervelle un peu de ce gros bon sens qui vaut, en

mille circonstances de la vie, beaucoup mieux que l'esprit le plus futé et le plus aimable.

— Vous croyez donc, ma belle cousine, qu'il n'y a absolument rien de condamnable dans la conduite de Mme de Coulanges? fit le marquis en respirant comme un homme qui se sent soulagé d'un grand poids.

— Non, mon cher cousin, non, il n'y a point de mal. Votre femme a conservé du bel âge les élans inconsidérés, les saillies d'un caractère trop vif, les allures d'une sensibilité trop expansive, mais ces taches de conduite ne constituent pas des crimes. Et, s'il faut parler franc, mon cher Dolabella[1], je pense que dans les torts du ménage, c'est vous qui avez la plus grosse part. N'êtes-vous pas, dites-moi, un petit dissipateur, un petit mutin et un petit joconde de bonnes tables? Ah! prenez donc votre cœur par autrui, et, si vous êtes si jaloux de votre indépendance, laissez aussi un peu de liberté à votre femme, et ne pensez pas, surtout d'après des dénonciations perfides, qu'elle en abuse au détriment de votre honneur et de votre tranquillité.

— Ma belle cousine, s'il vous prenait fantaisie de me faire Turc, je le deviendrais; je n'ai jamais pu

1. Dolabella était un personnage consulaire, gendre de Cicéron et de très-petite stature. M. de Coulanges était d'une taille fort exiguë, et c'était pour cela que Mme de Sévigné lui avait donné le sobriquet de Dolabella.

résister à vos discours, et vous avez l'art de me charmer et de me convaincre. En un mot, vous êtes une magicienne dont on ne brave pas impunément la baguette. Toutefois, en m'inclinant devant vos décisions, permettez-moi d'éclaircir, par mes yeux, ce que je trouve d'incompréhensible et d'obscur dans la conduite de ma femme. Dites-moi où se trouve Mme de Coulanges?

— Mme de Coulanges est allée avec Mlle de Montgobert se promener dans la forêt. Elles sont accompagnées de MM. de Corbinelli, de la Trousse, de Brancas, de Rochester et de Luceville, répondit Mme de Grignan.

— Allez les retrouver, interjeta Mme de Sévigné.

— C'est ce que je vais faire; je veux avoir le cœur net de tout ceci, reprit M. de Coulanges en se levant et en saisissant son chapeau avec un petit mouvement fébrile.

— Oui, oui, allez-y, mon cousin, et je n'ai pas besoin d'ajouter, inventez un motif plausible pour expliquer votre venue : avec un homme d'esprit tel que vous, les recommandations puériles sont superflues. Vous aborderez la compagnie ni en Barbe-Bleue ni en spadassin : vous vous montrerez sémillant, spirituel, dégagé de toutes préoccupations comme de coutume. Puis, sans paraître pressé le moins du monde, et sous un prétexte frivole, vous

tirerez Corbinelli à part et vous lui confierez le grotesque motif de votre équipée. Corbinelli, vous le savez, mon petit cousin, est un homme à tête froide, à jugement sain, à conseils salutaires; il est votre ami comme le mien; il achèvera ce que j'ai essayé de commencer; il remettra en ordre votre furibonde petite cervelle, et toutes les chimères que de mauvais plaisants ou d'infâmes amis ont voulu faire naître dans votre esprit disparaîtront sans retour à la parole claire et sensée de notre cher Corbinelli!

— Ah! reprit en revenant l'excellent marquis, qui avait déjà fait quelques pas pour gagner la porte de la chambre, ne grondez pas vos femmes, mes belles cousines, je vous en prie; j'ai forcé la consigne, il serait injuste de s'en prendre à elles du dérangement et peut-être de la frayeur que je vous ai causée. Je suis le seul, l'unique coupable dans tout ceci, et je serais désolé d'attirer à qui que ce soit le moindre blâme. Pardonnez-moi donc l'incongruité de ma conduite, et ne faites retomber sur personne le mécontentement très-légitime que vous avez dû éprouver.

— Allez en paix, mon cher cousin, répondit Mme de Sévigné; notre prétendu courroux n'a ni griffes ni dents, et nous nous estimons heureuses au contraire d'avoir pu, par le sacrifice de quelques instants, à la vérité bien précieux, ramener un peu

de calme dans votre cœur et un peu de raison dans votre tête. Allez donc retrouver nos amis et revenez avec eux dîner avec nous. Que le banquet des adieux soit aussi le banquet de la réconciliation.

— Je n'aurais garde d'y manquer, riposta le marquis presque complétement rasséréné, et je n'aurai jamais si bien compris que les heures les plus amères de la vie ne sont jamais dépourvues de douceur quand on a le bonheur de compter au nombre de ses consolatrices des Sévigné et des Grignan. »

Et, après avoir baisé gracieusement la main de ses belles cousines, M. de Grignan, guidé par un marmiton de l'hôtellerie, faune déclassé de la forêt de Fontainebleau, se mit sur les traces de sa femme et de sa nombreuse compagnie.



III

La subite arrivée de M. de Coulanges à l'auberge du *Lion-d'Or* avait eu pour effet immédiat de suspendre les dissentiments de langage qui s'étaient élevés entre la marquise de Sévigné et sa fille. La singulière interruption causée par l'aventure burlesco-conjugale du cousin Dolabella avait naturellement modifié les pensées de la mère et de la fille, et dès ce moment l'entretien redevint ce qu'il n'aurait jamais dû cesser d'être, un échange intarissable d'affectueuses confidences et de tendres plaintes sur l'inévitable choc d'une séparation douloureuse et prochaine.

Peut-être l'apparition de M. de Coulanges n'eut-elle pas pour les explorateurs de la *Caverne de Saint-Hubert* et du Fourré-de-Valentinois[1] les mêmes avan-

1. Dénominations de quelques points, bien connus des chas-

tages qu'en retirèrent les deux solitaires du *Lion-d'Or*. Quoi qu'il en soit, l'accueil fait au marquis par les cavaliers de l'escorte de Mme de Coulanges fut allègre et empressé, et l'entrevue des deux époux ne fut marquée ni par un étonnement injurieux ni par des récriminations ou des questions scandaleuses. M. de Corbinelli, au groupe duquel le marquis se mêla tout d'abord, acheva de dissiper les inquiétudes et les velléités de sombre jalousie du gentilhomme intrigué en faisant appel à la facile philosophie de l'épicurien. Il termina ses considérations morales par des aperçus presque gais du mécanisme social de l'époque, et parvint autant par la sympathique influence de ses paroles que par son habileté à vêtir les paradoxes les plus insoutenables des atours de la vérité, à effacer jusqu'à l'ombre du soupçon dans la tête de M. de Coulanges.

« Au surplus, mon cher marquis, lui dit-il de cet air narquois et convaincu qu'il savait prendre en certaines occasions, vous pouvez, sans heurter les convenances et avec toutes les délicatesses dont vous êtes si bon maître, faire une enquête auprès de ces messieurs sur le motif véritable de leur présence à Fontainebleau. Je ne doute pas que, des éclaircissements que vous obtiendrez sans peine, l'irréfragable

seurs et des promeneurs du dix-septième siècle, de la forêt de Fontainebleau.

preuve de l'innocence de Mme de Coulanges ne surgisse triomphante dans votre esprit.

— Vous parlez d'or, mon cher Corbinelli, répliqua le marquis, et je saisirai le premier moment favorable pour suivre le conseil que vous me donnez avec tant de sagesse et d'à-propos. »

La compagnie fit encore quelques tours dans la forêt; on salua respectueusement le chêne, alors trois fois séculaire, où *Léonard de Vinci* venait rêver à sa patrie absente et aux palmes qu'il avait conquises sur les bords de l'Arno, du Tibre et de la Seine[1]; on admira les ruines de cette merveilleuse chapelle dessinée par le Primatice sur l'emplacement même que la tradition indiquait comme celui d'un ancien temple de Druides[2]; on s'inclina devant cet *Alpha*[3] que l'impériale main de Charles-Quint traça en 1539 sur un majestueux hêtre de la forêt, et on s'arrêta quelques minutes au pied de ce bloc

1. Peintre illustre de Florence, fut appelé en France par François Ier, et y laissa des chefs-d'œuvre comme traces de son passage dans sa seconde patrie. Ce grand artiste mourut entre les bras de François Ier, en 1518, à l'âge de 75 ans.

2. Le Primatice, peintre également célèbre, fut aussi appelé en France par François Ier. Il devint valet de chambre du roi, abbé de Saint-Martin de Troyes et intendant général des bâtiments. Il embellit surtout Fontainebleau comme peintre, architecte et dessinateur des jardins. Il mourut à 86 ans, comblé d'honneurs et de biens.

3. Charles-Quint traça en effet sur l'écorce d'un hêtre de la forêt la première lettre de l'alphabet grec, *Alpha*. On l'y voyait encore au commencement de ce siècle.

Digitized by Google

de grès où la trop célèbre duchesse d'Étampes, maîtresse de François Ier, donna, dit-on, rendez-vous à Charles-Quint pour lui dévoiler des secrets d'État. A la suite de ces rapides stations, la compagnie, toujours dirigée par le marmiton topographe du *Lion-d'Or*, rentra dans la ville par les jardins et aperçut bientôt, à trois portées de fusil du château, la gigantesque enseigne de maître Bouvillon balançant, au gré d'une brise capricieuse, la crinière de fer-blanc de son colossal et terrible patron.

Il était temps d'arriver. Un quart d'heure encore de retard et la noble compagnie aurait peut-être vu se renouveler le drame sanglant de Vatel, à Chantilly. En effet, maître Bouvillon, le cuisinier *exact* par excellence, était en proie à de mortelles transes. Midi était sonné depuis plus de vingt minutes, la table était dressée, le couvert était mis, tout était cuit à point, entrées, rôts et entremets, et personne ne paraissait encore! Plus rouge que les charbons incandescents qui s'incinéraient lentement dans ses fourneaux, le savant héritier des Apicius latins ne manifestait son impatience que par des élancements d'yeux vers le ciel, ou plutôt vers le plafond enfumé de sa cuisine, et des mots inarticulés; mais à cette pantomime de stoïque allait indubitablement succéder un désespoir moins muet et une consternation plus éloquente, lorsque l'avant-garde de la compa-

gnie attendue se montra enfin sur le seuil de l'auberge.

En un clin d'œil, tout le monde fut à table, y compris bien entendu Mmes de Sévigné et de Grignan, qui, grâce à l'hôtesse placée en observation à une lucarne de son grenier, avaient été averties du retour des promeneurs. Comme l'exercice et l'air vif avaient développé un formidable appétit chez la plupart des convives, le premier service fut accompagné d'un silence de chartreux ; mais les paroles commencèrent à trotter au second, et au troisième une conversation telle que des gens de naissance et d'esprit pouvaient en ourdir une au dix-septième siècle s'établit aux quatre points cardinaux de la table. Les bons mots, les plaisantes remarques, les saillies spirituelles de Mme de Coulanges, du comte de Rochester, du jeune chevalier de Luceville, servaient d'accompagnement aux distractions souvent comiques de M. de Brancas, aux filandreux propos philosophiques de M. de Corbinelli, aux malignes incrédulités de M. de Coulanges et aux récits tronqués de bataille de M. de la Trousse. La broderie de tous ces canevas divers l'emportait sur le fond; mais partout la suprême élégance de l'esprit français se révélait avec éclat, et la politesse du langage ne pouvait trouver d'égale que dans la politesse et la distinction des manières.

On redoubla, au dessert, de verve et d'entrain :

chaque convive se fit un point d'honneur de donner un autre cours aux idées de Mmes de Sévigné et de Grignan auxquelles l'inexorable marche des aiguilles du cadran signalait l'approche de la séparation. On n'y réussissait qu'avec peine, et M. de Coulanges crut obtenir plus de succès en chantant, à la demande du comte de Rochester, cette chanson, si philosophique et si *avancée* pour le temps, qu'il avait composée pour l'un des festins hebdomadaires de l'ordre des Coteaux [1]; nous en citerons le premier couplet :

D'Adam nous sommes tous enfants,
La preuve en est connue,
Et que tous nos premiers parents
Ont mené la charrue;
Mais las de cultiver enfin
La terre labourée,
L'un a dételé le matin,
L'autre l'après-dînée.

Mais les chants et les gais propos eurent un terme; l'heure fatale de la séparation de la mère et de la fille se fit entendre, et il fallut pourvoir aux derniers préparatifs du départ.

1. L'ordre des Coteaux, dit le savant P. Bouhours, était une société de gens débauchés qui voulaient que le vin qu'ils buvaient fût de certains coteaux des environs de Reims. Ces seigneurs avaient chacun leurs partisans, et on les appelait les Coteaux. Boileau parle de ce triumvirat dans sa troisième satire.

Digitized by Google

Tout le monde se leva de table; le ban et l'arrière-ban des serviteurs de l'auberge se joignirent aux laquais de Mmes de Sévigné et de Grignan pour transborder les caisses, les cartons, les paquets, ces mille bagatelles fragiles qui formaient alors le bagage ordinaire d'une dame de qualité, des voitures de ville dans la lourde et vaste chaise de poste de la gouvernante de Provence. C'étaient des clameurs, des cris, des va-et-vient sans nombre qui transformaient en véritable tour de Babel la cour habituellement si tranquille de l'hôtellerie du *Lion-d'Or*.

Pendant ce remue-ménage, Mme de Sévigné et sa fille se tenaient serrées l'une contre l'autre dans un angle de la cour où Mme Bouvillon avait fait apporter, par excès de précaution, deux fauteuils et un tapis dont l'auguste vétusté attestait la royale origine.

Tandis que M. Bouvillon, infidèle à ses fourneaux d'ailleurs éteints, présidait à la sortie des chevaux de l'écurie; tandis que les palefreniers attelaient à la chaise de poste et aux équipages de Mme de Sévigné et de M. de la Trousse les chevaux qui leur étaient destinés, M. de Coulanges crut que le moment de se livrer à l'enquête conseillée par M. de Corbinelli était arrivé. En effet, les cavaliers étaient disséminés dans la cour, se livrant à la vague curiosité que font naître les apprêts d'un voyage.

M. de Coulanges jeta tout d'abord son dévolu sur

Digitized by Google

M. de la Trousse, et, s'approchant d'un air dégagé, il lui dit :

« Je vous ai toutes les obligations imaginables, cher marquis, de procurer à Mme de Coulanges, en l'emmenant à Nemours chez votre mère, quelques aimables distractions. Mais, s'il faut vous l'avouer, je ne comprends pas que vous ayez si promptement abandonné les délices de Versailles pour l'accompagner dans un voyage qu'elle eût pu faire parfaitement en sûreté avec ses femmes et ses valets.

— Ah ! » fit M. de la Trousse en dardant un œil passionné vers le ciel.

Ce ah ! cette exclamation et ce regard *à la Cyrus* parurent fort peu orthodoxes à M. de Coulanges, qui reprit en baissant sa voix d'une octave :

« Il y a dans cette conduite, si opposée à vos habitudes de courtisan, un mystère que j'ai peut-être deviné.

— Vous l'avez deviné ? eh bien, il ne m'est donc plus permis de feindre. Oui, mon ami, je suis ici attiré par l'amour le plus respectueux et le plus tendre ; j'aime, et j'aime sans espoir, mais non sans ravissement.

— Et qui donc ? fit M. de Coulanges en pâlissant.

— Vous l'avez deviné.... c'est Mlle de Montgobert.... .

— Mlle de Montgobert ! s'écria M. de Coulanges atterré de surprise ; qui l'eût cru ! »

Digitized by Google

Et, faisant volte-face, il se dirigea lentement vers le comte de Rochester, qui charbonnait quelques vers britanniques sur les murs de l'écurie.

« Voici M. de Rochester qui improvise un madrigal ou un sonnet, dit M. de Coulanges, sur le départ de ses amitiés ou de ses amours.

— Hélas non, marquis, c'est une satire.

— Une satire! voyez donc, cher comte, comme on est sujet à se tromper; j'aurais parié que le plaisir seul d'accompagner mes belles cousines ne vous avait pas déterminé à venir à Fontainebleau.

— Ah! fit Rochester en fixant sur le marquis des yeux de basilic, vous n'avez que trop bien saisi les ardeurs et les défaillances de mon cœur pendant notre promenade dans la forêt. A tant de perspicacité opposerais-je une dissimulation ridicule? Non.... cher marquis, si je suis ici, c'est....

— Pour qui? » interjeta l'impétueux Coulanges.

Rochester regarda tout autour de lui, comme un traître qui va déposer une dénonciation dans les entrailles de bronze du lion de Saint-Marc, approcha sa bouche de l'oreille du marquis et exhala ces syllabes à voix basse :

« C'est pour Mlle de Montgobert.... mais silence! »

M. de Coulanges recula deux pas en arrière, fit un signe confirmatif du silence qui lui était recommandé et laissa M. de Rochester avec son charbon, ses vers et son amour.

Digitized by Google

Chemin faisant, le marquis trouva sous sa main le chevalier de Luceville, brigadier à la première compagnie des mousquetaires du roi.

« Savez-vous bien, mon cher chevalier, lui dit-il, que votre conduite est vraiment exemplaire. Déserter le joyeux drapeau des mousquetaires, abandonner votre escouade et les plaisirs faciles de Paris et de Versailles pour faire un triste voyage et assister à des adieux plus tristes encore !

— La profonde estime dont je suis pénétré pour vos aimables cousines, monsieur le marquis, m'a rendu ce sacrifice facile.

— Oh ! à votre âge, ces sortes de sacrifices ne se font pas ainsi, chevalier. Il y a un motif beaucoup plus naturel à votre pèlerinage, et, sans être devin, je pense l'avoir découvert.

— Peut-être vous trompez-vous ?

— Non, non, je ne me trompe pas, et c'est un sentiment fort vif qui vous a entraîné jusqu'ici.

— Marquis, vous êtes un terrible questionneur, répliqua le jeune mousquetaire, jouant en perfection l'homme embarrassé ; avec vous il n'y a pas moyen de ruser.

— Bon ! est-ce à un vieux singe qu'on apprend à faire des grimaces ? Et l'objet de ce beau sentiment, — entre gens de notre sorte on peut commettre une indiscrétion — quel est-il ?

— Puis-je compter sur votre silence, marquis ?

Digitized by Google

— En devez-vous douter ?

— Eh bien, marquis, c'est Mlle de Montgobert....

— Mlle de Mont.... exclama M. de Coulanges, dont un chut ! impérativement prononcé arrêta le reste du nom de l'héroïne sur ses lèvres.

— Peste ! » fit-il.

Et, apercevant à quelques pas de là M. de Brancas qui caressait avec les plumes blanches de son chapeau la toile noire et poudreuse d'une araignée qui avait fait élection de domicile sur le chaperon d'un mur, il alla droit à lui :

« Mon cher Brancas, vous savez si je me suis jamais plaint de vos assiduités auprès de Mme de Coulanges. Cependant je ne vous célerai pas que la persistance que vous avez mise à l'accompagner jusqu'ici, malgré votre service à la cour et le très-important procès qui se juge aujourd'hui même à la grand'chambre du parlement et qui intéresse si gravement votre fortune, m'a singulièrement étonné. »

M. de Brancas, tout entier à son araignée, se retourna, salua profondément le marquis et dit :

« Madame, je suis à vous.

— Il ne s'agit pas ici de *madame ni de mademoiselle*. C'est moi, c'est Coulanges qui vous parle : finissez-en donc avec vos éternelles distractions.

— Ah ! c'est vous, marquis ? Que faut-il faire pour votre service ?

Digitized by Google

M. de Coulanges répéta mot à mot sa phrase d'introduction.

« Oh ! oh ! fit Brancas après avoir attentivement écouté son ami.

— Qu'allez-vous répondre à ce que je viens de vous dire, Brancas?

— *Omnia vincit amor, et nos cedamus amori*, déclama Brancas.

— Mais ce n'est pas là une réponse, mon cher Brancas, c'est une citation assez malsonnante pour le moment.

— Que puis-je vous dire de plus, marquis. *L'amour a des secrets qui ne se disent pas.*

— Pardonnez-moi ; ils se disent à un ami, et je pense que je le suis.

— Si vous l'êtes, marquis ! Élever le moindre doute sur ce chapitre-là ce serait me faire la plus cruelle injure.

— Simplifions donc la question et avouez-moi la chose ; déclinez le nom de l'adorable objet qui vous fait oublier votre service d'hier à la cour et votre procès de grand'chambre d'aujourd'hui à Paris.

— Allons, il faut dire le mot, votre insistance est un vilebrequin des plus aigus qui perce les cloisons les plus épaisses du mystère et des bienséances de l'amour.

— Nommez donc, Brancas, nommez donc sans tant de façons cette beauté qui vous subjugue.

— C'est Mlle de Montgobert. »

Pour le coup M. de Coulanges crut être transporté dans ce royaume falot où le divin Arioste jugea plaisant d'enchaîner la raison du vaillant neveu de Charlemagne[1]. Comme poëte, comme épicurien et comme philosophe, le marquis était entiché de superstition et de crédulité à ses heures, et il était dans une de ces heures-là. Cette quadruple déclaration le mettait hors du possible, et il trouvait une ample matière à ses réflexions quand il songeait que cette noble et sage Mlle de Montgobert avait toujours célébré les avantages du célibat et les angéliques douceurs du cloître.

Les yeux de M. de Coulanges se portèrent alors machinalement sur les vitraux du splendide palais de François Ier, que les rayons du soleil couchant inondaient d'une poussière d'or, d'azur et d'opale. Il crut lire alors sur un de ces vitraux qui reflétaient par leurs rosaces toutes les ondes de la chevelure du dieu du jour, ce distique que le roi chevalier avait gravé de sa main, sous l'inspiration peut-être de la reine de Navarre sa sœur :

Souvent femme varie,
Bien fol est qui s'y fie.

1. L'*Orlando furioso* de l'Arioste.



IV

Les cochers étaient montés sur leurs siéges, les postillons sur leurs chevaux.

MM. de Brancas, la Trousse, Rochester, de Luceville et de Corbinelli, qui devaient aller faire médianoche[1] au château du marquis de Villeroy, à Moret[2], étaient tous à cheval.

Mme de Grignan était déjà installée dans sa chaise de poste avec Mlle de Montgobert.

Mme de Sévigné se tenait à la portière de la chaise, couvant de ses yeux mouillés de larmes la

1. Faire *médianoche*, c'était souper à minuit, après avoir joué à l'*hombre*, à l'*hoc* ou à la *bassette*. La mode de faire médianoche fut introduite en France par la reine Marie de Médicis.

2. Moret, petite ville fort ancienne à deux lieues de Fontainebleau.

Digitized by Google

chère enfant qui allait lui échapper encore. Elle adressait à voix basse à cette idole de son cœur ses dernières prières et ses plus secrètes recommandations. Parfois la main que Mme de Grignan avait abandonnée à sa mère se fourvoyait sur les lèvres de celle-ci et était tout aussitôt baignée des pleurs de la marquise, humides et précieux commentaires de ses sollicitudes maternelles.

Mme de Coulanges, après avcir embrassé ses deux cousines, était montée dans l'équipage envoyé au-devant d'elle par Mme de la Trousse.

Cependant les chevaux piaffaient, les postillons essayaient timidement la mèche de leurs fouets glapissants, les palefreniers faisaient tinter les sonnettes[1] des porteurs pour s'assurer de leur sonorité, et la légion de serviteurs et de marmitons du *Lion-d'Or* groupés sur les seuils de l'auberge et ayant à leur tête l'honorable maître Bouvillon et sa femme, préludaient aux ultimes révérences du départ général.

Les cavaliers entourèrent la chaise de Mme la gouvernante de Provence et lui firent collectivement leurs adieux. Ils allèrent ensuite à la voiture de

1. On appelle *porteur* le cheval que monte le postillon. Au dix-septième siècle, les personnes de qualité avaient le privilége de faire placer un collier de grelots et de sonnettes au cou de ce cheval. Cet usage était déjà tombé en désuétude au dix-huitième siècle.

Mme de Coulanges, mais cette fois ils défilèrent un à un et formulèrent à voix basse leurs vœux de bon voyage. M. de Brancas — à tout seigneur tout honneur — tenait la tête de l'escadron.

Aux souhaits chaleureusement exprimés de M. de Brancas, qui n'était nullement *distrait* en ce moment, Mme de Coulanges répondit :

« Adieu, mon cher Brancas. L'absence me sera aussi pénible qu'à vous-même; comptez que j'abrégerai mon séjour là-bas autant qu'il me sera possible. »

A M. de la Trousse elle dit :

« J'espère que les plaisirs du *médianoche* ne vous feront pas oublier que vous avez une visiteuse à Nemours. »

Au comte de Rochester :

« Je vous défends, cher comte, de partir pour l'Angleterre avant mon retour; le roi Charles n'a pas besoin de vous[1], et on ne fait bien des vers, même anglais, qu'à Paris. »

Au chevalier de Luceville :

« Bonsoir, mon cher chevalier; nous nous reverrons à Saint-Germain[2], et vous me donnerez ma

1. Charles II, roi d'Angleterre. Il avait exilé le comte de Rochester pour une satire dirigée contre une de ses maîtresses.

2. La ville de Saint-Germain était alors la garnison de la première compagnie de mousquetaires (mousquetaires gris).

Digitized by Google

revanche de la partie de lansquenet que vous m'avez fait perdre. »

A M. de Corbinelli :

« M. de Corbinelli, je n'oublierai pas l'explication que vous avez eu la bonté de me donner du troisième chapitre de l'Apocalypse, et je méditerai sérieusement le passage des vieillards et des quatre animaux[1]. A bientôt les sauterelles, monsieur de Corbinelli, et bonne nuit. »

Six heures sonnèrent et donnèrent le signal de l'ébranlement général.

Mme de Sévigné s'arracha des bras de sa chère fille en lui jetant ces paroles à travers des sanglots :

« Enfin, ma fille, me voilà réduite à faire mes délices de vos lettres.... Écrivez-moi, ma belle, écrivez-moi sans cesse!... C'est ma vie. »

Et, à bout de force et de larmes, Mme de Sévigné, la main sur ses yeux comme pour dérober à ses amis les traces de ses derniers pleurs, se précipita plutôt qu'elle ne monta dans sa voiture, où M. de Coulanges l'avait précédée de quelques instants.

Les fouets sifflent, les postillons jurent, les chevaux hennissent, les roues des équipages font grin-

1. M. de Corbinelli avait tenté d'éclaircir l'Apocalypse, et il initiait même les dames aux découvertes qu'il croyait avoir faites dans ce livre sublimement impénétrable, si étudié aussi par Milton. De là vient à M. de Corbinelli le surnom de *Mystique du diable*, que lui donnait Mme de Grignan.

cer le grès de la chaussée, l'escadron de M. de Brancas galope. En peu d'instants, chaise de poste, calèche, voiture et cavaliers disparaissent par quatre voies différentes au milieu d'un nuage de poussière. L'auberge du *Lion-d'Or* et ses alentours reprennent leur calme et leur tranquillité accoutumés. Longtemps encore pourtant après le départ des voyageurs, maître Bouvillon, sa femme et ses serviteurs restent immobiles comme des Termes, émus qu'ils sont de l'éloquence toujours nouvelle de ces périodiques adieux et de l'héroïque constance de cette mère dans une passion que les années ne font qu'accroître.

Autant pour donner une autre direction aux idées de Mme de Sévigné que pour chasser les idées importunes qui viennent malgré lui, et en dépit des explications qui lui ont été données, traverser son esprit, M. de Coulanges dit, après quelques propos préliminaires, à la marquise :

« Vous savez, ma belle cousine, que je ne suis point un capucin. Mais, dans mon âme et conscience, je crois que Mme de Grignan ne pourra peut-être pas, sans inconvénient et sans imprudence, confier l'éducation de ses enfants à Mlle de Montgobert.

— Et pourquoi cela, mon cher cousin ? fit la marquise.

— Il y a des choses, reprit le chansonnier-gentil-

homme, sur lesquelles on ne peut s'exprimer avec toute la liberté désirable. Qu'il vous suffise de savoir, ma belle cousine, que l'étoile de Mlle de Montgobert paraît exercer une terrible influence sur le cœur de beaucoup de gens.

— Rassurez-vous, mon très-pénétrant petit cousin, repartit Mme de Sévigné presque en riant et en essuyant quelques larmes retardataires, rassurez-vous; Mlle de Montgobert est assez sage pour combattre les pernicieuses influences de son étoile, si toutefois la pauvre fille en a une. Et si par fortune elle ne possédait pas l'expérience et la fermeté nécessaires pour vaincre, ma fille est là pour lui servir tout à la fois d'épée et de bouclier.

— Le diable est bien fin, belle cousine, interjeta M. de Coulanges.

— Oui, le diable est bien fin, mon petit cousin; mais la confiance en Dieu et l'amour de la vertu sont encore plus fins que lui, n'en doutez pas. »

Puis, après une pause de quelques secondes :

« Tenez, mon bon petit cousin, dit Mme de Sévigné, je crois, Dieu me pardonne, que vous avez oublié cette maxime, si juste, de notre cher duc de la Rochefoucauld; je veux vous la rappeler : *La pénétration a un air de deviner qui flatte plus notre vanité que toutes les autres qualités de l'esprit.* »

M. de Coulanges baissa la tête.

Et la voiture continua de rouler, emportant dans

Digitized by Google

sa course rapide les soupirs de Mme de Sévigné et les rêveries de M. de Coulanges.

On courait vers Livry[1].

C'était en effet dans cette oasis chrétienne que la marquise allait se réfugier à la suite des assauts cruels de la séparation; c'était là qu'elle allait goûter les ineffables douceurs de la solitude et de la religion, ces immortelles consolatrices des cœurs meurtris, des âmes blessées et des tendresses incomprises.

1. Résidence ordinaire de l'oncle de Mme de Sévigné et de M. de Coulanges, qu'on nommait l'abbé de Coulanges, ou plus habituellement l'abbé de Livry, du nom de cette charmante abbaye.



FONTENELLE

CHEZ MADAME GEOFFRIN

Digitized by Google

FONTENELLE

CHEZ MADAME GEOFFRIN.

« Dieu soit loué! s'écria Piron en voyant passer le convoi de Fontenelle. Dieu soit loué! voilà la première fois que M. de Fontenelle sort de chez lui pour ne pas aller dîner en ville. »

Cette boutade de l'auteur de la métromanie explique toute une partie de la vie matérielle et sociale de l'écrivain spirituel, ingénieux et correct auquel nous devons le joli roman des *Mondes* et l'histoire non moins romanesque des *Oracles*.

Fontenelle, en effet, depuis plus de soixante ans, et il en comptait bien près de cent quand il mourut, n'avait jamais manqué d'aller chaque jour dîner en ville. Ce neveu des deux Corneille — car Bernard le Bovier de Fontenelle était né à Rouen, en 1657, de François le Bovier de Fontenelle, avocat au parlement, et de Marthe Corneille, sœur du grand Cor-

Digitized by Google

neille — avait son couvert mis dans les maisons les plus illustres et les plus opulentes de Paris, et les amphitryons de la noblesse, comme ceux de la robe et de la finance, s'applaudissaient de compter au nombre de leurs commensaux ou de leurs convives habituels un philosophe, un auteur en renom, un conteur agréable qui répandait autour de lui ces fleurs d'atticisme et d'urbanité, liens inestimables et charmants de la société française des deux derniers siècles.

Et ce n'était pas seulement l'esprit qu'on accueillait dans Fontenelle, c'était aussi et surtout l'homme. Peu de savants, dit un de ses biographes contemporains, ont joui d'un aussi grand bonheur et d'une réputation aussi grande que M. de Fontenelle. Il devait ce bonheur à la douceur de son caractère, à la décence de ces mœurs, à la sagesse de sa conduite et aux agréments de son esprit. Les personnes du plus haut rang l'admettaient dans leur familiarité. Il faisait les délices des sociétés; il y portait les qualités les plus aimables, de l'enjouement, de la gaieté, de l'esprit, de la politesse, prenant tout en bonne part, ne parlant jamais en mal de personne et cherchant à faire briller tout le monde. La fortune lui fut presque aussi favorable : né à peu près sans bien, il devint riche pour un homme de lettres, par les bienfaits du roi et par une sage économie; car, sans être avare, il était très-

économe, répétant souvent et pratiquant toujours cette belle maxime « qu'il faut se refuser le superflu et procurer aux autres le nécessaire. »

Fontenelle avait donc l'habitude de ne jamais dîner chez lui, et cette habitude était pour lui une seconde nature. Dès que midi sonnait (on dînait du temps de notre philosophe à une heure), il abandonnait son travail, fermait sa bibliothèque, s'habillait avec le secours de sa vieille gouvernante Hélène, mettait lui-même sa perruque, prenait sa canne et son chapeau, et gagnait d'un pas grave le quartier où il devait dîner. Et comme la maison où demeurait notre philosophe était située rue Saint-Honoré, c'est-à-dire au centre du Paris d'alors, il arrivait que Fontenelle, en bon géomètre qu'il était, opérant ainsi du centre à la circonférence, se trouvait presque toujours à une égale distance des lieux où l'appelaient les doux plaisirs de la bonne chère et de la conversation. Lorsque le temps était pluvieux, Fontenelle se jetait volontiers dans une brouette[1] pour se rendre à sa destination ; mais

1. La brouette était le cabriolet de nos pères. La brouette consistait en une espèce de boîte plus ou moins élégamment décorée et juchée sur deux petites roues. Un homme, ordinairement savoyard ou auvergnat, s'attelait aux brancards et traînait le véhicule que poussait par derrière un polisson appelé en ce temps-là galopin. Une grande personne et un enfant pouvaient tenir à l'aise dans une brouette, dont la *course* était de douze sous. La brouette était la *chaise à porteurs* de la bourgeoisie, ou plutôt elle tenait le milieu entre la chaise aristocratique et le

Digitized by Google

cette légère infraction aux lois de sa locomotion individuelle était fort rare, et il préférait la marche à la transportation la plus rapide et la plus sûre. « Je me sers de ma tête et de mes jambes, disait-il, mais j'ai grand soin de ne jamais pousser le travail de l'une jusqu'à l'épuisement, le travail des autres jusqu'à la fatigue. Je m'en trouve bien. » Et il ajoutait : « L'exercice, et par conséquent les jambes, sont les auxiliaires les plus utiles de l'intelligence humaine. »

De toutes les invitations à jour fixe que Fontenelle avait le soin d'inscrire sur un petit cahier qu'on a trouvé après sa mort, aucune ne lui était plus complétement agréable que celle de Mme Geoffrin.

Pour rien au monde il n'aurait manqué à ces dîners du mercredi dont la réputation était si bien établie en Europe, qu'on demandait dans les cours de Vienne, de Saint-Pétersbourg, de Saint-James, de Berlin, aux jeunes seigneurs qui venaient d'accomplir un long voyage en France : « Avez-vous dîné chez Mme Geoffrin ? »

Et pourtant cette Mme Geoffrin n'était ni une femme de qualité ni même une femme d'esprit ; c'était tout bonnement une bourgeoise, mais une bourgeoise d'un sens exquis, d'une raison droite et

fiacre. Au commencement de ce siècle on voyait encore rouler sur le pavé de Paris plusieurs de ces voitures, transportant à l'église quelques vieilles veuves d'avocats ou quelques décrépités et riches douairières de la finance.

Digitized by Google

austère, d'une bienfaisance pleine de délicatesse et d'à-propos, d'une probité, dans l'acception la plus haute et la plus pure du mot, à toute épreuve. Ces titres-là valaient alors tous les parchemins possibles, et comme la vertu était encore à cette époque en France une grande dignité, Mme Geoffrin marchait de pair avec toutes les noblesses et toutes les illustrations de son temps.

Qui connaît aujourd'hui, où tout s'efface, les mœurs, les traditions, et jusqu'aux renommées les plus nationales des deux derniers siècles? qui connaît aujourd'hui, disons-nous, Mme Geoffrin? Esquissons en peu de lignes le portrait de cette femme, dont les lettres françaises doivent conserver pieusement le souvenir, et qui, sans posséder une beauté comparable à celle d'Aspasie ou de Ninon de Lenclos, sut cependant conquérir dans le monde des lettres, des beaux-arts et de la politique, une influence presque égale à celle qu'exerçait à Athènes la courtisane grecque, et supérieure à celle qu'avait fait peser sur le siècle précédent la maîtresse de Cinq-Mars et du cardinal de Richelieu.

Née en 1699, d'un valet de chambre de Mme la Dauphine, nommé Pierre-François Rodet, elle épousa, à quinze ans, M. Geoffrin, lieutenant-colonel de la milice bourgeoise de Paris et l'un des fondateurs de la manufacture de glaces. Cette union fut ce qu'elle devait être. M. Geoffrin, bourgeois ren-

forcé, administrateur intègre, sujet fidèle, mari plus que complaisant d'une femme dont il aurait pu être le père alors, abandonna à sa très-jeune épouse la direction souveraine de sa maison. Ce fut revêtue de cette dictature conjugale, que Mme Geoffrin apprit, grâce à son esprit d'observation et à ce tact parfait que l'usage du monde ne donne pas toujours, à régner dans un salon sans porter le moindre ombrage à la liberté des opinions, à ménager incessamment, par une affabilité vigilante, le jeu des amours-propres toujours armés dans une assemblée nombreuse composée d'éléments parfois hétérogènes. Mme Geoffrin s'appliqua à acquérir ces deux talents si rares; elle y réussit, et l'on vit avec surprise une jeune femme, dont l'instruction avait été radicalement négligée, dont l'éducation bourgeoise n'avait pas été complète, s'acquitter avec grâce, avec dignité, et presque toujours avec esprit, des fonctions alors multiples de maîtresse de maison. On admira une jeune femme qui, sans avoir jamais hanté la cour et les grandes assemblées imitatrices des pompes de Versailles, saisissait instinctivement toutes les nuances, toutes les superbes coquetteries de cette politesse française qu'on venait saluer et étudier de tous les coins de l'Europe et qui donnait à notre pays une suprématie plus durable et moins enviée que le capricieux éclat des victoires. Mme Geoffrin devint veuve de bonne heure; son vieil époux

lui laissa une fortune assez considérable, mais fort embrouillée par des procès et des liquidations de toutes espèces. La jeune veuve travailla alors, avec une application soutenue, à faire valoir ses droits et ceux de sa fille unique. Après cinq années de luttes Mme Geoffrin sortit enfin triomphante des labyrinthes de la chicane, et ce fut alors qu'elle fonda dans sa maison ces doubles réunions hebdomadaires où tous les hommes illustres par les arts, par les sciences ou par les lettres, par la naissance ou par les dignités publiques briguaient l'honneur d'être admis et recevaient un accueil en rapport avec leur qualité personnelle; car chez Mme Geoffrin la noblesse du cœur et celle de l'esprit était regardée comme la première des noblesses, et son salon était le sanctuaire de cette égalité dont les philosophes commençaient alors à célébrer les avantages, et qui dans l'application, un demi-siècle plus tard, n'eut pour autel que l'abominable échafaud de la place Louis XV.

Or donc, le mercredi 8 janvier 1745, Fontenelle devait dîner chez Mme Geoffrin. La compagnie était nombreuse, et outre les commensaux ordinaires, plusieurs étrangers de distinction se trouvaient parmi les convives. La compagnie était au complet, — moins un seul invité, — et attendait au salon que la maîtresse de céans donnât le signal de passer dans la salle à manger.

La magnifique pendule de Boule qui ornait la cheminée au coin de laquelle Mme Geoffrin était assise dans son grand fauteuil avec ses coiffes de simple linon, sa robe de Perse à ramage et ses mitaines de soie noire, marquait une heure moins trois minutes.

« Il est bientôt une heure, et Fontenelle n'est pas encore arrivé! Lui, toujours si ponctuel, dit Mme Geoffrin d'un air d'inquiétude; par ce temps de froid et de glace, lui serait-il arrivé quelque chose?

— Madame, dit le marquis de Cœuvres, si vous me le permettez, je vais me jeter dans ma voiture, et en quelques tours de roue, je serai chez M. de Fontenelle, que je ramènerai mort ou vif.

— Oh! voilà bien une impétuosité de mousquetaire, répliqua Mme Geoffrin en faisant allusion au corps brillant de la maison du roi où le jeune marquis était brigadier; non, non, cher marquis, je vous sais gré de vôtre offre, mais ne vous dérangez pas. D'ailleurs vous ne connaissez pas M. de Fontenelle: cet homme si doux, si poli, si affectueusement aimable dans un salon, est un ours et un lion de mauvaise humeur dans son logis. Malheur à qui oserait en franchir le seuil sans y être annoncé; et moi-même, ajouta-t-elle en souriant, lorsque je me hasarde à lui faire une visite, je ne trouve pas d'autre moyen de conjurer une mauvaise récep-

tion qu'en le querellant dès que je pose le pied dans son cabinet. »

En ce moment, la pendule sonna une heure.

« Allons, reprit Mme Geoffrin, mettons-nous à table, nous nous passerons de Fontenelle; ici les philosophes, pas plus que les princes, n'ont le droit de se faire attendre. »

Et toute la compagnie suivit Mme Geoffrin, à laquelle Duclos donnait la main, dans la salle splendide où le dîner était servi.

Le potage était à peine dans les assiettes, que Fontenelle parut.

« Ah! vous voilà donc, monsieur le tardif, s'écria la maîtresse du logis.

— Vous pardonnerez, madame, je l'espère, mon inexactitude d'aujourd'hui, répondit le philosophe; vous savez que je ne suis pas coutumier du fait, et ce qui serait un péché mortel pour tout autre, ne peut m'être compté en bonne justice que pour un péché véniel. »

Et en prononçant ces paroles, Fontenelle se débarrassait, entre les mains d'un domestique, de sa canne, de son chapeau et de sa rhingrave, espèce de douillette fort à la mode alors parmi les vieillards.

« C'est bon, c'est bon, je sais bien que vous ne manquerez jamais de bonnes raisons pour vous faire excuser. Allons, asseyez-vous.

— Ma foi, madame, dit l'abbé de Saint-Pierre, dût M. de Fontenelle me reprocher l'indiscrétion que je vais commettre, je veux déclarer ce que j'ai vu de mes propres yeux en venant ici.

« En traversant le pont Neuf, j'ai remarqué un pauvre homme qui traînait une petite charrette; une personne charitable l'aidait en poussant par derrière le frêle véhicule.... et cette personne était.... M. de Fontenelle.

—Est-ce possible, Fontenelle? demanda Mme Geoffrin.

— Mon Dieu, madame, puisque M. de Saint-Pierre a divulgué mon escapade, je ne ferai pas difficulté de reconnaître la vérité de son récit. Voici comment les choses se sont passées. Je sortais de chez moi pour venir ici, et déjà j'avais atteint la rue de la Monnaie, lorsque j'aperçus, à trois pas de moi sur la chaussée, un pauvre diable attelé à une petite voiture chargée d'ustensiles de ménage; je me mis à pousser cette voiture, parce que je compris que mes forces inactives en ce moment pouvaient être employées utilement à aider ce brave homme. Nous étions parvenus, lui tirant, moi poussant, au bas du pont Neuf, en face du couvent des Grands-Augustins, et je me disposais à déserter mon bénévole emploi pour entrer dans la rue Dauphine et arriver ici, lorsque mon pauvre homme, s'arrêtant tout à coup pour essuyer sa figure inondée par la sueur,

malgré le froid piquant qu'il fait aujourd'hui, se retourna vers moi et m'adressa des remercîments si vifs et si chaleureux pour ma coopération efficace selon lui, et cela en termes si simples et si vrais, que j'ai jugé la reconnaissance bien au-dessus du service rendu et que je me suis remis à pousser derechef avec une ardeur nouvelle. Nous sommes enfin parvenus rue du Hurepoix. C'était le but de sa course, et ç'a été le terme de la mienne. Voilà, madame, le motif de ma faute, et la cause unique de mon retard.

« Vous m'excuserez donc, ainsi que la compagnie, je l'espère, et le cadran de votre pendule n'aura donc signalé mon incongruité que pour mieux signaler votre indulgence. Mais j'ai grand'faim, ajouta le philosophe; rien ne donne plus d'appétit qu'une action honnête.

— Non-seulement, mon cher Fontenelle, je vous excuse, répondit Mme Geoffrin, mais encore je vous félicite de votre bonne action, et je crois être l'interprète de tous ces messieurs en vous déclarant que cette leçon de bienfaisance pratique et de charité chrétienne vaut à elle seule tout un gros livre de philosophie et de métaphysique.

— Il eût été à souhaiter, ajouta le sincère et caustique Duclos, que les apôtres de la secte philosophique qui commence à faire tant de bruit aujourd'hui eussent pu contempler un membre de l'Académie

française, le secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, M. de Fontenelle enfin, prêtant un généreux secours à un homme du peuple. Voilà la meilleure manière de prêcher l'égalité et bien préférable à celle qu'on veut inaugurer au milieu des ruines, des massacres et de l'athéisme.

— Voici Duclos sur son trépied, dit Mme Geoffrin, et, si je le laisse faire, il dépassera les plus sombres oracles de Cassandre et les plus lamentables prophéties de Jérémie.

— Non, madame, repartit Duclos, mais j'ai la vue longue et je distingue parfaitement le but que la secte veut atteindre et qu'elle atteindra malheureusement pour la France, si Dieu n'y met ordre. Ils sont là une poignée de petits novateurs qui me forceront d'aller à la messe.

— Allez-y sans y être forcé par le dégoût que vous inspirent certains philosophes, monsieur Duclos, interjeta l'abbé de Saint-Pierre; et si Henri IV disait que Paris valait bien une messe, ajoutons, nous qui faisons profession de la philosophie chrétienne, qu'une messe est l'introduction la plus sublime à la pratique journalière de toutes les vertus humaines.

— Allons, messieurs, dit Mme Geoffrin, de ce ton austèrement enjoué qu'elle savait prendre à propos, laissons ces matières un peu trop sérieuses pour la table, réservons-les pour le salon, et reve-

nons à ces bonnes causeries qui excluent toutes discussions de systèmes et toute amertume de doctrine.

— C'est bien dit, ajouta Fontenelle, et, en effet, les paisibles jouissances de la table ne peuvent s'allier qu'au plaisir d'une conversation facile mélangée de beaucoup de gaieté et d'un peu de liberté. »

L'entretien général changea dès ce moment de direction et de forme, et ne fut plus qu'un tournois où l'esprit, le caractère et l'humeur de chaque convive se déployèrent avec grâce, avec finesse et avec originalité.

A dix heures, selon son invariable habitude, Mme Geoffrin donna à ses invités la clef des champs, c'était son mot. Tout le monde se leva et prit congé de la maîtresse de la maison.

« Vous avez été charmant aujourd'hui, dit Mme Geoffrin à l'abbé de Saint-Pierre.

—Je ne suis qu'un instrument dont vous avez bien joué, repartit spirituellement l'abbé.

—Et vous, Duclos, reprit Mme Geoffrin, sauf votre accent parfois un peu trop celtique, vous pensez et vous parlez droit.

— Je ne suis qu'une espèce de paysan du Danube, madame, riposta Duclos, et qui me reçoit doit se disposer à n'entendre que des vérités sans alliage. Ma sincérité fait quelquefois tort à ma politesse, c'est possible; mais je suis Breton, et pour rien au

monde je ne consentirais à effacer de mon style et de mes allures, le cachet de mon pays. »

Mme Geoffrin avait fait quelques pas dans son salon pour reconduire ses hôtes, et elle revenait à son grand fauteuil, lorsqu'elle aperçut Fontenelle.

« Eh ! mon ami, vous n'êtes donc point parti avec les autres? fit-elle.

— Comme vous voyez, madame ; mais arrivé le dernier, j'ai voulu partir aussi le dernier, par compensation.

— Très-bien; rasseyez-vous donc là.

— Point du tout, je n'ai qu'une petite affaire à vous communiquer.

— Je vous écoute, mon ami.

— Madame, je ne vous ai pas tout dit de mon aventure. Le pauvre homme dont j'ai accompagné le déménagement est chargé de famille; il a trois enfants en bas âge, et sa femme, qui l'aide ordinairement dans les travaux de son état, est malade à l'Hôtel-Dieu.

« Faites-moi le plaisir, madame, de le recommander à M. le curé de Saint-Séverin, que vous connaissez, et portez, en attendant, à ce pauvre père de famille les dix louis que voici.

— Mon ami, je m'acquitterai avec zèle de cette double commission, soyez-en persuadé.

— Mon pauvre homme s'appelle Rigaud : il est relieur de son état, et, je crois vous l'avoir dit, il de-

meure rue du Hurepoix, la troisième maison avant le pont Saint-Michel.

— Très-bien, mon cher philosophe.

— Et maintenant, je vous quitte, madame, car il se fait tard, et je crois bien que M. de Saint-Pierre veut me reconduire jusqu'à ma porte. Ah! encore un mot, s'il vous plaît, madame. Ne dites pas à ce pauvre homme le nom de celui qui est assez heureux pour lui venir en aide. Induisez-le à penser que cette petite somme vient de M. le curé de Saint-Séverin. Les bienfaits de l'Église n'humilient jamais, et en passant par vos mains ils seront doublement bénis.

— Vous êtes un excellent homme, s'écria Mme Geoffrin.

—Pas du tout, cela se doit.

— Mais, mon ami, ajouta Mme Geoffrin en prenant les mains de Fontenelle dans les siennes, je ferai tout ce que vous désirez, mais à une condition.

— Laquelle?

— A la condition que vous me pardonnerez.

— Vous pardonner?

— Oui, il y a huit jours, à cette même place, je vous disais en vous mettant le doigt sur le cœur : Mon cher Fontenelle, c'est aussi de la cervelle que vous avez là. Je reconnais, mon ami, que je me suis trompée, et je déclare que vous avez un cœur aussi

délicat aussi bon, aussi ingénieux que votre esprit. Pardonnez-moi donc, mon ami, et embrassez-moi.»

Le philosophe embrassa Mme Geoffrin et lui dit en souriant :

« Si j'étais le vieux marquis de Saint-Aulaire, je vous dirais dans un joli madrigal de porter souvent de pareils jugements pour les casser ainsi. Mais j'ai toujours été plus philosophe que poëte, mais je parle non à la duchesse du Maine, mais à Mme Geoffrin. Chère et solide amie! vous m'aviez mal jugé. Puissent mes biographes, après s'être trompés comme vous sur mon compte, comme vous aussi se rétracter : la postérité me connaîtra mieux que mes contemporains. Mais bonsoir, bonsoir, cette journée sera bien précieuse à mon souvenir, puisque, commencée sous les auspices de l'humanité, elle va finir avec les rêves d'un homme de bien[1]. »

Personne n'était plus digne que Mme Geoffrin d'une telle mission, car elle était elle-même la bienfaisance incarnée, et sa bourse était inépuisable pour tous les genres d'infortunes. Aussi, lorsque près de trente ans après, Fontenelle l'eut nommé

1. L'abbé de Saint-Pierre avait fait un grand nombre de plans pour améliorer le sort des peuples. Le vieux cardinal de Fleury, premier ministre de Louis XV, appelait les plans, la plupart impraticables, de l'abbé de Saint-Pierre, *les rêves d'un homme de bien*.

Digitized by Google

par son testament sa légataire universelle, à l'exclusion des neveux et nièces du grand Corneille, l'opinion pardonna volontiers à Mme Geoffrin le gain d'un procès qui réduisait au plus grand dénûment la famille du Sophocle de la France.

On lui pardonna bien mieux lorsqu'on la vit s'inscrire pour une somme considérable à l'édition complète des œuvres du grand Corneille, qui devait être consacrée, sous les auspices de Voltaire, à l'établissement de la nièce de l'auteur du *Cid* et de *Polyeucte*.

Nous l'avons dit, Mme Geoffrin n'était remarquable ni par sa beauté ni par son génie. Ses traits étaient vulgaires et son visage n'était pas doué des charmantes distinctions des Sévigné, des la Suze et des d'Aubigné; son esprit avait peu d'étendue, et le succès de ses saillies était plutôt dû à la brusquerie de son geste et au timbre quelque peu rauque de sa voix qu'à l'originalité de la pensée et aux agréments de la forme. Mais Mme Geoffrin avait une raison perfectionnée, et cette raison lui fournissait des appréciations équitables, des jugements sains, des initiatives généreuses en toutes choses. Ces qualités de l'intelligence étaient couronnées par les vertus du cœur, qui l'emportent de beaucoup sur les richesses de l'esprit, et faisaient de Mme Geoffrin un type à part, une héroïne de bon sens, de dévouement et de bienfaisance. Enfin cette femme illustre

a mérité, selon nous, l'éloge flatteur que l'abbé Delille a fait d'elle dans son poëme de la *Conversation :*

J'ai vu la célèbre Geoffrin,
D'un choix de vieux amis aimable présidente,
Et quelquefois utile confidente.
Son zèle généreux de leurs besoins discrets
Souvent à leur profit surprenait les secrets;
Pour elle une bonne œuvre était une conquête,
Les pauvres des amis, leur bonheur une fête;
Son luxe des bienfaits, la vertu son pouvoir;
Son esprit le bon sens, la raison son savoir.

Ce portrait n'est pas fait à la manière de Rubens ou de Van-Dyck, mais, à défaut de brillantes couleurs, on sent qu'il a celle de la vérité. L'abbé Delille a honoré la femme qui voulut être sa bienfaitrice, et s'est honoré lui-même en lui payant le tribut de sa reconnaissance. Cette dernière vertu est si rare aujourd'hui, que le panégyriste mériterait un panégyrique, mais en meilleurs vers que ceux qu'il a dédiés à Mme Geoffrin.



Digitized by Google

LA GIRALDA

OU

TRENTE HEURES DE CONSPIRATION A SÉVILLE

Digitized by Google

Digitized by Google

LA GIRALDA

OU

TRENTE HEURES DE CONSPIRATION A SÉVILLE.

I

L'Alcazar.

Une horrible explosion mettait en émoi, le 8 septembre 1703, la ville capitale de l'Andalousie.

Il était plus de minuit; mais au long cliquetis des vitres qui se brisaient en tombant, au sourd mugissement des poutres qui chancelaient sur les murs ébranlés, au lugubre son des cloches qui se choquaient dans leur cage de granit, toute la population de Séville se réveilla en sursaut, les boutiques se rouvrirent, et les citoyens, pâles et tremblants, errèrent comme des larves dans les rues,

Digitized by Google

sur les places publiques et sous les portiques de cette cité qui s'était endormie la veille aux soupirs des guitares, aux parfums des fleurs, à la brise embaumée du Guadalquivir.

On s'accostait sans se connaître, on s'interrogeait sans se comprendre. Les grandes épouvantes ont cela de bon qu'elles rappellent l'homme au sentiment de la concorde et de l'égalité. La peste, l'incendie, la famine, la guerre, tous ces terribles fléaux qui viennent de la colère de Dieu ou de la méchanceté des hommes, promènent bien mieux que les révolutions les plus sanglantes le niveau de l'égalité sur le front des mortels. En face d'un péril imminent, d'une destruction prochaine, les inégalités sociales disparaissent : il n'y a plus ni grands seigneurs ni bourgeois, ni artisans ni propriétaires, ni valets ni maîtres ; il n'y a plus que des hommes qui courbent la tête, en tremblant, sous le fouet d'Attila, sous la faux de la mort, sous la verge fulgurante de ce Dieu dont on prend à tâche de lasser la miséricorde et de calomnier les bienfaits.

Mille bruits contradictoires circulaient dans cette foule haletante et crédule, car la peur est la mère de la crédulité.

« C'est un tremblement de terre, disaient les uns ; Séville va périr comme Suze, Ecbatane et Babylone.

— Non, répondaient quelques raisonneurs, ce

n'est point un tremblement de terre ; c'est une explosion, une chute de grand édifice peut-être.

— L'Alcazar s'est sans doute écroulé, ajoutèrent quelques bourgeois, ravis de n'avoir à déplorer dans ce cas que la ruine d'une merveille architecturale.

— Où retrouverons-nous alors les ossements de ces quatorze rois [1] maures qui dorment si paisiblement dans leurs cercueils de marbre et de porphyre ? repartirent alors quelques étudiants, beaux esprits, que la jeunesse préservait de la frayeur générale.

— C'est la Caza de Pilatos [2] qui vient peut-être de faire la révérence.

— Ou les Canos de Carmona [3] !

— Ou la Giralda ! » clamèrent plusieurs voix.

A ces mots, la Giralda ! vous eussiez vu toutes ces têtes consternées, tous ces visages abattus, tous ces fronts penchés vers la terre se relever avec une indéfinissable anxiété ; car la Giralda, c'est le palla-

1. Si la tradition est vraie, quatorze rois ou fils de rois de Séville reposent dans les souterrains à peu près inexplorés de l'Alcazar.

2. On appelle la Casa de Pilatos le superbe palais des ducs de Medina-Cœli.

3. Les Canos de Carmona ne sont autre chose que le merveilleux aqueduc construit par les Romains, et pieusement et habilement restauré par les Maures. On peut dire que l'œuvre du peuple-roi a été dignement vengée des outrages du temps par le peuple-guerrier, poëte, artiste, philosophe et savant qui a régné avec tant d'éclat sur le tiers de l'Europe.

dium de Séville: c'est sa gloire, son amour, son plaisir et son orgueil.

La Giralda n'avait point bougé; elle régnait là debout, de toute sa prodigieuse hauteur, sur cet amas de maisons mauresques, de monuments splendides, de masures catholiques qu'on appelle Séville la galante, la belle, la désirable.

Bien plus, un magnifique clair de lune répandait sur la Giralda ses teintes mystérieuses et douces, et l'enveloppait d'une robe d'albâtre comme celle des archanges. A l'aide de cette mélancolique lumière, on distinguait parfaitement les plus mignonnes ciselures de l'édifice sacré, et les pâles rayons de cette lune de septembre, en filtrant à travers les rinceaux délicats de la Giralda, en s'épanouissant sur les surfaces omnicolores des verrières, en se reflétant sur les gracieux contours des nervures et des colonnettes, imprimaient un nouveau charme à l'ensemble vénérable de l'antique cathédrale, vaisseau sublime et vainqueur de tant de siècles dont la Giralda semblait être tout à la fois le grand mât, l'ancre et le gouvernail.

En contemplant leur radieuse Giralda toujours impassible entre les orages du ciel et les orages de la terre, les habitants de Séville se rassuraient peu à peu. Un régiment au milieu des feux qui le déciment, des charges de cavalerie qui l'obsèdent, ne perd point courage tant qu'il voit au centre de son

carré menacé le glorieux drapeau qui lui rappelle et les vieux périls et les vieux martyres de la foi militaire, et la patrie absente. La Giralda était, nous l'avons dit, le drapeau des Sévillans; elle ÉTAIT!! ses banderoles de pierre, ses saints agenouillés, ses vierges immobiles, ses chérubins en extase; ses anges prosternés dominaient encore la ville et l'Andalousie tout entière.

Séville ne devait point périr, quand bien même tous les chariots de l'Égyptien, franchisseur imprudent de la mer Rouge, se seraient arrêtés sur le rivage du Guadalquivir; quand bien même les innombrables armées de Nabuchodonosor seraient venues camper à sa porte; quand bien même l'épée de Sennachérib lui-même aurait heurté de son pommeau assyrien la poterne de son dernier bastion.

Les Sévillans n'avaient plus peur.

Les habitués de l'Alcazar n'avaient pas eu peur du tout.

Disons ce que c'était que l'Alcazar.

L'Alcazar est l'ancien palais des rois maures de Séville; c'est un édifice qui, en nul endroit de l'Europe, et même de l'Espagne, n'avait point de rival; il ne ressemble, en effet, ni à l'Alhambra de Grenade, ni au palais des rois maures de Cordoue, bien que l'architecture soit la même quant à l'ensemble des ornements et du style; mais la disposition des bâtiments est différente.

Dégradé par l'ignorance des hommes et par le ravage des siècles, ce palais n'exciterait ni l'étonnement ni l'admiration du vulgaire, malgré les charmantes reliques de sa splendeur passée, si ses jardins bizarrement dessinés, si ses ombrages séculaires, si ses eaux jaillissantes ne dotaient d'une jeunesse éternelle les épaves de marbre, de jaspe et de porphyre, qui dorment sous le sable d'or de ses allées pittoresques, et n'en faisaient une des promenades les plus singulières du monde et des plus attrayantes de l'Andalousie, qui n'est elle-même qu'une vaste et délicieuse promenade.

Sous le règne de Charles II, roi d'Espagne, l'Alcazar fut non pas restauré, mais rendu abordable à cette foule d'étrangers et de nationaux qui venaient à Séville pour contempler les somptueux monuments à la tête desquels la renommée plaçait la Giralda et l'Alcazar. La culture et l'entretien des jardins furent confiés à des jardiniers habiles, et Charles II poussa la munificence jusqu'à donner vingt mille ducats de sa cassette pour orner de statues cet Éden mauresque et pour remplacer les bassins, les fontaines et les réservoirs qui avaient été détruits. On commit au gouvernement de ce château de fées un vieil officier des gardes wallonnes, et on permit à ce gouverneur de se créer un revenu considérable, en ouvrant quelques salles du

palais et les jardins, moyennant une faible redevance mensuelle, à tous les hommes de loisirs, nobles ou roturiers — mais existe-t-il des roturiers en Espagne? — qui voudraient jouir à toute heure du jour et de la nuit des fraîcheurs aromatiques, des souvenirs charmants de ce palais sans pompe et sans rois, mais non sans gloire!

En peu d'années, l'Alcazar devint le rendez-vous obligé de la jeune noblesse de Séville. On y soupait comme à Saint-Germain; on y faisait médianoche comme à Meudon et comme à Chantilly; peut-être aussi, car l'amour se glisse dans toutes les charmilles, la galanterie y régnait-elle aussi bien que dans les bosquets de Versailles et sous les portiques de Trianon. Ce qu'il y a de certain, c'est que le vieil officier wallon fit sa fortune dans l'Alcazar, et qu'il légua à son fils, avec la survivance de son emploi, le secret très-productif de changer en flots d'or les flots pourprés de xérès et de malaga, et d'évoquer les ombres légères des almées et des magiciens de la cour mauresque au son magnétique des dés, de la bassette, du tric-trac et du pharaon. En trois mots, on soupait, on jouait et on aimait à l'Alcazar, avec privilége du roi.

La furieuse explosion fit bondir simultanément les joueurs sur leurs siéges, les dés sur les échiquiers, les baisers sur le cou de cygne des almées, les coupes sur leurs plateaux de cristal. Joueurs et

Digitized by Google

amoureux, convives et buveurs se regardèrent un instant en silence.

« Voilà un magasin à poudres qui saute ! dit flegmatiquement un cavalier entre deux âges, qu'une tenue martiale et plus encore une large balafre sur le visage signalaient comme officier à la demi-paye.

— Vous croyez, don Joseph de Mendoze ? dit un jeune homme vêtu avec une exquise recherche et dont le manteau était orné de la croix de chevalier d'Alcantara.

— J'en suis sûr, repartit l'officier, et à la direction du vent, je gagerais que c'est la poudrière de la Sagra, près l'hôpital de ce nom, qui a sauté.

— C'est une gentillesse française, reprit le jeune chevalier d'Alcantara, le glorieux Philippe V, petit-fils du très-glorieux roi Louis XIV, nous octroie des feux d'artifice à sa manière.

— Je pense, moi, que l'archiduc, ou plutôt la faction qui l'a adopté pour chef, est beaucoup plus capable d'une pareille action que le roi Philippe V et la France, dit un cavalier que, à la fierté de sa prestance et à la coupe de son manteau, on reconnaissait pour Castillan.

— Il paraît, répliqua ironiquement le chevalier d'Alcantara en attachant sur le Castillan un regard dédaigneux, que le seigneur don Luis d'Almeida professe pour Philippe V une estime profonde. Il

l'invoque à tout propos, le loue à toute occasion.... Et tenez, mes amis, cette idolâtrie va si loin chez lui que tous les doublons qu'il tire de sa bourse sont à l'effigie du nouveau roi; nous jouons, nous, avec des ducats et des pistoles à l'effigie de Philippe II, de Philippe IV, de Charles II.... »

En faisant cette remarque offensante, le jeune chevalier montrait, du bout de sa canne d'ivoire, les pièces d'or neuves et brillantes que don Luis avait mises en circulation sur le tapis vert de la bassette.

« Et quelle conséquence tirez-vous de là, seigneur don Pèdre de la Gova? repartit don Luis avec une feinte tranquillité.

— La conséquence que j'en tire, et que tout le monde tirera comme moi, repartit don Pèdre, c'est que vos relations avec les ministres de Philippe V vous procurent de fréquents échantillons de monnaies qu'on frappe pour le service de ce prince, et que....

— N'ajoutez pas un mot de plus, don Pèdre, interrompit le Castillan, ou, par la croix que vous portez sur votre pourpoint, je ne vous laisserai pas le temps de sortir votre épée du fourreau. Vous n'êtes qu'un enfant et vous ne méritez pas la mort, mais une leçon que je me charge de vous donner.

— S'il me plaît de la recevoir! fit arrogamment le chevalier d'Alcantara; un homme de ma race n'est

point tenu de croiser son épée avec le premier venu qui s'intitule gentilhomme.

— Tu la croiseras malgré toi, s'écria don Luis en jetant son gant au visage de don Pèdre de la Gova. Je voudrais avoir pitié de toi, ton insolence refoule la compassion dans mon âme.... Marche! marche!

— Messieurs, dit en se levant don Pèdre, je veux vous faire juges; ce cavalier castillan, arrivé à Séville depuis peu de jours, peut-il me contraindre à mesurer son épée contre la mienne?

— Oui, parce que vous l'avez insulté, fit don Joseph de Mendoze.

— C'est un agent de Philippe V....

— Dites un serviteur de Philippe V, votre roi légitime et le mien[1], interrompit vivement don

1. On sait que Charles II, roi d'Espagne, légua, par son testament, le trône au duc d'Anjou, petit-fils de Louis XIV, qui y avait, du reste, des droits incontestables par le chef de son aïeule. L'avénement du jeune prince français à la couronne fut salué par les acclamations unanimes du peuple espagnol. Mais Guillaume III, roi d'Angleterre, toujours dirigé par la haine qu'il portait à la France et à son roi, parvint, par ses intrigues, et à l'aide de l'or britannique et hollandais, qu'il répandait à pleines mains, à former une coalition contre le nouveau roi d'Espagne, et lui donna pour compétiteur l'archiduc Charles, neveu de la femme de Charles III et second fils de l'empereur d'Allemagne. Cette guerre de la Succession appauvrit la France et l'Espagne et fit couler des torrents de sang. Mais Guillaume assouvissait sa haine, et l'Angleterre profita, comme toujours, des malheurs de l'Europe pour étendre son influence et son commerce. L'héroïsme et la fidélité du peuple espagnol triomphèrent enfin de la poli-

Digitized by Google

Luis; et vous, don Pèdre, quel rôle jouez-vous à Séville? celui d'un factieux, peut-être d'un espion de l'archiduc!... »

Don Pèdre de la Gova fit un geste menaçant.

« Oh! épargnez-nous ces airs de matamore irrité, reprit don Luis; ils ne font peur à personne ici. Oui, continua-t-il avec véhémence, vous êtes un factieux et un traître.

« Cette explosion terrible qui vient à l'instant de mettre sans doute toute la ville en alarme, cet odieux attentat contre la sécurité et la vie des citoyens, c'est vous et vos pareils qui en êtes les auteurs! En vain vous voulez rejeter cette abominable action sur les amis et fidèles sujets de Philippe V; c'est vous, vous don Pèdre de la Gova, qui avez payé les incendiaires et qui les payeriez encore si l'épée d'un honnête homme ne venait pas trancher d'un seul coup vos trames criminelles et une vie fatale à la patrie.

— Oh! c'en est trop! s'écrie don Pèdre l'épée à la main; c'en est trop, je vais t'apprendre, valet de Philippe V, à mieux préciser tes accusations.

— Ta fureur et la rougeur qui couvre ton front, don Pèdre, parlent plus haut encore que mes paroles. Viens! viens! que Dieu décide entre l'épée

tique de la Grande-Bretagne, et Philippe V fut reconnu, par le traité d'Utrecht, roi d'Espagne et des Indes par toutes les puissances de l'Europe.

d'un loyal gentilhomme et celle d'un vil conspirateur. »

Dans leur impatience d'en venir aux mains, les deux champions renversèrent les tables et les siéges qui les séparaient. Bientôt l'or, les cristaux brisés, les bougies, les flacons, les amphores, roulèrent sur le parquet de cèdre de l'Alcazar, avec des flots de vin de Chypre et de Madère.

Ce fut sur ces débris glissants que don Luis d'Almeida et le chevalier d'Alcantara se joignirent et croisèrent leurs épées entre deux haies de spectateurs, que le bruit de la querelle avait attirés du jardin et des chambres dédiées au plaisir de l'Alcazar.

Cependant on entendait au loin le bruissement de la foule; et les petits oiseaux, hôtes babillards des orangers voisins, troublés dans leur sommeil, commençaient à fredonner leur hymne matinal.



Digitized by Google

II

Balthazar.

La lutte ne dura pas longtemps ; don Pèdre de la Gova, atteint en pleine poitrine par l'épée de son adversaire, tomba lourdement sur le plancher, donnant à peine quelque signe de vie.

« Fuyez ! fuyez ! seigneur cavalier, dit tout bas à don Luis une jeune femme qui s'était constamment tenue auprès de lui pendant le combat ; oui, fuyez, au nom du ciel ! Ce seigneur, que vous venez sans doute de tuer, appartient à la famille du duc de Médina-Cœli, et vous avez tout à redouter de leur vengeance ! »

Le Castillan ne se pressait pas d'obtempérer à cet avis si généreusement offert, lorsque l'officier don Joseph de Mendoze, profitant du tumulte qu'occa-

Digitized by Google

sionnaient dans la salle, les premiers soins que l'on prodiguait au blessé, le prit par le bras :

« Venez avec moi, seigneur don Luis, lui dit-il, et confiez-vous à un soldat comme vous. Je n'ai point l'honneur de vous connaître, mais entre gens de cœur, la connaissance est bientôt faite. Venez. »

Et ils descendirent rapidement dans le jardin.

Les jardins de l'Alcazar sont un labyrinthe inextricable.

Les méandres de cet Éden, où croissent et se confondent les branches du citronnier, du chêne, de l'oranger, du sycomore, de l'orme et du palmier, sont infinis. Le fil d'Ariane pourrait à peine suffire à en suivre les bizarres contours, les sites imprévus, les mystérieuses solitudes.

Don Joseph conduisit le Castillan dans l'une de ces allées les plus reculées.

« Seigneur cavalier, lui dit-il, vous ne pouviez avoir une plus fâcheuse affaire à Séville. Votre malheureux adversaire est uni pas les liens du sang à l'illustre maison de Medina-Cœli....

— Je le sais, repartit don Luis.

— On dit même, poursuivit Mendoze, que don Pèdre de la Gova est le fils naturel du duc.

— Que m'importe ! fit le Castillan ; ne m'a-t-il pas grossièrement outragé ? N'ai-je pas opposé d'abord à son inconcevable insolence beaucoup de calme et de modération ?

— D'accord.

— Au lieu d'agir noblement et suivant les usages adoptés par les gentilshommes de toute la chrétienté, ne s'est-il pas jeté sur moi comme une bête féroce?

« A-t-il appelé des témoins, laissé régler les conditions du combat? Nullement. En pareil cas, la défense de l'attaqué est légitime, le meurtre est excusable.

« Si je l'ai tué, c'est un malheur; mais je n'aurais pas la force de m'en repentir.

— Je suis loin de vous donner tort, seigneur cavalier, et ce n'est point pour vous adresser des remontrances dans le goût de Sénèque que je vous ai amené dans cette allée solitaire; c'est pour vous arracher à un péril imminent. Oui, don Luis, vous l'avez deviné : le jeune étourdi auquel vous venez de faire si cruellement expier ses fanfaronnades est à Séville le chef du parti allemand. Je ne prétends pas dire qu'il ait trempé directement ou indirectement dans la catastrophe de cette nuit; mais je dis, et j'en ai la certitude, que l'archiduc Charles n'a pas de partisan plus dévoué, le roi Guillaume d'émissaire plus aveuglément soumis à sa politique. Voici donc quelle est votre situation : vous allez avoir contre vous les adhérents connus et cachés de l'archiduc, les amis du roi Guillaume et de l'alliance anglaise, et enfin les membres presque tous puissants de la famille Medina-Cœli. Vingt poignards

vous menacent, et il faut songer à votre sûreté, moins encore dans l'intérêt de votre personne que dans celui de la cause auguste dont je suppose que vous êtes l'un des plus habiles et des plus nécessaires soutiens.

— Je vous remercie, seigneur cavalier, répondit don Luis, de votre sollicitude et de vos bons conseils; mais je ne puis tirer aucun profit de l'une, et je suis hors d'état de mettre en pratique les autres.

« Depuis un mois à peine à Séville, je n'y connais personne, et, à moins de passer les nuits à la belle étoile comme l'incomparable don Quichotte de la Manche, je ne puis quitter l'hôtellerie où j'ai fait élection de domicile pendant mon séjour dans la capitale de l'Andalousie.

— Je ne vous offrirai pas un gîte dans ma maison, car vous y seriez bientôt découvert, reprit don Joseph; mais je vais vous en proposer un où vous pourrez défier tous les amis des Medina-Cœli et tous les pensionnaires de l'archiduc et du roi Guillaume, fussent-ils cent mille à Séville.

— Proposez, seigneur cavalier.

— Eh bien! seigneur, c'est la Giralda.

— La Giralda!!! Quoi! la Giralda, la tour de la cathédrale de Séville!

— Elle-même, seigneur cavalier. La Giralda a pour gardien un certain Balthazar, juif converti, qui, répudiant la foi de ses ancêtres, n'a point abandonné

les préceptes d'usure et de rapacité des tribus d'Israël.

« Pour de l'argent, Balthazar fait tout, ou plutôt il ferait tout, depuis le sacrilége jusqu'au meurtre inclusivement. Moyennant une récompense assurée, le gardien de la Giralda vous logera pendant des semaines, des mois et des années entières dans une de ces chambres, ou plutôt dans un de ces nids qui sont attachés aux angles obscurs de la tour.

« Nul autre que Balthazar ne connaît ces repaires aériens; nul autre que lui ne saurait y pénétrer.

« Vous serez là à l'abri d'un coup de main, et les poignards ne pourront pas vous atteindre.

« Mais il n'y a pas un instant à perdre. Venez, seigneur cavalier ; j'entends du bruit autour de nous. Revenus de leur premier effroi, les amis de don Pèdre de Gova vous cherchent peut-être en ce moment.

— Je suis prêt à leur répondre s'ils ne portent que des épées, repartit fièrement le Castillan.

— Et moi aussi, fit don Joseph; mais ils ont pour auxiliaires les alguazils du corrégidor et les stylets de la Sainte-Hermandad. De grâce, venez, seigneur, venez, au nom du roi Philippe V. »

Don Luis se laissa entraîner par Mendoze plutôt qu'il ne le suivit, et le vieil officier qui connaissait sur le bout du doigt la carte des jardins de l'Alcazar, parvint, à force de marches et de contre-mar-

ches habiles, à le faire sortir du palais des rois maures sans être reconnu.

Ils avaient marché en silence. Quand ils furent dans le cœur de la ville, don Luis dit à son compagnon :

« Ce gardien de la Giralda fera peut-être quelque difficulté de recevoir dans son aire d'aigle et de hiboux un étranger ?

— Ne craignez rien, répondit alors don Joseph, Balthazar ne vous fera pas même une question. Cet homme m'a quelques obligations, et, bien que la reconnaissance ne soit pas la vertu favorite des juifs, même des juifs convertis, je dois lui rendre cette justice, qu'il a souvent saisi avec empressement les occasions de m'être agréable. Mais je dois vous donner une idée du personnage avec lequel je vais vous mettre en rapport.

— Vous me ferez plaisir.

— Le seigneur Balthazar est un petit vieillard jaune, chauve, courbé et rechigné. Il compte à peine soixante ans, mais on lui en donnerait quatre-vingts, tant les habitudes sordides de sa race et de lui-même ont déteint sur son corps amaigri par des jeûnes volontaires et par la dessiccante contemplation de l'or. Allègre et joyeux par excès, Balthazar semble pourtant observer les ordonnances de sa nouvelle religion avec une rigoureuse ponctualité. Vous pouvez croire toutefois qu'il n'a pas dépouillé en-

Digitized by Google

tièrement le vieil homme, et qu'il sacrifie en secret au veau d'or.

— Hélas! répliqua don Luis, ce culte-là n'est pas exclusivement réservé aux juifs; je connais bon nombre de vieux chrétiens qui mériteraient qu'on leur brisât les tables de la loi sur la tête, comme fit autrefois Moïse en descendant du mont Sinaï.

— Nous marchons à grands pas, tous tant que nous sommes, juifs, chrétiens et mahométans, à l'idolâtrie, reprit don Joseph : on commence par l'indifférence, on arrive à l'incrédulité absolue, et l'on retombe dans la superstition de l'idolâtrie. C'est la marche de l'esprit humain depuis quarante siècles, et c'est la nôtre....

« Mais, seigneur, un double trait encore pour achever le portrait de l'hôte que vous allez avoir. La famille de Balthazar se compose de deux enfants : une fille de seize à dix-sept ans, un garçon de six à sept.

« La fille, qui s'appelle Inésille, est un miracle de la nature, et sa beauté la faisait regarder, il y a quelques mois encore, comme une des merveilles de Séville; elle ne paraît presque plus aujourd'hui, et l'on attribue cette disparition subite à quelques chagrins d'amour; le garçon, pour compenser la beauté de sa sœur, est idiot, rachitique et louche; c'est une misérable nature qui inspire autant de pitié que de dégoût. Mais, admirez, seigneur cavalier, les bizarreries de l'esprit humain; ce Balthazar, qui se ferait

damner pour la conquête d'un maravédis, ce juif qui sue par tous les pores, la cupidité, la convoitise et l'envie; ce mécréant, cet usurier, ce cancre donnerait toutes ses richesses, tous ses trésors, toutes ses maisons, pour arracher un de ses enfants, je ne dis pas à la mort, mais seulement à la douleur. Balthazar est un père comme il n'y en a pas; et simple et frugal pour lui-même, il achèterait l'empire des Indes, s'il était à vendre, pour satisfaire un caprice de sa fille et surtout de son fils. »

En discourant ainsi, les deux cavaliers étaient arrivés à la porte de la tour célèbre de la cathédrale de Séville.

« Nous voici parvenus au terme de notre course, fit don Joseph; maintenant, seigneur cavalier, avant de heurter à la porte de la Giralda, permettez-moi de vous faire une question qui, dans toute autre circonstance, pourrait vous sembler incivile. Avez-vous de l'argent sur vous? Si le jeu de cette nuit a épuisé votre bourse, laissez-moi vous offrir deux cents pistoles qui vous seront nécessaires dans votre retraite temporaire; car je ne vous cèle pas que Balthazar fait payer au poids de l'or son hospitalité.

— Mille remercîments, seigneur Mendoze, repartit don Luis; j'ai encore sur moi une centaine de ducats, et je pense, avec cette somme, parer aux premiers besoins de ma clôture.... qui ne se prolon-

gera guère, j'ai tout lieu de le croire. D'ailleurs, j'espère que vous viendrez voir le nouveau stylite, et si j'ai besoin de quelque surcroît de doublons, je profiterai de votre offre obligeante.

— Je me fie à votre parole.

— Mais, seigneur cavalier, reprit don Luis, si le motif de ma venue à Séville devait être caché à un don Pèdre de Gova et à ses pareils, il ne doit point rester un mystère pour un brave et loyal gentilhomme tel que vous paraissez être. Apprenez-donc que je me nomme don Luis d'Almeida, que mon père est grand d'Espagne de première classe, et que le désir d'arracher mon pays à la guerre civile m'a fait rompre avec les plaisirs de mon âge et de mon rang pour parcourir toutes les provinces de la monarchie espagnole, tantôt comme soldat, tantôt comme apôtre politique; en un mot, je suis zélador[1].

— Vous ne m'apprenez rien de nouveau, don Luis, et j'avais pénétré et votre mission et l'éclat de

1. Plus de trois mille jeunes gens des premières familles de la Nouvelle et de la Vieille-Castille se rassemblèrent et formèrent, sous le titre de zéladorès, un corps de cavalerie considérable qui parcourait, par détachements, les diverses provinces de l'Espagne, encourageant les partisans de Philippe V, déjouant les quelques tentatives des amis de l'archiduc, et boucliers des villes fidèles, raffermissait le dévouement ou paralysait la tiédeur des provinces travaillées par les intrigues de l'étranger. Les zéladorès firent autant pour l'Espagne que Berwick et Vendôme.

votre race dès votre première visite à l'Alcazar, repartit don Joseph.

« Quant à moi, — car franchise pour franchise, et les hommes de cœur n'ont rien à risquer à être sincères, — je ne puis me vanter d'une origine aussi illustre que la vôtre; mais ma famille est l'une des plus recommandables et des plus anciennes de Valladolid, et le dernier grand inquisiteur était l'oncle de ma mère; cette parenté vous explique le genre de service que j'ai pu rendre au juif Balthazar. Entré jeune au service, je me suis battu en Allemagne et dans les Pays-Bas, et je suis arrivé au grade de capitaine dans le régiment d'Illescas.

« Des blessures graves m'ont engagé à prendre ma retraite depuis cinq ans, et j'ai fixé ma résidence à Séville, parce que le climat de l'Andalousie est aussi favorable aux blessures du corps qu'aux blessures du cœur. Voilà, seigneur cavalier, l'abrégé de mon histoire, que je vous conterai plus au long dans des temps plus heureux et dans des conjonctures plus propices.

— Ainsi, vous êtes Castillan, répliqua don Luis. Je suis doublement heureux de devoir à un compatriote et à un soldat comme moi l'inestimable et précieux service que vous venez de me rendre.

— Malgré mes blessures, reprit don Joseph, mon bras peut encore soutenir le poids d'un mousquet

Digitized by Google

et diriger la lame d'une épée; c'est vous dire, don Luis, que je serai prêt en tout temps à défendre ou à venger mon roi, ma patrie ou mes amis. »

Don Luis tendit la main à son nouvel ami, qui la serra affectueusement.

« Je pense, fit Mendoze, qu'il est temps de faire votre entrée chez Balthazar; j'ai vu rôder autour de nous quelques-unes de ces figures hétéroclites qui ne peuvent appartenir qu'à des alguazils ou à des miquelets; il faut dépister les uns et les autres. »

En achevant ces mots, don Joseph de Mendoze frappa sept coups du pommeau de son épée sur la porte inférieure bordée de lames de fer de la tour.

Au septième coup, un petit vieillard à peine vêtu d'une méchante houppelande de tiretaine de Ségovie vint, armé d'une lanterne, braquer ses yeux verts, chassieux et clignotants, à travers le guichet de la porte.

« Ouvrez à don Joseph de Mendoze, dit le compagnon de don Luis. »

Le petit vieillard se hâta d'engager une clef dans la serrure titanesque, et, après cinq ou six grincements, la lourde porte roula en mugissant sur ses gonds rouillés.

« Seigneur Balthazar, dit alors Mendoze au juif, qui s'inclinait devant lui comme un Iman devant le tombeau de Mahomet, je vous amène un cavalier de

Digitized by Google

mes amis qui a besoin de passer quelques jours dans le giron hospitalier de la Giralda. Je vous le recommande, et je compte sur votre sollicitude habituelle.

— Don Joseph de Mendoze, mon illustre et généreux protecteur, répondit le juif converti, sait bien que ses recommandations sont des ordres pour moi.

— Je n'ai pas d'ordres à vous intimer, seigneur Balthazar, et le titre de protecteur que vous voulez bien me donner ne saurait m'autoriser à exiger....

— Vous pouvez tout exiger de moi, tout, tout, seigneur Joseph de Mendoze, répliqua le juif, et je vous dois tant, que je vous sacrifierais tout.... oui, excepté mes enfants.

— Allons ! puisque vous le voulez absolument, je vous compterai toujours au nombre de mes débiteurs, fit don Joseph ; mais, pour le moment, je ne vous convie qu'à loger sûrement ce gentilhomme.

— Il sera aussi en sûreté ici que dans le ventre de sa mère, reprit le juif, et fût-il issu en droite ligne de Nabuchodonosor, que les douze tribus d'Israël en armes n'arriveraient pas jusqu'à lui pour venger les oppressions que ce tyran leur fit éprouver sur les bords de l'Euphrate. *Super flumina Babylonis!*

— Adieu, ou plutôt bonsoir, don Luis, dit Mendoze, qui laissa à Balthazar le loisir de continuer

Digitized by Google

ses citations bibliques ; je ne viendrai pas vous voir demain dans la crainte de trahir votre refuge, mais après-demain, à l'heure de la sieste, vous me verrez.... peut-être avec de bonnes nouvelles. »

Les deux cavaliers échangèrent une vigoureuse poignée de main, et Balthazar, après s'être incliné de nouveau devant don Joseph de Mendoze, se hâta de refermer à triple tour la porte de cette grande forteresse aérienne qu'on appelle la Giralda.



Digitized by Google

III

La Giralda.

Don Luis d'Almeida, précédé de son guide, monta la rampe intérieure qui conduit au sommet de cette tour fameuse, dont le nom populaire est emprunté à la merveilleuse flèche qui s'élance, radieuse et superbe, de son dôme inimitable[1]. Don Luis et Balthazar étaient à peine parvenus au tiers de la montée, que celui-ci, s'arrêtant devant une petite porte

1 La tour de la cathédrale de Séville a 258 pieds d'élévation. La flèche de la tour (Giralda) n'avait primitivement que 250 pieds de hauteur. L'architecte arabe Geber avait trouvé cette élévation suffisante ; mais, vers la fin du seizième siècle, on la haussa de 100 pieds. La rampe inférieure est si bien ménagée, qu'on y pourrait, dit-on, monter à cheval, ce que personne jusqu'ici n'a probablement pas osé faire. La Foi, figure colossale de bronze doré, surmonte la coupole et fait l'office de girouette ; elle pèse 34 quintaux, et, malgré ce poids énorme, la Giralda, toujours leste et pimpante, tourne au moindre vent.

Digitized by Google

assez semblable, pour la forme, à une écaille de tortue, dit à voix basse :

« Voici la chambre de ma fille, seigneur cavalier; elle n'est qu'à quatre-vingt-dix pieds du sol, mais c'est que j'ai voulu la tenir aussi près de moi qu'il est possible; ma chambre, à moi, est à cent pieds au-dessus de la sienne.

— Je soupçonne, à la manière dont vous parlez, seigneur Balthazar, que vous craignez de réveiller votre fille, repartit don Luis; cette précaution est d'un bon père, elle vous fait honneur.

— Oh ! Inésille ne dort pas, répondit le juif; elle est à matines[1]; car, voyez-vous, seigneur, nous sommes, quoi qu'on en dise, de fervents catholiques, et Inésille, surtout, ne manquerait pas les officices du jour et de la nuit quand on lui donnerait tous les trésors du temple de Salomon.

— C'est très-bien, seigneur Balthazar, et si les préceptes de la religion doivent être observés avec exactitude, c'est surtout par ceux qui trouvent dans l'Église la grotte du prophète Ezéchiel, le pain d'Élie et le vin réparateur des noces de Cana.

— Certainement, certainement, seigneur cavalier, fit le juif en cherchant à masquer, par une obséquieuse grimace, le déplaisir qu'il ressentait de

1. Les matines, dans les cathédrales et collégiales de l'Espagne, se disaient chaque jour de minuit à une heure du matin.
Il en était de même en France avant la révolution de 1789.

voir les noces de Cana mises sur la même ligne que les miracles de l'ancienne loi.

— Et vous avez aussi un fils? demanda don Luis.

— Oui, oui, seigneur cavalier, un pauvre garçon qui est, comme Saül, abandonné parfois de l'esprit de Dieu.

« Hélas! il est bien fragile, ce pauvre enfant; c'est un roseau, c'est une branche de bruyère détachée par le vent d'Égypte. Aussi, je lui laisse faire tout ce qu'il veut. La discipline n'est pas faite pour les indigents d'esprit.

« Mon Benjamin va, vient, sort, entre quand il lui plaît; tout lui est lit pour se reposer dans cette tour, tout lui devient oreiller; il fait souvent du jour la nuit, et de la nuit le jour. Parfois, je le cherche pendant des journées entières dans ce monde de pierres où nous sommes, et quand je le retrouve, je suis si aise de le revoir, que je ne me sens plus la force de le gronder.

— Allons, seigneur Balthazar, vous êtes un brave homme, et cette sollicitude touchante que vous avez pour vos enfants me donne la meilleure opinion de votre caractère. J'espère que nous resterons bons amis, et que mon séjour ici m'aura procuré la connaissance d'un galant homme.

— Votre Seigneurie me fait infiniment d'honneur, et je tâcherai de me rendre de plus en plus digne de l'estime qu'elle voudra bien m'accorder.

Digitized by Google

— En attendant, reprit don Luis en prenant une poignée de pistoles dans la poche de son pourpoint, voilà des arrhes que je vous prie d'accepter pour le logement que je vais occuper. »

Le juif tendit la main, fit une profonde révérence à don Luis, et fourra la somme, sans compter, dans la sordide escarcelle qu'il portait à son côté, comme tous les valets de l'église.

Ils étaient parvenus à cette hauteur, déjà considérable, où une vaste plate-forme sépare la tour proprement dite de la flèche, ou plutôt du jet de pierre qui conduit à la Giralda.

« Voici votre chambre, seigneur cavalier, » fit le juif en ouvrant, avec une symétrie comique, la porte d'une chambre, ou plutôt d'un nid, qui, placée dans un des angles extérieurs de la plate-forme, devait paraître d'en bas de la grosseur d'un œuf de pigeon.

Don Luis sauta bravement dans cette cage, à travers le plancher de laquelle on devait apercevoir les hommes qui passaient sur la place de la cathédrale sous l'apparence de fourmis.

« Vous êtes ici à trois cents pieds de hauteur, fit Balthazar en passant la langue sur ses lèvres minces et décolorées ; c'est l'une de mes plus belles chambres, si ce n'est la plus belle, et ce n'est pas sans raison qu'on l'a surnommée la *perle*. Vous y jouirez d'une vue magnifique, et le grand air vous ouvrira de bonne heure l'appétit. Bonsoir, seigneur cava-

lier, vous devez avoir besoin de repos; je vous laisse donc et je vous recommande à tous les saints protecteurs de cette basilique et de l'Espagne. »

En s'en allant, Balthazar ferma la porte de la chartreuse à double tour.

« Que faites-vous là, seigneur Balthazar; vous m'enfermez?

— Oui, seigneur cavalier, répondit le juif en collant sa bouche contre une fente de la porte pour se faire mieux entendre, c'est une salutaire précaution que je ne manque jamais de prendre depuis qu'un cavalier qui était venu se réfugier dans cette tour se jeta en bas, une belle nuit, de la Giralda dans un accès de somnambulisme. Mais n'ayez pas de crainte, seigneur cavalier, vous êtes ici en bonnes mains, et aux premières lueurs du jour, avant même votre réveil, votre porte sera affranchie de ses verrous. »

Don Luis se paya de cette singulière défaite, et, prenant la bougie jaune que lui avait laissée Balthazar, il fit un rapide inventaire de l'apocalyptique habitation que le sort lui avait donnée.

La *perle*, — c'est ainsi que Balthazar avait nommé ce céleste taudis, — pouvait bien avoir six pieds de long sur quatre de large; construite entièrement en pans de bois, reliés entre eux par des crampons de fer qui la tenaient suspendue dans les airs, le temps avait assoupli ses étais et rendu élastiques ses ferrures, de telle sorte qu'en marchant sur ce

Digitized by Google

parquet débile, don Luis croyait sentir craquer le plancher et éprouver le roulis d'un vaisseau. Une fenêtre qui s'ouvrait en plein sur le parvis, et qui n'était garnie que d'un balcon de fer ciselé, contemporain des derniers rois maures, devait rendre inutile la précaution du juif qui redoutait pour ses locataires des attaques de noctambulisme.

Le balcon dominait de quelques pouces le garde-fou de la plate-forme, et, avec un peu d'audace et beaucoup de sang-froid, le stylite moderne pouvait fort bien d'une enjambée arriver de la fenêtre de la *perle* sur ce garde-fou rongé par les siècles.

L'ameublement de cette chambre était parfaitement analogue à l'usage que le juif converti en faisait habituellement : un mauvais lit, une table, une chaise, et quelques gothiques estampes qui dataient pour le moins du temps de Charles-Quint, où un graveur allemand, du nom de Schmidler, vint s'établir à Séville, composaient le mobilier de la *perle*.

Mais à vingt cinq ans, les objets extérieurs ne font que peu d'impression sur le cœur : d'ailleurs don Luis était fatigué de corps et d'âme par les aventures de la nuit. Sans pousser plus loin ses investigations, il se jeta sur son lit et ne tarda pas à s'endormir de ce bon sommeil dont les poëtes et les prophètes ont fait l'apanage nocturne et constant des innocents et des justes.



Digitized by Google

IV

Une vengeance assouvie.

Le soleil était arrivé à peu près au tiers de sa carrière quand don Luis d'Almeida se réveilla. Il jeta les yeux autour de lui et il s'aperçut aussitôt que le seigneur Balthazar était venu, selon sa promesse, ouvrir la porte de la *perle;* sur la table boiteuse du logis le sagace gouverneur de la tour avait discrètement déposé une olla podrida[1] presque intacte, une bouteille de vin de Xérès, un pain de seigle et un morceau de fromage de chèvre aussi blanc que le lait de cette Amalthée qui eut le rare honneur d'allaiter un dieu et de léguer son nom à la plus illustre des sibylles de Cumes.

1. L'olla podrida est un mets national de l'Espagne, c'est, ainsi que son nom l'indique, une poule cuite (pourrie, mot à mot) avec différents ingrédients, légumes, girofle, safran, etc.

Digitized by Google

Le grand air donne de l'appétit : le zélador, à l'aspect de l'olla podrida et du flacon de xérès, comprit que son estomac avait près de vingt-quatre raisons de désirer de la nourriture : il se leva donc, se mit à table et fit l'un des meilleurs repas qu'il eût faits de sa vie. Puis il sortit de son nid et se promena sur cette plate-forme féerique qui était pour lui une antichambre, un salon et un jardin.

On jouit du haut de cette plate-forme d'un coup d'œil superbe. Séville tout entière vous apparaît là sous vos pieds avec toutes ses splendeurs et toutes ses magnificences, il est vrai que ces magnificences et ces splendeurs sont rendues bien chétives par l'éloignement : la belle capitale de l'Andalousie n'est de là qu'un amas confus de petites maisons qu'on serait tenté de mettre dans sa poche si l'on avait un crochet assez long pour les atteindre ; le fier Guadalquivir semble une espèce de couleuvre qui rampe doucement parmi des orangers nains et des prairies peintes de roses et de lis ; mais on n'en distinguait pas moins, quoiqu'en miniature, les merveilles de la ville flanquée de ses soixante-six tours et de ses douze portes ; on n'admirait pas moins les clochers, dont les dômes scintillaient aux rayons du soleil comme des cuirasses de léviathans; l'Alcazar, l'aqueduc romain, les somptueux édifices modernes surgissaient çà et là dans la brume d'opale et d'éme-

raude qui enveloppe Séville, dont un proverbe espagnol célèbre ainsi l'antique majesté :

Que non a visto Sevilla
Non a visto maravilla.

Puis, au-dessous de lui, le cavalier stylite contemplait cette auguste et imposante cathédrale toute radieuse des chefs-d'œuvres qu'elle enserre dans sa vaste étendue ; mais ses monuments funéraires de marbre et de jaspe, les cinq mille tuyaux de son orgue gigantesque, ses quatre-vingt-deux autels, les trois cents châpes de moire et de brocart dont elle revêt ses chantres aux grandes solennités de l'église, ses aubes de dentelles et ses surplis de batiste, ses tabernacles de lapis-lazuli couverts d'or et d'ivoire, ses ostensoirs chargés d'escarboucles et de pierres précieuses, ses neuf nefs ; toutes ces merveilles architecturales, toutes ces richesses, tous ces métaux travaillés par les ouvriers les plus habiles, ne sont rien en comparaison de ces tableaux des grands maîtres de l'école espagnole qui ornent ses sanctuaires et ses nefs, et qui rehaussent d'un incomparable éclat toutes ces opulences canoniques. Cent tableaux, cent chefs-d'œuvre qui valent chacun un royaume ! que dis-je ? qui valent chacun une étoile du firmament ; car le souffle du génie qui les anime est le souffle de Dieu même.

Et au-dessus de cette arche remarquable, la tour

Digitized by Google

de la Giralda et la Giralda elle-même, qui tourne sans cesse, qui tourne toujours vers les quatre points cardinaux, comme pour annoncer aux hommes la fragilité de leur existence au sein même de l'immortalité de la foi.

Si le regard se porte de là dans l'espace, quel horizon immense! toute l'Andalousie se meut à vos pieds, toutes les routes des sept royaumes de l'Espagne convergent et se croisent vers cette cité illustre qui a donné le jour à Michel Cervantès et qui garde les ossements de Christophe Colomb!

Don Luis était dans le ravissement; son âme, son cœur, ses yeux, voguaient de concert dans ces espaces infinis que les séraphins aux ailes bleues parcourent sans cesse pour porter les ordres de Dieu.

Son extase se serait peut-être prolongée encore, si une limpide et douce voix n'eût fait entendre ces mots à son oreille distraite :

« Seigneur cavalier, vous ne me reconnaissez donc pas? »

Don Luis leva les yeux, et vit devant lui une jeune fille d'une ravissante beauté.

« Vous ne me reconnaissez donc pas? fit-elle en renouvelant sa question.

— J'avoue mon tort, répondit don Luis, je ne vous reconnais pas; mais, à votre beauté, je crois ne pas me tromper en disant que vous êtes la fille du seigneur Balthazar.

— Vous devinez juste, seigneur cavalier. Mais ne vous rappelez-vous donc pas la jeune fille qui, cette nuit, dans l'Alcazar, vous a conseillé de prendre la fuite.

— C'était donc?...

— Moi-même.

— Et votre père qui me disait que vous assistiez aux matines!

— Oui, aux matines non de l'église, mais du démon et de la vengeance, répondit la juive en accompagnant ces paroles d'un amer sourire.

— Je ne comprends pas.

— Je vais vous mettre au fait en deux mots, reprit Inésille. Mais les instants sont précieux pour moi, seigneur cavalier, et je ne voudrais pas que mon père me surprît avec vous; entrons dans votre chambre.

— Je n'aurais pas osé vous le proposer.

— Pourquoi? parce que nous sommes jeunes tous les deux? mais j'ai à la jarretière un bijou qui saurait me faire respecter. D'ailleurs mon frère vient de se glisser dans votre chambre, et il y dort sans doute. »

Ils entrèrent dans la chambre, et, le premier objet qui s'offrit à leurs yeux fut l'idiot qui s'était étendu sur le plancher et qui dormait d'un profond sommeil.

Don Luis voulut le placer sur son lit pour qu'il y fit son somme plus commodément.

Digitized by Google

« Laissez-le où il est, seigneur cavalier, dit Inésille, ne troublez pas le sommeil du pauvre idiot, même pour lui faire du bien. Hélas! il songe peut-être en ce moment que la miséricorde de Dieu s'est étendue sur lui et qu'il jouit d'une raison semblable à celle des autres hommes.... Des autres hommes? est-il bien sûr que les hommes soient doués de raison, quand on les voit déshonorer une femme pour un sourire d'amour; pour un mot, trahir Dieu, et la patrie pour un trésor, pour un titre, pour des hochets!!! »

Don Luis contemplait cette fille avec délice, il l'écoutait parler avec ravissement; de l'extase des œuvres de l'homme, il était tombé dans l'extase des œuvres de Dieu : la Giralda s'oubliait devant cette fille israélite qui avait, dans les cils arqués de ses yeux noirs, dans les narines orgueilleusement gonflées de son nez samaritain, dans l'expression voluptueusement fière de ses traits, dans son vaillant maintien, quelque chose d'héroïque, qui rappelait tout à la fois, Dina, Judith et Débora.

« Écoutez-moi, fit Inésille, en s'asseyant lestement sur le lit, et en invitant d'un geste impérieux don Luis à s'asseoir sur une chaise; ce que j'ai à vous dire va me coûter beaucoup, chaque syllabe pèsera en passant sur mes lèvres, plus que le chapeau de plomb de la Giralda, mais il faut que cela soit dit, dussé-je me passer ensuite dans la bouche

les charbons ardents qui ont purifié celle du prophète Isaïe.... Seigneur cavalier, reprit Inésille, après un silence de quelques instants, j'ai été séduite et déshonorée par l'homme que vous avez mortellement blessé, cette nuit, par don Pèdre de Gova.

— Est-il possible ? exclama don Luis.

— Après m'avoir déshonorée, il m'a abandonnée, reprit la fille du juif; et lorsque, les mains jointes, les yeux noyés de larmes, je me suis prosternée à ses pieds, non pour tâcher de rassembler les épaves de mon honneur, mais pour solliciter cet homme de me rendre les preuves écrites de ma honte, les lettres que ma naïve tendresse adressait à sa fallacieuse passion.... il m'a repoussée, il m'a fait chasser par ses valets comme une vile courtisane, comme une infâme aventurière. C'est alors que je jurai de me venger à tout prix, c'est alors que je formai le dessein d'aller chaque nuit errer, sous les voiles menteurs d'une Almée, dans cet Alcazar autrefois dédié au fanatisme et à la cruauté religieuse[1], aujourd'hui consacré à l'orgie et à tous les vices

1. Le tribunal redoutable de l'Inquisition fut d'abord établi dans l'Alcazar, vers 1478. Ces riants jardins, ces dômes, ces coupoles gracieuses qui avaient retenti tant de fois, sous les rois maures, des mélodies enchanteresses des poëtes et des musiciens arabes, devinrent les lugubres échos des cris et des gémissements que les tortures arrachaient aux victimes de l'Inquisition.

Digitized by Google

qu'engendrent l'oisiveté et la dépravation des riches.

« Mon intention était de choisir un moment favorable pour poignarder mon perfide amant, me saisir de mes lettres qu'il portait constamment sur lui, et me réhabiliter ainsi à mes propres yeux, en effaçant avec le sang de mon séducteur immolé, jusqu'aux derniers vestiges de ma faiblesse et de ma crédulité.

« Vous m'avez épargné ce triste soin, seigneur cavalier, votre épée vengeresse s'est chargée de punir l'amant pervers, en même temps que le sujet déloyal.

« En voyant tomber don Pèdre de Gova sous vos coups, mon premier mouvement a été de vous avertir des périls qui vous menaçaient; ce devoir accompli, j'ai songé à ma propre vengeance, et, profitant du tumulte, je me suis approchée assez près de don Pèdre pour lui arracher ce paquet de lettres, lamentables archives de ma défaite et de mon déshonneur.

« Mais parmi ces missives d'amour j'en ai trouvé qui n'ont que la politique pour objet; je vous les apporte, je vous les donne; peut-être pourront-elles vous servir à défendre et peut-être même à venger votre roi. »

Ces paroles prononcées, Inésille se leva promptement, et jetant deux lettres sur la table de don Luis, se disposa à partir.

Digitized by Google

« Quoi ! déjà vous partez, fit le zélador, qui avait oublié depuis un quart d'heure les intérêts de Philippe V, et peut-être aussi les intérêts de sa propre gloire, déjà nous quitter? répéta-t-il.

— Il le faut, repartit Inésille, car je ne vous ai pas tout dit : don Pèdre respire encore, et dans un de ces moments que l'agonie lui laisse, il m'a reconnue.

« S'il pouvait dans la crainte du jugement de Dieu, réparer son crime envers moi!... Je n'ose l'espérer, mais pourtant ses yeux en se reportant sur moi semblent implorer un pardon.... et son confesseur peut faire le reste. Adieu donc, seigneur cavalier, vous le voyez les moments sont précieux et il faut en profiter. Adieu ou au revoir. »

Et sans attendre de réponse, la jeune fille s'élança hors de la chambre, traversa en courant la plateforme et descendit avec la rapidité d'une flèche cette rampe, dont les plus hardis ne contemplent pas les méandres sans effroi.

Inésille partie, don Luis parcourut machinalement les deux lettres adressées à don Pèdre de Gova, que lui avait laissées la jeune fille. La première missive était insignifiante, mais la seconde captiva toute son attention : elle était datée de Badajoz[1], et conçue en ces termes :

1. Badajoz, capitale de la province de l'Estramadure, est une grande et forte ville bâtie sur la Guadiana.

Elle est frontière du Portugal, et ce fut sur le pont bâti par

Digitized by Google

« Cher don Pèdre de Gova,

« Nous voici enfin de retour en Espagne, et je vous trace ces lignes de la bonne ville de Badajoz.

« Notre retour de Portugal s'est effectué sans danger, et nous comptons arriver à Madrid, en passant par Séville avec la même sécurité. Je n'entreprendrai pas de vous raconter ici l'accueil qui nous a été fait à la cour de Lisbonne ; qu'il vous suffise de savoir que les affaires de notre bien-aimé archiduc sont en bon train, et que la descendance de Charles-Quint est plus que jamais en mesure de reconquérir le trône des Espagnes, qu'un caprice ou qu'un accès de folie de Charles II a jeté au petit-fils de Louis XIV.

« Oui, mon cher marquis, le Portugal paraît disposé à nous venir en aide, et à opérer une salutaire diversion en notre faveur. Ce sera un grand pas de fait dans le système de guerre intérieure que nous avons adopté.

« Nous avons été puissamment secondés dans cette négociation épineuse par milord Galloway, espèce de guerrier diplomate et envoyé secret du roi d'An-

les Romains sur la Guadiana que Don Juan d'Autriche défit les Portugais en 1606. Les mêmes Portugais l'assiégèrent en vain en 1658 et la conquirent en 1705. Elle fut, dans la malheureuse guerre d'Espagne de 1808, le théâtre de plus d'un éclatant fait d'armes. Elle est située à 40 lieues de Séville et à 70 de Madrid.

Digitized by Google

gleterre, Guillaume III, à Lisbonne. Ce lord est plus acharné que nous à l'abaissement de la France et à l'humiliation de Louis XIV, c'est pourtant un Français, nommé le comte de Ruvigny, que la révocation de l'édit de Nantes a jeté hors de son pays, et qui cache maintenant sous l'habit rouge et sous un titre de la pairie anglaise son caractère pervers et la haine profonde qu'il porte à un royaume dont il était naguère le sujet. Les transfuges, depuis le vieux Coriolan de romaine mémoire, sont implacables; qu'ils soient dirigés par le fanatisme politique ou par le fanatisme religieux, on les voit toujours, la hache ou la pioche à la main, saper le trône dont ils ont éprouvé les rigueurs ou la justice. Parfois ces pionniers restent ensevelis sous les décombres qu'ils ont faits; mais lord Galloway aura peut-être la même chance que son maître actuel Guillaume III: il abattra, mais il se tiendra en équilibre sur les ruines.

« L'envoyé anglais est donc pour nous, c'est beaucoup; j'ajouterai, c'est tout.

« Travaillez de votre côté, cher Pèdre, à la réussite de nos patriotiques projets, réchauffez le zèle de nos amis, intimidez la tiédeur, stimulez l'ambitieux, éperonnez le dévouement. Que l'Andalousie, à un signal donné, se lève tout entière pour proclamer roi des Espagnes et des Indes notre archiduc Charles! La carrière à parcourir est semée de périls,

Digitized by Google

mais les honneurs, les dignités, la gloire surtout est au bout.

« Entretenez dans l'esprit du peuple des méfiances et des inquiétudes; tâchez de frapper son imagination par quelque aventure extraordinaire qui causerait plus de bruit que de mal. Arrangez-vous de façon en un mot pour pouvoir, à un moment donné, rassembler sous votre main une foule nombreuse d'amis où d'adhérents à nos projets.

« Nous quittons Badajoz dans trois ou quatre jours au plus tard. Après nous être arrêtés dans quelques villes de la province d'Estramadure, nous nous acheminerons à grandes journées vers l'Andalousie; nous serons à Séville vers le 15 septembre au plus tard.

« Adieu, cher marquis, je ne vous recommande pas la constance; vous avez prouvé, malgré votre jeunesse, que cette vertu vous était familière; je ne vous recommande pas davantage le courage et l'intrépidité; vous êtes Espagnol et d'une race où la bravoure est héréditaire; je vous recommande seulement la prudence : elle seule forme les héros parfaits et les grands hommes véritables.

« Votre ami,

« Don Sanche d'Alava.

« *P. S.* Je rouvre cette lettre. On nous écrit de Madrid qu'un corps de deux mille zéladorès est parti

pour l'Andalousie et entrera à Séville vers le 9 ou 10 septembre. A son arrivée dans la capitale de la province, il sera mis sous les ordres de don Luis d'Almeida, de la maison de Carvajal, qui habite cette cité depuis peu de temps.

« Tâchez de déjouer cette tentative du ministre de Philippe V; prévenez, par une révolte, s'il le faut, l'arrivée de ce corps de zéladorès qui menacerait toutes nos espérances. Rassemblez, en toute hâte, par des signaux convenus, sur la Giralda, tous les partisans de l'archiduc à vingt lieues à la ronde de Séville. Agissez, agissez, il n'y a plus un moment à perdre. Nous hâterons de notre côté notre départ pour combattre et mourir, s'il le faut, avec vous.

« Badajoz, le 22 août 1703. »

Don Luis, à la lecture de cette dépêche, resta un moment anéanti : il se trouvait sur un volcan. Tout ce qu'il avait vu depuis son arrivée à Séville lui était expliqué : l'enthousiasme décroissant de la population pour la cause de Philippe V, les nombreuses descentes à la ville des nobles campagnards des environs, et par-dessus tout l'explosion du magasin à poudre de la Sagra.

Le zélador délibéra longtemps avec lui-même, s'il ne devait pas quitter sur-le-champ son gîte de la Giralda et courir au-devant du secours annoncé pour rentrer avec lui à Séville; mais l'ignorance où

il était encore des événements de la veille, la visite que lui avait promise pour le lendemain don Joseph de Mendoze, l'engagèrent à différer son départ.

La tête pleine de projets qui se heurtaient et se détruisaient les uns les autres, le cœur peut-être agité par les charmes de la belle juive, car l'amour dans la jeunesse trempe le bout de ses ailes jusque dans la coupe de l'ambition, don Luis rentra dans sa chambre, où l'idiot sommeillait encore de toute la force de son insensibilité intellectuelle. « Dors, dors, pauvre enfant, dit le zélador, le sommeil est souvent la consolation et le refuge des sages. Peut-être est-il aussi le paradis des infortunés et de ceux qui, comme toi, sont privés des lumières de la raison !... »



V

Une algarade par-dessus les maisons.

Le sommeil est dur à obtenir et à conserver dans un clocher où douze commères de bronze et d'airain babillent à l'improviste, et sous le battant d'une horloge colossale qui se charge, depuis trois siècles, de mesurer le temps pour l'amour et pour la mort, pour les affaires et pour les plaisirs d'une vaste cité.

Le zélador fut réveillé en sursaut par la voix effroyablement sonore de l'horloge de la Giralda qui annonçait dix heures de la nuit.

Cette partie de la nuit est charmante à Séville; c'est l'heure des sérénades, des bouquets, des feux d'artifice, des romances et des hymnes à la beauté; mais pour un homme, à Séville même, qui nage, comme les fils d'Ossian, dans les brumes vaporeu-

Digitized by Google

ses de l'atmosphère à cinq cents pieds d'élévation, la dixième heure de la nuit est le plus funèbre instant de la journée, et les aigres soliloques de la chouette et de la chauve-souris, les cantilènes nocturnes du chat-huant et du hibou ne sont pas de nature à lui inspirer de joyeuses pensées.

Le zélador se campa bravement sur son séant en attendant le jour; mais l'esprit rempli des instructions expédiées de Badajoz à don Pèdre de Gova pour le mouvement insurrectionnel de Séville, il s'imagina entendre marcher sur la plate-forme ordinairement silencieuse pendant la nuit.

Il courut à sa porte pour l'ouvrir; mais le scrupuleux Balthazar l'avait fermée à double tour comme la veille.

Cependant un pas d'homme retentissait de plus en plus, et, à travers la fente de la porte de chêne, il voyait des lumières vaciller au ras de la galerie.

« C'est le signal que l'on prépare, se dit don Luis, au péril de ma vie, il faut l'empêcher. »

Et d'un bond, il sauta à sa fenêtre qui plongeait sur le parvis de la cathédrale, mais qui, plus élevée que la balustrade, permettait de voir ce qu'on faisait sur la plate-forme.

Il ouvrit brusquement le double châssis moresque.

Ses pressentiments ne l'avaient pas trompé; don Luis vit Balthazar aligner quatre terrines rem-

Digitized by Google

plies de graisse, et, à l'aide d'une mèche, se disposer à les allumer.

L'intention manifeste du juif maudit était de placer ces lampes aux quatre points extrêmes de la Giralda. La tranquillité de Séville, la vie de cent mille hommes, un trône, une victoire, une armée dépendaient en ce moment de quatre pots à feu et de la main d'un misérable juif converti.

« Que faites-vous donc là, seigneur Balthazar? dit don Luis, en tâchant de donner à sa voix une fermeté que la colère lui ôtait. »

Point de réponse.

« Il n'est point indiscret de vous demander à quel usage vous allez employer ces pots à feu, continua le zélador; est-ce pour célébrer une fête de l'Église? est-ce pour convier à l'allégresse les Sévillans, à la suite d'une victoire? »

Même silence de la part du juif.

« C'est peut-être un signal, reprit le zélador, un signal de félonie et de trahison. S'il en est ainsi, Balthazar, écoutez-moi. Pour commettre ce crime, on vous aura promis une somme d'argent considérable....

« Eh bien! moi, quel que soit le chiffre de cette somme, je vous en offre le double pour ne point obéir, et je vous paye sur-le-champ. »

L'infernal juif restait sourd. En ce moment, il approchait la bougie jaune de sa lanterne de l'un

des lampions, qui prit feu aussitôt grâce à l'huile d'aspic dont on avait enduit leurs mèches.

« Balthazar ! Balthazar ! au nom du ciel, fit don Luis, ne poursuivez pas votre œuvre abominable. Écoutez-moi !!! »

Pour toute réponse, le juif alluma la seconde terrine.

« Pour Dieu, Balthazar, fit encore don Luis, suspendez votre illumination. C'est la dévastation, le carnage, l'incendie et la mort, que vous allez déchaîner sur cette malheureuse ville. »

Balthazar alluma son troisième lampion.

Une lueur rougeâtre s'élevait peu à peu de ce triple foyer; encore quelques secondes, et l'impassible Israélite, en transportant ces terrines ardentes aux quatre points cardinaux de la tour, allait consommer l'œuvre si diaboliquement commencée.

Le moment était décisif. Déjà le zélador mesurait de l'œil l'espace effroyable qu'il avait à franchir pour arriver de sa fenêtre à la balustrade de la plate-forme. Mais des sons inarticulés viennent frapper son oreille.... C'est l'idiot qui, moins sourd que son père, s'est réveillé à la voix frémissante de don Luis.

Le zélador se retourne, et, plus prompt que l'éclair, saisissant l'idiot par la ceinture de son haut-de-chausse, d'un bras vigoureux il le tient sus-

pendu en dehors de la fenêtre et le promène sur l'abîme.

« Balthazar, crie don Luis, ton fils va dénouer ta langue ou me venger de ton silence. »

Le juif leva les yeux et vit son enfant, crispé par l'épouvante, se débattre dans le vide.

Un cri rauque, affreux, intraduisible, s'échappa des entrailles de ce père.

« Benjamin! mon Benjamin! hurla-t-il; rendez-moi mon enfant!

— Ah! tu as donc retrouvé l'ouïe et la parole, Balthazar, reprit le zélador. Oui, je veux bien te rendre ton fils, Balthazar, mais, avant, éteins, éteins vite ces flammes homicides. »

Le juif semblait balancer encore.

« Prends garde, Balthazar, mon bras et ma patience se lassent; une minute encore, et ton fils n'est plus. »

A cet avertissement suprême, le cœur du père tressaillit d'horreur; la tendresse fit taire l'avarice.

Balthazar renversa les terrines les unes sur les autres. L'obscurité se fit.

« Êtes-vous satisfait, seigneur cavalier? demanda-t-il en comprimant un soupir de rage.

— Pas encore, fit don Luis, en retirant son bras et l'idiot du dehors de la fenêtre. Ouvre-moi la porte actuellement. »

Le juif eut un moment d'hésitation.

« Tu hésites? Songe que ton fils est toujours là, et que la fenêtre est toujours ouverte, » cria le zélador.

Le juif ouvrit la porte avec une vivacité fiévreuse, et se jeta sur son enfant comme un tigre sur une gazelle, mais non pas pour le dévorer.

« Mon père! mon père! s'écria l'idiot, l'ange qui a transporté Habacuc dans la fosse aux lions où souffrait le prophète Daniel vient de me prendre tout à l'heure.... ici.... il m'a fait planer sur l'abîme; il a soufflé sur moi, et je pense, mon père, je me souviens, je suis!

— Est-il possible! mon enfant, s'écria le juif en pressant Benjamin sur son cœur avec une telle force qu'on aurait dit qu'il voulait le faire rentrer dans ses entrailles; est-il possible! Dieu a-t-il opéré un si grand miracle?

— Oui, oui, te dis-je, reprit l'enfant, j'ai la conscience de ce que je fais, de ce que j'ai fait.... Hier, oui hier, vois-tu, à cette heure-ci à peu près, de méchantes gens, des Madianites ou des Philistins m'ont fait jeter dans la poudrière de la Sagra une orange pleine de feu.... J'ai sauté en l'air, d'autres ont sauté aussi, et se sont bien fait du mal.... »

Don Luis s'était senti ému à la première partie de cette scène; à la seconde, il se trouva pris d'un dégoût profond pour cette race qui, frappée d'idio-

tisme ou éclairée par la raison, est toujours l'esclave de son avarice et de sa perversité. Don Luis en savait assez pour n'en pas vouloir apprendre davantage.

« Vous êtes un traître, dit-il à Balthazar, je pourrais vous faire repentir dès à présent de l'attentat que vous avez failli commettre : le moment de la récompense et du châtiment n'est pas encore arrivé. Retirez-vous avec votre fils, et tâchez de trouver dans votre amour paternel les sentiments qui vous manquent comme nouveau chrétien et nouveau citoyen. Partez, partez au plus vite, je commande aujourd'hui par le droit de l'épée sur la tour de la Giralda : vous n'y avez plus rien à ordonner. Seulement, avant de descendre, livrez-moi la clef de la maîtresse porte qui clôt la montée de la plate-forme. Surtout, ne vous trompez pas, ajouta le zélador en tirant son épée et en faisant briller la lame souple et pure aux rayons de la lune, car malgré tout le dégoût que j'éprouverais à la souiller du sang d'un juif, d'un apostat et d'un traître, je ne pourrais manquer au devoir de vous punir. »

Balthazar détacha, en tremblant, de son trousseau de clefs celle de la maîtresse porte de la plateforme, et le zélador, après s'être assuré que cette clef était bien la véritable, renvoya les deux juifs et ferma derrière eux la formidable clôture.

« Encore quelques heures, et le jour va paraî-

tre, s'écria don Luis, encore quelques heures, et nos braves Castillans vont venir rendre à Séville et à l'Andalousie sa prospérité, ses joies et ses amours. »



Digitized by Google

VI

Les Zéladorès.

Ce ne fut pas sans un vif sentiment de plaisir que don Luis, après six mortelles heures d'anxiété, vit poindre à l'horizon la première lueur du jour. Ses yeux cherchaient à découvrir au loin, dans la campagne, les étendards flottants des zéladorès. Il couvrait du regard la route de Madrid qui longe le Guadalquivir, mais il n'apercevait que l'éternelle verdure des orangers et les pampres blonds de la vigne que la brise du matin faisait coucher avec leurs grappes rebondies sur le sable d'or du coteau.

Toutefois, le magnifique spectacle du firmament qui troquait sa robe d'étoiles constellée de planètes inconnues contre le manteau royal du soleil levant, ces nuées d'opales et de rubis qui s'avançaient des profondeurs de l'Orient sur des nappes de clartés

mystérieuses, sous les flots d'or, de pourpre et d'azur, inondait l'âme du jeune zélador de béatitudes infinies. Il admirait, il bénissait l'éternel ouvrier de tant de merveilles; et l'homme, qui avait tué la veille un homme, son semblable, pour une vaine parole; le soldat, qui était prêt à jouer sa vie au funeste jeu des révolutions pour l'honneur d'un trône périssable et d'une couronne éphémère, ne trouvait alors dans son cœur et sur ses lèvres que l'hymne de la reconnaissance et de la louange. Aux harpes d'or des séraphins, aux concerts harmonieux des archanges, le dernier rejeton des vainqueurs d'Abdérame et des Abencérages mêlait le parfum de sa prière héroïque, et l'épée castillane s'inclinait avec le labarum de Constantin et l'oriflamme de saint Louis devant ce soleil splendide qui cache sans doute, aux yeux des mortels, le redoutable tribunal du Dieu qui juge les rois et les nations.

Le zélador fut arraché à sa contemplation par les coups réitérés qu'une main impatiente frappait à la porte de la plate-forme.

Don Luis courut ouvrir.

« Vous êtes homme de parole, don Joseph de Mendoze, dit le zélador en offrant la main gracieusement à son initiateur de la surveille pour lui aider à franchir le degré de la plate-forme.

— Ce n'est point Joseph de Mendoze qui vient vous visiter ce matin, seigneur cavalier, repartit

Digitized by Google

l'habitué de l'Alcazar ; c'est le corrégidor de Séville, c'est don Jérôme de Puebla, qui se faisait passer, dans les salons de l'Alcazar, pour le capitaine Joseph de Mendoze.

— Comment dois-je interpréter cette fraude, monsieur le corrégidor? dit d'Almeida avec une fierté toute castillane.

— Tout à mon avantage, tout à l'avantage de la cause que nous servons tous deux par des moyens différents, repartit le corrégidor. L'état des esprits à Séville me paraissait digne de fixer l'attention d'un magistrat qui aime mieux prévenir que punir. C'est en vertu de ce principe que, dès les premiers jours de ma magistrature, j'ai fréquenté l'Alcazar, qui est le rendez-vous des libertins ambitieux et des dissipateurs indigents, deux races d'hommes, vous le savez aussi bien que moi, seigneur cavalier, qui sont toujours mécontents, et partant toujours prêts à troubler l'ordre établi pour augmenter leurs plaisirs et pour conquérir des richesses, et à escalader le pouvoir en se servant des épaules du peuple. Personne ne me connaissait dans cette réunion, car, ainsi que je vous l'ai dit avec vérité, j'ai fait longtemps la guerre, et le quart de ma vie s'est passé hors de l'Espagne.

« Quant au nom de Mendoze, sous lequel vous m'avez entendu appeler, c'est celui de ma mère, et ce nom est aussi cher à mon cœur castillan que celui

de mes plus vénérés ancêtres. Me pardonnerez-vous, seigneur cavalier, de vous avoir soumis momentanément à l'erreur générale, et me garderez-vous rancune d'avoir, à l'aide de cette fable, conservé à l'Espagne un de ses plus dignes enfants, à Philippe V un de ses plus braves sujets.

— Vous me rappelez à la reconnaissance, monsieur le corrégidor, repartit don Luis, et je rougirais presque de ma susceptibilité de tout à l'heure, si je n'avais en face de moi un homme qui a pesé depuis longtemps la légitime fierté du soldat.

— Et pour achever de vous prouver, seigneur cavalier, reprit don Jérôme de Puebla, que je suis véritablement le premier magistrat de cette cité, voici une dépêche du cardinal Porto-Carrero, premier ministre de Philippe V. »

Le corrégidor présenta à don Luis une dépêche de la chancellerie, ornée de trois sceaux royaux.

Don Luis lut :

« Monsieur le corrégidor,

« Vous remettrez le brevet ci-joint à don Luis d'Almeida, qui se trouve en ce moment dans votre ville pour le service du roi. Vous prendrez connaissance de ce brevet avec don Luis d'Alméida, et vous vous entendrez ensuite avec ce seigneur pour toutes les choses qui concerneront vos fonctions respectives.

« Le cardinal Porto-Carrero. »

Digitized by Google

« Et ce brevet, l'avez-vous, monsieur le corrégidor? demanda don Luis, sur le visage duquel l'ambition fit monter une rougeur orgueilleuse.

— Le voilà, seigneur cavalier; il est intact. »

Don Luis déchira anxieusement l'enveloppe et lut:

« Par ces présentes, nous nommons capitaine général de notre province d'Andalousie et gouverneur de Séville notre bien-aimé et fidèle sujet don Luis d'Almeida, de la noble maison de Carvajal. Nous le nommons en outre chevalier de Calatrava et commandant en chef de six escadrons de zéladorès en ce moment à Séville.

« Car tel est notre plaisir.

« *Moi*, LE ROI.

« Par les ordres de Sa Majesté,

« Le ministre de grâce et justice,

« CARDINAL CARRERO. »

« Moi, capitaine général! moi, gouverneur de Séville, s'écria don Luis, et je n'ai pas vingt-cinq ans!!! Mon Dieu! ayez pitié de moi! éclairez mon inexpérience et soutenez ma faiblesse.

— Monsieur le capitaine général, dit le corrégidor en s'inclinant devant don Luis, permettez que je sois le premier à vous féliciter.

— Ne me félicitez pas, mon cher corrégidor, interrompit don Luis, réunissons seulement nos vo-

lontés, et tandis que tant de gens conspirent l'abaissement de l'Espagne et la perte du roi qu'elle s'est choisi, conspirons le bonheur de nos concitoyens et la défense du trône de Philippe V.

— Seigneur, fit le corrégidor, la tour de la Giralda sera témoin de deux miracles que vous avez faits. Votre adversaire, don Pèdre de Gova, avant de rendre le dernier soupir, a épousé publiquement cette nuit la fille de Balthazar, et l'idiot a recouvré la raison.

— Opérons ensemble un troisième miracle, monsieur le corrégidor, répliqua don Luis; préservons Séville des désastres de la guerre civile.... Mais, ajouta le nouveau capitaine général de l'Andalousie, cette tâche ne me sera pas difficile, car j'aperçois mes braves camarades les zéladorès qui vont entrer dans la ville. »

On voyait, en effet, les bords du Guadalquivir se couvrir d'instant en instant d'hommes et de chevaux. On distingua bientôt et on vit reluire aux rayons du soleil les cuirasses et les sabres recourbés des zéladorès. Aux aigrettes précieuses dont les chefs avaient surmonté leurs casques, à la touchante réunion des étendards de France et d'Espagne, à la richesse de cet uniforme éclatant de dorures qui rappelaient les costumes des tournois et des carrousels du moyen âge, mais surtout au cri de Philippe V, que ces nobles cavaliers poussaient

en agitant leurs lances chargées de banderoles, on reconnaissait les escadrons invincibles des zéladorès.

Don Luis d'Almeida et le corrégidor se hâtèrent de descendre la rampe de la Giralda pour aller au-devant de ces amis si impatiemment attendus.

Arrivés au bas de la tour et au seuil de l'espèce de parloir où les étrangers illustres qui visitent la cathédrale sont ordinairement reçus par l'archevêque et le chapitre, don Luis et le corrégidor virent Inésille en grand deuil, Balthazar et Benjamin qui les attendaient au passage.

« Seigneur cavalier, dit Inésille en s'adressant à don Luis, l'ardeur du juste ressentiment que je nourrissais contre Pèdre de la Gova m'a fait applaudir à la triste issue de votre combat, mais don Pèdre de Gova n'est plus, et, à son lit de mort, il a reconnu noblement ses torts envers moi en me léguant son nom, ses titres et sa fortune; je suis sa veuve.

« Inésille ne se repent pas des services qu'elle vous a rendus peut-être sous le dôme de la Giralda, elle est même encore disposée à vous en rendre encore aujourd'hui; mais si vous revenez à Séville, la confiante jeune fille n'existera plus pour vous, et la marquise de Gova vengera le meurtre de son époux.

— Inésille, répondit don Luis en souriant, vous

avez emprunté les sentiments de la fille du comte Gomez de Gormas, de cette Chimène, dont la vertu est une des gloires de l'Espagne; mais je ne suis pas amoureux comme le Cid, et vos indulgences pas plus que vos menaces ne m'empêcheront de résider ou de ne pas résider à Séville.

— Vous ignorez, marquise de Gova, ajouta le corrégidor, que le seigneur don Luis d'Almeida est capitaine général de l'Andalousie et gouverneur de Séville pour Philippe V...: pour Philippe V, entendez-vous, Balthazar, répéta le corrégidor avec intention.

— Ah! monseigneur le gouverneur!!! exclama le juif converti en se jetant aux genoux de don Luis. Monseigneur, daignerez-vous me pardonner?

— Don Luis d'Almeida se souviendra toujours de l'hospitalité de la Giralda, repartit don Luis, et le gouverneur de Séville ne se rappellera jamais les événements de la nuit du 9 septembre. »

Le juif se releva radieux, et embrassa tour à tour ses deux enfants, auxquels il expliqua sans doute le sens de cette énigme, dont le corrégidor et don Luis avaient le mot.

« Allons, monsieur le corrégidor, reprit d'Almeida, faites proclamer dans la ville de Séville l'amnistie que le nouveau capitaine général de l'Andalousie accorde à tous les fauteurs de l'insurrection projetée. Dites, dites bien surtout que le

représentant du roi Philippe V, dans ces murs, connaît le nom des conjurés, mais que cette liste sera pour lui non une liste de proscription, mais une liste de grâces, et d'honneurs même, pour ceux qui voudront aimer et servir la patrie. »

En ce moment, les deux battants de la tour s'ouvrirent, et l'on vit rangés en bataille sur la place de la cathédrale les superbes escadrons des zéladorès.

Le corrégidor et le capitaine général quittèrent la Giralda et s'avancèrent sur la place.

Aussitôt les timbales et les trompettes des zéladorès retentirent avec fracas, et les cloches de la Giralda, lancées à toute volée dans leurs carapaces de pierre, mêlèrent leurs voix de bronze aux fanfares de la musique militaire.

Des milliers de citoyens de toutes les classes se pressèrent autour de don Luis et du corrégidor, en criant : Vive le capitaine général !

« Mes amis, mes chers concitoyens, s'écria le capitaine général, les princes et les capitaines généraux passent et meurent; les nations seules peuvent se promettre l'immortalité; criez donc : Vive l'Espagne ! et travaillons tous ensemble avec ardeur, sans trêve et sans relâche, à sauver la liberté et à défendre les saintes institutions de la patrie. »

FIN.

262602

TABLE.

FIN DE LA TABLE.

Paris. — Imprimerie de Ch. Lahure et Cie, rue de Fleurus, 9.

Digitized by Google

Digitized by Google

CONTES

A MA VOISINE

Digitized by Google

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9, à Paris

Digitized by Google

CONTES
A MA VOISINE

PAR

AMÉDÉE DE BAST

DEUXIÈME SÉRIE

Le dernier Amati
Le vétérinaire dans l'embarras
Rose Belette — Nelly Guyn

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1865
Droit de traduction réservé

LE DERNIER AMATI.

Digitized by Google

Digitized by Google

LE DERNIER AMATI.

I

La fortune, la renommée, la gloire d'un homme dépendent souvent de la rue qu'il prend en sortant de chez lui.

Mille faits plus ou moins dramatiques viennent prouver, dans l'histoire, la vérité de cette observation.

Baillot, qu'on avait décoré du sobriquet de César des violons, par opposition admirative au Nestor des instrumentistes, Alexandre Boucher, surnommé l'Alexandre des violons, Baillot était plus que personne persuadé que les bonnes fortunes de toutes sortes ne tiennent qu'au hasard d'un chemin, et il était payé pour croire cela.

Vers les premiers jours de l'année 1811, Baillot s'était fourvoyé dans les rues les plus populeuses et les moins salubres du faubourg Saint-Marceau. Engagé au beau milieu de la rue Mouffetard, dans un labyrinthe de fiacres, de charrettes et de haquets qui

se croisaient en tous sens, étourdi par les jurements des charretiers, le claquement aigu des fouets, le hennissement des chevaux et les clameurs des passants, il se jeta étourdiment entre deux voitures : un fiacre et un haquet qui marchaient en sens contraire. Par un effort d'adresse et de légèreté Baillot franchit le détroit périlleux et se trouva de l'autre côté de la rue qui lui promettait un débouché facile, mais ce succès lui coûta cher, comme tous les succès du monde ; le terrible haquet dans un mouvement de recul atteignit de son crampon de fer une des basques de l'habit noir de l'agile musicien, et Baillot, à peine hors de ces thermopyles ambulantes d'où il était sorti avec plus de bonheur que le Spartiate Léonidas, fut averti par un honnête marchand de peaux de lapins que, pour être tout à fait à la mode du faubourg Saint-Marceau, c'est-à-dire en carmagnole, il n'avait qu'à faire le sacrifice de la basque de l'habit qui lui restait encore.

Si philosophe que l'on puisse être, si dégagé que l'on soit des préjugés somptuaires, on n'aime pas, même dans le faubourg Saint-Marceau, à se promener revêtu d'un costume qui n'a de nom dans aucune langue.

Le musicien, son pan à la main et escorté d'une escouade de gamins, s'avança gravement dans des rues inconnues même aux Parisiens, pour se soustraire aux quolibets de la populace, et mettait ses yeux à la torture afin de découvrir une enseigne de tailleur. Mais il prenait une peine inutile, les portiers tailleurs et cordonniers étaient rares alors dans le faubourg Saint-Marceau.

Baillot se serait volontiers écrié, non pas comme le roi d'Angleterre : Mon royaume pour un cheval ! mais : Un écheveau de fil pour un concert !

En effet, un peu de fil, une aiguille et une main de femme ou de jeune fille pour conduire cette aiguille et ce fil fût-il blanc, et l'habit du musicien retrouvait sa forme normale et sa coupe classique.

Baillot était donc dans une grande perplexité, lorsqu'il avisa au milieu d'une rue étroite, affreuse et solitaire, une boutique ou plutôt un cloaque dont la sordide devanture était ornée de panoplies de vieux chiffons et dont les étagères vermoulues offraient aux yeux des passants, des monceaux de vieille ferraille, des débris d'antique faïence, mille ustensiles sans nom et une collection complète de savates immondes, depuis les souliers à la poulaine du règne de Charles VI jusqu'aux escarpins des marquis de l'Œil-de-Bœuf, et aux bottes à revers café au lait des incroyables du Directoire.

Dans ce bazar de la caduque élégance de nos ancêtres, travaillait une femme jeune encore, au milieu de trois ou quatre marmots dont la santé ne paraissait pas souffrir des vapeurs méphitiques qu'exhalaient à l'envi l'un de l'autre, le ruisseau de la rue et la boutique paternelle.

Jamais oasis, jamais bouquet de palmiers et de nopals ne s'offrit plus délicieusement aux regards du voyageur égaré dans les sables brûlants du Sahara, que ne fit l'établissement borgne du marchand de meubles carlovingiens à l'infortuné musicien, qui continuait à tenir dans ses mains

crispées, non la flûte de Pan, mais le pan de sa bourgeoise laticlave.

Baillot entra intrépidement dans le bazar enfumé.

« Mon Dieu, madame, dit-il, de cette voix harmonieuse qu'il avait quand il ne conduisait pas son orchestre, il vient de m'arriver à deux pas d'ici un petit accident : une voiture m'a déchiré mon habit, et je désirerais bien trouver une personne assez bonne pour m'y faire un point, seriez-vous assez obligeante pour m'en enseigner une. »

Et en prononçant ces paroles accompagnées d'un salut gracieux, Baillot exhibait la malheureuse pièce de conviction.

« Je ne saurais guère vous indiquer quelqu'un pour faire cette petite besogne, répondit la jeune femme en réprimant une légère envie de rire, mais si vous n'exigez pas une trop grande habileté dans le travail de l'ouvrière...

— Oh ! mon Dieu, non, interrompit Baillot, rien qu'un simple raccord, une couture telle quelle, et assez solide cependant pour que je puisse gagner la première place de fiacres.

— Oh ! si ce n'est que cela, monsieur, répliqua la marchande, je puis vous offrir mes services, et je ferai le moins mal qu'il me sera possible. Otez votre habit, monsieur, et asseyez-vous là, ce sera bientôt fait. »

Cette acceptation spontanée combla de joie le cœur du musicien, la voix de cette femme lui parut avoir la suave harmonie d'une harpe éolienne et nulle fantaisie de Beethoven, nul cantabile de Mozart,

nul majestueux récitatif de Gluck, n'auraient eu, en cet instant plus de charmes pour ses oreilles.

Les enfants, sur un signe de leur mère, traînèrent un vénérable fauteuil dont les pieds inégaux supportaient cahin-caha un dossier de tapisserie, sur lequel une main aristocratique, et probablement contemporaine de Mme de Pompadour, avait retracé la jolie fable de la Fontaine intitulée *le Renard qui a la queue coupée*. La malignité humaine n'était point coupable de cette allusion à brûle-pourpoint, mais le hasard est parfois un grand mystificateur.

Le musicien se jeta à ses risques et périls dans ce fauteuil qui avait tendu vraisemblablement les bras à beaucoup d'autres échines fatiguées. Mais l'impassibilité du vieux meuble ne tint pas contre ce nouvel assaut, et un craquement significatif dans sa membrure trahit sa caducité. Le musicien, rappelé à la circonspection par la crainte d'une chute, se retrancha dans une telle sobriété de mouvements et de gestes, qu'un antiquaire de ce quartier du Jardin des Plantes aurait pu le comparer à une de ces momies royales que l'on découvre de temps à autre dans les sables amoncelés de la pyramide de Ghisé.

Voilà donc Baillot installé en manches de chemise dans le fauteuil centenaire; il est immobile comme un sénateur romain à l'approche des Gaulois, et ne permettant qu'à ses yeux de se mouvoir, ils parcoururent curieusement les méandres de ce Capharnaüm qui rassemble, ainsi que nous l'avons déjà dit, les objets les plus surpris de se trouver réunis, les choses les plus dissemblables,

c'est la poésie du chaos, c'est l'épave burlesque des révolutions de la mode et des cataclysmes des mœurs, c'est l'histoire de tout et l'histoire de rien.

Pendant que l'artiste est plongé dans les réflexions que ces reliques de tant de générations font naître dans son esprit, la jeune femme travaille vite et habilement, et son aiguille vole plutôt qu'elle ne marche. Si Baillot lui adresse, à de longs intervalles, quelques questions sur les rares objets qui frappent ses regards dans ce lac de vieilleries, elle répond laconiquement, poliment, sans quitter des yeux sa besogne, et place à propos, dans les brèves explications qu'elle donne, des observations pleines de sens et de justesse. L'artiste l'écoute avec plaisir et ensuite avec intérêt lorsqu'à la demande qu'il lui fait si ces trois enfants forment toute sa famille, elle répond qu'elle en a encore trois autres moins âgés.

« Est-il possible! s'écria le musicien, et n'avez-vous, pour les élever, que le produit très-peu considérable, je suppose, de cet établissement!

— Ah! monsieur, repartit la jeune femme, mon mari travaille de son état de menuisier, et moi je suis ravaudeuse. Dans les bonnes années, nous pouvons gagner assez l'un et l'autre pour mettre les deux bouts ensemble. Mais quand le pain est cher comme à présent, et que notre commerce de brocantage ne va pas, comme aujourd'hui, nous avons bien de la peine à élever notre famille. »

Puis, comme si elle eût craint d'être amenée à en dire plus qu'elle ne voulait sur ce point, elle reprit aussitôt:

« Ne vous impatientez pas trop, monsieur, le tra-

vail tire à sa fin, et dans quelques minutes vous allez avoir votre habit. »

L'artiste comprit cette pudique réserve de la pauvreté, et, gardant le silence, il poursuivit, avec ses yeux, son voyage autour de la boutique.

Dix minutes s'étaient à peine écoulées que l'ouvrière se leva, et secouant, d'un geste presque gracieux, les minimes rognures d'étoffe et de fil qui s'étaient attachées à son tablier d'alépine, dit à Baillot, en lui présentant son vêtement restauré :

« Monsieur, voici votre habit. »

A peine l'artiste eut-il jeté les yeux sur son habit, qu'il reconnut que la réparation avait été faite avec autant de propreté que de goût, et qu'il eût été difficile, même à un tailleur de profession, de dissimuler avec plus d'artifice la solution de continuité de son infortuné frac.

« En vérité, madame, dit-il, vous avez un talent de fée, et je ne saurais reconnaître dignement, ajouta-t-il en fourrant la main dans son gousset, et ce talent et votre incomparable obligeance.

— Il ne faut rien pour cela, monsieur, et je suis trop heureuse d'avoir pu vous rendre ce petit service ; et comme Baillot paraissait vouloir insister pour lui faire accepter une légitime rémunération, la jeune marchande reprit avec un accent de dignité blessée :

— Vous me désobligeriez, monsieur, fit-elle en se reculant de quelques pas ; ne faut-il pas s'aider les uns les autres ? »

Baillot fut tenté de s'écrier avec Molière :

« Où diable le *désintéressement* va-t-il se nicher ! »

Toutefois, force fut au musicien de céder à son

Digitized by Google

hôtesse, mais son ingénieuse libéralité se raccrocha aux branches, et indiquant un violon suspendu au plafond de la boutique, et qui semblait mis là tout exprès pour servir de centre à une multitude de toiles d'araignées dont les fils, capricieusement tendus en poudreuses arabesques, formaient à l'instrument une carapace diaphane, il dit :

» Du moins, madame, vous ne me refuserez pas de me vendre cet ancien violon; je suis musicien, et ma plus incurable manie est de glaner partout les outils de ma profession.

— Ah ! pour cela, monsieur, je redeviens marchande, et je ne chérche qu'à vendre, riposta la jeune femme en souriant. Ce violon, que nous avons trouvé ici en achetant le fonds, est, au dire de bien des gens, un objet de mérite.

— Cela ne m'étonnerait guère, madame, le sort des instruments ressemble assez souvent à celui des hommes, plus ils ont de mérite, et plus ils se trouvent exposés à s'éteindre dans l'obscurité et dans la poussière.

Combien ce violon ?

— Cinquante sous tout au juste, repartit la marchande, qui, pendant la réflexion philosophique de Baillot, avait eu le temps de décrocher l'instrument et de l'épousseter tant bien que mal avec le coin de son tablier.

— Fort bien, voici cinq francs. »

Et comme la pauvre femme cherchait dans les profondeurs de sa poche quelque monnaie pour endre sur la grosse pièce, Baillot se hâta de lui dire :

« Ce que vous m'avez interdit de vous offrir comme

faible dédommagement du temps que vous avez perdu pour moi, vous ne m'empêcherez pas de le donner à vos enfants, qui achèteront du pain d'épice à mon intention. »

Et, sans attendre la réponse, l'artiste, armé de son violon, sortit de l'indigente boutique, et disparut bientôt dans les replis tortueux des rues du faubourg Saint-Marceau, rues qu'il arpentait maintenant, fier comme un paon, et dégagé de la mine contrite de ce renard sur l'effigie duquel il s'était assis.



II

Après un examen plus attentif de son emplette, Baillot, tout en marchant, reconnut que l'instrument, qu'il n'avait d'abord considéré que comme une antiquaille sans valeur, pourrait bien avoir un prix considérable aux yeux d'un archéologue, d'un amateur ou d'un artiste. Et, en effet, la teinte brune de ce violon, teinte qui attestait sa vieillesse, le son presque fabuleux qu'il rendait lorsque, du dos de l'index, Baillot frappait légèrement sur les flancs du cadavre dont l'âme pouvait revenir à l'aide des sons ou des cordes qu'on lui restituerait, et dont il avait été dépouillé peut-être depuis plus d'un siècle; la forme ovoïde de ses clefs, la cambrure bizarre de l'archet, éveillèrent l'attention du musicien; mais cette attention fit bientôt place à un sentiment plus vif, lorsqu'à travers la crasse et la poussière amoncelées sur le manche de l'instrument, il aperçut des peintures microscopiques, mais d'un fini précieux et qui ne pouvaient avoir jailli que des magiques pinceaux du Tintoret et des Carraches.

Préoccupé de sa découverte, Baillot, qui cheminait à l'aventure, leva les yeux pour se reconnaître

Digitized by Google

et se vit transporté, sans savoir comment, sur les frontières du faubourg Saint-Germain, dans la rue Mazarine.

Là, presque en face d'un jeu de paume, le dernier jeu de paume de Paris, où, sous Henri II, on en comptait plus de cent, les regards de l'artiste tombèrent sur la boutique presque borgne d'un luthier.

« Parbleu, se dit-il, si j'entrais dans ce maussade magasin pour faire rabibocher mon violon. Au fait, je ne risque pas grand'chose de confier la restauration d'un instrument délabré à une boutique enfumée. Et puis, tout ce qui reluit n'est pas or, et tout ce qui est terne n'est pas plomb. Dans les ténèbres de cette profonde boutique où le soleil n'a jamais pénétré, il y a peut-être une étincelle du génie de Stradivarius. »

Et sans délibérer davantage il entra.

Outre quelques flûtes qui couraient les unes après les autres, cinq ou six vieilles mandolines poussives, une multitude de serpents d'église dont la peau noire se détachait par lambeaux, deux paires de cymbales qui dataient sans doute de l'entrée triomphale des ambassadeurs du roi de Siam à Paris, vers la fin du dix-septième siècle, trois contre-basses et bon nombre de basses, de violes, de guitares et de violons; l'arrière-plan de ce ténébreux magasin, éclairé nuit et jour par une lampe sépulcrale, était encore meublé d'un large et long comptoir de chêne, que sa sculpture, sa couleur d'ébène et sa majestueuse ordonnance faisaient remonter au règne de François Ier, époque si chère aux beaux arts.

« Il est écrit, se dit Baillot en franchissant le seuil

de la porte, que je suis voué pour toute la journée aux antiquités. »

« Holà! quelqu'un, clama-t-il après avoir fait deux ou trois pas dans l'obscur magasin sans apercevoir âme qui vive.

— Qu'est-ce que monsieur désire, dit un grand garçon qui se dressa tout à coup comme un spectre dans le comptoir, en tenant dans ses bras un chien qui aboyait sans doute la même question au visiteur assez hardi pour pénétrer dans cette Thébaïde.

— Je désire, répartit le musicien, faire réparer l'instrument que je tiens. »

Et Baillot éleva très-haut son instrument pour que le grand jeune homme campé comme un piquet dans le comptoir et qui semblait n'en pas vouloir bouger, n'en ignorât pas et fût suffisamment édifié sur la cause de l'entrée insolite d'un chaland en plein jour dans cet atrium de Terpsichore.

« Je vois ce que c'est, dit le jeune homme, je vais appeler M. Crépinel.

Donnez-vous la peine de vous asseoir, monsieur.

— Et où cela? fit Baillot qui, regardant autour de lui, ne vit pas l'ombre d'une chaise ou d'un tabouret.

— Ici, monsieur, ici. »

Et le grand jeune homme sans quitter le comptoir dont il paraissait être inséparable, indiquait des bras au musicien une demi-douzaine de tabourets recouverts de velours rouge d'Utrecht rangés comme des soldats au port d'arme sur la gauche de la boutique dont le monstrueux comptoir occupait la droite.

Baillot prit séance, et, dès qu'il le vit assis, le grand jeune homme sans quitter le comptoir, se mit à crier :

« Monsieur Crépinel ! monsieur Crépinel ! à la boutique, s'il vous plaît ! »

Après quelques minutes d'attente, personne n'ayant répondu, le grand jeune homme, sur un geste d'impatience du visiteur, cria plus fort que la première fois.

« Monsieur Crépinel ! monsieur Crépinel ! monsieur Crépinel ! à la boutique, s'il vous plaît. »

— Si, comme tout le fait supposer, le maître luthier est sourd comme un pot, il faut avouer que je suis bien tombé pour faire accorder mon instrument, se dit Baillot ; puis il ajouta tout haut : Il me semble qu'au lieu de vous égosiller ainsi à appeler M. Crépinel, vous devriez aller le chercher.

— Il y a longtemps, monsieur, que j'aurais fait ce que vous me conseillez là, si Mlle Cécile, la fille de mon patron, qui est sortie aujourd'hui pour toute la journée avec sa mère, ne m'avait pas recommandé de ne pas quitter sa chienne Mirza, qui a eu la mauvaise pensée de faire ses chiens sous le comptoir, — cinq jolies petites bêtes que voilà. — Et le naïf garçon exhiba l'une après l'autre les cinq preuves de fécondité de Mirza, au grand dépit de la chienne qui manifestait son mécontentement par un grognement sourd et prolongé.

Vous voyez, monsieur, reprit le jeune homme qu'il ne m'est guère possible de quitter Mirza qui ne veut pas quitter ses petits. Il faut que j'obéisse à ma consigne comme elle obéit à sa nature. Mon-

sieur Crépinel! monsieur Crépinel! monsieur Crépinel! à la boutique, s'il vous plaît! «

Ce cri périodiquement poussé par le gardien de Mirza finissait par impatienter Baillot.

« Puisque vous êtes cloué là par votre consigne et que vos appels au patron s'exhalent en pure perte, dit Baillot, je reviendrai dans un moment plus opportun. »

Et il se leva de son siége.

« Ne bougez pas, se hâta de dire le grand jeune homme, en mettant d'un air mystérieux son index et son medium sur sa bouche; je vois ce que c'est, M. Crépinel fait sa partie d'échecs avec notre voisin l'armurier. C'est un rude jouteur à ce jeu-là, mon patron. Il est l'élève de ce fameux M. Danican qui s'est fait une si belle réputation comme joueur d'échecs et comme compositeur de musique il y a trente ou quarante ans, sous le nom de Philidor. Mais si M. Crépinel à la passion des échecs, il est encore plus fanatique de sa profession, vous allez en juger, monsieur, car je vais l'aller chercher; ce sera l'affaire d'une minute. »

Le grand garçon quitta effectivement son éternel comptoir, déposa la chienne à terre avec une précaution paternelle, prit sous le comptoir une des longues barres de fer qui servent à fermer les devantures de boutique, la mit sur son épaule comme un fusil, appela Mirza et s'avança gravement et à pas comptés dans les méandres de l'arrière-boutique encombrée de vieux luths et de harpes encore plus vieilles.

Ce grand garçon, quelque peu déhanché, vêtu

d'une manière de surcot de buffle liséré de ruban jaune, coiffé d'une espèce de toque de velours jadis rouge et chaussé de bottines vertes, évidemment empruntées à la garde-robe de Mlle Cécile, avait quelque similitude avec le valet de pique des anciens jeux de cartes. Son absence ne dura pas plus de trois minutes; il revint d'un air triomphant, toujours armé de sa barre de fer, mais portant, par excès de sollicitude, Mirza sous son bras gauche.

« M. Crépinel va venir, » dit-il à voix basse et en se rasseyant dans son comptoir.

A peine avait-il prononcé ces mots, qu'un petit homme chauve, sec comme une chanterelle, le corps enveloppé d'un tablier à bavette d'alépine verte, qu'une lyre en cuivre formant agrafe retenait serré autour de ses reins, apparut devant le comptoir. Quelques sons articulés produits par ses chaussons de lisières dont il avait heurté dans la rapidité de sa marche les harpes et les luths démantelés qui gisaient sur le carreau de l'arrière-boutique, avaient averti l'ouïe exercée de notre musicien de l'approche de ce grand prêtre de l'harmonie.

« Je croyais que le feu était à la maison, Firmin, à la façon dont vous avez frappé au mur mitoyen.

— A la façon dont j'ai frappé ! il l'a bien fallu, répliqua Firmin, d'une voix qui n'avait plus rien de mystique, puisqu'il y a une heure que je vous appelle à tue-tête et que vous ne répondez pas plus que si vous étiez au fond des Vosges à choisir le bois dont on fait les flûtes.

— De quoi s'agit-il? demanda le luthier après s'être bruyamment mouché dans un ample mou-

choir des Indes qui lui servait de plastron, logé qu'il était sous la bavette de son tablier, de quoi s'agit-il?

— Il s'agit que voilà monsieur qui attend depuis une heure qu'il vous plaise de venir visiter l'instrument qu'il vous apporte.

— Ah ! monsieur, que j'ai d'excuses à vous faire, dit le luthier en se retournant précipitamment vers les tabourets où il présumait vraisemblablement que Baillot devait se trouver. Mais je dois vous dire pour ma justification que nous ne voyons ici que très-rarement des chalands pendant le jour. Ils n'entrent dans cette maison que lorsque les chandelles sont allumées.

Mais veuillez me laisser examiner, je vous prie, l'instrument que vous souhaitez faire réparer.

— Le voici, monsieur Crépinel. »

Le luthier s'approcha de la veilleuse qui brûlait sur une petite console crasseuse, plaça méthodiquement ses lunettes sur un nez plus celte que romain, et commença minutieusement l'examen de l'instrument.

Une exclamation énergique, un *diable!* prononcé avec un accent formidable, mêlé d'étonnement et d'admiration, fut immédiatement suivi de cet ordre donné avec une volubilité extraordinaire :

« Allumez les chandelles! vite? vite! allumez-en quatre. »

Firmin se leva prestement de son comptoir, disparut un instant et revint avec quatre chandeliers de fer, dans chacun desquels brûlait une grosse et longue bougie de cire jaune; puis il plaça avec

ordre les quatre flambeaux sur le comptoir et alla se replacer sur la banquette où Mirza allaitait tous ses petits chiens sous l'œil vigilant de ce phénix des ouvriers luthiers.

M. Crépinel s'approcha du quadrilatère de flammes et reprit son examen avec plus d'attention encore. Il tournait et retournait l'instrument avec une pieuse précaution, le palpait dans toutes ses parties, comme un médecin palpe le torse d'un malade menacé d'un foudroyant anévrisme. Le luthier donnait de temps à autre de légères chiquenaudes sur les parois du violon, l'approchait de son oreille comme pour reconnaître la valeur et la qualité de sa sonorité ; puis, interrogeait tour à tour avec une espèce de respect les peintures du manche à peine visibles sous une épaisse couche de graisse, et jusqu'aux fibres les plus ténues du vénérable bois. Enfin, après une savante et consciencieuse inspection, qui ne dura pas moins d'une demi-heure, le luthier releva par un geste fièrement rapide ses lunettes sur son front, et, de cette voix puissante que devait avoir le prophète Samuel, lorsqu'il annonça au pâtre des montagnes de Gelboë qu'il était appelé par l'ordre de Dieu à régner sur le peuple d'Israël sous le nom de Saül :

« Savez-vous, monsieur, quel instrument vous possédez là? et, sans attendre l'aveu d'ignorance par lequel l'artiste se préparait modestement à répondre, le luthier reprit avec feu : Non, vous ne le savez pas, mais je le sais, moi ! Eh bien ! monsieur, reprit avec feu M. Crépinel, c'est un *Amati!*

— Je n'aurais jamais osé m'en douter, répliqua le musicien.

— Et un Amati! réprit le luthier avec un enthousiasme croissant, du meilleur temps de ces illustres maîtres qui ont formé des élèves que l'équitable postérité a salués de maîtres à leur tour, tels que le Hongrois Stradivarius, l'Écossais Mac Cléon et l'Espagnol Alvarès Ferrera.

— Est-il possible! s'écria l'artiste, en proie à une émotion qu'il est facile d'imaginer.

— Monsieur, repartit le luthier avec une dignité qui eût été comique si elle avait pris sa source dans un sentiment moins noble que l'amour de sa profession, monsieur, quand, depuis trois cents ans, on exerce par ses ancêtres et par soi-même l'état, qui, soit dit en passant, était autrefois un art, et un grand art, de fabriquer des instruments, il n'est guère permis, j'oserais même ajouter, il n'est guère possible de se tromper. Votre violon est un Amati, poursuivit le luthier en posant pontificalement ses deux mains sur l'instrument trois fois centenaire et en montant sa voix au diapason de l'orgueil.

Et c'est moi, Claude-Jean-Baptiste-Léonard Crépinel, qui vous le garantis.

— Je n'ai pas la plus légère objection à faire à cette solennelle déclaration, dit Baillot, et je suis trop heureux que vos lumières m'aient révélé le trésor que je possédais presque à mon insu. Maintenant, monsieur Crépinel, que votre science m'a fait connaître ma fortune, puis-je espérer que votre talent pourra me restaurer et me rajeunir mon instrument.

— Ceci est une autre question, reprit gravement M. Crépinel, et la tâche, sans être précisément au-

dessus de mes forces et de mon expérience, est pourtant ardue et pleine de difficultés et de périls. Néanmoins, je ne désespère pas d'arriver à une solution satisfaisante, et, pour répondre à la confiance dont vous voulez bien m'honorer, je ferai tous mes efforts, j'emploierai tous mes soins, je mettrai à contribution mes anciennes et récentes études pour rendre à cet instrument, si digne du respect et de la tendresse des artistes, une partie des avantages que le temps et les hommes, plus cruels encore que le temps, ont ravis à ce merveilleux chef-d'œuvre.

Je vous garantis donc, monsieur, la plénitude, la persévérance, l'intrépidité de mes efforts : mais rappelez-vous bien, je vous prie, que je ne vous garantis pas le succès.

— Cette réserve est tout à la fois d'un homme de talent et d'un honnête homme, répliqua Baillot, et combien supposez-vous, monsieur Crépinel, qu'il vous faille de temps pour accomplir le travail difficile dont vous voulez bien vous charger ?

— Trois mois, monsieur, reprit carrément le luthier.

— Eh bien, soit! dans trois mois, à pareille date et à pareille heure, je viendrai ici plein d'espoir...., et j'en sortirai, j'en suis certain, plein d'admiration. »

M. Crépinel s'inclina une seconde fois devant ce compliment qu'il savait peut-être d'avance pouvoir mériter, et, après des civilités échangées de part et d'autre, luthier et musicien se séparèrent.



III

Le délai exigé par le luthier de la rue Mazarine pour réparer le fameux violon attribué aux Amati s'écoula bien lentement au gré de l'impatience de Baillot. Le célèbre artiste redoutait, non sans quelque raison, que les efforts et les talents de M. Crépinel n'échouassent devant les difficultés de cette tardive restauration.

Cependant, le jour où il allait apprendre enfin si le merveilleux instrument était destiné à figurer sous les vitrines d'un cabinet d'antiquaire ou à reprendre son rang parmi les séraphins de l'harmonie militante vint enfin à luire; et le musicien, le cœur partagé entre l'espérance et la crainte, s'achemina vers le palais de l'Institut, dont la rue Mazarine est en quelque sorte le fossé féodal.

La boutique était calme et sombre comme de coutume, la veilleuse brûlait toujours mélancoliquement sur la console dans le fond du magasin, et Firmin, le grand garçon que Baillot avait baptisé *in petto* du nom de Valet de Pique, était invariablement assis dans le comptoir s'occupant, *festina lente*, selon le conseil d'Horace, à passer tour à tour sur un

bloc de colophane, les crins échevelés d'une multitude d'archets de contre-basses, de basses, de violons et de violoncelles.

Plongé dans cette grave et minutieuse occupation, le laborieux *alter ego* de M. Crépinel ne s'apercevait pas qu'une chatte effrontée buvait à sa droite le lait de son déjeuner à lui, et à sa gauche que Mirza, la chienne dont il avait naguère été constitué le gouverneur par Mlle Cécile, rongeait sur le même plan, c'est-à-dire sur ce même comptoir, un os énorme de gigot aux dépens duquel la hargneuse épagneule espérait sans doute réparer des forces singulièrement diminuées par les veilles, les aboiements et les soins de la maternité.

« Bonjour à M. Firmin, » dit l'artiste en entrant dans le Capharnaüm.

A ce bonjour, qui lui arrivait comme une bombe, Firmin, qui n'avait pas entendu entrer le musicien, tout attentionné qu'il était au repassage de ses archets sur la colophane, leva la tête et reconnut Baillot.

« Ah! monsieur, je suis bien votre serviteur, dit-il en levant son torse de dessus sa banquette comme il avait levé la tête, et en chassant d'un coup d'archet la chatte maraudeuse et la chienne intempérante, ah! monsieur, je suis bien votre serviteur.

— Votre patron n'est-il pas ici? demanda Baillot en promenant ses regards dans les ténèbres qui l'environnaient.

— Il est à côté, chez le voisin l'armurier, vous savez? et termine une terrible partie d'échecs commencée il y a eu hier quinze jours.

— Quel forcené joueur d'échecs! s'écria Baillot, qui brûlait d'impatience et qui appréhendait que la prise retardée d'une tour ou la captivité imprévue d'un roi n'eussent fait remettre aux calendes grecques la réparation de son Amati.

Je suppose, poursuivit amèrement le musicien, que M. Crépinel, tout entier à ses élucubrations stratégiques, n'aura plus songé qu'il m'avait promis mon violon, mort ou vif, pour aujourd'hui.

— Je ne peux pas vous dire, monsieur, repartit Firmin en baissant la voix comme s'il eût craint de réveiller les nombreuses araignées dont les toiles tapissaient le plafond au-dessus du comptoir, il ne me conviendrait pas de vous démentir, mais j'ose penser que M. Crépinel ne vous a pas fourré dans le sac aux oublies. Il est trop de la vieille roche pour perdre de vue le respect que tout fabricant doit au public, et principalement aux personnes qui lui accordent l'honneur de leur confiance. Je vais l'appeler, et il sera ici dans un moment. Prenez seulement la peine de vous asseoir. »

Baillot se sentit désarmé par la bonhomie et la candide courtoisie du Valet de Pique, et cherchant à tâtons derrière lui un tabouret qu'il trouva heureusement, il s'y assit tandis que Firmin alla, de son pas lent et cadencé, prévenir acoustiquement M. Crépinel de l'arrivée d'une pratique.

Le luthier ne tarda pas à paraître.

« Ah! monsieur, dit-il à Baillot, je pensais à vous il n'y a qu'un instant.

— Vous pensiez à moi, monsieur, répondit le

musicien d'un ton sec, et moi je faisais mieux encore, je vous attendais.

— Oh! votre exactitude ne peut être comparée qu'à la mienne, reprit le luthier en feignant de ne pas comprendre le reproche indirect que le musicien lui adressait, et comme je viens d'avoir l'honneur de vous le dire, je pensais à vous, et je vous appliquais ce vers d'une vieille comédie :

Sangaride, ce jour est un grand jour pour vous.

N'est-il pas vrai, poursuivit-il en prose, que rien ne réjouit plus le cœur d'un véritable artiste, que rien n'est plus favorable à son talent et, partant, à sa réputation, que la possession d'un excellent instrument?

— Sans contredit, dit Baillot dont le cœur commençait à battre violemment.

— Eh bien! monsieur, vous allez être un de ces prédestinés de l'art; vous allez être le fortuné propriétaire d'un instrument qui n'a pas son pareil, je ne dirai pas seulement en France, mais en Europe. »

Et s'interrompant tout à coup, M. Crépinel monta presque légèrement sur un tabouret, atteignit sur une tablette une splendide boîte d'acajou ornée d'incrustations de nacre, l'ouvrit, et saisissant l'objet qui y était renfermé, s'écria d'une voix victorieuse :

« Voilà votre violon!

— Grands dieux! quelle métamorphose! s'écria Baillot consterné de surprise et d'admiration. Quoi! c'est là mon Amati! c'est là cet instrument, naguère

si chétif et si misérable, auquel il ne semblait rester que le souffle !......

— Oui, riposta le luthier, mais c'était le souffle du génie, et ce souffle a suffi pour rappeler l'âme dans le corps. Vous m'avez donné un fantôme, et je vous rends un archange.

— Vous êtes un grand magicien, monsieur Crépinel, et le miracle que vous venez d'opérer là est, comme tous les miracles, incompréhensible.

— Je ne suis pas un magicien, monsieur, je ne suis et ne prétends être qu'un ouvrier.

— Dites un artiste, ajouta vivement Baillot.

— Un artiste, si vous voulez, monsieur, réfléchi et doué, pour les instruments, de cette patience que les Bénédictins avaient autrefois pour déchiffrer les vieilles chartes et les vieux livres. »

L'étonnement admiratif que Baillot manifestait était réellement très-naturel. Le vénérable Amati, sous la main savante de Crépinel, avait reconquis toutes les grâces, toutes les formes et toutes les vigueurs de sa jeunesse. En laissant au bois du précieux instrument toute la sombre teinte de l'antiquité, qui donne aux monuments comme aux hommes, un cachet indélébile de grandeur et de majesté, il avait rétabli, avec une science profonde et un goût parfait, les parties accessoires qui manquaient à ce dernier représentant, peut-être dans le monde, de la magnifique industrie des Amati.

Le luthier, tout en détaillant à Baillot les différentes opérations auxquelles il avait dû se livrer pour restituer à l'instrument son premier aspect et ses qualités primitives, voulut donner à son client

un échantillon de ses connaissances archéologiques.

« Ainsi que j'ai déjà eu l'honneur de vous le faire observer, monsieur, ce violon appartient au meilleur temps des Amati. Ces peintures précieuses et finement exécutées sur le manche, et qui représentent deux sujets pris de l'Histoire Sainte : le roi David dansant devant l'Arche et chantant les louanges de Dieu en s'accompagnant de la harpe, et Josué faisant tomber les murailles de Jéricho au son de la trompette des Lévites, prouvent que cet instrument a été particulièrement fabriqué pour la chapelle papale ou pour quelque grand dignitaire de l'Église, à Rome.

« Mais comment est-il arrivé en France? Voilà ce qui est difficile à deviner; cependant je suis assez porté à croire qu'il a été donné par un prélat italien, vers la fin du dix-septième siècle, au cardinal de Furstemberg, abbé de Saint-Germain-des-Prés, et grand amateur de musique aussi bien que violoniste de premier ordre.

« Ce qui confirme dans cette opinion, c'est que les lettres minuscules incrustées en ivoire sur le manche du violon G. E. E. A. C. S. E. A. A. S. C. P. H. F. D. 1689, voudraient dire : Cet instrument a été offert en 1689 à Guillaume Egon, évêque de Strasbourg, — car *Argentoratum* signifie Strasbourg, dans la basse latinité, — cardinal de la sainte Église romaine et abbé de Saint-Germain. Cet éminent personnage est plus connu encore sous le nom de cardinal de Furstemberg, dont une rue proche d'ici porte encore le nom. »

Baillot était émerveillé de la prolixe érudition du

luthier, ce qui ne l'empêchait pas d'éprouver quelque impatience, en proie qu'il était à une impérieuse préoccupation.

« Mon cher monsieur Crépinel, lui dit-il, je vous sais un gré infini de vos explications, mais la main me démange; me permettez-vous d'essayer quelques notes sur mon violon.

— Si je vous le permets, monsieur! mais je vous en prie, au contraire, car mon succès d'ouvrier ne peut être constaté d'une manière certaine que l'archet à la main. »

Baillot épaula son instrument avec une agitation croissante, saisit l'archet et préluda par quelques phrases. Mais bientôt les sons purs et harmonieux de l'instrument régénéré s'infiltrant en quelque sorte dans les pores de l'artiste, Baillot exécuta avec une verve et un entrain irrésistibles l'une des plus belles fantaisies de Mozart.

A ces sublimes inspirations du Raphaël de la musique au dix-huitième siècle, exécutées par le roi des violons du dix-neuvième, tout le personnel de la boutique de M. Crépinel s'anima comme les endormis de la Belle au Bois dormant à l'apparition du prince Charmant. Mme Crépinel s'aventura la première à descendre de son appartement dont elle ne quittait pas volontiers le crépuscule pour les ténèbres de son magasin; sa fille, Mlle Cécile, dont la beauté était aussi remarquable que le talent de son père, la suivit de près; le grand Firmin abandonna son éternel comptoir, et il n'y eut pas, jusqu'à la favorite Mirza et au chat de l'établissement, qui ne vinssent agrandir le cercle qui s'était formé autour

du musicien, tandis que l'armurier adversaire palamédique de M. Crépinel, armé de la hallebarde du suisse de Saint-Germain-l'Auxerrois, qu'il était chargé de fourbir, essayait, l'oreille collée contre la porte de l'arrière-boutique, de saisir quelques-uns de ces élans de l'âme qu'exhalaient les génies des Amati, de Baillot et de Mozart.

Lorsque le morceau fut terminé, le luthier qui n'avait cessé pendant cette scène de manifester, par les gestes et par les interjections laudatives, le plaisir et l'émotion qui le dominaient tout entier, s'écria :

« Vous m'avez appelé magicien, mais c'est vous qui êtes un enchanteur. Oui, vous êtes le diable ou vous êtes Baillot.

— J'aime mieux être l'un que l'autre, mon cher Crépinel, et je vous avouerai que je suis Baillot, un simple artiste qui a un compte sérieux à régler avec vous pour la restauration fabuleuse de ce violon ; ayez la bonté de me dire... »

Et Baillot mettait la main dans sa poche pour y prendre sa bourse.

« Que voulez-vous faire là ! dit le luthier en arrêtant la main du virtuose.

— Rémunérer autant qu'il dépendra de moi votre travail, mon cher maître.

— Fi donc ! entre artistes on ne se doit rien, et mon travail sur cet instrument ne peut pas plus être payé que je ne pourrais vous payer le talent que vous venez de déployer tout à l'heure et qui nous tenait tous dans l'extase.

Comprenez-vous maintenant que nous sommes quittes ?

— Mon opinion diffère essentiellement de la vôtre sur ce chapitre-là, repartit Baillot. Mais vous avez aujourd'hui trop d'avantage sur moi et je ne veux pas risquer une discussion où votre opiniâtreté de tacticien et votre habitude de faire échec et mat, pourraient vous assurer le triomphe. Mais je fais mes réserves. En attendant la reprise des hostilités sur ce terrain, me promettez-vous, monsieur Crépinel, de venir sans façon accepter chez moi un déjeuner d'artiste, c'est-à-dire moitié spartiate et moitié athénien.

— Ah ! pour cela de grand cœur, riposta le luthier, et cela très-prochainement.

— Je vous prends au mot très-prochainement et entre la reddition d'*une tour* et la défaite d'*un cavalier.* »

Une franche poignée de main accompagna cette innocente épigramme et le luthier et l'artiste se séparèrent fort satisfaits l'un de l'autre.



Digitized by Google

IV

Les premiers jours de la possession — des possessions de toute espèce — semblent éteindre dans le cœur de l'homme tous les sentiments autres que celui de l'égoïsme et de la propriété.

Baillot ne pouvait pas se soustraire à cette grande loi de l'humanité, mais il finit, après avoir épuisé toutes les voluptés que verse dans le cœur d'un artiste la possession d'un trésor inespéré, par justifier cet axiome latin :

Ab assuetis non fit passio,

qu'on pourrait traduire librement par : l'habitude supprime l'amour.

Il continua donc de vénérer et d'admirer son Amati, mais cette possession, qui lui avait fait perdre durant tout un mois le boire, le sommeil et le manger, se termina par une tendresse calme, placide, philosophique et raisonnée qui lui permit de reprendre, avec ses études accoutumées, le fil de ses relations et de ses souvenirs si brusquement interrompu par les excès de travail auxquels il s'était

livré avec l'irréprochable instrument du luthier italien merveilleusement restauré par un luthier parisien.

Les premiers souvenirs de l'artiste rendu au commerce de la vie réelle se dirigèrent d'abord vers la rue Mazarine.

Baillot s'étonna que le brave joueur d'échecs ne fût pas venu encore prendre sa part du déjeuner d'artiste qu'il lui avait offert, et notre musicien se disposait à entreprendre un matin le pèlerinage de la rue Mazarine, lorsque son domestique vint lui annoncer la visite d'un inconnu qui s'intitulait M. Crépinel.

« Faites entrer et au plus vite, dit Baillot, voilà de ces visiteurs pour lesquels j'y suis toujours et toute affaire cessante. »

M. Crépinel entra.

Ce n'était plus cet ouvrier affublé jusqu'au menton d'un vulgaire tablier et dont les lunettes sordides mêlaient leurs branches rouillées aux poils fauves d'une casquette de loutre, c'était un notable industriel, un bourgeois vêtu sans recherche mais avec goût, qui portait des lunettes d'or, et qui, tout en conservant sur sa physionomie le type de la franchise et de la loyauté que Dieu lui avait octroyé, montrait dans sa tenue et dans son maintien, cette assurance que donnent le talent avéré et la probité reconnue, et cette aisance qui prend sa source dans une indépendance héréditaire et dans une confiance illimitée dans la sainteté du travail.

« Monsieur Crépinel ! ! dit Baillot en s'avançant joyeusement au devant du luthier et en lui tendant affectueusement la main.

— Moi-même, monsieur, répondit le luthier en serrant avec une effusion respectueuse la main de l'artiste.

— Je désespérais de vous voir et je vous accusais d'oublier bien vite vos promesses.

— Monsieur, il est des choses qu'on n'oublie pas et des personnes dont on se souvient toujours. Votre aimable invitation était au nombre de ces choses, et votre personne est de celles qui ne s'effacent pas de la mémoire.

— Eh bien, cher monsieur Crépinel, mon ressentiment ne tient pas contre votre bonne visite. Allons déjeuner et scellons avec un verre de vin de Chambertin notre réconciliation et nos mutuelles sympathies. »

Et le musicien introduisit le luthier dans une charmante petite salle à manger où un déjeuner succulent était servi avec une élégance et un luxe qu'on ne rencontre pas toujours même chez les artistes du premier ordre.

Les deux artistes en étaient à leur dernière libation de vin de Champagne, lorsque le luthier, déposant gravement son verre, tout couronné de perles petillantes, sur la table, dit :

« Le désir de vous serrer la main et de passer quelques heures avec vous ne m'a pas seul conduit ici, monsieur Baillot, je viens aussi vous adresser une petite prière.

— Une prière ? à moi ! fit Baillot, vous voulez rire, mon cher Crépinel, les artistes n'exaucent pas de prières, parce qu'ils ne sont ni ministres ni financiers; mais ils rendent des services, quand ils le

peuvent, et celui que vous me demandez est rendu d'avance, s'il est possible.

— Ce n'est point un service, c'est un plaisir, c'est un honneur que je réclame de votre estime.

— En ce cas, la chose est faite, monsieur Crépinel.

— Monsieur Baillot, je marie ma fille.

— Vous mariez votre fille! fit Baillot en trempant ses lèvres dans sa flûte de cristal et en humant quelques perles impatientes qui frétillaient autour du fragile cratère.

— Oui, monsieur.

— Et quel est l'heureux mortel appelé à posséder ce joyau digne de l'hommage des princes et des artistes?

— Ce n'est ni un prince ni un artiste, c'est Firmin Léveillé, mon premier ouvrier, celui que vous avez trouvé dans le comptoir avec Mirza la première fois que vous me fîtes l'honneur de venir à la maison.

— Est-il possible! s'écria Baillot en replaçant son verre sur la table de façon à le briser, quoi! ce grand garçon?

— Mon Dieu oui, monsieur Baillot, Firmin que j'ai eu en apprentissage et pas plus haut que cela, presqu'au sortir de nourrice, est devenu un bon et laborieux ouvrier; je l'avais accueilli d'abord par compassion, je l'ai gardé par attachement! Orphelin dès l'enfance, il ne connaît pas d'autre maison paternelle que celle de son maître. Ma fille et lui ont été élevés ensemble...

— Et ils s'aiment? interrompit Baillot.

— Oh! Je ne dirai pas que c'est d'un amour ro-

manesque; mais ils s'estiment et c'est tout ce qu'il faut pour faire un bon ménage.

— Tout le monde ne serait pas de votre avis, monsieur Crépinel.

— Tout le monde aurait tort, monsieur, et puis je n'ai point amassé de fortune dans ma profession que j'ai toujours exercée non en âpre mercenaire, mais en ouvrier amoureux de l'art. Ma fille n'a donc pas de dot, et je ne concède à mon gendre, avec la main de Cécile, que le titre plus honorable que productif de mon associé. Mais cela lui suffira, et sa reconnaissance me garantit d'avance le bonheur de ma fille.

— Tout cet arrangement est parfait, monsieur Crépinel, et à quand la noce?

— Voilà précisément le second motif de ma visite, monsieur, la noce! à proprement parler il n'y en aura pas. Nous irons le matin à la mairie et à l'église, puis chacun retournera à ses affaires; mais le soir, vers dix heures, quelques vieux amis, quelques affectueux parents se réuniront à mon foyer de la rue Mazarine, et un souper comme en faisaient nos ancêtres nous conviera à célébrer un mariage qui, dans la boutique d'un luthier, pourra se flatter au moins de s'accomplir sous les auspices de l'*harmonie*.

— Bien, très-bien, monsieur Crépinel, repartit l'artiste d'un air rêveur.

— Je viens donc vous prier instamment, monsieur, de vouloir bien consentir à faire partie du petit nombre des convives que je rassemblerai autour de ma modeste table en ce jour solennel.

— Et le jour de la noce, il est fixé?

— A aujourd'hui en huit.

— Irrévocablement?

— Irrévocablement.

— Eh bien! monsieur Crépinel, je donne précisément ce soir-là un grand concert qui sera, je crois, honoré de la présence de l'Impératrice. Je mets dès à présent une loge à la disposition de votre famille.

— Ah! mille remercîments, monsieur.

— A l'issue de ce concert, une voiture à mes ordres vous reconduira chez vous, où peu de temps après, j'aurai le plaisir d'aller vous rejoindre pour participer à votre festin nuptial et pour m'associer à la joie de votre famille. »

Le brave luthier ne tarda pas à prendre congé de Baillot, qui s'occupa dès ce moment à organiser le concert dont il avait improvisé la future existence et la date.

Une pensée généreuse germait dans le cœur de l'artiste, et il n'avait pas un moment à perdre pour la transformer en projet et surtout pour réaliser ce projet.



V

Huit jours se sont encore engloutis dans l'abîme des siècles; le concert a eu lieu, et nous nous trouvons si le lecteur veut bien le permettre, au sortir de cette solennité musicale, dans le salon du luthier Crépinel, rue Mazarine.

Ce salon est une grande pièce carrée dont les murailles, au lieu de papier, sont tapissées, comme au dix-septième siècle, de ces cuirs historiés de Bruges, qui rivalisaient en ce temps-là, pour la décoration des appartements, avec les tapisseries de la Gueldre et du Brabant. Une énorme cheminée de marbre blanc, qui porte encore les armes et le chiffre sculptés du cardinal Mazarin, — ce qui indique que la maison avait été bâtie par le fondateur du collége des Quatre-Nations et qu'elle était vraisemblablement destinée à loger les professeurs de ce collége, — est surmontée d'une belle glace au devant de laquelle figure une colossale pendule dont Boule avait fabriqué les précieux ornements; elle supportait encore sur sa large tablette les acolytes obligés de la splendide horloge; deux riches candélabres de cuivre chargés chacun de quatre bougies

allumées. Douze fauteuils et quelques pliants recouverts en velours d'Utrecht semblaient tendre leurs bras à deux énormes et moelleuses bergères qui flanquent le foyer de la cheminée, où brûle, à l'aide des tisons de hêtre, une grosse bûche de chêne.

Dans les angles de la vaste pièce, sont campées quatre encoignures ou consoles, meubles gracieux inventés au dix-septième siècle par l'inconsolable veuve du brave et malheureux duc de Montmorency; sur l'une de ces consoles on voit le buste de Philidor, dû au ciseau de Houdon, et aux parois de l'appartement sont appendus les portraits admirablement gravés de musiciens célèbres, Lulli, Gluck, Mozart, Grétry, Haydn et Rameau. Aux deux côtés de la cheminée se trouvent un piano d'une belle facture et une harpe splendide. Sur un guéridon colossal placé au milieu de l'appartement, comme un évêque au milieu de son chapitre, on remarque un modeste cabaret en porcelaine de Saxe, qui est, pour ainsi dire, enseveli sous des monceaux de partitions appartenant aux écoles musicales italiennes, allemandes et françaises.

Huit personnes, outre M. et Mme Crépinel et les nouveaux mariés, étaient rassemblées dans le salon et s'entretenaient du brillant concert auquel on venait d'assister. On ne tarissait pas dans les éloges que l'on décernait à Baillot, sur son jeu vif, savant, délicat qui avait enlevé tous les suffrages et mérité l'approbation de l'impératrice elle-même.

« Il est sûr et certain, dit M. Robineau l'armurier, joueur d'échecs, que l'on ne voit pas souvent de

Digitized by Google

pareils musiciens. Quand j'étais avant la Révolution, grenadier dans le régiment d'Armagnac, je me rappelle parfaitement, étant en garnison à Bourges, avoir entendu dans une fête que la ville rendit à notre corps d'officiers, un monsieur qui n'était pas maladroit sur le violon; mais en conscience, il n'était que de la saint-jean au prix de M. Baillot. Ah! — ajouta l'armurier en soupirant, — si je pouvais avoir aussi le jour de mon mariage un concert comme celui de ce soir, le roi ne serait pas mon parrain.

— Quoi! monsieur Robineau, dit un monsieur qu'à sa blême et grave physionomie, sa morgue discrète, on pouvait prendre pour un homme de robe, vous allez encore vous marier!

—Que voulez-vous? monsieur Trébuchet, repartit l'armurier, l'homme n'est pas fait pour vivre seul, et c'est surtout dans le commerce que cette observation de saint Paul est parfaitement justifiée. Une boutique exige une femme comme une rivière exige des poissons. Ne faut-il pas répondre aux chalands à toutes les heures du jour, enregistrer les demandes, expédier les caisses d'armes, tenir les livres....

— Jouez moins souvent aux échecs, monsieur Robineau, interjeta Mme Crépinel avec un ton digne de Mme Jourdain, et vous aurez tout le temps de vaquer à toutes ces occupations. Mais quelle est donc la malheureuse, monsieur Robineau, qui se résigne à partager votre comptoir et tout ce qui s'ensuit?

—Cette chère madame Crépinel! elle a toujours le petit mot pour rire! dit l'armurier en s'efforçant

de sourire ! Madame, puisque vous l'ignorez, je vais épouser la fille unique de M. Mitou, le potier d'étain de la rue Saint-André-des-Arts.

—Pauvre fille! et pauvre femme! fit à voix basse Cécile.

— Ce sera l'alliance des canons, s'écria un loustic de quarante ans, qu'à ses allures surannées on pouvait prendre pour un courtaud de boutique passé à l'état de patron de magasin à prix fixe; car certes il y a plus d'analogie qu'on ne croit communément entre un armurier et un potier d'étain ; si le premier conspire à la perte de l'humanité par ses tubes à foudre, l'autre tend à la soulager par ses cylindres aquatiques.

— J'espère, monsieur Robineau, dit à son tour un monsieur qui sentait le bureaucrate d'une lieue, que vous n'avez pas la prétention d'avoir à votre noce un virtuose de la force de M. Baillot.

— Pourquoi non ? riposta l'armurier; tous les arts sont frères, comme dit mon ami Crépinel, et à ce titre-là je pourrais bien, moi aussi, viser à l'honneur de posséder le César du violon.

—Il est minuit et demi, fit Mme Crépinel, et Firmin vient de m'annoncer que le souper était servi. Notre cuisinière Jeannette s'impatiente et les mets vont refroidir....

— Êtes-vous bien sûr, monsieur Crépinel, que M. Baillot n'a point oublié tout net votre invitation ?

— J'en suis moralement sûr, madame Crépinel, et ce retard de notre grand artiste s'explique suffisamment. Vous savez aussi bien que moi qu'à l'issue du concert, M. Baillot a été appelé dans la loge de

l'Impératrice, pour recevoir probablement les félicitations de Sa Majesté. »

En ce moment, une voiture arrivant au galop ébranlait les maisons de la rue Mazarine et s'arrêtait à la porte du luthier. Une minute après, Baillot entrait dans le salon de M. Crépinel, et subissait une nouvelle bordée de compliments.

« A table! à table! messieurs et mesdames, » clama Mme Crépinel qui, à l'exemple de la grondeuse épouse du *Bourgeois gentilhomme*, n'avait qu'un goût fort peu prononcé pour les politesses de haute et basse cour et pour les *salamaleks* des mamamouchis de Paris.

On suivit avec empressement la maîtresse de la maison et l'on se mit à table.

La bonne chère et le bon vin ne connaissent pas les supériorités sociales; ils sont les éteignoirs des rangs et des puissances de convention; la table en un mot est le meilleur symbole de l'égalité et de la fraternité.

On but comme aux noces de Cana, on mangea comme aux noces de Gamache. Tout le monde avait de l'esprit, car le bonheur et la liberté accordent aux plus sots et aux plus gourmands de l'aisance et de gais propos. L'homme de robe oublia son *Code* et ses *Pandectes* et fut presque spirituel; l'ex-courtaud de boutique rencontra des reparties heureuses et des mots plaisants; le bureaucrate sortit de sa cravate et de sa nullité habituelles. Robineau luimême, malgré les souvenirs funéraires de ses trois femmes et de son prochain hyménée, malgré surtout la partie d'échecs qu'il venait de perdre le

matin même avec M. Crépinel, fut jovial sans témérités de mauvais goût. Baillot qui parlait agréablement, raconta son odyssée de la rue Mouffetard, et la trouvaille du violon d'Amati qui était redevenue dans ses mains, grâce à la savante industrie de Crépinel, une véritable mine d'or.

On chanta ensuite de bonnes vieilles chansons de Panard et de Collé et des chansons modernes d'Armand Gouffé et de ce bon et gai Désaugiers, qui ne para jamais la muse gauloise, la muse du vaudeville, des atours sanglants de la révolte et des oripeaux philosophiques de l'impiété et du matérialisme.

On passa ensuite dans le salon, et Baillot pour condescendre aux désirs de l'assemblée, joua sur son violon une de ses plus douces, une de ses plus suaves fantaisies. Puis la nouvelle mariée se mit à sa harpe et chanta d'une voix mélodieuse et en s'accompagnant de ce royal instrument une délicieuse romance de Millevoye.

Cette voix fraiche et pure, ces chastes et derniers accents d'une jeune fille qui semblait pleurer comme les compagnes de Seïla sur les montagnes de Saphet la prochaine défaite de sa virginité, émut l'assemblée et Baillot lui-même ne put s'empêcher de s'écrier dans son enthousiasme :

« Ah ! divine Colombier, vous êtes sinon surpassée, du moins égalée par une femme de vingt ans[1]. »

1. Mme Colombier, veuve du savant médecin Colombier, inspecteur général des hôpitaux militaires sous Louis XVI, con-

Cette scène musicale termina la soirée ou plutôt la matinée des noces.

Les convives s'en allèrent enchantés et charmés.

Baillot resta le dernier avec la famille du luthier.

Quand ils furent seuls :

« Monsieur Crépinel, dit-il au luthier dont les yeux étaient encore humides des douces émotions de la journée, me permettez-vous d'offrir à votre gendre, qui a, lui aussi, contribué à rendre à mon Amati sa vigueur et son éclat, un témoignage de mon estime et de ma gratitude.

— Monsieur, fit le luthier en s'inclinant.....

— Mon cher monsieur Firmin, reprit l'artiste en se tournant vers le marié, le succès du concert de ce soir est dû en grande partie à votre savante industrie ; nous devons en partager les bénéfices... acceptez, je vous prie, cette petite somme qui ne vous sera pas inutile dans votre jeune ménage. »

Et il remit à Firmin une papillote de six billets de mille francs.

seiller d'État, cordon noir, était l'une des femmes les plus spirituelles du dix-huitième siècle, et avait un talent de premier ordre sur la harpe. Mme Colombier resta veuve, jeune encore, avec deux filles ; l'aînée épousa M. Thouret (frère de l'illustre membre de l'Assemblée constituante), qui fut doyen de l'École de médecine de Paris et tribun ; l'autre se maria au baron docteur Desgenettes, dont l'héroïque dévouement a été célébré par la peinture, et qui devint médecin en chef des armées de Napoléon Ier. Mmes Thouret et Desgenettes étaient dignes, par leur esprit et par leurs talents, de leur mère, et on se rappelle encore que Mme Desgenettes joignait aux qualités de l'esprit et du cœur une incomparable beauté. On la regardait en 1807, comme l'une des plus belles femmes de la cour de Napoléon Ier.

Le pauvre garçon faillit tomber de son haut et balbutia un compliment inintelligible.

« Monsieur Crépinel, poursuivit Baillot en tirant de sa poche un pli de chancellerie qu'il remit au luthier, Sa Majesté l'Impératrice, à qui j'ai eu l'honneur de parler de vos travaux si utiles et si remarquables a daigné vous accorder le brevet de son luthier.....

— Ah! monsieur Baillot!!! monsieur Baillot!!! quel honneur!!! et quelle reconnaissance!

— Pour notre auguste Souveraine, oui, mais pour moi, non; vous savez que ce mot est définitivement rayé de notre dictionnaire, qui est celui désormais de l'amitié et de la fraternité. »

Et il tendit la main au luthier, qui la pressa avec une énergique effusion.

« Et vous, madame, ajouta Baillot en s'approchant de Cécile, qui contemplait, pâle et troublée, le ravissement de son père et de son mari, vous savez que rien ne porte bonheur à un jeune ménage comme les actions honnêtes, comme les interventions bienfaisantes, soyez assez bonne pour remettre vous-même et dès demain, ces cinq cents francs à la pauvre mère de famille qui a vendu, sans le savoir, le chef-d'œuvre des *Amati*. Une ambassade pareille ne peut que vous être agréable, et, offert par vos mains, par les mains de la beauté et du talent, ce faible don acquerra un prix qu'il n'aurait pas sans cela.

— J'accepte avec bonheur la mission que vous voulez bien me confier, monsieur, repartit Cécile en rougissant et je la remplirai le moins mal

possible. Mais, à coup sûr, la pauvre femme va me prendre pour l'ambassadrice d'un prince ou d'un dieu.

— D'un prince? non, répliqua Baillot en riant, mais d'un dieu, je ne dis pas..... du dieu PAN. »



Digitized by Google

LE VÉTÉRINAIRE

DANS L'EMBARRAS.

Digitized by Google

Digitized by Google

LE VÉTÉRINAIRE

DANS L'EMBARRAS.

I

Vers les premiers mois de l'année 1837, un Anglais, accompagné de sa famille et d'un nombreux domestique, était venu s'établir tout près d'un des plus jolis villages de l'arrondissement d'Antibes. Alléché par la beauté du site et par les richesses plantureuses du terroir, notre Anglais avait acheté fort cher un vaste domaine; il l'augmenta encore par de nouvelles acquisitions de terrains et l'illustra par la restauration intelligente d'un château longtemps inhabité dont l'architecture féodale s'harmonisait admirablement avec la forêt d'orangers et de citronniers qui entourait l'agreste colline sur laquelle le manoir se dressait comme un géant de granit. Cet Anglais, qui se nommait William Brekewood, était noble comme un quartier de chevreuil, mais on l'appelait et il se laissait appeler *mylord*, parce qu'en

Digitized by Google

France, dans le jargon des paysans et des courtisanes, le titre de *mylord* est synonyme de magnifique et de prodigue ; préjugé absurde comme tous les préjugés populaires.

Sir William Brekewood, loin d'être un rejeton des héros de l'heptarchie, n'était que le fils d'un pauvre brasseur du Worcestershire, province voisine du pays de Galles. Peu soucieux de l'établissement paternel et rêvant un avenir plus productif que le commerce de l'orge et du houblon, le jeune William s'embarqua à l'âge de dix-sept ans sur un vaisseau qui partait pour l'Inde, en qualité d'écrivain, et une fois arrivé sur cette terre nourricière de tous les aventuriers grands et petits des Trois-Royaumes, il déploya les talents dont il avait été doué par la nature : une activité féroce, l'âpre amour des chiffres, l'inflexibilité satanique d'un publicain. Ces qualités précieuses ne tardèrent pas à le faire admettre dans l'armée de sauterelles à têtes d'hommes que la Compagnie royale de la bienfaisante Albion employait alors pour pomper le sang, l'or et les sueurs des malheureux Indiens. William Brekewood parcourut avec éclat tous les grades subalternes de cette milice grugeante et absorbante, et quand il se trouva suffisamment repu des dépouilles de ces ilotes de la superbe Angleterre, il songea à jouir d'un repos qu'il avait acheté, comme tous ses compatriotes dans l'Inde, par la négation absolue de tous les principes de justice et d'humanité. Mais son patriotisme capitula avec sa vanité ; il comprit, à son retour dans la Grande-Bretagne, que sa fortune, qui atteignait pourtant le chiffre fort respectable de vingt mille

livres sterling, ne lui permettrait pas de briller dans les rangs de l'aristocratie anglaise. Il tourna alors naturellement ses regards vers la France.

William Brekewood avait rapporté de l'Inde, outre ses trésors, des habitudes de magnificence et d'étiquette orientale, auxquelles se mêlaient l'insolence du commandement absolu et les attitudes tyranniques de l'homme habitué à être obéi par des esclaves. Au demeurant, sir William, malgré ses nombreux défauts, laissait entrevoir et apprécier de bonnes et solides qualités, et quand il se décidait à quitter les splendeurs du zodiaque de Brama et à se dépouiller des oripeaux de hasard et des sourcils usurpés du Jupiter olympien, on pouvait le prendre pour un bâtard de Franklin et du bonhomme Richard ou pour un disciple attardé de Vincent de Paul et de Monthyon.

Sir William avait des manies. Quel Anglais n'en a pas! Les siennes étaient de collectionner des fleurs et des bêtes. Mais ces fleurs et ces bêtes devaient, pour obtenir les honneurs de sa serre et de sa ménagerie, réunir toutes les qualités florales et belluaires qui procèdent de la rareté, de la laideur, de la beauté et de l'horrible. De sorte que si la serre de sir William contenait les plus ravissantes roses de la Chine et du Japon, les plus splendides œillets de la Cappadoce et de la Bithynie, les plus odorants spécimens de la violette des Alpes et des Cordillères, les lis les plus purs de l'Andalousie et de la Basilicate, les tubéreuses les plus tourmentées qui croissent dans les fissures des remparts de Jérusalem ou dans les champs redevenus incultes de Sidon et de Sama-

rie; sa ménagerie logeait, dans des cellules de fer, les tigres les plus cruellement agiles du Bengale et du Maroc, les bœufs les plus taciturnes de l'Ethiopie et les bisons les moins domptés de l'Arkansas; des lions du Sennaar et des brebis prodigieuses de la Nubie; des léopards du Diarbeck et des ours des Pyrénées et de la mer Glaciale; enfin des dromadaires de l'Euphrate; des djina ou grand orang-outang des forêts du Gabon et des crocodiles du Nil et du Sénégal.

L'observateur le plus perspicace, le philosophe le plus habile à sonder, comme Théophraste et la Bruyère, les abîmes du cœur humain auraient eu bien de la peine à décider laquelle de sa serre ou de sa ménagerie tenait le plus en haleine la sollicitude de sir William, s'il préférait, en un mot, ses fleurs à ses bêtes ou ses bêtes à ses fleurs. Toutefois et sur quelques faibles indices, les familiers du nabab étaient autorisés à croire qu'il mettait à un plus haut prix sa ménagerie que sa serre, et que ses tendresses de maniaque étaient bien plus profondément acquises aux hôtes des déserts et des forêts pompeusement décrits par Buffon qu'aux fragiles et odorantes filleules de Columelle et de Linnée.

En effet, à peine les premiers rayons du soleil jaillissaient-ils à l'horizon des flots bleus de la Méditerranée pour venir dorer les flèches aiguës des cathédrales de la Provence, que sir William abandonnait sa couche, et le torse ceint d'un cachemire splendide, les pieds vêtus de babouches mirobolantes, la tête couverte d'un bonnet ourdi de brocart, de perles, d'or et d'émeraudes comme celui

d'un roi assyrien du temps des prophètes ou d'un padisha moderne, descendait armé d'une baguette d'ébène à incrustations d'or et d'ivoire dans sa ménagerie, où son apparition matinale était saluée par les rugissements, les soupirs forcenés, les atroces grognements de ses pensionnaires à griffes et à dents, à carapaces de chair ou d'écailles, à dards empoisonnés ou à défenses mortelles.

Sir William sifflait comme un de ses serpents, et au signal de la triple note stridente qu'il tirait du bout de son bâton d'ébène, on voyait paraître trois valets nubiens portant des paniers remplis de viandes pantelantes et fumantes encore de la vie à peine absente. Les nègres déposaient à terre avec précaution ces charniers ambulants et la distribution commençait au milieu d'une recrudescence de cris, de hurlements, de sauts formidables, de grincements effroyables par lesquels ce peuple de monstres manifestait sa joie à l'aspect de la chaude curée promise à son vorace appétit.

L'Anglais présidait avec un flegme imperturbable à cette distribution, et en le voyant ainsi examiner minutieusement la qualité et la quantité des aliments qu'on livrait à ses commensaux au travers des barreaux de leurs cages, on l'eût pris pour un général d'armée qui, à la veille d'une bataille, se pare d'une sollicitude paternelle envers ses soldats et leur mesure libéralement, après une inspection vigilante, les munitions de bouche qui, surtout dans une armée anglaise, sont les prémisses et les auxiliaires les plus sûrs de la victoire.

Ces soins paternels accomplis dans cette pitto-

Digitized by Google

resque ménagerie que sir William nommait son oasis et qui n'était, à vrai dire, qu'un jardin d'acclimatation à l'usage des monstres, le nabab se rendait dans le vaste espace consacré à la culture et à l'entretien de ses arbustes et de ses plantes exotiques. Là encore l'œil du maître trouvait à s'exercer, et dans ses gigantesques serres avec ses jardiniers indiens, chinois et français, comme avec ses cornacs nubiens et cafres au milieu de sa ménagerie, il déployait tour à tour les clémences et les sévérités du pouvoir absolu. Enfin, après avoir amoureusement recueilli les rugissements de ses bêtes et les parfums de ses fleurs, l'Anglais retournait à son château pour y jouir en simple mortel des embrassements de sa famille et des plaisirs de l'homme civilisé.

En somme, sir William pouvait passer pour un galant homme ; il avait en quittant l'Inde, ainsi que nous l'avons déjà dit, dépouillé sa peau de tigre et d'oppresseur pour reprendre sa peau d'Européen et de chrétien.

Nous allons quitter le château de sir William pour le village qui faisait jadis partie du fief de ce marquisat.



II

Ce village dont les habitants, en dépit de la révolution de 1789, s'obstinaient à décorer le possesseur du château du féodal titre de seigneur, ressemblait à tous les villages de Provence; malgré le site où il s'était installé depuis bientôt huit cents ans, il ne semblait ni pittoresque, ni plaisant; d'un aspect sale comme une rue de Marseille, ses chaumières étaient dépourvues de ces grâces villageoises, de ces coquetteries rustiques qui distinguent si éminemment les chaumières de la Normandie et de la Touraine. Les paysans de cet agreste cloaque participaient de la nature du sol relativement infécond qu'ils cultivaient avec plus d'ardeur que d'intelligence et de la sordide malpropreté de leurs maisons. Ces indigènes étaient, comme les Visigoths leurs ancêtres, gouailleurs, cyniquement économes, vaniteux et braillards, et ils ne compensaient pas ces défauts du terroir par ces saillies matamoresques, par cette pointe de poésie naïve qui jadis fit naître les premiers troubadours et mit si fort en honneur dans toute l'Europe du quinzième siècle la cour du roi René.

Mais, dans cette population si vulgaire par ses

mœurs et par ses instincts, la physionomie et le caractère de trois hommes doués d'une certaine dose de finesse, d'intelligence et de savoir, tranchaient vivement et formaient un contraste singulier avec les figures brutalement narquoises de leurs concitoyens. Ces trois hommes étaient : le vétérinaire du canton ; le forgeron qui cumulait les fonctions de capitaine de pompiers, de charron et de serrurier ; et le percepteur des contributions. A eux trois, ces hommes composaient l'aristocratie intellectuelle de la bourgade, et contre-balançaient souvent la légitime influence des autorités civiles et religieuses de l'endroit.

Comme les trois personnages qui formaient la redoutable opposition de cette localité grotesque étaient devenus, par l'effet des circonstances et des passions humaines, les héros de l'aventure dont nous nous sommes institué l'historien, nous croyons devoir en conséquence esquisser leurs portraits.

Victurnien-Martial Lassouilloux, le vétérinaire, est Provençal jusqu'au bout des ongles. Né dans les environs de Marseille, de parents sinon riches du moins aisés, il fut envoyé à Paris pour faire ses études à la célèbre École d'Alfort. Martial s'y trouvait pendant les funestes événements de 1814, à l'époque même où les élèves de l'École d'Alfort, mêlés aux élèves de l'École polytechnique et à une centaine de Polonais, reçurent l'honorable et périlleuse mission de défendre les barrières de la capitale avec quelques mauvaises pièces de canon, dont ils surent tirer un vigoureux parti, grâce à un sang-froid et à un courage qu'on était loin d'attendre d'une jeunesse qui

n'avait pas encore vu le feu. Lassouilloux revint au bout de trois ans dans son pays, où une réputation de bravoure et de capacité l'avait précédé. Il s'établit d'abord à Marseille; mais, ayant épousé une femme qui avait quelques biens dans les environs d'Antibes, il vint se fixer au centre même de ses propriétés, dans le village où nous nous permettons de transporter le lecteur. Relativement riche, jouissant d'une renommée de talent que quelques cures heureuses sur la gent canine, porcine, ovine et chevaline, lui avaient donnée, l'opulence plus que l'âge avait décoré ce personnage d'une obésité patricienne, et son aplomb natif, son intarissable *bagou*, pour se servir d'une expression qui lui était propre, avaient ajouté, s'il se peut, à la prépondérance que lui assuraient déjà ses écus et son talent.

Le vétérinaire n'avait qu'un enfant, une fille aussi dissemblable à son père par le caractère que par les traits du visage. Douée d'une beauté peu commune, Ismérie, c'était le nom de cette perle de village, brillait encore par sa modestie, ses grâces chastes et pures, et par une intelligence bien au-dessus de l'éducation qu'elle avait reçue et de la condition où elle était née. Lassouilloux était fier de sa fille comme un satrape de son aigrette de diamant, ou comme un coq des sultanes de son poulailler; cette fierté s'alliait chez le vétérinaire à une espèce d'idolâtrie. Les paroles d'Ismérie étaient pour lui des oracles, et il aurait tout sacrifié, ses récits de bataille, ses prérogatives de chef de l'opposition libérale, pour épargner à la jeune fille jusqu'à l'ombre d'un chagrin. Malgré cette dévotion à son enfant,

le vétérinaire, plein d'ambition, rêvait pour Ismérie un établissement considérable. Sous l'empire de cette idée fixe, Martial avait écarté tous les prétendants à la main de sa fille, parce qu'il n'en trouvait aucun capable d'arriver à ces sommets sociaux qu'il convoitait, tout libéral qu'il était, pour son héritière adorée.

Cependant, si l'âge mûrissait l'ambition du père, il mûrissait aussi la beauté de la fille; Ismérie allait atteindre sa vingt-quatrième année, et les prétendants, mis en déroute par les prétentions exorbitantes du vétérinaire, commençaient à devenir rares. Force fut pourtant à Lassouilloux de rabattre de ses vanités olympiques quand il vit poindre sur les joues de sa fille et les teintes pâles des violettes d'un célibat infiniment trop prolongé, et autour de ses yeux se dessiner lentement les bruns arcs-en-ciel que laisse après elle l'insomnie.

Le vétérinaire résolut donc enfin de s'humaniser, et il jeta les yeux sur le percepteur de l'endroit, qui, bien que ne partageant pas toutes les opinions politiques de Martial, ne lui offrait pas moins des garanties acceptables d'un établissement solide et d'un avenir brillant. « Un percepteur peut devenir, avec beaucoup d'intrigues, un peu de bonheur et quelques révolutions, receveur général, se disait mentalement le vétérinaire : ça s'est vu. » Et cette absurde et vaniteuse espérance, il la caressait, la choyait, la mitonnait si bien qu'elle passa dans sa cervelle provençale à l'état de réalité future.

Stanislas Mauverdin, le percepteur, était une espèce de Brutus doublé de Tartuffe, un de ces faux

fanatiques de liberté comme on en voit tant de nos jours.

Séminariste défroqué, Stanislas Mauverdin, comme tous les apostats, poursuivait de ses calomnies, de ses blasphèmes et de ses railleries impies une religion qui l'avait ramassé enfant, sur le fumier de la plus crapuleuse indigence, et s'était généreusement constituée sa mère et sa tutrice en lui donnant libéralement la nourriture du corps et de l'esprit, le pain de froment et l'instruction, et avait enfin, en le gardant jusqu'au delà de sa majorité, affranchi sa couardise du périlleux honneur de servir la patrie le fusil à la main. Rabougri, myope, aussi laid de figure que mal pris dans sa taille, ce magot avait eu l'adresse de captiver le vétérinaire par une combinaison digne des fourbes les plus expérimentés. Lassouilloux, comme tous les hommes d'étroite intelligence, qui ne manquent pas de mettre leur profession au-dessus de toutes les autres, avait coutume de dire, dans ses effluves de sincérité provençale, que celui qui savait soigner les animaux avait assez de science pour guérir les hommes, et que, quant à lui, le prestige des grands médecins ne lui en imposait nullement, et qu'il apprendrait peut-être à plus d'un de ces prétendus princes de la médecine et de la chirurgie à faire proprement une opération ou à neutraliser les ravages d'une maladie épidémique. Cette déclaration, faite mille fois avec une superbe emphase par Lassouilloux, en présence de Stanislas, avait inspiré à celui-ci une rouerie que les Scapin de l'ancienne comédie n'auraient point désavouée. Il se fit plus faible, plus rachiti-

que, plus hypocondriaque qu'il ne l'était réellement, et prit ostensiblement, *coram populo*, pour médecin ce guérisseur de bêtes qui se plaçait sans façon sur la même ligne que les Chaussier, les Capuron, les Richerand, les Alibert, et toutes les illustrations médicales et chirurgicales du temps.

C'était un coup de Jarnac, c'était un coup de maître, et la vanité de Lassouilloux ne pouvait pas y résister. Dès ce moment, le percepteur conquit une énorme influence dans la maison du vétérinaire. Stanislas se flattait donc d'arriver au cœur et à la main de la fille par le chemin des sympathies du père.

Cependant, cet adroit coquin avait un concurrent redoutable dans la personne de Marcel Verner, tout à la fois le charron, le menuisier et l'ébéniste du village. Si l'homme de finances avait la faveur du père, le rude et brave ouvrier avait le cœur de la fille. Mais le cœur d'une pieuse enfant aussi attachée à ses devoirs que l'était Ismérie n'apporte qu'un poids bien insuffisant dans la balance des destinées amoureuses, et le pauvre Marcel en fit bientôt la triste expérience; car, malgré le tendre attachement dont Ismérie payait l'ardente passion de l'ouvrier, il fut rebuté et finalement éconduit par le vétérinaire qui, sous l'impulsion scélérate du percepteur, lui ordonna carrément de ne plus mettre les pieds chez lui, et de perdre jusqu'à la pensée de songer à Ismérie. Ce congé brutalement énoncé alluma dans le cœur du charron un extrême désir de se venger et du père de son amante, et de son hypocrite rival. Marcel eut l'air de se résigner à sa cruelle

mésaventure; il ne s'emporta ni en plaintes ni en anathèmes contre ce père injuste et barbare qui sacrifiait le bonheur de sa fille à de misérables considérations d'intérêt; mais, avec une vigilante patience, il ne cessa d'avoir les yeux fixés sur les faits et gestes du vétérinaire et de son futur gendre, et, il faut bien le confesser ici, dussent nos lecteurs attacher l'épine du blâme sur le chapeau virginal d'Ismérie, il fut puissamment aidé, dans ses observations de chaque jour et presque de chaque heure, par la fille de l'Hippocrate des étables.

Marcel Verner, qui devait très-certainement son prénom à la rue Mouffetard, où il avait vu le jour, était un de ces pauvres enfants du faubourg Saint-Marceau, à Paris, que l'indigence de leurs parents jette de bonne heure dans l'apprentissage des métiers les plus rudes. A peine âgé de sept ans, Marcel fut confié par son père, pauvre ouvrier terrassier, chargé de famille, aux soins ou plutôt à la sordide avarice d'un charron de la rue Copeau, qui, moyennant l'abandon de dix belles années d'adolescence du petit Marcel, consentait à lui montrer son état et à le nourrir. Mais ce vilain homme, non content de réduire la nourriture de son apprenti à la maigre pitance des anachorètes, entremêlait la théorie de sa profession à la pratique des violences journalières et d'injures ramassées sur le carreau des halles : l'apprenti était littéralement roué de coups, et pour comble de misère, ce maître impitoyable ne se bornait pas à couvrir de meurtrissures le corps à peine formé de cet enfant pâle et chétif comme tous les enfants des Transtéverins de Paris;

il tirait encore des lettres de change à vue sur l'estomac de sa victime, et, sous le prétexte de punir un manque d'exactitude, une inadvertance, une maladresse, il supprimait, selon son caprice ou son humeur, le morceau de pain sec et bis qui formait, avec des fruits verts ou gâtés, la base de la nourriture des apprentis de sa maison.

Ce dur esclavage ne plut pas à Marcel, et il résolut de s'en affranchir. Comme tous les enfants de Paris, il était d'une complexion faible et débile, mais comme tous les enfants de Paris aussi, il était plein d'intelligence et d'adresse, brave comme un lion dans la peau d'un rat, ne s'étonnant de rien, observant tout, comprenant tout, et unissant la malice et la dextérité du singe à la patience du castor et à l'opiniâtreté du mulet. Sa résolution une fois prise, Marcel ne tarda pas à réaliser son projet d'évasion.

Un beau jour, ou plutôt une belle nuit, l'apprenti, auquel l'amour de la liberté et la haine de la tyrannie domestique donnaient des ailes, s'enfuit de la rue Copeau et se dirigea vers la barrière de Passy, qu'il savait être l'embouchure des provinces de l'Ouest. Muni de dix-sept sous dans la poche de sa veste, d'un chapelet dont sa pauvre mère lui avait fait un collier quand il était au berceau, et d'un petit sac de toile qui contenait deux mauvaises chemises de calicot, une paire de bas bleus, trois mouchoirs, une brosse, un peigne de corne et un morceau de pain, Marcel s'élança dans l'espace, non sans avoir jeté un tendre et long regard sur ce Paris où il laissait ce que l'homme enfant a de plus saint et de plus cher au monde, sa mère !

Or, en ce temps-là encore, la France avait le bonheur de posséder de belles grandes routes bien ombragées de beaux arbres, bien entretenues et bien fréquentées par de nombreuses et colossales voitures de roulage qui portaient sur tous les points du territoire les merveilles du commerce et les produits de l'industrie; ces véhicules gigantesques conduits par une race d'hommes dont le type sera perdu d'ici à peu d'années, comme celui des basilics et des mastodontes, s'arrêtaient régulièrement chaque nuit à des étapes déterminées dans de florissants villages, dans de populeuses bourgades dont ils augmentaient par leur incessant passage l'activité, le bien-être et la richesse. Marcel fit connaissance sur la route avec ces rouliers, gens simples et positifs, mais généreux, qui, séduits par la figure tout à la fois bonne et mutine, spirituelle et naïve de ce petit bout d'homme qui babillait comme une pie, et mimait des histoires comme un vieux comédien, lui accordèrent leur estime et leur protection, si bien que, recommandé des uns aux autres et de proche en proche, hébergé, nourri, voituré à discrétion par ces véritables Samaritains, le petit voyageur eut le rare avantage de franchir l'énorme distance qui sépare la capitale de la France de la formidable ville de Brest, sans fatigue, sans soucis et sans dépenses. Sur les dix-sept sous qu'il avait emportés de Paris, Marcel en avait encore neuf en arrivant à Brest; tant ses amis avaient, avec autant de délicatesse que de dévoûment, fourni jusqu'aux moindres frais de son voyage.

Arrivé à Brest, Marcel fut présenté par son dernier

conducteur à l'un des principaux entrepreneurs de roulage de la ville, qui était aussi armateur. Il ne lui fut pas difficile de s'enrôler comme mousse sur un navire de commerce avec une prime d'engagement de dix écus. La première pensée, comme le premier mouvement du Parisien, fut d'envoyer ces trente francs à sa mère, en accompagnant cet envoi d'une lettre touchante et respectueuse, où, en suppliant sa mère de lui pardonner son départ et sa désobéissance, il la priait de vouloir bien accepter cette somme comme un faible témoignage de sa tendresse pour les auteurs de ses jours, et comme une preuve de sa sollicitude pour ses petits frères, auxquels il recommandait de ne pas imiter son exemple, et de ne point tenter, *quand ils seraient grands*, de se soustraire à l'autorité paternelle.

Marcel, en agissant ainsi, mettait en quelque sorte, pauvre enfant du peuple qu'il était, son avenir d'homme et son avenir de marin sous la protection du ciel.

La conduite exemplaire de Marcel ne démentit pas ce noble début. A peine à bord du navire sur lequel il fut embarqué, il s'appliqua avec une ardeur extrême aux devoirs de son nouvel état. Ses progrès furent tels que le capitaine écrivit à ses armateurs que si l'équipage de la *Levrette* (c'était le nom de ce bâtiment) possédait douze mousses aussi actifs, aussi zélés, aussi intelligents que Marcel, on pourrait faire l'économie de quatre matelots sur huit.

Le jeune Parisien fit plusieurs voyages de long cours sur les navires marchands et visita tour à tour les mers de la Chine et du Japon, les rives du Tigre

et de l'Euphrate, l'archipel grec, les Antilles, les côtes d'Afrique et les mers du Nord. Ces courses successives et périlleuses, qui ne durèrent pas moins de dix ans, renforcèrent son corps et donnèrent à sa physionomie et à son allure un caractère mâle et magistral où perçait toutefois le laisser-aller et l'incomparable bonhomie narquoise de l'enfant de Paris. Si Marcel se faisait remarquer sur le tillac en roulant des fardeaux énormes, peu d'instants après on le voyait souple et agile monter sur les huniers, attacher les bonnettes ou déferler les voiles et assurer les balancines. C'est la mer, c'est la vie navale qui avaient fait ce prodige, et cette mer, cette vie, en font bien d'autres encore.

A dix-sept ans, Marcel, qui rêvait tout autre chose que les pacifiques explorations de la marine marchande, passa dans la marine militaire. Il fut reçu en qualité de novice sur un vaisseau de l'État; mais si la pratique du métier lui était familière, s'il n'était pas étranger à la théorie d'un art immense qui s'assimile tous les arts et toutes les sciences, il comprit avec l'admirable bon sens d'un enfant de Paris qu'il ne pourrait jamais posséder toutes les connaissances nécessaires à ceux qui, aujourd'hui partis du même point social que Jean-Bart et Duguay-Trouin, aspirent comme eux à parvenir aux premiers grades de la marine. Marcel demanda et obtint, non sans quelque difficulté, de passer dans un régiment d'artillerie de marine. Là, il se fit encore remarquer par les qualités précieuses qui font l'honnête homme aussi bien que le loyal marin et le valeureux soldat. En peu d'années il obtint le

grade de sergent, et suivit son régiment dans les garnisons de la Martinique, de la Guadeloupe et du Sénégal. Ses services et le brillant courage qu'il déploya en plusieurs circonstances allaient indubitablement lui faire obtenir le grade de lieutenant, lorsque, pour son malheur, Marcel fut blessé dans une expédition contre une tribu sénégalaise de l'intérieur des terres. Quoique cette blessure, qui était à la jambe, n'exigeât pas l'amputation du membre, elle rendit le sergent impropre au service militaire, et, à peine convalescent, il fut embarqué pour la France avec son congé, l'assurance d'une pension de deux cent cinquante francs et la promesse de la croix de la Légion d'honneur. La pension lui fut payée, mais la croix n'arriva pas.

A son retour en France, Marcel ne songea pas à venir à Paris. Son père et sa mère étaient morts; ses trois frères avaient été enlevés par la conscription.

Marcel se décida à rester en Provence, il s'établit dans ce village où il avait été amené par le hasard. Bientôt, avec cette puissance de volonté dont il était doué à un si haut degré, il résolut de se faire bon ouvrier comme il s'était fait bon soldat, et il y réussit.

Il est vrai que les essais du métier de charron qu'il avait si chèrement achetés étant enfant, dans son apprentissage de la rue Copeau à Paris, ne lui furent pas inutiles. Le souvenir de son jeune martyre lui revint alors à l'esprit et il pensa, avec bien des moralistes et plus d'un philosophe, qu'*à quelque chose malheur est bon.*



III

L'envie est fille de l'orgueil. Lassouilloux, au milieu du nuage d'encens dont il se gorgeait, Lassouilloux, compté au nombre des principaux oracles du canton, Lassouilloux heureux père, placé dans un rang très-honorable sur les rôles des impositions et sur ceux de l'opinion publique par sa fortune immobilière et par ses talents de vétérinaire, Lassouilloux, était secrètement en proie à un mécontentement qui lui rongeait le cœur, et ce mécontentement prenait sa source dans le peu de cas que faisait de lui ce mylord de contrebande, ce nabab, qui possédait, selon les rumeurs de la foule, des trésors supérieurs à ceux du temple de Salomon. Lui, Lassouilloux, l'ancien élève d'Alfort, l'ancien défenseur de Paris, qui avait vu Lacépède, qui avait ferré la girafe, dont les succès médicaux et chirurgicaux étaient consignés dans les annales du département, n'avait jamais été admis au château quand l'apothicaire et l'officier de santé du village y avaient leurs entrées libres, quand Marcel lui-même était, parmi les ouvriers du pays, celui que mylord accueillait le mieux et faisait travailler avec le plus de plaisir.

Cette exclusion, qu'il pensait être de parti pris, humiliait profondément Lassouilloux. Avec la haute opinion qu'il avait de sa science, de son mérite et de son importance civique, il supportait douloureusement ce qu'il appelait avec sa vanité provençale, une injure personnelle.

Il entrait cependant, il faut bien le dire, autant de calculs avaricieux dans les doléances du vétérinaire que d'amour-propre blessé. Lassouilloux comprenait fort bien quel parti un homme de son état et de sa subtilité pouvait tirer, dans le pandémonium belluaire de sir William, des couches d'une gazelle, du rhume d'un singe, de l'incubation d'une autruche, de la nostalgie d'un tigre et des syncopes d'un serpent. Il avait tenté bien des fois, par des artifices et des stratagèmes, de forcer l'entrée du manoirbritannique, mais toutes ses manœuvres avaient été infructueuses, et, comme les jardins d'Armide si bien fortifiés par le génie du Tasse, la ménagerie du nabab avait résisté à son silencieux blocus aussi bien qu'à ses assauts désespérés.

A bout de patience, talonné par le démon de l'avarice autant que par les lutins de la gloriole, Lassouilloux se détermina à essayer une attaque suprême, et pour multiplier les chances favorables, il ne craignit pas de mettre en jeu l'influence que sa fille avait su conserver sur l'amant que l'ambitieux vétérinaire avait si brutalement éliminé et dont il avait détruit les espérances avec une si cruelle inflexibilité.

Bien qu'Ismérie fût très-surprise de la mission que son père lui confiait, elle ne crut pas devoir lui faire d'objections sur cette démarche, au moins

singulière, d'une jeune fille auprès d'un jeune homme, même lorsque cette démarche est commandée par l'autorité paternelle. Et puis est-il nécessaire de le dire? Ismérie, quoique promise au percepteur, conservait toujours un très-vif attachement pour le charron, et l'espoir de lui appartenir un jour qu'elle nourrissait au fond de son âme, ne contribua pas peu à lui rendre facile une obéissance que, dans toute autre circonstance, son père n'aurait pu si aisément obtenir d'elle.

Ismérie avec cette profonde astuce qui distingue les filles les plus pures et les femmes les plus chastes, se ménagea une rencontre avec Marcel, et, après une conversation de deux heures restée inédite, mais que l'on suppose non sans quelques raisons avoir été pour les deux interlocuteurs d'un ravissant intérêt, la jeune fille parvint à décider le charron à venir le soir même — entre chien et loup — c'est-à-dire à la tombée de la nuit — faite visite à Lassouilloux.

« Le percepteur n'y sera pas, au moins, mademoiselle Ismérie? dit Marcel d'une voix frémissante et en réprimant un soupir.

— Il n'y sera pas, monsieur Marcel, repartit la jeune fille en rougissant.

— J'irai donc, fit Marcel, je tiendrai ma parole; mais rappelez-vous aussi, mademoiselle, ce que vous m'avez promis! »

Ismérie baissa les yeux, ne répondit pas, mais effleura chastement la main que Marcel lui tendait.

Que s'étaient-ils promis?



IV

L'entrevue du vétérinaire et du charron fut ce qu'elle devait être, froide et de peu de durée. Aux explications longues et diffuses auxquelles Lassouilloux crut devoir se livrer dans l'intérêt de sa cause pour justifier sa conduite envers le jeune homme, Marcel ne répondit que par une réserve pleine de dignité et par des monosyllabes que son attitude énergiquement sérieuse rendait plus éloquente que toutes les récriminations imaginables. Lassouilloux arriva enfin à l'objet principal de la réunion et exposa compendieusement au charron et son désir et l'espérance qu'il avait mise en lui pour parvenir au poste qu'il ambitionnait d'Esculape en pied de la ménagerie du nabab sir William.

Après l'avoir écouté d'un air distrait, Marcel se leva comme un homme rappelé subitement au souvenir de ses travaux ou de ses affaires, et lui dit avec simplicité :

« Vous vous exagérez beaucoup, monsieur Lassouilloux, l'influence que je puis avoir sur mylord. Il est vrai que Sa Seigneurie veut bien m'honorer d'une estime particulière, estime dont je sens tout le prix ;

Digitized by Google

il est bien vrai encore qu'il daigne me consulter quelquefois, moi, pauvre artisan et pauvre ignorant ; mais il y a loin de là à donner des conseils qui ne me sont pas demandés et à dicter des choix dont, sans doute, on ne tiendrait aucun compte. Quoi qu'il en soit, pour vous prouver que je ne recule pas devant un service à rendre, je vous promets que je profiterai de la première occasion favorable pour parler de vous et de votre incontestable savoir à mylord. »

Et sans attendre le déluge de remercîments que le vétérinaire allait faire fondre sur lui, Marcel prit sa casquette, dont il avait en entrant coiffé la tête de cheval en plâtre qui meublait comme enseigne et comme ornement la salle basse que Lassouilloux appelait orgueilleusement son salon, salua et sortit. Arrivé à la grille qui séparait l'avant-cour de la rue, Marcel, en se retournant pour fermer cette grille ne fut pas peu surpris de voir Lassouilloux sur ses talons; celui-ci le reconduisait comme il aurait pu faire pour un fermier possesseur de grands troupeaux.

« Ne vous dérangez donc pas, monsieur Lassouilloux, fit-il.

— Comment donc ? tu badines, Marcel, » riposta-t-il en lui tendant la main, selon l'usage des méridionaux, qui ont prostitué la poignée de main, symbole d'estime mutuelle ou d'affection profonde.

Mais Marcel feignit de ne point apercevoir le geste de Lassouilloux, porta la main qui lui était en quelque sorte mendiée à sa casquette pour faire le salut militaire et s'esquiva au plus vite.

« Ce garçon est fier comme Artaban, dit le vété-

rinaire à sa fille en rentrant légèrement vexé dans sa maison; je ne sais si je dois me fier à la promesse qu'il m'a faite de parler *chaudement* en ma faveur à mylord.

— Si Marcel vous a fait une promesse, il la tiendra, repartit Ismérie ; il n'est pas de ces gens qui se jouent des paroles échangées et des espérances données. »

L'événement ne tarda pas à réaliser la prédiction de la jeune fille. Quelques jours après, et par une belle matinée de septembre, le vétérinaire s'amusait à greffer dans la cour de sa maison un olivier qu'il venait d'y planter. Marcel passa en ce moment en habit de travail dans la rue, s'arrêta à la porte du logis et dit à travers les barreaux de fer à Lassouilloux :

« Monsieur Lassouilloux, je me suis acquitté de votre commission. Mylord a en ce moment un des animaux les plus rares de sa ménagerie fort malade. Je lui ai parlé de vous et des cures merveilleuses que vous avez faites dans le canton et dans les pays environnants. Il m'a dit alors de vous inviter à venir au château : il vous attend ce soir sans retard. »

A cette nouvelle, qui lui parut être transmise par la voix d'un séraphin, le vétérinaire jeta le sécateur qu'il avait à la main, comme autrefois Sixte-Quint jeta sa béquille au milieu du conclave qui venait de le proclamer pape, descendit lestement les degrés de l'échelle double sur laquelle il était juché et se précipita vers la grille dont Marcel, qui avait continué son chemin, était déjà éloigné de plus de cinquante pas.

« Marcel ! Marcel ! Marcel ! cria Lassouilloux en fortifiant son appel de gestes qui voulaient dire : Viens donc ici que je te remercie et que je t'embrasse ! »

Mais l'impassible charron poursuivit sa route.

Le vétérinaire rentra chez lui pour s'occuper des apprêts de la toilette qu'il devait faire afin de se présenter le soir à la résidence presque princière de sir William.

Ces apprêts, si longs et si minutieux qu'ils fussent, n'absorbèrent qu'une partie de la journée.

Lassouilloux grillait d'impatience, et, pour tuer le temps, se promenait de long en large dans son jardin ou errait comme une âme en peine des profondeurs de sa cave aux sommets de son grenier, se risquant par moment à passer sa tête par la lucarne d'icelui afin de contempler le chemin qu'il allait triomphalement suivre dans peu d'heures pour se rendre à ce château, but de toutes les convoitises de sa vanité et de son avarice.

Enfin la lune se leva et la huitième heure sonna au clocher de l'église encore ému des derniers tintements de l'*angelus*. C'était pour le vétérinaire l'heure du berger. Paré comme une châsse, fier comme un paon, rayonnant comme un soleil, Lassouilloux, après avoir tendrement embrassé sa fille, franchit majestueusement le seuil de sa maison et s'achemina vers le château de sir William.

Lassouilloux demanda, en déclinant ses nom et profession, au premier valet qu'il rencontra, si mylord était visible.

« Certainement, repartit le valet, et mylord vous

Digitized by Google

attend avec la dernière impatience, car son pauvre *Mascarille* est bien malade et lui cause une inquiétude mortelle. Veuillez traverser les jardins ; tout au bout, vous trouverez Sa Seigneurie dans le boulingrin qui sépare le parc de la ménagerie. »

Lassouilloux ne se le fit pas dire deux fois ; il enfila le chemin qui lui était indiqué par le valet.

Tout en marchant, le vétérinaire se félicitait *d'être attendu* par le lord et regardait comme de très-bon augure la réception qui lui avait été faite par ce valet, confident, d'après ce qui lui semblait, des affections et des soucis de son maître. Mais quel est ce *Mascarille* dont m'a parlé ce domestique ? C'est sans doute un singe, un sapajou, peut-être bien même un dijna[1].... Enfin, n'importe, nous verrons. Singe ou bœuf, quadrupède ou bipède, mammifère ou ovipare, je suis également ferré sur les méthodes curatives de ma chère école d'Alfort, et mes soins sont également dus à tous ceux qui souffrent parmi les bêtes.

En discourant de la sorte avec lui-même, Lassouilloux arriva au boulingrin, où il trouva en effet mylord se promenant avec une espèce de mouvement névralgique et de fiévreuse inquiétude.

« J'ai entendu parler de vous, dit le lord qui s'exprimait assez bien en français. Marcel surtout m'a vanté votre savoir et votre habileté. J'ai voulu m'assurer par moi-même de la vérité de ces éloges. Je vous ai fait venir.

— Votre Seigneurie me fait bien de l'honneur,

1. Orang-outang.

riposta Lassouilloux, qui se rengorgeait comme un magister de village le jour d'une distribution de prix où il doit prononcer, sous son nom, une allocution en beau langage, fabriquée par le curé de la paroisse.

— Il s'agit, reprit mylord, de visiter d'abord, puis de me dire votre avis sur la situation sanitaire d'un animal auquel j'attache le plus grand prix; car il me coûte des sommes fabuleuses. Si vous parvenez à le rendre à la santé, vous pouvez compter sur toute ma reconnaissance. »

Mylord appuya à dessein sur ce dernier mot.

« Votre Seigneurie peut d'avance être convaincue que je ne négligerai rien pour entrer dans ses vues et pour ramener à bien l'intéressant animal pour lequel elle redoute une fin douloureuse ou prématurée. Mais avant de m'expliquer plus catégoriquement, il faudrait que je visse le malade.

— C'est trop juste! Brandbiller, cria mylord d'une voix stridente, venez ici avec des flambeaux et les révolvers. »

Brandbiller apparut bientôt suivi de quatre valets de chenil portant chacun de la main gauche une grosse torche de résine enflammée et de l'autre un révolver à six coups tout armé et qui paraissait, dans ses six tubes, chargé jusqu'à la gueule.

Cet attirail insolite intriguait fort le vétérinaire, qui ne savait à quelle sauce manger le poisson. Cependant, par une discrétion facile à comprendre, il ne souleva pas la moindre objection.

Mylord adressa quelques mots en anglais à Brandbiller et à ses satellites, puis se tournant vers Lassouilloux.

« Suivez ces gens, lui dit-il, ils vous conduiront sûrement auprès de notre cher malade ; puis, votre visite terminée, venez me dire, dès ce soir, vos impressions et la médication que vous entendez employer.

—Je n'y manquerai certainement pas, mylord, » répliqua Lassouilloux, que cette aventure et ses accessoires commençaient pourtant à intriguer fort.

Sur un signe de mylord, Brandbiller invita le vétérinaire à se placer au milieu de ces quatre lucifers armés jusqu'aux dents, et dès qu'il y fut, Brandbiller reçut des mains d'un petit garçon un coutelas formidable et une pique d'une longueur démesurée. Nanti de ces armes, le surintendant de la ménagerie de sir William se mit à la tête du cortége, qui s'engagea silencieusement dans les sentiers les plus solitaires du parc.

Le vétérinaire, marchant ainsi entre ces quatre hommes dont les pas cadencés résonnaient sur le sol, ressemblait assez à un déserteur que le grand prévôt de l'armée va ténébreusement embrancher à quelque chêne par l'ordre du général.

Quoi qu'il en soit, Martial Lassouilloux, malgré les lauriers de la défense de Paris qui ombrageaient son front, se surprenait à regretter son lit, mais le vin était tiré et il fallait le boire avec le moins de grimace possible. Ce qui le chiffonnait, lui le plus grand parleur du département des Bouches-du-Rhône et du Var réunis, c'était de ne pouvoir dire un mot. Quand le pauvre homme s'aventurait à ouvrir la bouche pour faire une question, un terrible : Chut !

chut! partait des quatre points de son escorte et le réduisait au silence.

Enfin, au bout d'une demi-heure de cette marche fantastique, le cortége arriva dans des *paludes*, ou, pour s'exprimer plus clairement, dans un vaste marais, terrain spongieux et mobile, où des bouquets de plantes aquatiques, de hautes herbes visqueuses, des joncs et des roseaux croissaient sur les bords d'un vaste étang, et où le vétérinaire enfonçait à chaque pas les pieds jusqu'à la cheville, au grand dommage de ses escarpins lustrés.

Mis hors des gonds par un silence trop prolongé, par une course faite dans de pareilles conditions et qui menaçait de devenir fatale à sa toilette, Lassouilloux, oubliant le rôle de muet que ses conducteurs lui avaient imposé jusqu'alors, s'écria sous l'empire d'une mauvaise humeur qui ne faisait que croître et embellir :

« Mais, tron de dious! à quelle famille d'animaux appartient donc le malade que je vais visiter?

— Je ne puis pas vous le dire au juste, répondit Brandbiller, mais Mascarille doit appartenir à la race de Biby, que vous voyez là. »

Brandbiller étendit la main dans la direction d'une espèce de lac où dormait paisiblement un reptile de dix-huit pieds de long.

« Apercevez-vous Biby dans cette flaque d'eau, reprit l'intendant de la ménagerie en dirigeant la masse de clarté de ses gens vers le point qu'il indiquait du geste au contrôle de Lassouilloux.

— Vous appelez cela une flaque d'eau? riposta Lassouilloux, dont les cheveux se hérissèrent invo-

lontairement sur sa tête, mais c'est un véritable lac ! Et ce Biby, que vous me montrez là comme en revenant de Pontoise, est un puissant alligator de la Guyane, qui a pour le moins dix-huit pieds de long ! Excusez du peu !

— Il a dix-huit pieds et demi, mesure française, fit observer un des porteurs de torches.

— C'est bien la peine de me démentir pour six pouces, riposta Lassouilloux. Mais passons outre, et allons voir votre Mascarille. S'il est du calibre de ce paroissien-là, il ne nous promet point poires molles. Les individus de cette espèce sont de fort mauvais malades. »

Ils firent quelques centaines de pas encore, et ils se trouvèrent devant le sujet. Brandbiller n'avait pas surfait la vérité, car Mascarille n'avait pas moins de vingt-huit pieds de long, et son embonpoint était en parfaite harmonie avec sa longueur.

Lassouilloux que la vue de Biby avait familiarisé avec ces monstres amphibies, n'en manifesta pas moins par une exclamation la surprise que lui causait un reptile doué de proportions aussi gigantesques.

« C'est un crocodile du Sénégal et un crocodile des plus étoffés qui soient sortis du giron de la nature depuis la création du monde, s'écria-t-il de ce ton et avec ces gestes qui font l'éloquence des Provençaux.

— Je ne vous avais pas trompé, dit Brandbiller.

— Non, c'est une justice à vous rendre, repartit Lassouilloux. Mais examinons un peu le camarade, s'il vous plaît. »

Brandbiller présenta une lorgnette d'opéra au vétérinaire, fit serrer ses hommes les uns contre les autres pour obtenir un plus grand foyer de lumière et ordonna de diriger les gueules des révolvers vers la tête du monstre. Quant à lui, il se mit avec son coutelas ét sa terrible pique dans la posture d'un soldat qui croise la baïonnette, tout prêt à l'introduire dans la gueule du crocodile s'il prenait fantaisie à ce dernier de s'insurger contre la Faculté.

Le reptile colossal était couché dans les joncs ; il était immobile, et sa respiration courte et saccadée, faisait un bruit à peu près semblable aux mugissements sourds et prolongés d'un orgue de cathédrale après l'exécution d'un *Te Deum* ou d'un *Dies iræ*. Les soupirs qu'il exhalait empestaient l'air, et quoique les regardants fussent éloignés de sa personne de plus de trente pieds, l'odorat de Lassouilloux et de ses compagnons était fâcheusement affecté de ces odeurs nauséabondes et méphitiques. L'horrible animal avait la gueule ouverte, et on apercevait facilement la double rangée de dents blanches et aiguës qui armaient ses longues et formidables mâchoires. Sa carapace puissante, à bandes juxtaposées, offrait à l'œil une cuirasse inattaquable par les balles; de temps à autre, elle semblait frémir et se disjoindre sous l'invasion de la fièvre. La queue, également cuirassée, indiquait par de légers battements de bas en haut, les symptômes de la colère ou de la souffrance du redoutable animal.

Lassouilloux, aux trois quarts revenu de sa frayeur première, observait avec sa lorgnette, ni plus ni moins que le grand Condé à la bataille des Dunes,

les mouvements peu sensibles que le mal imprimait aux membres du crocodile.

Tout à coup et au moment où l'assistance y pensait le moins, Mascarille, soit qu'il éprouvât de nouvelles douleurs, soit qu'il se trouvât scandalisé d'être troublé dans son sommeil, fit un effort pour se remuer et poussa un de ces cris sinistres et déchirants qui portent la consternation et l'épouvante dans l'âme des voyageurs qui côtoient les bords du Sénégal et du Nil. A ce cri aigu, strident, effroyablement significatif de Mascarille, le petit Biby répondit par un cri non moins éclatant et non moins sinistre.

« La cause est entendue, s'écria Lassouilloux en rendant la lorgnette précipitamment à Brandbiller; j'en ai assez vu comme cela, je sais ce qu'il a, et ma foi.... nous le guérirons malgré lui ou le diable m'emportera. — Allons, messieurs, marchons, retournons auprès de mylord dont la légitime inquiétude doit compter les instants avec anxiété. »

La colonne se remit en marche dans le même ordre et arriva bientôt au château.

Évidemment Lassouilloux, en avançant publiquement qu'il guérirait le crocodile, obéissait à son outrecuidance gasconne, et la courte inspection qu'il avait faite du malade ne pouvait pas lui permettre d'asseoir un jugement définitif sur la maladie et de pronostiquer une heureuse issue à ses soins. Mais Lassouilloux ne doutait ou semblait ne douter de rien, et, pareil au Sganarelle de Molière, il savait avec un art infini cacher à force d'aplomb, d'impertinence et de quolibets, son ignorance ou sa frayeur,

son insuffisance ou ses craintes. Cependant il fut moins téméraire.... en paroles et moins explicite avec sir William.

On l'introduisit dans la salle de billard où se trouvait Sa Seigneurie jouant et fumant avec quelques amis.

« Eh bien! que pensez-vous de mon pauvre Mascarille? dit le châtelain en allant au-devant du vétérinaire.

— Mylord, répondit le vétérinaire avec toute la gravité possible, la situation de votre crocodile, autant que j'ai pu en juger après une inspection sommaire, et par conséquent incomplète et insuffisante, est certainement anomale. Tout ce que je puis dire pour le moment à Votre Seigneurie, c'est qu'il y a pléthore, engorgement des voies digestives, et par suite prostration de forces, somnolence, agitation cervicale et lourdeur de tête. Dans ces sortes de cas, l'individu est livré à une espèce de consomption négative qui lui inflige un repos contraire à ses habitudes et à sa nature. Voilà, mylord, tout ce que je puis dire ce soir à Votre Seigneurie; mais je vais employer la nuit à méditer sur ce cas de maladie qui est fort grave, je ne vous le dissimule pas, mylord, et demain, à la première heure du jour, je viendrai auprès du malade commencer un traitement qui, j'ose l'espérer, remettra sur pied un sujet qui fait le plus bel ornement de votre ménagerie. »

Mylord fut visiblement flatté de l'appréciation laudative du vétérinaire.

« Ainsi, lui dit-il, vous croyez que nous pourrons sauver Mascarille?

Digitized by Google

— Un instant, mylord, je réponds de mon zèle, de mes soins, de la parfaite et consciencieuse application des remèdes indiqués par la science, mais je ne promets rien au delà. La vie des alligators, aussi bien que celle des pairs d'Angleterre, dépend d'une puissance avec laquelle je ne puis ni compter ni lutter.

— C'est entendu. Vous ferez tout ce qui doit être fait ; je vous donne carte blanche, et je ne vous rendrai pas responsable des résultats fâcheux, s'il y en a. Une issue favorable vous acquerra toutefois des droits éternels à mon souvenir et à ma gratitude. »

Lassouilloux salua mylord et sa compagnie, et allait se retirer, lorsque le nabab le rappela, l'emmena dans une embrasure de croisée, et lui tint à peu près ce langage :

« Le général qui commande la subdivision militaire dont cette commune fait partie, et sous les ordres duquel *votre ami* Marcel a servi autrefois, est venu ici il y a deux jours, et m'a remis la nomination de ce brave et honorable garçon au grade de chevalier de la Légion d'honneur. Cette distinction, qui lui avait été officiellement promise, j'ai été assez heureux pour la lui faire enfin obtenir, avec le concours du général, dont le bon souvenir a stimulé la justice du ministre de la guerre. Comme il ne serait guère convenable que Marcel reçût le titre de sa promotion de la main d'un Anglais, faites-moi le plaisir de remettre, en vous en allant, cette dépêche au maire, qui la transmettra à Marcel. Quant à la réception du nouveau légionnaire, le général m'a

promis de venir lui-même présider à cette cérémonie. Ce sera le prétexte d'une petite fête que je compte donner ici, et à laquelle mon intention est de convier tous les habitants du village. Ce sera une véritable fête de famille...

— Certainement, certainement, mylord, répondit Lassouilloux, dont les yeux s'étaient écarquillés de stupéfaction à cette nouvelle inattendue, et je puis vous certifier que je vais remplir avec joie et vitesse la mission que vous voulez bien me confier. »

Quand il fut hors du château, et sur le chemin du village, le vétérinaire réfléchit aux phases diverses de cette soirée si féconde en événements considérables.

« Voilà un beau rêve pour Marcel, se disait Lassouilloux à lui-même, tout en cheminant; chevalier de la Légion d'honneur à vingt-sept ans! Et dire que moi aussi je puis attraper la croix; car ce mylord a les bras furieusement longs, à ce qu'il paraît.

Mais sais-je de quelle manière il serait rationnel de commencer la cure? Ah! une idée! Si ce soir, avant d'aller chez M. le maire, j'allais chez cet honnête Marcel. Il a habité longtemps au Sénégal, le pays des crocodiles par excellence; il sait, à n'en pas douter, comme on traite ces animaux-là, il pourra me donner d'utiles lumières là-dessus. Et si, pour comble de satisfaction, il voulait m'accompagner demain dans ma visite matinale à ce diable d'alligator, je crois que j'aurais ville gagnée, car il est brave comme un César, et deux Césars valent mieux qu'un : je suis l'autre. »

Le vétérinaire, décidé à clore en cet instant son

monologue, et mettant sa canne sous son bras, changea l'allure de sa marche, c'est-à-dire qu'il quitta le pas ordinaire pour prendre le pas accéléré, le pas français, le pas de l'amour et des régiments qui vont au rendez-vous de la victoire.

Marcel travaillait encore, et le charron, dont l'activité sans cesse renaissante entreprenait tout ce qui ne concernait pas son état, achevait de mettre la dernière main à un palmier artificiel, à branches multiples, destiné à servir de perchoir aux paons et aux deux cents perroquets de la ménagerie de sir William.



V

Au moment où le vétérinaire soulevait le loquet de la porte pour entrer chez Marcel, le charron fredonnait cette chanson si populaire de Béranger :

Les gueux,
Les gueux,
Sont les gens heureux.

— Bravo, mon garçon! s'écria Lassouilloux, un gai refrain, et, de temps à autre, une roquille de bon vin, donnent du cœur à l'ouvrage, et doublent les forces de l'ouvrier. »

Marcel se retourna tout en continuant sa besogne, et reconnut Lassouilloux. Sans manifester la moindre surprise, car il s'attendait à cette visite, il répondit d'un air indifférent :

« Bonsoir, monsieur Lassouilloux, vous voilà bien tard par les rues.

— C'est vrai, mais je sors du château, et j'étais bien aise de vous apprendre le résultat de ma démarche, repartit le vétérinaire; mais, savez-vous, Marcel, pour quel genre de malade j'ai été requis?

— Non, répliqua laconiquement le charron. Pour un lévrier ou pour un cheval de course, peut-être?

— Vous n'y êtes pas, Marcel. Pour un alligator, pour un crocodile auprès duquel les caïmans, alligators et crocodiles, que j'ai vus empaillés au Muséum d'histoire naturelle de Paris, ne sont que des avortons et des pygmées. Mon malade a vingt-huit pieds de long, la queue franche; jugez, Marcel! et il est gros à proportion.

— C'est une belle bête, à ce qu'il paraît, fit Marcel en travaillant toujours.

—Trop belle, riposta Lassouilloux. Puis il ajouta : vous ne l'avez donc jamais vu!

— Jamais, répondit le charron, et je n'ai pas eu la plus petite tentation de le voir. J'en ai tant vu au Sénégal, des crocodiles!!

— Eh bien, mon bon Marcel, c'est précisément parce que vous en avez beaucoup vu de ces gaillards-là au Sénégal, et que vous les connaissez sur le bout du doigt, que je viens vous consulter.

— Allons donc, monsieur Lassouilloux, vous voulez rire; vous en savez plus que moi.

— En théorie, oui, mais en pratique, non; et je vous avouerai humblement, mon bon Marcel, que je suis dans un extrême embarras. Je crois bien que mon malade n'a guère qu'une indigestion, si j'ai bien observé des symptômes assez difficiles à saisir d'ailleurs sur des masses organisées de cette trempe. Mais j'ignore absolument le mode curatif qu'il convient d'adopter, et cette ignorance me fait trembler, car je sens parfaitement que mon avenir médical, au château, dépend de la guérison de cet infernal crocodile. S'il meurt entre mes mains, je suis un homme coulé, et les belles cures que j'ai faites dans les

espèces bovine, chevaline, ovine et porcine s'en iront à vau-l'eau, et ne seront plus comptées dans l'opinion publique. J'ai donc un très-grand intérêt à sauver cet affreux alligator des suites de sa détestable intempérance, et je viens vous supplier, mon bon Marcel, de me dire de quelle manière les indigènes du Sénégal soignent et médicamentent ces charmants reptiles. Je réclame ces éclaircissements comme un témoignage de votre... estime.

— Je ne vous ferai pas bien savant, reprit le jeune homme, car, durant les cinq ans de notre séjour au Sénégal, nous avions bien d'autres chats à fouetter qu'à nous occuper des crocodiles. Ce que je puis vous dire, c'est que, parmi les habitants de ce pays-là, il y a bien peu de gens qui les mettent au nombre des animaux domestiques. Quoi qu'il en soit, on compte par ci par là, dans les tribus sénégalaises, des dévots qui rendent une espèce de culte à ces reptiles. Or, le crocodile est très-gourmand.

— Ça ne peut pas être autrement, fit magistralement le vétérinaire.

— Et pour satisfaire sa gourmandise, il est capable de tout.

— Je n'ai pas de peine à le croire.

— Par suite de cette gourmandise, il est sujet à d'effroyables indigestions.

— Parfait; nous y sommes. Mais que lui administre-t-on dans ces conjonctures?

— Oh! des médecines de cheval...

— Des médecines de cheval! j'y suis, ça rentre dans ma spécialité.

— Un moment; quand je dis une médecine

de cheval, c'est de plusieurs chevaux qu'il faut dire.

— Naturellement. Et cette médecine se compose....

—Attendez que je rassemble mes souvenirs. »

Pendant que Marcel feignait de se creuser la tête pour retrouver la composition de la médecine crocodilesque, le vétérinaire tirait de sa poche son agenda et son crayon, et se disposait à écrire.

« Eh bien?

— Voici : un demi-kilogramme d'émétique.

— Diable ! la dose est furieusement forte !

—C'est comme ça. Mais pour mieux faire avaler la chose, on enveloppe cet émétique dans des boulettes de farine de maïs saturées de chair de porc, dont les crocodiles sont très-friands.

— Les scélérats !

— Au moment même où l'on ingurgite au crocodile les boulettes, on lui administre, du côté opposé à la gueule, un rafraîchissement.

—Composé de?... fit Lassouilloux écrivant toujours.

— De trois kilogrammes d'ipécacuanha édulcoré avec trois pintes d'huile d'amendes douces, et d'une centaine de têtes de pavots.

— Ces Sénégalais qu'on traite de barbares ont vraiment l'instinct de la grande et bonne médecine ! fit Lassouilloux, et quelle boisson donne-t-on au malade?

— Les Arabes lui font un breuvage avec une herbe qu'ils appellent dans leur idiome guayakil; mais je suis fondé à croire qu'on pourrait le rem-

placer par de la bourrache vigoureusement acidulée avec des tranches de citron.

— Je suis parfaitement de votre avis; après?

— Comment après? C'est tout.

— C'est tout! fort bien, mais il me reste une difficulté : celle de faire accepter ces remèdes intérieurs par des malades aussi peu endurants que ces satanés alligators.

— C'est votre affaire, monsieur Lassouilloux; d'ailleurs, celui-ci n'est pas positivement méchant. Voilà bientôt dix-huit mois que je hante le château, et je n'ai guère entendu dire qu'il ait dévoré plus de deux hommes.

— Il a dévoré deux hommes! exclama Lassouilloux.

— Oui, son premier cornac, un Arabe qu'il a mangé il y a un an à peu près, et puis un petit jardinier qui arrivait de Hollande pour cultiver les tulipes de mylord. Celui-ci a été mangé par Mascarille il y a trois semaines tout au plus. Mais cette escapade n'a pas profité à Mascarille, car depuis qu'il a eu l'inconvenance de déjeuner avec le jardinier hollandais, on a remarqué que sa santé était moins bonne, et entre nous, monsieur Lassouilloux, je crois que la maladie de ce pauvre animal date de ce jour-là : le jardinier hollandais avait sa serpette à la main, et dame! la serpette, l'homme, le bonnet, les sabots, le tablier tout y a passé.

— Vorace anthropophage, va! dit Lassouilloux, dont l'indignation allait croissant.

— Et je ne voudrais pas gager que la serpette....

— Je ne sais pas jusqu'à quel point la science doit

venir en aide à des êtres aussi malfaisants, interrompit Lassouilloux.

— Pourquoi la science, monsieur Lassouilloux, n'agirait-elle pas avec les animaux comme avec les hommes. Est-ce pour les malades qui n'ont que de la vertu et de l'honneur sans argent que s'ouvrent les trésors de la science ? D'ailleurs, vous ne pouvez, à aucun point de vue, refuser votre secours à Mascarille. S'il en était autrement, ceux qui ne vous connaissent pas seraient autorisés à penser que vous voulez vous exonérer de ces soins par excès de prudence.

— Tron de dious! par lâcheté vous voulez dire, interrompit le vétérinaire dont Marcel venait d'attaquer la fibre vaniteuse; oh! oh! il ne sera pas dit que l'ombre d'un doute puisse s'élever sur le courage d'un homme qui a fait ses preuves dans tant et de si chaudes occasions, et particulièrement sous les murs de Paris en 1814; je traiterai le Mascarille de mylord et aux dépens de qui il appartiendra. Mais, dites-moi, réparez une lacune dans votre récit, de quelle façon les Arabes Sénégalais introduisent-ils dans le tube digestif, et à l'antipode de ce même tube, les médicaments en question ?

— Tout bonnement avec une pelle et un clysoir, celui à l'usage de vos chevaux sera très-bon; quant au premier objet, Sébastien Maillard, le boulanger, vous prêtera une pelle de son four avec plaisir.

— On ne peut mieux. Mais, continua Lassouilloux d'un air visiblement ému et d'une voix infiniment moins fanfaronne, encore un mot, Marcel. Dans une expédition de cette importance, et pour mettre de

son côté le plus de chances favorables possible, on ne saurait s'entourer de trop de précautions. Vous passez, Marcel, pour l'un des hommes les plus braves et les plus intrépides du village et même du canton, et cette réputation n'est point usurpée. J'ai donc jeté les yeux sur vous, Marcel, pour m'accompagner demain au château et dans l'infect et dangereux marais où se vautre mon malade. Ce n'est pas que je me méfie de moi-même, j'ai conservé, Dieu merci, malgré mes soixante-quatre ans, assez de force physique et de vigueur morale pour affronter un péril quelconque et pour ne reculer ni devant un devoir, ni devant un profit légitime; mais si assuré qu'on soit de son cœur, on aime à avoir auprès de soi, dans des circonstances semblables, un cœur qui batte à l'unisson du sien; puis-je compter sur vous, Marcel ? »

Le charron écouta attentivement, froid et impassible, la péroraison du vétérinaire; autant, jusque-là, sa physionomie avait laissé percer les éclairs de la malice d'un enfant de Paris, autant en ce moment sa figure assombrie se teignit-elle de la gravité d'un homme sérieux et du dédain d'un homme offensé.

« Monsieur Lassouilloux, dit-il d'une voix ferme et posée, moi aussi j'avais jeté les yeux sur votre fille pour en faire ma femme, car s'il est vrai comme vous le dites *que dans le péril on aime à avoir auprès de soi un cœur qui batte à l'unisson du sien*, il n'est pas moins vrai que dans le voyage de la vie un bon cœur aime à naviguer de conserve avec un cœur sympathique au sien; vous m'avez durement éconduit. Je vous pardonne de tout mon cœur le mal

que vous m'avez fait et que vous me ferez encore. Mais ne trouvez pas mauvais que je vous refuse mon concours dans cette circonstance. Honoré du titre de votre gendre, je me serais jeté pour vous dans le feu et je braverais tous les crocodiles du monde; proscrit par vous, je serais un sot d'exposer une vie qui peut être encore utile à ma patrie et à mes concitoyens. Sans cesser de respecter le père de ma chère Ismérie, je me trouve forcé de lui déclarer qu'il n'a pas le droit de compter sur mon amitié et encore moins sur mon dévouement.

— Prenons que nous n'avons rien dit, monsieur Marcel, dit le vétérinaire en aspirant longuement une prise de tabac pour cacher son désappointement; bonsoir, monsieur Marcel, et sans rancune. »

Une fois dans la rue, Lassouilloux donna un libre cours à son ire provençale; cependant comme la nuit était fraîche, cette fraîcheur ne tarda pas à tempérer les ardeurs de son mécontentement. Il arriva même, comme toujours, que la réflexion lui fit envisager le refus de Marcel sous son véritable point de vue.

« Après tout, se dit-il, j'aurais agi de même à sa place, car je me suis conduit assez rudement avec Marcel pour qu'il ait acheté le droit de prendre sa revanche. »

En regagnant son logis, le vétérinaire rencontra le maire et le percepteur qui sortaient d'une séance du conseil municipal. Lassouilloux donna au maire la lettre ministérielle concernant le charron, que sir William l'avait prié de remettre à ce magistrat, et, en même temps, il dit au percepteur :

« Vous viendrez chez moi demain à six heures du matin, j'ai besoin de vous parler ; il s'agit de régler certaines choses qui ont rapport à votre prochain mariage avec ma fille.

— Est-ce pour stipuler le chiffre et l'emploi de la dot? dit le publicain en ricanant.

— Peut-être est-ce cela, peut-être est-ce autre chose, riposta Lassouilloux ; venez toujours. »



Digitized by Google

VI

Le vétérinaire avait passé la nuit à manipuler ses drogues et à préparer les divers instruments chirurgicaux dont il devait faire usage le lendemain en faveur de Mascarille, et l'aube du jour l'avait surpris dans ces graves occupations. Lorsque l'horloge fêlée de la paroisse se mit à sonner la demie de six heures, le percepteur entra.

« Vous êtes en retard, Mauverdin, dit Lassouilloux, la demie de six heures vient de sonner à la paroisse et je vous avais prié d'être ici à six heures précises.

— La paroisse avance, papa Lassouilloux, dit le percepteur, qui, la taille serrée dans une petite redingote de reps, ressemblait plutôt à un singe habillé qu'à un homme.

— Asseyez-vous là et écoutez-moi, Stanislas, dit Lassouilloux en désignant d'un geste majestueux un fauteuil de cannes au percepteur ébahi de ce ton solennel et de la physionomie hétéroclite de son futur beau-père.

Mauverdin, dit le vétérinaire, vous êtes Frrrançais, quoique percepteur; vous allez être bientôt

mon gendre ; ces deux titres-là sont quelque chose : noblesse oblige. Eh bien je n'hésite pas à vous proposer de m'accompagner dans l'expédition la plus périlleuse qu'il me soit jamais arrivé de tenter dans ma longue carrière médicale.

— Ah ! oui, vous allez soigner le fameux crocodile du nabab, interrompit Stanislas en se rongeant les ongles selon son habitude quand il se trouvait en face d'une difficulté de chiffre, ou quand il couvait dans son mauvais esprit une médisance, une calomnie, un mensonge ou une lâcheté.

— Et qui vous a si bien instruit de ce que je dois faire ? demanda Lassouilloux.

— Tout le monde. Il n'est bruit dans le village, depuis hier soir, que de votre visite au château et de l'engagement que vous avez pris de rétablir la santé de ce crocodile.

— Dites alligator, rectifia doctoralement le vétérinaire.

— Alligator si vous voulez, reprit le percepteur. Et tout le monde vous jette la pierre avec raison en disant que c'est bien mal user de votre art, que de l'employer à soigner un monstre pire que la bête du Gévaudan, qui a déjà dévoré trois ou quatre hommes depuis qu'il est ici.

— Exagération populaire ! fit Lassouilloux, rumeurs stupides et qui ne m'empêcheront pas d'accomplir les devoirs de ma profession qui sont de secourir l'humanité : les alligators aussi bien que les percepteurs des impositions.

— Fichtre ! vous nommez cela de l'humanité ? le mot pour vous est élastique, moi j'appelle cela de

la folie. Vous êtes riche et honoré, vous passez pour savant et c'est comme si vous l'étiez; vous avez une fille charmante et un gendre assez bien doué intellectuellement, j'ai la présomption de le croire; tous ces avantages ne doivent pas être sacrifiés au vain plaisir de risquer votre peau pour soigner un crocodile ou un alligator. Mais si par malheur vous vous y obstiniez, cessez, je vous prie, de compter sur moi pour vous accompagner auprès de votre reptile, je décline un tel honneur et je vous supplie de m'en dispenser. »

Toutes les couleurs de l'arc-en-ciel passèrent en un moment sur la figure bourgeonnée du vétérinaire, ses yeux brillèrent comme des escarboucles, son front se plissa comme un jabot de gentleman, ses gros sourcils se rapprochèrent et un frémissement convulsif agita tous ses membres.

« Est-ce votre dernier mot ? » dit Lassouilloux d'une voix étranglée et d'un geste quasi-menaçant.

Le percepteur, terrifié, comprit tout de suite le danger de sa situation; il jugea que s'il persistait dans son refus, la fille et la dot lui échappaient à la fois. Avec cette facilité de conversion que les fourbes et les caméléons à deux pieds possèdent à un si haut degré, il prit son parti sur-le-champ, et se composant un visage placide et riant :

« Écoutez, père Lassouilloux, lui dit-il, je vais vous donner la plus grande preuve de dévouement que j'aie jamais donnée à qui que ce soit au monde. J'impose silence à mes antipathies, aux conseils de ma prudence, et je vais vous accompagner puisque

vous y tenez; mais c'est à la condition que vous m'assurerez que je ne puis courir aucun danger.

— Dans ces sortes d'expéditions, répliqua le vétérinaire, on ne peut répondre de rien; mais vous devez bien penser, Mauverdin, que je ne suis pas plus disposé que vous à laisser mes grègues dans le marais de l'alligator.

— Ce que vous me dites là, père Lassouilloux, est peu rassurant. Mais n'importe, je ne m'en dédis pas; partons, comme vous dites, du pied gauche. »

Lassouilloux s'empara d'une grosse boîte de fer-blanc où étaient renfermées les pilules d'émétique qu'il avait fabriquées pendant la nuit, il chargea le percepteur d'un de ces instruments qui inspiraient une si grande frayeur à M. de Pourceaugnac, et se faisant suivre de deux polissons du village qui portaient un chaudron, une hottée de bourrache, des pieux, une pelle et un fourgon de boulanger, il se mit résolûment en route, non sans avoir embrassé tendrement sa fille, à laquelle il dit bas à l'oreille :

« Ismérie, ne t'inquiète pas : mais si, par hasard, il m'arrivait malheur, tes intérêts n'en souffriraient pas; j'ai tout prévu, et toutes mes affaires sont réglées de manière à ce que la justice n'y fourre pas le nez. »

Ismérie ne répondit d'abord à son père que par un redoublement d'émotion et de soupirs.

« Allez, mon père, finit-elle par dire, Dieu.... et.... votre bon ange veillera sur vous. »

Lassouilloux et ses gens atteignirent enfin le but de leur course.

Le vétérinaire trouva au château l'escorte de la veille sous les armes, et les deux troupes, réunies en une seule, se dirigèrent avec la même solennité et le même silence vers les marais Pontins, où les alligators avaient fixé leur résidence dans des palais de roseaux et aux bords des eaux croupissantes de ce Styx empesté.



Digitized by Google

VII

Le terrible Mascarille était dans le même état de prostration et d'immobilité que la veille au soir; seulement, la respiration fétide de l'énorme reptile était plus accentuée, plus rare et plus pénible. Son bruit était semblable à celui d'une locomotive puissante au moment où le mécanicien renverse la vapeur pour ralentir sa marche. Des yeux du monstre à demi fermés on voyait jaillir comme des étincelles, et si, par la violence de son mal, il dardait un regard passager, il était facile de reconnaître à ses prunelles ardentes, au ton glauque et blafard de ses minces paupières que la rage de la faim venait s'ajouter chez lui à la cruauté native. De temps à autre, Mascarille était soumis à des bâillements convulsifs qu'accompagnaient des gémissements comparables à ceux d'un millier de petits enfants pleurant l'absence de leurs mères dans une salle d'asile.

« Il a des tiraillements d'estomac et la fièvre le galope, s'écria le vétérinaire ; il n'y a point un moment à perdre. Allons, messieurs, nous ne sommes point ici pour des prunes, ajouta-t-il en voyant

son escorte sous l'influence d'une surprise qui étai cousine germaine de l'épouvante ; allons, allons vite à la besogne! »

Et comme un sergent de bataille, Lassouilloux assigna à chacun le poste qu'il devait occuper. Sur son ordre, la chaudière fut mise sur un foyer improvisé, et dans cette chaudière fut jetée la hottée de bourrache destinée au breuvage de Mascarille; les hommes armés de révolvers, de piques et d'épieux, car sir William, tout reptilomane et tout reptilophile qu'il était, avait voulu qu'on prît toutes les précautions imaginables pour éviter les accidents, disant après Louis XI, roi de France, cette belle parole digne d'un Antonin : *La vie d'un archer m'est plus chère que la conquête d'une province.* Les révolvériens se tinrent en haie à quinze pas de l'alligator, et une large tranchée pratiquée au bout et sur toute la largeur du marais, tranchée que les hommes pouvaient sauter aisément, mais que le reptile ne pouvait franchir, garantissait la sûreté de la colonne expéditionnaire et protégeait sa retraite.

Ces soins et bien d'autres encore pris avec sang-froid et rapidité, les recommandations à tous et à chacun faites avec clarté et concision, Lassouilloux dit au gouverneur de la ménagerie en lui présentant le clysoir :

« Monsieur Brandbiller, je garde pour moi le poste du péril et de l'honneur, mais il y en a un autre qui, moins périlleux, n'en est pourtant pas moins honorable : c'est celui-là que je vous ai réservé. Tenez, lui dit-il en lui présentant l'instrument, vous savez ce que parler veut dire. Au moment où je

crierai : *Aux pompes!* vous vous transporterez à la partie inférieure de Mascarille et vous....

— Suffit, monsieur Lassouilloux, » répondit le gouverneur en saisissant le tube colossal qu'on lui tendait.

Le vétérinaire se tourna vers le percepteur : « Qu'est-ce? lui dit-il en le voyant pâle et défait et remarquant que ses jambes flageolaient sous sa petite redingote de reps; qu'avez-vous?

— Rien! rien! repartit le magot; ah! si fait, je me sens indisposé et je vais vous demander la permission de me retirer. »

Et il fit deux pas pour battre en retraite

« Minute! dit Lassouilloux en prenant la main du percepteur et en la lui serrant dans la sienne comme dans un étau. Je ne souffrirai pas que l'homme qui doit être bientôt mon gendre se déshonore aux yeux de toute la valetaille du château. Si vous faites un pas de plus, ajouta-t-il en accompagnant ses paroles d'un de ces regards sataniques qu'on ne voit que sur la face des réprouvés de l'enfer du Dante, si vous tentez de fuir, je vous casse les reins! »

Le percepteur resta muet et suivit machinalement Lassouilloux.

Le vétérinaire, muni de sa boîte de fer-blanc et d'une longue pelle à four, alla se placer bravement à quinze pas vis-à-vis la tête du crocodile et attendit sans sourciller le retour des bâillements de l'effroyable reptile.

C'est une justice à rendre à Lassouilloux : s'il paya largement son tribut à la faiblesse humaine en éprouvant la veille un sentiment dont les hommes

les plus braves ne sont pas tout à fait exempts, racheta noblement dans cette matinée sa couardise passagère et justifiée jusqu'à un certain point par la nouveauté du spectacle.

Les assistants admiraient en silence le sang-froid du vétérinaire qui, soutenu par son excessive vanité, affrontait réellement le danger avec une rare impassibilité et donnait raison à ce vers de Voltaire :

On en vaut mieux quand on est regardé.

Lassouilloux se tenait donc là armé de sa pelle, à quelques pas du monstre, tout prêt à lui jeter dans son énorme gueule des myriades de pilules.

Mascarille commença une série de bâillements.

C'était l'instant décisif que le vétérinaire guettait avec une anxieuse attention.

« *Aux pompes!* » cria-t-il d'une voix superbe comme un capitaine de vaisseau crie à ses matelots frémissant de gloire : « *A l'abordage!* »

C'était, comme on sait, le signal d'agir sur les derrières de l'ennemi, je me trompe, du malade.

En même temps que l'ordre de Lassouilloux s'exécutait à la queue, en tête le vétérinaire jetait avec une dextérité sans égale dans la gueule rouge de Mascarille force pilules : une pelletée n'attendait pas l'autre et chaque bâillement était salué par une mitraille de pilules.

Mais soit que la double invasion dont il était tourmenté, soit que la violence des médicaments commençât à produire l'effet attendu et réveillât chez l'alligator le secret de sa force et de sa vivacité, on le vit tout à coup se mouvoir et marcher d'abord

lentement, mais directement, sur l'adversaire qu'il avait devant lui.

A cette manœuvre inattendue de Mascarille, tous les spectateurs crièrent à l'envi : « Retirez-vous, Lassouilloux, retirez-vous ! »

Mais le vétérinaire ne voulait pas lâcher prise, et, tout en marchant à reculons devant l'ennemi, il lui envoyait à chaque bâillement ses projectiles émétisés.

Les nombreux spectateurs haletaient à la vue de cet homme effectuant sa retraite sous le feu, pour ainsi dire, des regards enflammés du monstre.

Mais en continuant de marcher à reculons, les pieds du vétérinaire s'embarrassèrent dans des touffes de joncs et de roseaux.... Le terrain spongieux saturé d'eau s'affaissa sous le poids de son corps.... il tomba.

Mauverdin, au lieu de secourir son beau-père, dont il n'était séparé que de quelques pas, s'enfuit et disparut, sans que les cris de détresse de l'infortuné Lassouilloux pussent l'arrêter.

Le monstre vit la chute de son antagoniste et hâta sa marche pour l'atteindre et lui payer en monnaie de crocodile les soins qu'il en avait reçus.

Un immense cri d'horreur et d'effroi partit des deux rives du lac : il est perdu !

Quand un homme s'élance tout à coup de la foule, traverse le marais, côtoie le long animal, arrive à la hauteur de sa tête et, avec autant d'adresse que de promptitude, lui passe horizontalement entre les mâchoires une poutre de six pieds de long et de dix-huit pouces de circonférence.

Le monstre, stupéfait, s'arrête; le vétérinaire se relève et reconnaît dans son libérateur le charron, Marcel lui-même, qui est déjà récompensé de sa belle action par les bravos, les vivat, les cris de triomphe et de joie de la foule assemblée.

Lassouilloux, hors de danger, saute au cou de l'intrépide jeune homme.

« C'est entre nous à la vie, à la mort, lui dit-il, et si je puis dégager loyalement la parole que j'ai donnée à ce lâche de Mauverdin, Ismérie est à toi.

— La récompense serait bien au-dessus du service, riposta Marcel : je ne vous ai sauvé que la vie, et vous me donneriez le bonheur.

— Ma foi, messieurs, se prit à dire Lassouilloux, dont le caractère vantard prit bientôt le dessus sur une émotion fort naturelle, j'avoue que je n'ai jamais couru un danger aussi imminent qu'aujourd'hui, si ce n'est pourtant à la défense de Paris en 1814, où j'ai eu mon chapeau criblé de dix-sept....

— C'est bon, c'est bon, père Lassouilloux, interrompit Marcel; tous ceux qui sont ici présents savent très-bien que vous n'avez pas attendu jusqu'à ce jour pour donner des preuves de votre courage et de votre intrépidité. »

Au milieu des épanchements et de l'hilarité générale, on ne voyait plus que Lassouilloux et que Marcel, qui étaient, pour se servir d'une expression anglaise, les deux lions du moment, et on ne pensait plus à Mascarille, que la poutre de Marcel avait rendu à l'immobilité, lorsqu'un bruit significatif se produisit du côté du malade. Tous les regards se dirigèrent vers le marécage, et tout le monde se con-

vainquit que la médication administrée à Mascarille avait amené d'un pôle à l'autre du reptile les résultats désirés.

« Mascarille est guéri! il entre dès cet instant en convalescence! s'écria du ton d'un héros le vétérinaire.

« Allons rendre compte de cet heureux résultat à milord, » ajouta-t-il, absolument comme Scipion l'Africain, accusé de péculat, invita le peuple romain à venir rendre grâces aux dieux de la victoire qu'il avait remportée sur Annibal quelques années auparavant.

La foule suivit Lassouilloux, qui laissa, en véritable prince de la science, au gouverneur de la ménagerie et à ses gens, les soins vulgaires qu'exigeait désormais le malade.

Sir William manifesta une grande joie de la guérison presque miraculeuse de son alligator bienaimé : il donna cinquante louis à Lassouilloux pour ses honoraires et lui offrit le service de santé de sa ménagerie, ce qui fut accepté, on s'en doute bien, avec un empressement qui ressemblait fort à de l'enthousiasme.

Comme le vétérinaire et Marcel revenaient bras dessus bras dessous au village, le maire fit appeler le charron à la maison commune, et là, lui remit, le conseil municipal assemblé, l'avis officiel de sa nomination à la dignité de chevalier de la Légion d'honneur.

Pendant que les acclamations civiques saluaient la noble récompense si bien gagnée par le soldat redevenu ouvrier laborieux, on cherchait partout Stanislas Mauverdin, le percepteur des contributions.

Vers le soir de ce même jour, on eut enfin de ses nouvelles, mais quelles nouvelles!

Mauverdin était tombé de Charybde en Scylla : en voulant fuir Mascarille, il était venu étourdiment se jeter dans le marais de Biby, qui, comme tout honnête alligator, n'aurait fait qu'une bouchée du percepteur, si celui-ci n'avait eu la présence d'esprit de se dépouiller de sa redingote de reps et de la lancer entre les mâchoires du monstre en guise de hors-d'œuvre du festin qu'il se promettait. On retrouva Mauverdin, à cent pas du château, caché dans une meule, suant la fièvre, claquant des dents et criant dans son délire qu'on le retirât de la gueule de Biby, où il se croyait englouti.

Cette fin, au surplus, eût été digne d'un apostat et d'un calomniateur; les crocodiles seraient des reptiles très-utiles s'ils se trouvaient en mesure de purger le monde de tous les petits reptiles à deux pieds sans écailles qu'on nomme communément des traîtres, des renégats, des fourbes et des voleurs légaux.

Si Mauverdin n'en mourut pas, il en demeura idiot, et idiot incurable.

Rien ne pouvait plus s'opposer au mariage du chevalier Marcel et d'Ismérie. La noce fut célébrée avec une magnificence et un luxe oriental dans le château de sir William, et des fêtes splendides et prolongées signalèrent le mariage du sergent d'artillerie et la convalescence du crocodile.



ROSE BELETTE.

Digitized by Google

ROSE BELETTE.

I

LA MANSARDE DE L'ORPHELINE.

Ces fermiers généraux et ces financiers des deux derniers siècles que le Sage, dans son immortelle comédie de *Turcaret* a peints avec des couleurs si vives et si vraies, avaient pourtant du bon. La France littéraire n'oubliera jamais que le financier Montauron fut le bienfaiteur du grand Corneille; que le fermier général la Popelinière voulut être le Mécène des poëtes et des prosateurs les plus illustres du dix-huitième siècle, et que le millionnaire Beaujon, à peu près dans le même temps, ne se contenta pas de faire des pensions à des savants ou à des hommes de lettres indigents, mais fonda encore un hôpital, apparemment pour ménager un asile à ces littérateurs ou à ces artistes déshérités des regards bienveillants de la gent financière du dix-neuvième siècle, et honorés par elle des mépris et des dédains que les souverains pontifes du veau d'or réservent

Google

pour tout homme qui joint à une intelligence d'élite un cœur inaccessible à la bassesse et à la servilité.

Les fermiers généraux ont émaillé la ville de Paris de palais splendides et d'édifices magnifiques; ils ont même étendu leurs pompes monumentales jusque sur les faubourgs de la capitale, qui ont profité de la vanité de ces Crésus pour sortir des fanges de la rusticité et de la barbarie. Écoutons Regnard dans les *Ménechmes*, qui fait ainsi parler un valet tout prêt à se lancer dans les affaires:

. . . . Devant qu'il soit deux ans,
Je veux que l'on me voie, avec des airs fendants,
Dans un char magnifique, allant à la campagne,
Ébranler les pavés sous six chevaux d'Espagne.
Un suisse à barbe torse, et nombre de valets,
Intendants, cuisiniers, rempliront mon palais;
Mon buffet ne sera qu'or et que porcelaine;
Le vin y coulera comme l'eau dans la Seine;
Table ouverte à dîner; et les jours libertins,
Quand je voudrai donner des soupers clandestins,
J'aurai, vers le rempart, quelque réduit commode,
Où je régalerai les beautés à la mode,
Un jour l'une, un jour l'autre, et je veux, à ton tour,
Et devant qu'il soit peu, t'y régaler un jour.

Les financiers mettaient une espèce d'amour-propre à fonder des quartiers nouveaux dans le centre même de Paris, et ils ne se bornaient pas à couvrir le Pré-aux-Clercs de somptueuses constructions, ils étendaient aussi leur munificence architecturale sur les quais, sur les monticules ornés de moulins que recélaient les murailles de Paris. C'est aux financiers qu'on doit les belles rues et les habitations plus belles encore de la butte des Moulins,

près Saint-Roch. Ils avancèrent trois cent mille écus à la ville pour jeter les fondements de la ville neuve qui comprend toute la partie gauche du boulevard depuis la rue Saint-Denis jusqu'à la rue Poissonnière, et ils couvrirent presque en même temps de charmantes villas cette vaste étendue de terrain qui devait prendre plus tard le nom de Chaussée-d'Antin par pure flatterie pour le fils de Mme de Montespan, le duc d'Antin, qui n'y avait construit qu'un hôtel.

Il faut rendre aussi cette justice aux fermiers généraux et aux financiers, qu'en bâtissant pour eux, ils pensaient à ceux qui, moins favorisés des dons de la fortune, cherchaient pourtant, en raison de la noblesse de leur profession, de leurs talents ou de leurs sentiments, à se loger décemment et convenablement. « J'ai fait le troisième étage de ma maison de la rue de Verneuil en mansardes, écrivait le fermier général la Popelinière à Helvétius, et j'ai donné ordre à mon intendant de ne point louer ces mansardes plus de cent livres par an. S'il faut que tout le monde vive, il faut aussi que tout le monde se loge. »

Ne trouvez-vous pas que ce la Popelinière avait largement profité des leçons de ses amis les philosophes? Et il n'était pas le seul : un autre fermier général, Hocquet de Senneville, propriétaire de seize ou vingt maisons à Paris, logeait gratuitement une foule de familles indigentes et de jeunes artistes qui n'avaient encore que l'espoir d'arriver à la renommée. Vraiment nos riches contemporains, qui sont, comme on sait, beaucoup plus moraux, plus réguliers, plus philanthropes que les financiers d'autre-

fois, font-ils un aussi noble usage de leurs trésors que les Verrès d'il y a cent ans? Je l'ignore, et ne veux pas m'en enquérir, mais je répéterai la phrase qui a glissé sous ma plume au commencement de ce chapitre: « Ces fermiers généraux et ces financiers avaient du bon. »

La rue du Bac, cette rue tortueuse et opulente qui coupe en deux le faubourg Saint-Germain, et qui recèle à elle seule plus de souvenirs artistiques et littéraires que le reste du Paris nouveau, est constellée de maisons et d'hôtels splendides qui ont jadis été édifiés par les rois de la finance dont nous parlions tout à l'heure. Dans une de ces maisons graves et solennelles comme le siècle qui les a vu bâtir, logeait, dans les derniers mois de l'année 1848, une jeune fille de dix-sept ans, vertueuse et laborieuse de sa nature, et lingère de son état. Cette jeune fille se nommait Rose Belette.

Rose Belette, ainsi que son nom l'indique suffisamment, n'appartenait point à l'aristocratie de naissance; elle habitait une mansarde dans cette vaillante maison de la rue du Bac, et par conséquent ne tenait d'aucun côté à l'aristocratie des écus. Mais Rose Belette possédait ce que le sage prise bien au-dessus des parchemins et de l'or: elle avait une vertu sans tache, une conduite exemplaire, une piété touchante, un cœur excellent, et, par-dessus tout cela, un de ces visages qui attirent, qui font rêver, qui subjuguent, une de ces physionomies que les peintres comme Raphaël et comme le Poussin trouvent un beau jour au bout de leur pinceau, sous l'inspiration des anges. Les traits de Rose Belette avaient une

espèce de parenté avec ceux de cette belle Agnès Sorel qui sauva la France, non pas comme Jeanne d'Arc la lance à la main, mais avec les armes, non moins victorieuses, de l'amour et de la fine ironie. Le tableau que le vieux poëte Chapelain trace d'Agnès Sorel dans son poëme de la *Pucelle*, pourrait donc également convenir à Rose Belette :

En la plus haute part d'un visage céleste,
Les glaces lui font voir un front grand et modeste,
Sur qui, vers chaque tempe, en bouillons séparés,
Tombent les riches flots de ses cheveux dorés.
Sous lui, roulent deux cieux d'où mille ardentes flammes,
Mille foudres sans bruit s'élancent dans les âmes,
Deux yeux étincelants qui, pour être sereins,
N'en font pas moins trembler les plus hardis humains ;
Là, forgent les amours les redoutables armes
Dont les coups, pour du sang, ne tirent que des larmes!
. . . .
. . . .
Au-dessous se fait voir, en chaque joue éclose,
Sur un fond de lis blanc une vermeille rose,
Qui, de son rouge centre épandue en largeur,
Vers les extrémités fait pâlir sa rougeur.
Plus bas, s'ouvre et s'avance une bouche enfantine,
Qu'une double fossette aux deux angles termine,
Et dont le petit tour, fait d'un corail riant,
Couvre un double filet de perles d'Orient.

Ainsi faite, la jeune fille pouvait passer pour l'une des plus pimpantes, des plus accortes et des plus aimables personnes de son humble classe. Sérieuse et réfléchie, Rose Belette se laissait pourtant aller parfois à l'hilarité, non cette hilarité qui a la malice et l'envie pour principe, mais à cette gaieté sincère, franche, expansive, qui se traduit par un rire de

8

bon aloi, et qui est le cachet et, en quelque sorte, la preuve d'une conscience calme, d'un esprit bien fait et d'une innocence intacte.

Orpheline dès l'âge le plus tendre, Rose Belette n'avait connu ni son père ni sa mère, estimables ouvriers que la peste de 1832 avait enlevés à quelques heures de distance. La pauvre petite courait grand risque d'être envoyée, par les soins d'un commissaire de police, dans l'un de ces asiles constamment ouverts à l'enfance abandonnée, lorsqu'une dame bienfaisante, veuve d'un officier général du temps de l'Empire, eut pitié d'un malheur si précoce et d'une destinée si fatale. Mme de Chancy, c'était le nom de cette charitable dame, prit sur sa crèche désertée la petite Rose, et, avec l'assentiment du magistrat, l'emmena chez elle, où elle lui prodigua les soins d'une nourrice et les caresses d'une mère. Rose comprit instinctivement la sollicitude touchante dont elle était l'objet; elle payait d'un sourire angélique les douces précautions, les affables prévenances de sa bienfaitrice, et les premiers mots qu'elle put bégayer, les premières phrases qu'elle put exprimer dans son langage enfantin, furent des actions de grâce, des hymnes de gratitude pour la noble et généreuse veuve qui lui tenait lieu de mère.

Mme de Chancy n'était pas riche. Une modique pension qui lui avait été accordée pour les longs et brillants services de son époux, et une bourse dans un des colléges de Paris pour son fils unique, voilà tout ce qu'elle avait dû recueillir de l'héritage d'honneur et de gloire du vaillant soldat dont elle portait le nom. Ce médiocre bien-être, pour une femme

qui avait occupé jadis dans le monde une position élevée, rendait l'action de Mme de Chancy plus belle et plus respectable encore. Donner le superflu au malheur est déjà bien, partager avec lui le strict nécessaire est sublime, et ces sortes de sacrifices et d'abnégation ne se rencontrent que dans un trop petit nombre de cœurs excellents. Le fils de Mme de Chancy partageait les nobles instincts de sa mère. Plus âgé que Rose de cinq ou six ans, il aimait l'orpheline comme une sœur, et lorsque la veuve lui disait : « Hector, mon enfant, n'éprouves-tu pas un peu de jalousie à me voir rogner ta part pour en faire une petite à notre intéressante pupille ? » le lycéen lui répondait : « Non, ma mère, ce que vous faites pour Rose, je le ferais moi-même si j'étais en état de le faire ; mais patience ! je grandirai et je pourrai subvenir par mon travail à ses besoins et aux vôtres. Oui, ma mère, ajoutait le généreux enfant, je continuerai votre œuvre, et Rose trouvera toujours en moi un ami et un frère sans cesse disposé à lui être utile. » Mme de Chancy embrassait alors son fils, l'exhortait à conserver ses précieux sentiments, et appelait sur la tête de cet enfant adoré les bénédictions de ce Dieu qui a promis ses miséricordes et son appui au dispensateur d'un verre d'eau donné à celui qui a soif, d'un morceau de pain offert à celui qui a faim.

L'éducation que Mme de Chancy fit donner à Rose Belette fut ce qu'elle devait être : la morale y tint la première place, le travail la seconde ; des préceptes religieux profondément inculqués, non-seulement dans la mémoire, mais encore dans le cœur,

l'amour du travail prêché par l'exemple et par la parole, voilà, en effet, les deux arcs-boutants de la vie de ces jeunes filles du peuple, qui sont condamnées par les lois imprescriptibles de notre civilisation à parcourir sans cesse, depuis le berceau jusqu'au cercueil, le cercle éternel de la fatigue, des privations et de l'incessant labeur. Si, fragiles ou insouciantes créatures, elles s'échappent de ce cercle, bien autrement fatal que celui de Popilius, pour se jeter dans un monde dont elles ne connaissent ni les tourbillons frénétiques, ni les courants corrupteurs, elles ne tardent pas, les infortunées, à échanger leurs robes virginales contre les atours effrontés de la dépravation et de l'infamie, et peu d'années après leur divorce scandaleux avec la pudeur et l'honnêteté, elles tombent, de chute en chute, des limbes de la débauche privée dans les limbes du mépris public, et finissent, après avoir brillé quelques instants sur la scène du monde, par troquer leurs parures insolentes, leur luxe babylonien, leurs vêtements d'or et de soie, ternis par le souffle impur des honteuses voluptés, contre la triste souquenille de l'hôpital ou la misérable camisole de la portière. Voilà l'histoire et l'histoire trop véridique du tiers des grisettes de Paris.

A quinze ans, Rose Belette savait lire, écrire, compter, et son habileté comme ouvrière en linge était si bien appréciée par les marchands qu'on payait ses journées à un prix plus élevé que ses camarades. C'était une grande joie et une grande consolation pour l'orpheline quand elle rapportait à sa bienfaitrice le salaire de chaque semaine. Et, ces

jours-là, il y avait pourtant presque toujours une discussion entre la protectrice et la protégée. « Rose, disait Mme de Chancy, il te faut une robe ; il te faut un chapeau. » Et Rose de se récrier : « Non, maman, — car le doux nom de mère est l'expression qui peint le mieux la reconnaissance, — c'est vous qui avez besoin d'une robe, d'un chapeau. Moi, je puis m'en passer, je ne vais point dans le monde, et vous y allez. L'atelier et l'église sont les deux seuls endroits que je fréquente. Or, à l'atelier on ne fait attention qu'à mon travail, et à l'église le bon Dieu regarde sûrement beaucoup plus au fond de mon cœur qu'aux habits plus ou moins somptueux que je pourrais porter. Ainsi donc, petite maman, vous obéirez à votre petite Rose, qui vous obéit pour toutes les autres choses avec tant de bonheur. » Mme de Chancy résistait, et ces escarmouches de sollicitude maternelle d'un côté, de dévouement filial de l'autre, se prolongeaient souvent plusieurs jours. La veuve remportait parfois la victoire, mais Rose la faisait chèrement acheter et ne se rendait aux vœux de Mme de Chancy qu'autant que celle-ci lui promettait de s'acheter aussi quelque nippe utile à la prochaine semaine.

Hector était devenu un homme en même temps que Rose était entrée dans l'adolescence. Mme de Chancy, dont toutes les affections en ce monde étaient concentrées sur son fils et sur sa pupille, voulait, par une espèce de pressentiment de sa fin prochaine, présider au début dans la vie de ces deux êtres si chers à son cœur. Elle plaça Hector dans une célèbre maison de commerce de Lyon, et ménagea à Rose

une clientèle honorable dans les plus respectables familles du faubourg Saint-Germain. Rose Belette accepta avec joie la position que sa bienfaitrice lui faisait, mais Hector, dont toutes les sympathies étaient tournées vers la carrière des armes, eut toutes les peines imaginables à se soumettre aux désirs de sa mère. Cependant, comme il regardait l'obéissance comme le plus grand témoignage de tendresse qu'il pût donner à sa mère, il consentit à partir pour Lyon et à se faire apprenti commerçant. Mais en prenant congé de Mme de Chancy, Hector lui avait dit : « Peut-être le nom et les éclatants services de mon père me faisaient un devoir de prendre le métier des armes, et ma vocation semblait m'y entraîner encore; mais vous souhaitez, ma mère, que je renonce aux avantages de ma naissance, et votre amour maternel s'alarme des dangers que j'aurais pu courir dans cette profession. Je me rends, je souscris à vos ordres et je vais m'initier aux secrets du commerce. Mais, ma mère, si la patrie réclamait un jour le courage et les bras de tous ses enfants, ne comptez pas que ma résignation et mon obéissance résisteraient à la voix qui m'appellerait aux frontières. Je sens là, ajouta le généreux jeune homme en mettant la main sur son cœur, que ma place, dans cette circonstance, serait sur un champ de bataille, et non derrière les panneaux d'un comptoir. »

Mme de Chancy remercia son fils avec effusion du sacrifice qu'il faisait à ses goûts, et Hector partit pour la seconde ville de France, le cœur plein de tristesse, après avoir recommandé sa mère aux soins et à l'affection filiale de Rose Belette.

Mais une année s'était à peine écoulée depuis le départ d'Hector, que Mme de Chancy tomba dangereusement malade; en quelques jours son état fut désespéré, et malgré les secours de la science, malgré le dévouement de Rose Belette, qui n'épargnait ni ses veilles, ni ses forces, ni son argent pour sauver sa bienfaitrice, la noble et vertueuse veuve succomba.

Rose fut profondément affligée de cette séparation aussi cruelle qu'inattendue; elle perdait en Mme de Chancy non-seulement une seconde mère et une protectrice, mais encore un guide sûr, une conseillère précieuse, et cela précisément à un âge où elle avait le plus besoin d'être guidée et conseillée, à dix-sept ans! Cependant la douleur, comme toutes les sensations humaines, a ses bornes, et les larmes de Rose Belette se tarirent pour faire place à un souvenir doux et durable de celle à qui elle devait les deux plus beaux joyaux de sa couronne de jeune fille, l'amour du travail et l'amour de la vertu.

Hector était hors de France lorsqu'on lui écrivit la nouvelle de la mort de sa mère; les chefs de sa maison de commerce, qui n'avaient pas tardé à remarquer dans ce jeune homme une vive intelligence, et les manières séduisantes que donne une éducation distinguée, lui avaient confié une mission importante en Italie, et M. de Chancy ne reçut qu'à Naples la déplorable missive, que Rose Belette lui avait adressée.

Quant à l'orpheline, après avoir mis l'héritage d'Hector sous la sauvegarde de la loi; après s'être

entendue avec l'avocat que M. de Chancy avait choisi pour le représenter et défendre ses intérêts vis-à-vis du fisc, elle se retira dans une petite chambre de la rue du Bac, et se remit à travailler avec plus d'ardeur que jamais. Son mobilier était peu somptueux ; sa mansarde n'était pas spacieuse, mais ses meubles, son lit de jeune fille, ses hardes étaient tenus si proprement ! Le soleil visitait si assidûment le réduit virginal, et ses chauds et joyeux rayons se jouaient si à l'aise dans ce coin où l'innocence s'endormait paisiblement chaque nuit dans les bras de la pudeur, que Rose Belette n'aurait pas changé son oasis aérienne pour le plus splendide appartement de la riche maison où elle demeurait. Des fleurs, une jolie fauvette, quelques chardonnerets à peine échappés du nid paternel, charmaient par leur parfum et leurs gazouillements les loisirs de la jeune ouvrière, et formaient autour d'elle une république de bonheur dont elle était le doge et le stathouder tout à la fois. Quand Rose avait fini sa laborieuse journée, elle faisait le tour de son petit État, respirait le parfum de ses œillets et de ses lis, et conviait aux chansons ses pensionnaires ailés. C'étaient là les seuls plaisirs de l'orpheline ; car tout ouvrière qu'elle était, elle aurait cru compromettre sa dignité de femme, en allant glaner des émotions au-dessous des tréteaux du théâtre. Elle n'était point de celles, en un mot, qui se forment le cœur au pourtour de la Gaîté, et l'esprit à l'amphithéâtre de la Porte-Saint-Martin. Sa chaste humeur s'étendait sur toute sa conduite, et si le dimanche, en sortant de la grand'messe, à Saint-Thomas d'A-

quin, elle se hasardait à traverser les Tuileries ou à effleurer de son pied timide les ombreuses allées des Champs-Élysées, c'était toujours dans la compagnie d'une personne de son sexe, vénérable par son âge, et recommandable par la régularité de ses mœurs.

Quelle bonne et douce chose que le travail! Avec lui, le cœur reste exempt d'envie, de convoitises, de désespérances; il enchaîne les passions; il étouffe dans leurs germes les mauvaises pensées; il répand sur l'existence, même la plus humble, les aromes les plus suaves et les plus pénétrants. Avec le travail, on est content de soi et des autres; on se sent vivre; toutes les facultés de l'âme et du corps en reçoivent une féconde impulsion. Pendant la jeunesse, le travail est un plaisir sans remords et sans amer retour; dans la vieillesse enfin, il est une consolation, un secours, un baume céleste, et prépare l'homme à ce redoutable passage qui doit lui dévoiler le secret de la mort et les mystères de l'éternité.

Rose Belette goûtait cette placidité sans mélange. Laborieuse, active, infatigable, elle faisait du travail sa félicité dans le présent, son bonheur dans l'avenir. L'horizon de la jeune fille n'était pas étendu; mais son imagination, affranchie de ces idées romanesques qui perdent tant de pauvres créatures, ne lui laissait entrevoir que des événements possibles et des transformations légitimes. De solides lectures, qui corroborèrent ses vertueux instincts, donnaient à son jugement naturellement sain une justesse et une lucidité admirables, et cette

rectitude de penser, jointe à un esprit éminemment gai, à une piété sincère, à une bienfaisance qui, pour ne s'exercer que dans un cercle étroit, n'en était pas moins digne de louange, faisaient de Rose Belette un type, et un type très-rare et très-admirable de la grisette de Paris au dix-neuvième siècle.

Mais toutes les classes sociales, ainsi que toutes les races humaines, sont soumises à des épreuves toujours rudes et souvent douloureuses; Rose Belette devait subir ces étranges et inévitables fléaux de la vie privée. Il fallait que ce cœur d'or passât, lui aussi, au creuset du malheur et de l'adversité, et que sa vertu, aux prises avec le vice triomphant, offrît un nouveau témoignage de l'héroïsme d'une fille pénétrée de ses devoirs envers Dieu et envers le monde, dont elle peut faire le scandale ou l'édification.



II

LES DEUX TENTATEURS.

L'année 1848 avait été fatale au commerce et à l'industrie. Les tempêtes de la place publique avaient fait fuir de Paris tous ceux que les plaisirs de la paix y fixent ou y attirent. Rose Belette éprouva le contre-coup de cette calamité civile : l'ouvrage lui manqua tout à coup. Les dames opulentes du faubourg Saint-Germain avaient déserté leurs hôtels splendides pour aller se réfugier dans leurs terres et dans leurs châteaux ; les familles étrangères étaient retournées en toute hâte dans leurs pays ; bref, il ne restait plus à Paris que ceux que la pauvreté ou les fonctions publiques enchaînaient au triste spectacle de l'irritation populaire et des sourdes haines des factions, prêtes à renouveler les conflits parricides de la Rome des Gracches, de Marius et de Sylla.

Quand la misère frappe à la porte de l'ouvrier, elle ne tarde pas à entrer avec tout son cortége funeste. Les mille besoins dont se compose quotidiennement la vie la plus frugale et la plus simple de celui qui travaille avec la plume ou avec le mar-

teau, avec l'aiguille ou avec le burin, contraignent bientôt le malheureux à faire des dettes ; ces dettes s'augmentent et grossissent avec le chômage ; le crédit est perdu, et la faim, la maladie, le désespoir et trop souvent la mort viennent moissonner des existences utiles, qu'un peu d'aide, qu'un peu de pitié auraient peut-être sauvées.

Rose Belette, dont le budget était réglé avec une économie digne de la grande Élisabeth, trouva d'abord dans ses économies assidûment amassées une ressource contre le manque de travail ; mais ces économies s'épuisèrent, et le travail ne reprit pas. Elle eut recours alors à cet établissement que, par une amère dérision, on appelle le Mont-de-Piété ; elle y engagea ses bijoux, son couvert d'argent, don cher et sacré de sa bienfaitrice, ses robes les plus belles, ses châles les moins usés. Cette ressource précaire s'évanouit à son tour. Elle se réduisit alors au pain bis, à l'eau claire ; elle laissa mourir ses pauvres fleurs, et donna la clef des champs à ses fauvettes et à ses chardonnerets en leur disant : « Chers petits compagnons, je n'ai plus rien à vous donner ; reprenez, avec la liberté que je vous rends, l'instinct admirable que Dieu a mis en vous pour chercher votre nourriture. Partez ; jouissez sous le soleil, dont vous allez demain saluer par des hymnes le magnifique lever, des premiers plaisirs de l'indépendance. Mais, chers petits oiseaux, évitez les piéges et les ongles des oiseaux de proie ; restez sous les feuillées voisines, et si un jour votre captivité ne vous a pas semblé trop dure, revenez sur le toit de cette mansarde, et si ce jour-là j'ai

du pain et pour vous et pour moi, je vous accueillerai comme d'anciens amis qui, au retour d'un long voyage, viennent gratter à la vitrine d'un logis aimé. Adieu, mes amis, adieu! Que Dieu, qui n'abandonne aucune de ses créatures, même les plus chétives, vous accorde chaque matin quelques gouttes de rosée pour votre boisson, quelques graines de chènevis pour votre festin du soir. Hélas! je fais les mêmes vœux pour moi, charmants oiseaux, et, en ouvrant votre cage, j'ignore encore si je pourrai la refermer... Votre asile est le dernier meuble dont je puisse me défaire avec conscience sans faire tort à mon propriétaire. »

Pour bien comprendre cette dernière phrase de la jeune ouvrière, il faut savoir qu'elle devait trois termes à son riche propriétaire. Cet homme, qui possédait dans Paris onze maisons semblables à celle de la rue du Bac, avait fait presser par son portier Rose Belette de se *mettre au courant*. C'est le terme sacramentel. Mais l'infortunée était bien loin de pouvoir obéir aux injonctions, moitié figue et moitié raisin du Vautour parisien.

Un matin on frappe discrètement trois coups à la porte de la mansarde; Rose Belette courut ouvrir, et un monsieur d'une soixantaine d'années, vêtu avec recherche et même avec élégance, enveloppé dans un paletot dont l'ignoble coupe était relevée par un ruban rouge, s'offrit aux regards de la jeune fille.

Le monsieur entra carrément, non sans jeter un regard circulaire sur les meubles qui garnissaient la chambre, et, sans ôter son chapeau, dit avec ce

laisser aller et cet aplomb que les gens qui possèdent prennent avec les gens qui n'ont rien :

« Je suis M. Gabon, le propriétaire. »

Les gueux enrichis ont l'habitude de supprimer le titre de *monsieur*, de *madame* ou de *mademoiselle* en parlant à ceux qui ont le malheur d'avoir affaire à eux, et le malheur plus grand encore d'être leurs débiteurs.

« Monsieur, je suis votre servante, répondit Rose, que cette apparition inattendue faisait trembler comme la feuille, et qui devint rouge comme une cerise.

— Eh bien ! ma chère demoiselle, Firmin, mon concierge, reprit le Crésus, m'a dit que vous ne pensiez pas à moi. Vous avez tort. Que diable ! chacun vit de ce qu'il a ; sans le revenu de mes maisons, je ne pourrais pas exister. »

Notez que ces misérables millionnaires — il y a pourtant de rares et honorables exceptions — ont composé un argot à leur usage. *Vous ne pensez pas à moi*, veut dire en langage vulgaire : *Vous ne me payez pas*, et l'atroce et ironique comparaison *qu'on ne peut vivre que de ce que l'on a* est appliquée par eux à l'indolent et sûr revenu de leurs maisons et au travail incessant, âpre et parfois ingrat de l'homme qui est obligé de vivre des efforts de son bras ou des efforts de son intelligence.

« Pardonnez-moi, monsieur, je ne cesse de penser à vous, repartit Rose Belette ; mais voilà dix mois que je manque absolument d'occupation, et voilà plus de six mois que je suis obligée, pour me nourrir, d'avoir recours à mes effets.

— Je ne puis entrer dans ces détails-là, répondit M. Gabon, et les temps sont difficiles pour tout le monde ; chacun a ses charges et sent où le bât le blesse. J'en suis là moi-même, et c'est pour cela que je viens vous inviter à songer sérieusement à me donner au moins un fort à-compte sur les trois termes échus, si vous voulez éviter le congé que je serais obligé de vous faire signifier. »

A ce mot de *congé*, la pauvre Rose fondit en larmes ; elle voyait déjà son petit mobilier la proie des huissiers, et elle sur le pavé, sans meubles et par conséquent sans asile.

On peut à la rigueur se passer de pain pendant vingt-quatre heures ; mais on ne peut se passer de gîte. L'honnête homme ou l'honnête femme sans abri, après avoir été expropriés et expulsés de leur grenier, seraient exposés à être ramassés par la police et jetés comme vagabonds dans ces prisons toujours béantes pour recevoir les habitués du vice et du crime. Il est permis au père de famille de se ruiner en plein midi à la Bourse ; mais il est défendu de passer la nuit à la belle étoile, même à celui qui n'a plus de gîte. La morale publique est une belle chose, et les législateurs devraient songer un peu à mettre cette morale en harmonie avec les lois ou les lois en harmonie avec la morale, à leur choix.

« Par pitié, monsieur, s'écria Rose, n'en venez pas à cette extrémité ; prenez patience, je vous en conjure ! Le commerce va reprendre, la confiance va renaître ; je trouverai de l'occupation, et, sitôt que j'en aurai, je travaillerai nuit et jour pour vous satisfaire. »

Il y a des faunes en paletot, il y a des sylvains et des satyres en habit noir, pour lesquels les pleurs d'une femme ont un attrait tout-puissant. C'est un ragoût dont ils aiment à charger la nappe immonde de leur perversité, ou, disons mieux, de leur lubricité. Rose Belette, éplorée, toucha, non le cœur, — les hommes tels que M. Gabon n'en ont pas, — mais les nerfs du vieux Sardanapale bourgeois. Il se radoucit; sa physionomie prit une expression de bienveillance, et, fixant sur la jeune ouvrière des yeux cythéréens :

« Il y a peut-être moyen de nous arranger ? dit-il hypocritement.

— Je prendrai, monsieur, tous les arrangements que vous désirerez, repartit l'innocente fille, qui ne pénétrait pas encore les intentions du richard.

— Eh bien ! mon enfant, continua le propriétaire, nous pouvons prendre à l'amiable ces arrangements, et nous nous en trouverons bien tous les deux. »

Et il accompagna ces paroles à double sens d'un geste qui éclaira tout à coup Rose Belette sur les intentions de ce lâche Trimalcion.

L'indignation rendit à l'ouvrière l'énergie qu'elle avait un moment perdue; elle se leva précipitamment de son siége, et, se dressant devant l'infâme vieillard avec toute la dignité de la vertu :

« Je crains de vous entendre, monsieur, fit-elle, et je rougis encore plus pour vous que pour moi. Sortez de cette chambre et n'y rentrez que pour faire valoir les droits que la loi vous donne. Je vous ai demandé tout à l'heure quelque temps de

répit ; je retire ma prière et ma sollicitation, et je regrette de les avoir faites. Allez, monsieur, faites vendre les meubles, chassez-moi de cette cellule que j'habite depuis trois ans, vous en êtes le maître ; mais ne venez pas ravir à la pauvreté le seul bien qui lui reste en ce monde : l'honneur et la réputation ! »

Et d'un geste impérieux, Rose Belette montrait la porte à ce corrupteur sexagénaire.

Ce fut, cette fois, au millionnaire à rougir. Il balbutia quelques excuses, chercha, dans son trouble, autour de lui, le chapeau qu'il avait gardé sur sa tête et sortit.

Rose Belette s'était à peine remise de la frayeur que lui avait causée cet impitoyable propriétaire qu'on heurta de nouveau à sa porte et qu'un second visiteur se présenta.

Celui-ci était jeune et leste ; sa figure était commune, et même basse ; mais il était mis avec une telle élégance, tout ce qui composait sa toilette, depuis ses bottes vernies jusqu'à son chapeau de fin castor, était de si bon goût et d'une si magnifique origine, qu'on pouvait jusqu'à un certain point le prendre pour ce qu'on appelle encore, dans le monde, *un homme comme il faut*. Du reste, fidèle aux préceptes de la grossièreté contemporaine, cet Adonis de vingt-deux ans à peine se dispensa de saluer la jeune ouvrière.

« Que demandez-vous, monsieur ? fit Rose Belette en entre-bâillant sa porte.

— Parbleu ! c'est vous que je demande. N'êtes-vous pas la nommée Rose Belette ? répondit le mous-

quetaire bourgeois, en poussant la porte pour qu'elle lui livrât passage.

— Je suis, en effet, Mlle Rose Belette.. . Que me voulez-vous? répliqua la jeune ouvrière, que cette brusque apparition et cette manière d'agir commençaient à scandaliser.

— Je suis, moi, Népomucène Gabon, le fils de votre propriétaire. Firmin, le concierge, vient de me dire que mon père était monté chez vous. Comme je connais le pèlerin, je me suis tout de suite douté qu'il était venu pour vous tourmenter. Il aura pleuré misère, vous adjurer de penser à lui, vous aura formellement menacée d'un congé si vous ne lui donnez pas au moins un à-compte de quelques écus sur les cent cinquante francs que vous lui devez. Le pauvre homme! il a onze maisons sans compter celle-ci; il ne m'a pas encore rendu ses comptes de tutelle, car ma mère est morte, vous le savez, et je suis *majeur*, et j'ai toutes les peines du monde à lui arracher une vingtaine de mille francs par an.... Mais tout cela finira, je vais y mettre bon ordre, et mon très-honoré père sera obligé de rendre gorge et de compter avec moi. »

L'héritier Népomucène Gabon parlait avec une extrême volubilité; on eût dit qu'il avait hâte de mettre Rose Belette au courant de ses affaires de finance les plus secrètes.

« Les démêlés que vous pensez avoir avec monsieur votre père ne me regardent nullement, monsieur, et je ne devine pas encore ce qui peut me procurer l'honneur de votre visite.

— Comment, vous ne le devinez pas encore? ri-

posta le dandy ; mais mon père vous a menacée de vous donner congé et de retenir vos meubles, et c'est un gaillard qui tient tout ce qu'il promet. Dans ce genre-là, il est coutumier du fait, et nous avons une maison entière dans le faubourg Saint-Honoré, envahie par les meubles confisqués des locataires insolvables. Ah ! M. Gabon est un dur-à-cuire et ne se mouche pas du pied.

— M. Gabon fait et fera ce qu'il voudra, interjeta l'ouvrière.

— Sans contredit. Or, en descendant de chez vous, il a averti le concierge qu'il allait chez son huissier pour vous signifier le congé, et il est homme à le faire comme il l'a dit....

— Je n'ai rien à opposer à ses exigences légitimes, répliqua modestement Rose ; il agira comme il l'entendra.

— Parfait ! mais en attendant, vous serez dépouillée de vos meubles et obligée de déguerpir dans les vingt-quatre heures ; rien que ça !

— Est-il possible ! s'écria l'ouvrière, qui n'avait pas étudié le code civil, et qui ignorait les terribles dispositions tracées par le législateur contre ceux qui par misère ou par mauvaise volonté, ne satisferaient pas aux engagements sacrés du taudis ou de l'appartement.

— Très-possible, repit Népomucène, et il ne se passe guère de trimestre où mon père ne fasse quelque exécution de ce genre dans une de ses maisons. Mais ce n'est pas là la question, j'arrive au fait, car je suis rond en affaires : trois cents francs par mois pour votre toilette, un appartement con-

fortable, un coupé entretenu, une femme de chambre et un valet de pied à votre service, cela vous va-t-il ?

— Quoi! vous osez, monsieur?... s'écria Rose Belette, que l'indignation suffoquait.

— Si je n'avais par perdu bêtement trois cents louis aux courses de Chantilly et de la Croix de Berny, poursuivit le Lovelace au petit pied, je vous ferais des propositions meilleures, car je vois que vous êtes une belle fille, et que vous méritez mieux; mais le turf m'a été funeste cette année, et j'ai dépensé plus d'argent en paris que je n'en aurais dissipé jadis avec Bimbelotte, Zéphirine et la Reine Pomaré. »

Ce jargon était inintelligible pour la pure jeune fille, mais sa délicatesse de vierge lui faisait confusément comprendre qu'elle était l'objet d'un encan entre le père et le fils, *talis pater qualis filius*, et que ces étranges propositions, pour changer d'organes, n'en étaient pas moins corruptrices et insultantes.

« Pour qui me prenez-vous, monsieur? reprit Rose, dont l'œil s'animait au feu de sa colère intérieure, car la pudeur a aussi sa colère et ses foudres, est-ce que décidément l'indigence doit être le point de mire de toutes les avanies et de toutes les persécutions? Un mot, monsieur, un seul mot suffit pour répondre à vos honteuses propositions : entre le déshonneur et la mort il n'y a point à hésiter; mon choix est fait. Votre père me chassera de cette chambre, mais je ne descendrai pas de cette maison pour entrer dans la carrière du vice et de l'infamie.

— Oh! oh! voilà de grands sentiments! voilà de beaux mots! mais, ma chère Rose, ce style n'est acceptable que dans les romans; dans la vie réelle, il devient un non-sens; il est absurde et ridicule. Capitulez de bonne grâce et confiez-vous à un homme qui ne demande pas mieux que de vous aimer à la folie... »

Et en achevant cette phrase stéréotypée dans la tête de tous les séducteurs, jeunes ou vieux, le dandy cherchait à enlacer dans ses bras la taille souple et gracieuse de la jeune ouvrière.

C'était la fin de la fameuse scène de *Tartuffe*, arrangée et considérablement augmentée.

Leste et agile comme un oiseau, Rose s'échappa de cette étreinte, d'une main campa une chaise entre elle et Népomucène, et de l'autre ouvrit sa fenêtre avec fracas.

« Un pas de plus, monsieur, s'écria-t-elle, et je mets le voisinage dans le secret de votre lâcheté. Un geste de plus et je me défends!... »

La jeune fille, ainsi disposée à une défense héroïque, était magnifique à contempler. Sa blonde chevelure éparse sur ses épaules, ses narines gonflées comme celles de la Diane surprise par Actéon, ses yeux étincelants du feu de sa chaste indignation, ses mains blanches et mignonnes, mais crispées déjà par un saint courroux, son torse gracieux plié comme celui de l'athlète qui s'essaye à la victoire, tout lui donnait une majesté et un éclat surnaturels. Clorinde n'était pas plus vaillante sur les brèches de Solime, Jeanne Hachette n'apparaissait pas plus imposante sur les remparts de Beauvais.

Le dandy resta pétrifié.

« Oh ! pas tant de bruit, je ne prétends point vous violenter. J'ai bon cœur, je voulais vous épargner le désagrément de la misère. Vous ne voulez pas, bonsoir. L'huissier de mon père fera raison de tous ces beaux raisonnements de sagesse et de réputation. Vous vous repentirez peut-être de ne m'avoir point écouté, mais il sera trop tard. Adieu, mademoiselle, je souhaite que vos sentiments romanesques vous conduisent à quelque chose de bon, mais j'en doute : la probité, la vertu, l'honneur et toutes ces fadaises qui avaient cours du temps de nos pères, ne sont aujourd'hui qu'à l'usage des niais et des imbéciles des deux sexes, et mènent tout droit à l'hôpital. C'est là apparemment que vous voulez aller... Allez-y, je m'en lave les mains et suis votre serviteur. »

Et, sans attendre la réponse, le dandy prit sa canne de jonc à pomme d'or qu'il avait cru devoir abandonner un instant, toucha légèrement de sa main gantée le rebord de son chapeau en manière de salut, et s'en alla en fredonnant ce vieil air d'opéra-comique.

Jeune fille qu'on marie,
Que votre sort est affreux !
Que de peines dans la vie
Pour quelques moments heureux !

Délivrée de cette seconde et formidable invasion, Rose Belette commença à respirer plus librement, mais bientôt une prostration complète la saisit et un tremblement nerveux agita tous ses membres. C'est

Digitized by Google

la marche ordinaire des organes délicats à la suite de luttes où ils ont été obligés de sortir violemment de leur placidité et de leur calme habituels. D'abondantes larmes vinrent heureusement soulager la pauvre fille et dégagèrent sa raison des limbes où l'épouvante et l'indignation l'avaient enfermée.

« Que je suis malheureuse ! s'écria Rose Belette, et que vais-je devenir? O mon Dieu, ne prendrez-vous pas pitié de moi, et votre miséricorde infinie ne me tendra-t-elle pas un appui favorable ! Ma chère et vénérée bienfaitrice, vous qui de là-haut, sans doute, voyez l'excès de ma misère et les effroyables visites qu'elle me cause, priez pour moi, et inspirez-moi le courage nécessaire à ma déplorable situation. »

Puis, jetant sur sa petite chambre un regard plein de suave résignation : « Pauvre ménage, humbles meubles qui faisiez ma joie de tous les jours, vous ne m'appartiendrez plus bientôt; mais du moins je n'aurai pas la douleur de vous voir emporter. Oui, ajouta-t-elle, il faut que je sorte d'ici à l'instant même; à quoi bon, en effet, y prolonger mon séjour?... on m'en chasserait demain... et puis j'ai besoin d'air, de soleil; j'étouffe ici... ils reviendraient peut-être encore! Sortons... oui, sortons, et confions-nous à la bonté de Dieu, qui n'abandonne jamais ceux qui fondent leur confiance en lui ! »

Rose Belette s'essuya les yeux, renfonça ses larmes, mit son chapeau, jeta sur ses épaules un tartan, — ce cachemire de la pauvreté, — et, après avoir adressé un muet et éloquent adieu à sa chère

cellule, descendit les cinq étages qui la séparaient du péristyle orné d'une loge splendide où se tenait le concierge.

« Monsieur Firmin, dit-elle, voici ma clef.

— Très-bien, mademoiselle, répondit le pacha subalterne; mais vous savez que demain on vient vous saisir vos meubles si vous n'avez pas payé.

— J'y songe, » répliqua Rose en franchissant le seuil de la porte cochère.



III

UNE RENCONTRE PROVIDENTIELLE.

Sous l'influence d'une agitation fébrile, Rose Belette marcha longtemps sans avoir la conscience du chemin qu'elle suivait. Elle remonta d'abord la rue du Bac, prit à gauche la rue de Vaugirard, la continua jusqu'à la rue d'Enfer et arriva aux boulevards neufs, qu'elle suivit jusqu'aux alentours du débarcadère du chemin de fer de Lyon. Le grand air, la fatigue d'une course aussi rapidement effectuée, rendaient à son esprit le calme, à sa pensée plus de lucidité; mais son corps était brisé de lassitude, et elle s'estima presque heureuse de trouver un banc où deux vieilles femmes de l'hôpital de la Salpêtrière se reposaient et oubliaient sans doute, aux doux rayons d'un soleil d'automne et au gazouillement des paroissiens ailés de l'église Saint-Médard, la contrainte, les miasmes putrides et les gémissements de l'hospice. Rose Belette s'assit sur ce banc, non sans avoir salué d'une inclination de tête affectueuse les deux pauvres matrones, dont l'aurore avait peut-être été aussi brillante que leur déclin était lugubre.

La vieillesse est curieuse et souvent indiscrète chez les gens dont le malheur a raboté l'existence; l'extrême misère et le séjour prolongé d'un hôpital font perdre, même aux personnes qui ont reçu une éducation distinguée, une partie de ce sens moral qui est aux procédés sociaux ce que le tain est à la glace. Les deux vieilles femmes, oisives et bavardes, regardèrent comme une bonne fortune l'arrivée sur le banc, dont elles se regardaient comme les usufruitières, de cette jeune inconnue qui paraissait en proie à cette émotion et à ces tempêtes intérieures dont les ravages silencieux n'échappent guère à la perspicacité de la vieillesse féminine. *Non ignara mali*, pourraient-elles dire, ces *vétéranes* des guerres du cœur, à la condition d'ajouter : *miseris succurrere disco*.

« Voilà une demoiselle, dit l'une des vieilles à sa compagne, qui paraît bien fatiguée. C'est quand on est forcé, pour une chose ou pour une autre, de voyager dans des quartiers perdus comme ceux-ci qu'on est bien aise de trouver un banc pour reprendre haleine. »

Les vieilles femmes, pauvres ou riches, ont un talent rare et spécial pour entrer en matière et pour masquer par des apophtegmes ou des considérations dignes de Machiavel, le but qu'elles veulent atteindre. La diplomatie doit avoir été inventée par des femmes.

« C'est vrai, madame Rupain, repartit l'autre vieille, c'est une bonne invention que les bancs, et ça vaut mieux, à mon avis, cette invention-là, que tous ces chemins de fer et ces machines à vapeur

qui ne servent qu'à écraser le pauvre monde ou à lui retirer le pain de la bouche; mais si j'étais *M. le préfet* je ferais construire plus de bancs qu'il n'y en a; une douzaine pour un boulevard comme celui-ci, ce n'est pas assez.

— Le *préfet* a bien d'autres chats à fouetter qu'à penser à vos plaisirs, madame Lucas, repartit l'interlocutrice en quêtant du regard l'assentiment de Rose Belette, et il faut s'occuper des plaisirs et des satisfactions des riches avant de songer aux besoins et aux nécessités des pauvres. »

L'ancienne situation sociale des deux pauvresses venait de se révéler par un seul mot. La femme qui fut autrefois riche, belle et honorée peut-être, avait dit le *préfet* tout court; la femme indigente dès son enfance, sans doute accoutumée à plier le genou devant toutes les idoles administratives et à courber le front devant tous les édits de la magistrature édilaire, disait, sous la bure de l'hôpital comme sous la siamoise du marché : *Monsieur le préfet*, gros comme le bras.

Il est vrai qu'un préfet quelconque avait peut-être aplani à cette pauvre créature le chemin de l'hôpital; car n'entre pas à l'hôpital qui veut : il faut des protecteurs, et des plus huppés, et des plus influents.

Rose Belette restait impassible, abîmée dans ses réflexions; elle n'entendait rien des discours que les deux vieilles bourdonnaient auprès d'elle, et les eût-elle compris, qu'elle n'aurait point succombé aux insidieuses provocations de confiance qui lui étaient faites.

Piquées probablement de cet endurcissement dans le silence, les deux pauvresses se levèrent en saluant froidement la jeune fille, qui la tête à moitié baissée, leur rendit poliment leur salut.

Mais les vieilles avaient à peine fait cinq ou six pas que l'une d'elles revint, — la patricienne sans doute, — et, touchant légèrement de l'index l'épaule de la jeune ouvrière, lui dit avec cet accent d'indulgence satanique que le serpent adopta pour tenter notre mère Eve dans le paradis terrestre :

« Voici un jeune homme, mademoiselle, qui passe et repasse devant ce banc, en tâchant de distinguer les traits de votre visage, que vous cachez je ne sais pourquoi, car il est beau à voir.... C'est peut-être une personne que vous attendez ? »

Rose leva instinctivement les yeux, et, s'élançant aussitôt vers la personne que la vieille lui désignait, elle s'écria :

« Hector de Chancy !

— Rose Belette ! » fit à son tour le jeune homme.

Les deux jeunes gens témoignèrent par une pudique et fraternelle étreinte le plaisir qu'ils ressentaient à se retrouver après tant d'années d'absence.

Au milieu de sa joie, la noble fille trouva pourtant encore dans son âme une pensée pour la reconnaissance qu'elle devait à la bienveillante pauvresse.

« Madame, lui dit-elle, je vous remercie beaucoup de votre obligeance; me permettez-vous de vous offrir une bagatelle pour avoir des aiguilles ou du tabac ?... Je voudrais être moins pauvre pour vous marquer ma gratitude, car vous ne pouvez pas vous douter du service que vous venez de me ren-

Digitized by Google

dre... N'importe, ajouta-t-elle, vous me ferez bien heureuse en acceptant cette légère offrande. »

Et Rose tira de sa bourse une pièce de vingt sous; c'était toute sa fortune et l'espoir de ses frugaux repas du jour et du lendemain.

La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne.

a dit un poëte moraliste. La vieille femme fut touchée plus encore de la délicatesse de Rose que de son présent; elle prit la pièce d'argent, la porta à ses lèvres, et répondit à la jeune fille en lui serrant la main avec effusion :

« J'accepte votre offrande, et j'ose ici vous prédire que ce simple don offert si noblement ne sera pas perdu devant Dieu. Un jour, mon enfant, vous serez riche et heureuse. Conservez, dans la position que vous atteindrez bientôt, les généreux sentiments qui rehaussent encore l'éclat de votre jeunesse. La beauté passe, l'opulence trop souvent s'éclipse avec le bel âge; mais la vertu, la charité, le dévouement, restent toujours jeunes, et après avoir embelli la jeunesse d'une femme, ornent encore son automne et son hiver d'une auréole qui ne s'éteint même pas sur son cercueil. Ma chère enfant, cette pièce sera pour moi une relique précieuse, je la conserverai avec soin, et si le ciel me prête encore quelques années d'existence, j'irai vous la reporter dans votre ménage, où elle restera comme un monument de votre bienfaisance, et une leçon pour vos enfants. Adieu, ma chère demoiselle, Dieu vous bénira ! »

Ces paroles prononcées avec conviction et solennité, la vieille femme s'éloigna à pas lents pour aller

rejoindre sa compagne qui l'attendait discrètement à quelque distance.

« Toujours belle et toujours bonne! fit Hector quand ils furent seuls.

— Oh! dites-moi donc, Hector, quel favorable vent vous amène à Paris? dit Rose, dont l'apparition de son ami d'enfance avait calmé comme par enchantement les chagrins, et en se suspendant chastement au bras de M. de Chancy.

— Le vent des révolutions politiques et des désastres commerciaux, ma chère Rose. La maison de commerce, où j'avais l'honneur d'être employé depuis cinq ans, a résisté au choc des événements de février, mais nos patrons ont sagement restreint leurs opérations; il y a eu une réforme considérable dans le personnel, et j'ai dû, moi, un des moins anciens premiers commis de la maison, en subir les conséquences. J'ai été remercié avec force témoignages de regrets, et la promesse d'être repris aussitôt le retour de la prospérité. Mais, vous savez que je n'avais embrassé la carrière du négoce que pour obéir à ma mère que j'aimais tant! Cette circonstance me rend toute ma liberté, et me rappelle à ma première vocation. Je vais me faire soldat, et j'arrive à Paris tout exprès pour mettre mon projet à exécution. Si vous me demandez, Rose, pourquoi j'ai fait cent lieues pour accomplir une chose que j'aurais pu aussi légalement faire à Lyon que dans la capitale, je vous répondrai que je n'aurais pas voulu prendre cette détermination sans vous en faire part, et m'embarquer pour l'Afrique, sans vous dire adieu.

— Quoi ! Hector, vous, soldat !

— Pourquoi pas ? mon père l'a bien été, ce qui ne l'a pas empêché de devenir général, baron de l'Empire et commandeur de la Légion d'honneur. Il est vrai que j'ai vingt-quatre ans et qu'il n'en avait que seize quand il est parti, le sac sur le dos; mais l'Afrique est là pour réparer le temps perdu, et je puis vous affirmer, ma chère Rose, que je manierai le mousquet avec plus d'entrain que l'aune, ah! pardon, le mètre, — et que les privations du bivouac ne me feront pas regretter les délices du comptoir.

— Oh! mon cher Hector, je vous en prie, réfléchissez bien avant de prendre un parti désespéré, exclama la jeune fille en serrant affectueusement le bras de son cavalier contre le sien.

— C'est tout réfléchi, Rose, repartit Hector, et d'ailleurs ma résolution n'est point un parti désespéré comme vous semblez le supposer. C'est mon goût qui m'entraîne vers la guerre, et non pas la fortune adverse du commerce. Issu d'une race militaire, je m'étais laissé faire apprenti négociant, je vous le répète, en dépit de mes inclinations et de mes sympathies. Ma mère n'est plus, le trafic est pour longtemps paralysé en France, je ressaisis mon indépendance, et le premier usage que j'en veux faire, c'est de me dévouer au service de mon pays. Mais vous, Rose, — car c'est assez parler de moi, — êtes-vous contente, heureuse? Apprenez-moi ce que vous ne m'avez indiqué qu'imparfaitement dans vos lettres : à voir ces larmes à peine séchées qui sillonnent vos joues, je penche à croire

que vous m'avez caché, dans votre correspondance, une partie de la vérité, et que, pour ménager ma sensibilité, vousavez un peu dissimulé votre position. Si cela est ainsi, Rose vous avez eu tort; ne devez-vous pas me regarder comme votre frère et votre meilleur ami, et les confidences sincères coûtent-elles donc tant à votre cœur?

— Hélas! mon cher Hector, vous l'avez deviné, je n'ai pas eu le courage de vous peindre toutes les difficultés de ma position... je craignais de vous affliger... Mais depuis ce matin il s'est passé tant de choses... qu'après le bonheur de vous avoir rencontré, il n'en est pas pour moi de plus vif et de plus grand que de vous confier mes chagrins et d'invoquer votre protection.

— Invoquer, Rose! Quel mot employez-vous là! est-ce que je ne suis pas le représentant de ma mère : elle a protégé votre enfance, c'est à moi de protéger votre jeunesse; je continuerai son œuvre; c'est mon devoir et mon honneur, cessez donc de m'invoquer.....

— Eh bien, Hector...

— Nous ne sommes pas dans un lieu propice pour causer, ma chère Rose, et le temps va se mettre à la pluie; entrons dans ce café, c'est un lieu que vous n'avez jamais fréquenté, mais une fois n'est pas coutume; et d'ailleurs, avec moi, vous n'avez rien à craindre. »

Ils entrèrent dans un café du boulevard Mont-Parnasse. A cette heure de la journée, ces sortes d'établissements ne sont pas hantés par beaucoup de consommateurs; le café était donc presque désert,

et deux ou trois vieux habitués, qui dormaient sur les journaux qu'ils avaient accaparés, formaient, avec le chat, enseigne classique de ces caravansérails, l'assistance littéraire et politique de l'endroit.

Hector et Rose se placèrent à une table fort éloignée du poêle et isolée par les angles, et le jeune homme ayant fait servir à sa compagne une bavaroise et à lui une tasse de café, Rose Belette lui raconta en détail les aventures du matin et les indignes tentatives dont elle avait été l'objet. Hector manifesta à plusieurs reprises sa surprise et son indignation pendant le récit de la jeune ouvrière, et quand elle eut enfin achevé sa lamentable odyssée, M. de Chancy lui dit :

« Tout ce que vous venez de me raconter, ma chère Rose, et de vos privations et des abominables entreprises dont vous avez failli être la victime, m'a serré le cœur. Mais encore une fois, prenez courage, me voici auprès de vous, et je ne partirai pas avant de vous avoir tiré d'embarras, avant d'avoir assuré à peu près votre sort. Il n'y a plus que vous au monde qui vous intéressiez à moi, vous me tenez lieu de sœur, je ne déserterai aucun des sentiments qui m'attachent à vous. »

Et comme il s'aperçut que la jeune fille, encore émue, versait des larmes au souvenir de son infortune, il s'empressa d'ajouter :

« Je vous en supplie, Rose, reprenez courage, ne pleurez plus. Je voudrais être plus riche que je ne suis... mais mon voyage a épuisé mes minces économies; quoi qu'il en soit, je ne désespère pas de vous délivrer bientôt de vos soucis... hélas ! trop fondés. »

Et, en achevant ces mots, Hector s'empara machinalement d'un journal qui traînait sur une table, voisine, et lut tout bas cet avis qui figurait à la quatrième page de la feuille politique :

Un honorable négociant, père de famille, désire trouver un remplaçant pour son fils. S'adresser rue Mazarine, n°..., à M. Dupré. On ne traitera à aucun prix avec les marchands d'hommes.

Hector replaça froidement le journal sur la table, et dit à Rose Belette :

« Ma chère Rose, j'ai quelques courses à faire dans Paris aujourd'hui même : puis il est urgent que je retourne avant la nuit à la gare du chemin de fer pour reprendre mes bagages que j'y ai laissés. Je vais vous reconduire chez vous, et demain matin, de bonne heure, j'irai vous voir.

— Quoi, déjà nous quitter ! fit Rose.

— Il le faut, mon amie, mais mon absence sera courte, puisque dès neuf heures je serai chez vous demain.

— Ah! Hector, et si ces hommes revenaient... si les huissiers...

— Ne craignez rien, Rose, je vais mettre ordre à tout cela, et vous pourrez dormir cette nuit aussi tranquillement dans votre chambre que par le passé. »

Le jeune homme appela le garçon, paya la dépense, et sortit avec sa compagne.

Le trajet du boulevard Montparnasse à la rue du Bac n'est pas bien long pour des jambes de vingt ans ; au bout de trois quarts d'heure employés à des causeries intimes, à de frais et riants souvenirs

d'enfance, les deux jeunes gens arrivèrent à la maison de l'illustre M. Gabon.

A la grande surprise de Rose Belette, Hector entra chez le portier et demanda une plume, de l'encre et du papier pour écrire.

Le plat valet, en voyant un jeune homme d'une figure mâle et sévère, d'une tournure distinguée et mis avec une élégance irréprochable, s'empressa de mettre une écritoire et un cahier de papier à la disposition d'Hector, en assaisonnant sa diligence de prévenances obséquieuses.

Hector, sans daigner regarder le cerbère à caducée mercuréen, écrivit :

« Le baron Hector de Chancy aura l'honneur de remettre, demain, à M. le propriétaire Gabon, la somme due par Mlle Rose Belette. M. de Chancy espère qu'il n'aura pas à traiter d'affaires *plus sérieuses* avec MM. *Gabon père et fils.* »

Hector plia la lettre, la cacheta ; puis, la montrant au concierge d'un air austère :

« Voici un mot, lui dit-il, que vous allez remettre sur-le-champ..., entendez-vous bien?... sur-le-champ, à M. Gabon.

— Je n'y manquerai pas, monsieur, répondit le valet en s'inclinant bassement.

— Et maintenant, ajouta Hector, si on trouble Mademoiselle par des visites qu'il ne convient pas de qualifier ici; si on ose, d'ici à demain matin, violer son domicile, c'est vous qui encourrez d'abord la responsabilité de cette lâcheté..... le tour de votre propriétaire viendra après. »

Le valet était resté immobile et comme pétrifié.

« A demain, Rose, à demain, fit Hector, en déposant sur la main tremblante de la jeune fille le plus respectueux des baisers ; vous êtes maintenant sous l'égide de la loi et sous la protection d'un frère qui ne vous laissera pas insulter impunément. »

Et il sortit, laissant après lui l'espérance dans la mansarde et la terreur dans la loge.



Digitized by Google

IV

DÉVOUEMENT FRATERNEL.

Fidèle à sa promesse de la veille, Hector de Chancy entrait le lendemain chez la jeune ouvrière à huit heures du matin. Rose était levée depuis longtemps, et sa modeste toilette était faite. Une nuit placide, un sommeil exempt de rêves affligeants, avaient rendu à son teint ses lis ordinaires, à ses yeux leur éclat limpide, à sa bouche le sourire charmant de l'innocence : on voyait que la douce espérance avait mêlé, dans le sommeil de la jeune fille, aux pavots de Morphée ses plus riantes perspectives et ses plus éblouissants mirages.

« Tenez, Rose, dit Hector en donnant à l'ouvrière une liasse de papiers, voilà vos trois quittances et le congé, non pas donné par votre propriétaire, mais par vous, parce que j'ai pensé qu'il était de votre dignité de ne point rester dans une maison dont les possesseurs se déguisent en Sardanaples.

— Oh ! mon cher Hector, que vous êtes bon et prévoyant ! s'écria Rose en sautant de joie : ainsi donc, grâce à vous, me voici encore riche ; les chers meubles qui m'ont été donnés par votre mère sont

encore à moi, rien ne pourra m'en séparer. Ah! que je suis heureuse! Hector, vienne maintenant un peu de travail, et je suis sauvée!! »

Puis, interrompant tout à coup les élans de sa joie :

« Mais, Hector, fit-elle, vous m'avez dit hier que vous n'aviez point d'argent; comment donc êtes-vous parvenu à rassembler cette grosse somme, plus de cent cinquante francs?

—Je me suis vendu, répliqua simplement le jeune homme.

— Vous vous êtes vendu! exclama Rose, qui pâlit aussitôt.

— Oui, je me suis vendu, répéta Hector; ne fallait-il pas vous sortir d'embarras?

— Oh! Hector! vous ne dites pas la vérité! vous voulez vous jouer de ma crédulité. Est-ce que le fils du général, baron de Chancy, peut se vendre? est-ce qu'un homme comme vous, Hector, pourrait jamais se résoudre à livrer son sang pour de l'argent?

— Ce que je vous dis est pourtant l'exacte vérité, ma chère Rose, repartit Hector en souriant.

— S'il en est ainsi, Hector, je ne veux pas devoir mon salut à un tel sacrifice, je ne veux pas qu'il soit dit que j'ai profité d'un dévouement qui pourrait vous déshonorer aux yeux du monde et à vos propres yeux.

— Rose, répliqua le jeune homme en donnant à sa physionomie la gravité d'un philosophe et d'un dialecticien, vous avez raison : l'homme qui vend son sang pour satisfaire son avarice ou ses passions abjectes est un misérable et doit être flétri par tout

ce qui porte un cœur honnête; cet homme-là, Rose, doit à juste titre être mis au ban de la société. Mais l'homme qui, pour sauver de la misère son père, sa mère ou quelque ami ou parent aimé, l'homme qui, pour arracher une sœur aux opprobres de l'indigence, aux tentatives corruptrices des riches libertins, se résigne à vendre sa vie, son courage et son sang pour la défense de la patrie; celui-là, loin de redouter les anathèmes du monde, loin de descendre de la position où le hasard de la naissance l'a fait naître, loin de perdre sa propre estime; celui-là, dis-je, mérite au contraire les sympathies des cœurs bien faits, et il a le droit de s'applaudir de son action. Rose, j'ai l'orgueil de croire que je suis dans cette seconde catégorie de ceux qui se vendent.

— Ainsi, c'est pour moi, Hector, c'est pour moi seule que vous vous vendez ! C'est moi qui suis la cause de ce dévouement sublime! fit la jeune ouvrière en pleurant à chaudes larmes. Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! à quel prix vais-je être sauvée de mes persécuteurs ! Mais, Hector, vous ne pensez pas que ce bonheur que vous m'avez donné sera empoisonné par l'idée qu'il sera le prix de votre sang !

— Rose, je vous en prie, ne vous désolez pas et écoutez-moi. Ce qui me reste à vous dire est de nature à calmer votre chagrin et à sécher des larmes qui ne doivent pas couler pour un si mince sujet.

— Ah ! parlez! parlez ! Hector, j'ai besoin de vous entendre.

— Hier, reprit le jeune homme, je lus sur un journal, dans le café où nous nous sommes arrêtés quelques instants, qu'un honorable négociant désirait faire remplacer son fils, conscrit de cette année. Un secret pressentiment me fit penser que la démarche que j'allais faire sous l'influence de vos tristes confidences, ma chère Rose, ne serait pas infructueuse. Je me rendis à l'adresse indiquée, et je trouvai un homme de la vieille roche, un de ces bourgeois ronds, pleins de sens et de probité, qui ne se prévalent pas sottement d'une aisance acquise par trente années de travail et d'application; un de ces bourgeois, enfin, qui faisaient autrefois l'honneur du commerce et l'ornement moral de la ville de Paris. Je lui avouai franchement les motifs de ma visite, et, charmé sans doute de ma sincérité, M. Dupré, c'est le nom de ce brave père, me mit à son tour au courant de ses affaires domestiques. Édouard, son fils, qu'il s'agit de remplacer sous les drapeaux, se destine aux arts, il veut être statuaire. Comme le jeune artiste n'a point été assez heureux pour obtenir le grand prix ou même le second grand prix de sculpture, son père l'a envoyé en Italie, où il est actuellement et où il acquerra d'ici à peu d'années la renommée que l'Institut donne, et le talent que l'Institut ne donne pas, et que parfois il rebute. Les conventions entre deux hommes de cœur ne sont pas longues à stipuler; nous nous sommes bien vite entendus : M. Dupré met dès à présent mille écus à ma disposition à titre de prêt, entendez-vous bien, Rose, et pour ce service éminent, je m'engage à remplacer son fils. Si je suis

tué, M. Dupré perd cette somme; si la fortune des batailles me favorise, au contraire, je lui restitue ses trois mille francs à des termes que nous adopterons d'un commun accord, et le bon bourgeois reste mon obligé. Ai-je besoin d'ajouter, ma chère Rose, que cette somme vous est exclusivement réservée, et que je n'en distrairai pas une obole? Je laisse entre vos mains les éléments d'un petit établissement qui ne pourra que grandir et prospérer, grâce à votre intelligence, à vos talents, et surtout à votre bonne conduite.

— Trop généreux ami, s'écria Rose Belette, qui pleurait encore cette fois, mais de bonheur et de gratitude, que ne vous dois-je pas!

— Est-ce qu'il n'est pas naturel qu'un frère agisse ainsi avec sa sœur? interrompit Hector en prenant la main que la jeune fille lui tendait. Ce que je fais pour vous, tout autre l'eût fait à ma place, et le plaisir de prouver la solidité de sa tendresse aux objets de ses plus chères affections est le premier et le plus durable des plaisirs.

— Mais, Hector, je voudrais bien goûter aussi, moi, cette félicité-là, dit Rose Belette, et serai-je jamais assez heureuse pour vous témoigner les sentiments que j'éprouve également pour vous?

— Pourquoi pas, Rose? La guerre fait des héros brillants, mais elle fait aussi des victimes obscures. Si, simple et pauvre soldat, je suis atteint cruellement par les balles, si je reviens blessé, en un mot, eh bien? vous me ferez une petite place au coin de votre foyer; j'apprendrai à lire à vos enfants, — car vous ne pouvez manquer de devenir une bonne et

vertueuse mère de famille;—je leur raconterai mes campagnes, et à servir la patrie, comme vous leur aurez déjà appris à servir Dieu. Enfin, ma chère Rose, si je ne reviens pas du tout, si je laisse en Afrique mes espérances et ma vie, je vous recommande un moyen de payer à ma mémoire un tribut qui me sera doux et précieux là-haut, et ce moyen le voici, mon amie : quand vous verrez un soldat mutilé, sans amis, sans famille, abandonné, recueillez-le en souvenir de votre frère, faites-lui partager pendant quelques heures, pendant quelques jours, s'il vous est possible, le repos et les calmes félicités de votre intérieur; et croyez-le, Rose, en échange d'un si touchant accueil, ma mère et moi, de là-haut, nous vous bénirons, et Dieu vous comblera de ses grâces et de ses miséricordes infinies.

— Hector! Hector! s'écria la jeune fille, suffoquée par les larmes, toutes vos recommandations seront exécutées fidèlement. Mais revenez, Hector, revenez auprès de celle que vous daignez appeler votre sœur. Mon bonheur, qui est votre ouvrage, ne serait pas complet si vous ne faisiez pas un jour partie de sa famille.... Hélas? vous savez bien que depuis son berceau, elle n'a pas eu, la pauvre orpheline, d'autre famille que la vôtre.»

Et Rose, en disant ces paroles, serrait dans ses mains blanches et mignonnes les mains d'Hector, qui, la tête penchée vers la terre, tâchait de dissimuler à son amie les deux larmes furtives que ces souvenirs d'enfance, évoqués par la jeune fille, arrachaient aux battements de son cœur et à sa profonde émotion.

« Surtout, Hector, reprit Rose, ne cherchez pas les périls inutiles; battez-vous comme un homme de votre nom et de votre rang sait se battre, mais ne bravez pas inconsidérément des dangers....

— Il faut, ma chère Rose, que j'escalade l'avancement, car je suis en retard ; mais n'ayez pas peur, ma témérité sera soumise à ma raison, et je puis vous assurer que je ne m'exposerai comme les autres qu'à bon escient.

— Promettez-le-moi, Hector, fit Rose, et jurez-moi de revenir, blessé ou bien portant, soldat ou officier; jurez-le-moi sur ces reliques vénérables. »

Et la jeune fille détacha du parquet de sa petite glace un médaillon qui contenait une boucle de cheveux.

« Ce sont les cheveux de votre mère, de ma chère bienfaitrice, de ma mère aussi à moi, Hector; un serment sur de si pieux débris doit être sacré. »

Hector prit le médaillon, colla respectueusement ses lèvres sur les cheveux de Mme de Chancy, et dit :

« Rose je vous le jure ! »

Puis, après une courte pause :

« Il faut que je vous quitte, Rose, il faut nous séparer; car aujourd'hui même, je pars pour Marseille, pour rejoindre mon régiment, le régiment que j'ai choisi, et qui va s'embarquer pour l'Afrique.

— Déjà? exclama Rose.

— M. Dupré m'accompagne jusqu'à Lyon. En attendant, Rose, voyez souvent, voyez chaque jour Mme Dupré; c'est aussi une bonne et excellente femme, et qui a les pleins pouvoirs de son mari

pour disposer de la somme que vous devez toucher. Rose, je vous ai vivement recommandée à Mme Dupré ; profitez de son expérience et de ses conseils, et regardez de nouveau cette famille comme la vôtre : c'est mon vœu le plus cher. Adieu, Rose; adieu, ma sœur; adieu, mon amie ! »

Et les deux jeunes gens restèrent longtemps embrassés.

« Allons, adieu ! adieu ! fit Hector en s'arrachant, par un suprême effort, des bras de sa sœur adoptive.

— Hector, vous m'écrirez souvent, bien souvent ! » clama la jeune fille, qui fondait en larmes.

Mais M. de Chancy était déjà au bas de l'escalier, qu'il avait descendu avec la rapidité d'une flèche. Peut-être n'entendit-il pas la prière de Rose, mais celle-ci crut qu'il lui avait répondu : « Oui ! oui ! »

Les illusions servent à quelque chose, et, dans les douleurs amères, dans les souffrances inouïes, dans les déceptions inattendues, elles versent dans l'âme un baume presque aussi consolant que celui de l'espérance.



V

LA BOUTIQUE DE LA RUE JACOB.

Guidée par les bons conseils et l'expérience commerciale de Mme Dupré, Rose Belette fonda, dans la rue Jacob, un établissement de lingerie, qui ne tarda pas à prospérer au delà même des prévisions et des légitimes espérances de la jeune fille. Ses nobles pratiques, que la tranquillité publique avait ramenées dans la capitale, s'empressèrent de venir la trouver. Les illustres et charmantes femmes qui étaient allées cacher leurs blasons et leurs attraits dans le fond des provinces, ne résistèrent plus au désir de revoir le soleil de Paris, d'où les arts, le luxe et les grâces ne peuvent s'exiler sans jeter sur le monde entier les crêpes funèbres de l'épouvante et de la barbarie renaissante.

Rose Belette profita habilement de cette recrudescence de luxe; elle donna à son magasin toutes les proportions somptueuses que la mode exige, dans notre civilisation avancée, des prêtresses qui règnent dans ses temples, et bientôt, aux ornements obligés d'une boutique consacrée au bon goût et aux colifichets utiles, vint se joindre le travail de

douze diligentes ouvrières. C'était une ruche peuplée de chastes et actives abeilles, dont Rose Belette était la reine et par droit de talent et par droit de beauté.

Sept années s'étaient écoulées depuis le départ de M. Hector de Chancy pour l'Afrique, et aucune nouvelle n'était parvenue à M. Dupré, ni à Rose elle-même. Vainement la jeune fille avait-elle fait des démarches au ministère de la guerre pour connaître le sort de son frère; soit que Hector eût été surpris par les Arabes et gardé par eux en otage, soit qu'il eût changé de régiment, on n'avait pu lui fournir aucun indice. M. Dupré n'avait pas été plus heureux dans ses investigations, et la famille Dupré ainsi que Rose Belette n'attendaient plus que du hasard les éclaircissements sur le destin d'un homme qu'ils aimaient tous à des titres différents. L'espoir n'abandonnait pourtant pas la belle lingère et quoique sa prospérité commerciale fût à son comble et que la multitude de ses relations et de ses travaux absorbât tous ses instants, elle trouvait encore vingt fois par jour le moyen de penser à Hector de Chancy.

« Oh ! s'il pouvait revenir, s'écria-t-elle souvent, que je goûterais bien mieux le bonheur et la fortune qu'il m'a léguée par son dévouement fraternel ! Qu'il revienne, mon Dieu ! qu'il revienne pauvre, mutilé, malheureux, peu m'importe ! pourvu qu'il revienne et que je puisse partager ce bien-être, cette fortune inespérée dont il est le principal artisan ! »

Cependant, le fils de M. Dupré, Edmond, était depuis trois ans de retour dans sa famille. Il avait

rapporté de son voyage et de son long séjour en Italie tous les éléments d'une renommée future. Le talent qu'il possédait déjà à son départ de Paris s'était mûri au soleil de Rome, de Naples et de Florence. Il ne manquait plus au jeune artiste que l'occasion pour inscrire son nom au-dessous de ceux des grands statuaires Puget, Girardon, Goujon, Coysevox, ces Phidias de la France. Mais la pratique de l'art statuaire est plus épineuse et plus semée d'obstacles que la carrière picturale : il est moins aisé de se procurer un bloc de marbre qu'une toile de quelques pieds carrés, et le gouvernement commande plus volontiers des tableaux d'histoire que des portes Saint-Denis et des statues de héros. Edmond Dupré était un jeune homme doux, timide, modeste comme le talent, spirituel comme l'artiste penseur, résigné comme l'artiste philosophe. Il n'avait pu voir Rose Belette sans en devenir éperdument amoureux, et par l'organe de sa mère, Mme Dupré, il avait proposé sa main à la belle lingère. Rose n'avait pas été insensible aux respectueuses attentions, aux soins délicats, aux prévenances galantes de l'artiste, mais elle avait refusé nettement le parti avantageux qui s'offrait de si bonne grâce. « Je ne me marierai jamais en l'absence de M. de Chancy, avait-elle répondu à Mme Dupré, j'ai besoin de sa présence pour être heureuse, et je croirais commettre une action mauvaise en contractant une union en dehors de ses auspices. — Mais si M. de Chancy a été tué, faisait observer Mme Dupré, vous condamnez-vous, jeune et belle comme vous êtes, à garder le célibat ? — Vous l'avez dit,

madame, répondait Rose Belette, je resterai fille et j'accomplirai tout ce que je lui ai promis. — Mais enfin, vous n'avez pas l'intention de vous marier à M. de Chancy, interjetait Mme Dupré. — Mes sentiments pour M. de Chancy sont ceux d'une sœur et non d'une amante; mais les circonstances peuvent être telles que mon amitié pour Hector, s'il revient infirme, et par conséquent sans fortune et sans possibilité d'en acquérir, doive m'engager à lui proposer ma main. Je connais l'âme de M. de Chancy, il refuserait tout d'une amie, d'une sœur. Il ne se résignerait à accepter le bien-être que de la main d'une épouse. Ma reconnaissance et ma tendre amitié pour lui devraient donc prendre en ce cas le chemin du mariage. »

Cette noble fille faisait taire ainsi les sympathies secrètes, disons le mot, l'amour même qu'elle ressentait pour Edmond, et enchaînait sa tendresse à l'édifice du devoir, de la reconnaissance et de l'amitié que la vertu avait élevé dans son âme. Peu de femmes sont susceptibles d'une si radicale abnégation, mais peu de femmes aussi rencontrent sur le chemin du monde des jeunes gens semblables à Hector de Chancy.

« Vous êtes une admirable fille, s'écriait Mme Dupré enthousiasmée et en embrassant Rose Belette; vous ne voulez pas être ma bru, mais je ne puis m'empêcher de rendre hommage à vos principes et d'applaudir à votre résolution. »

Malgré sa timidité naturelle, Edmond Dupré ne laissait pas que de tenter d'ébranler cette résolution, funeste pour son amour, de la jeune lingère. —

Google

Pourquoi, lui disait-il, mademoiselle, vouloir persévérer dans une attente indéfinie? N'avez-vous pas fait une assez large part à l'amitié? consentez, enfin, à faire celle de la tendresse la plus vive, la plus profonde et la plus respectueuse. Il est hors de doute, maintenant, que M. de Chancy ne reviendra pas : une mort obscure, quoique glorieuse, l'aura moissonné sur quelque champ de bataille inconnu.... Qui peut donc arrêter l'élan de votre cœur..., car vous m'aimez, Rose, je n'en saurais douter, pas autant que je vous aime, pourtant...; mais enfin, vous m'aimez. Honorez la mémoire de votre frère, accomplissez, et au delà, s'il se peut, les promesses que vous lui avez faites, mais souffrez qu'un homme qui vous idolâtre, qu'un homme qui a placé la gloire et la félicité de sa vie dans votre possession et dans la culture des arts, vous supplie de mettre un terme à son découragement et à son désespoir en acceptant son nom, sa fortune et son cœur.

— Monsieur Edmond, répondit Rose Belette, vous connaissez mes sentiments pour vous, je vous ai plus d'une fois laissé lire couramment dans mon âme; mais au nom même de ces sentiments, ne me pressez pas, ne tentez pas de me faire changer de conduite, d'idée et d'état. Ma résolution est inébranlable. Je vous aime, Edmond, je crois qu'avec vous mon bonheur serait assuré; mais je préfère y renoncer plutôt que d'être parjure, plutôt que de manquer à la mémoire de celle à qui je dois tout, tout jusqu'à l'intime satisfaction d'avoir pu vous connaître, vous plaire et vous aimer. »

Peu de jours après cette conversation. Edmond Dupré entra plus joyeux qu'à l'ordinaire dans le magasin de lingerie. « Mademoiselle, lui dit-il, je viens vous faire part de la bonne fortune qui m'arrive à l'improviste. Malheureux en amour, il semble que le sort veuille me favoriser d'un autre côté. On vient de me commander à la fois une statue et deux bas-reliefs historiques. Ma réputation d'artiste va dater, je l'espère, de ces trois œuvres, dont les sujets surtout conviennent à mon genre de talent et à mon patriotisme. Mais voyez, mademoiselle, ce que c'est que l'aveugle fortune, la personne qui me procure ce travail m'est tout à fait inconnue. Je présume que c'est un officier supérieur de notre armée. Ah ! mademoiselle Rose, si vous daigniez vous amender comme la fortune, quelle ne serait pas ma félicité ! Je sens là et là, ajouta le jeune artiste en mettant la main sur son front et sur son cœur, que mes inspirations seraient plus abondantes, mon imagination plus ardente et mon travail plus facile. »

Rose Belette ne jugea pas à propos de répondre directement aux regrets formulés par Edmond, mais elle lui dit avec enjouement :

« Il faut, monsieur Edmond, que quelque bonne fée nous ait pris tout à coup en amitié. On vous commande des bas-reliefs et des statues, et moi un comte de Nermoloff, général au service de Sa Majesté l'empereur de Russie, m'écrit de Saint-Pétersbourg une lettre où il me commande le trousseau de sa fille qu'il est sur le point de marier. A la lettre du comte de Nermoloff est joint un mandat de dix

mille roubles que voici, payables chez M. de Rothschild à Paris.

— Rose, je vous félicite, repartit le jeune artiste, vous allez devenir indubitablement plus riche que moi. Ce sera une raison de plus pour repousser mes vœux et pour ajourner éternellement mon bonheur.

— Vous ne me connaissez pas, Edmond, interrompit vivement Rose Belette; qu'au milieu de toutes ces heureuses chances, la plus précieuse à mon cœur arrive, je veux dire que M. Hector de Chancy nous revienne, et je ne mettrai plus d'obstacle à notre union.

— Ainsi soit-il, et que Dieu nous renvoie M. de Chancy ! répliqua Edmond, en soupirant; le retour de l'enfant prodigue n'aura pas été fêté plus splendidement que ne sera le sien.

— Ce sera mieux encore qu'un fils ramené par le remords au logis paternel, interjeta Rose Belette, ce sera un soldat reconquis et un ami retrouvé ! »



Google

VI

UN ZOUAVE.

Vers les derniers jours du mois de novembre 1855, par une pluvieuse et froide matinée d'automne, un soldat, un zouave le bras en écharpe, le front ceint d'un bandeau de taffetas noir, entra dans le magasin de lingerie de la rue Jacob. Rose Belette, comme Calypso au milieu de ses nymphes, assise sur une espèce de trône d'acajou au centre du splendide comptoir qui régnait circulairement au-dessous des armoires de chêne sculpté, activait par son exemple et par ses regards le travail de ses douze demoiselles. Un silence complet planait sur toutes ces jolies têtes baissées et réfléchies par la gravité et l'importance du labeur; on n'entendait que le va-et-vient strident des aiguilles qui traversaient incessamment la cretonne, la batiste, le linon ou la percale, et le gémissement des ciseaux qui rompaient les trames délicates de la frise ou du madapolam.

A l'apparition d'un visiteur si inattendu dans une boutique de lingerie, toutes les jeunes filles levèrent la tête et toutes la rebaissèrent aussitôt en jetant un

petit cri de surprise. Rose Belette leva la tête la dernière, mais l'exclamation qu'elle jeta en quittant précipitamment son siége couvrit les timides éclats de voix de son joli troupeau.

« Hector de Chancy!!! s'écria-t-elle avec une joie qui tenait fort du délire.

— Moi-même, fit le zouave : comment, Rose, après sept ans d'absence, vous reconnaissez votre frère! Je suis pourtant bien changé, et l'équipage où vous me retrouvez n'est guère capable de faire reconnaître un homme. »

Et le brave soldat indiquait d'une inclination de tête et son bras en écharpe et les lambeaux de son uniforme oriental que les glorieux outrages des balles et de la mitraille avaient terriblement dénaturé.

« Les yeux du cœur ne trompent jamais, reprit Rose Belette, mais qu'importent et votre blessure et les nobles haillons qui vous couvrent, vous voilà, Hector, vous voilà, et c'est le principal. O mon Dieu, ajouta-t-elle, vous avez donc exaucé mes prières de chaque jour ! vous me rendez mon frère ! soyez béni, mon Dieu! »

Et Rose se jeta dans les bras du zouave dont l'émotion se trahissait par de grosses larmes qui se perdaient dans les méandres basanés de ses épaisses moustaches.

C'est beau de voir un soldat pleurer au seuil du foyer domestique qu'il a quitté jeune et qu'il revoit brisé par les fatigues et par les jeûnes de la guerre.

Les jeunes filles pleuraient aussi, elles, mais au-

tant par sensibilité que par sympathie. C'est le métier des femmes de pleurer, et une fille qui ne verserait point de larmes serait un lis sans rosée, un firmament sans arc-en-ciel, une fontaine sans eau.

Mais le soldat ne doit point savoir pleurer; quand il pleure, c'est donc sous l'empire d'un sentiment qui ne peut se peindre ni s'exprimer, encore moins s'analyser.

Achille pleura la mort de Patrocle, mais il ne pleura pas au trépas d'Iphigénie; Alexandre le Grand tua de sa main son ami Clitus, mais il honora de ses larmes héroïques les malheurs de la famille de Darius.

« Venez, venez, mon frère, » reprit Rose Belette en entraînant le soldat dans son arrière-boutique, véritable boudoir où les glaces, les fleurs, la soie, les dorures miroitaient, embaumaient, chatoyaient et brillaient de toutes parts.

Quand ils furent assis :

« Je voudrais bien avoir le courage de vous quereller, Hector, fit la jeune lingère : quoi ! pendant sept années entières ne pas donner de vos nouvelles ! faire de votre absence une longue et perpétuelle inquiétude pour votre amie ? pour celle que vous appelez votre sœur et qui vous chérit comme on chérit un frère.... ah! Hector, c'est peu généreux de votre part.... Mais vous voilà, je veux tout oublier, je ne veux plus songer qu'au bonheur de vous voir et de vous embrasser.

— Que je suis heureux, Rose, de vous trouver dans de tels sentiments ! répondit le zouave; je vous le confesse, Rose, je craignais que cette absence,

qui vous a paru si longue et à moi aussi, n'eût affaibli votre amitié, et tout à l'heure encore, en posant le pied sur le seuil de ce logis, je redoutais une réception moins affectueuse. Je vois avec une profonde émotion que votre cœur n'a pas plus changé que les traits de votre visage; et que vous êtes toujours la bonne et belle Rose de notre adolescence. Mais revenons aux reproches trop fondés, mon amie, que vous venez de me faire : à vos yeux, j'ai eu tort de ne vous point écrire; à mon point de vue, ce tort n'existe pas. Le bon soldat comme le pieux cénobite doit se détacher de toute affection; les yeux fixés sur son drapeau, le devoir lui interdit toute pensée, tout souvenir qui pourrait tourmenter son cœur ou faire mollir son courage. D'ailleurs, ma chère Rose, à peine arrivé en Afrique j'ai quitté le régiment de ligne où l'on avait reçu mon engagement pour entrer dans les zouaves. Je vous ai dit avant de partir qu'il me fallait escalader l'avancement, et endosser cet uniforme c'était un moyen pour arriver plus vite.

— Hélas! interrompit Rose en jetant un regard sur l'habit délabré du soldat, ce moyen, mon ami, ne vous a pas réussi aussi bien que vous l'espériez!

— Il ne peut y avoir des croix ni des épaulettes pour tout le monde, ma chère Rose, reprit Hector; quoi qu'il en soit, au bout de trois mois j'étais sergent, c'était un bon début.... mais, mon amie, je ne prétends pas vous raconter ici mes campagnes, je réserve ces narrations qui ne vous intéresseraient guère pour un autre temps. Tout ce que je puis vous dire, c'est que toujours en avant, les zouaves

habitent plus souvent le bivac que la caserne, et que rompus à la fatigue, toujours prêts à combattre, les rochers de l'Atlas et les rares oasis du désert leur conviennent mieux que les remparts des villes et les plantureuses vallées de la Tafna.

— Allons, Hector, je vois que vous n'avez pas perdu l'art de persuader que vous possédiez si bien autrefois; vous plaidez votre cause avec une chaleur et un talent qui feraient honneur à un avocat. Mais arrivons à la question qui domine tout, Hector; vous me revenez tout à fait?...

— Je ne sais, interrompit le soldat; si mes blessures se guérissent, je reprendrai le mousquet; sinon la patrie est une bonne mère, et l'hôtel des Invalides....

— L'hôtel des Invalides, Hector? s'écria Rose Belette; mais songez-vous à ce que vous me dites là, mon ami? Vous êtes ici chez vous; ce luxe, cette opulence, cette vogue qui s'est attachée à mon commerce, tout cela est votre ouvrage, Hector; vous êtes ici chez vous, bien chez vous, et chercher à vous soustraire à ma reconnaissance et à mon amitié, ce serait commettre une mauvaise action, et vous en êtes incapable. »

En proférant ces paroles avec un accent de tendresse infinie, Rose Belette embrassait le soldat et lui prodiguait les plus douces caresses.

« Vous resterez ici, Hector, oui vous resterez ici, continua-t-elle; il y a dans la maison un appartement vacant, je vais le prendre à votre intention. Vous avez payé votre dette à la France et à l'amour fraternel, laissez-moi m'acquitter aussi de la mienne.

Vous vous rétablirez sous mes yeux, c'est moi qui veux seule panser vos blessures et vous ramener à la convalescence. Lorsqu'il ne restera plus de traces de ces vilaines balles...

— Oh ! elles resteront toujours, et c'est là mon orgueil et ma gloire ! exclama fièrement le zouave.

— Oui, elles resteront toujours, soit ! mais elles ne vous feront plus souffrir; c'est alors que vous pourrez vous créer des loisirs charmants, les arts vous offriront des consolations délicieuses, et moi, Hector, je tâcherai de vous faire oublier jusqu'à l'amertume, jusqu'aux regrets de l'abandon d'une carrière stérile non en gloire mais en prospérité; oui, mon ami, le dévouement, la tendresse de votre sœur d'adoption, sauront vous dédommager de toutes les déceptions, de toutes les souffrances de votre vie, reposez-vous-en sur ma foi.

— Toujours, toujours la même, fit le soldat en regardant Rose Belette avec un indéfinissable sentiment d'admiration. Eh bien, Rose, je ne refuse ni n'accepte pour le moment votre offre fraternelle. Mais nous devons avoir encore ensemble plus d'un entretien sérieux, complet, où nous mettrons à nu nos plus secrètes et nos plus chères espérances, nous reparlerons de mon séjour et de mon établissement à Paris, si je suis, malgré moi, obligé de quitter le service. »

Une légère rougeur couvrit les joues de la jeune lingère. Hector ne fit pas semblant de s'en apercevoir et continua ainsi :

« Il faut que je vous quitte à l'instant, ma chère Rose. Dans mon empressement de vous voir et de

vous embrasser, je n'ai point encore accompli les formalités exigées dans notre état. Il est urgent que je me présente d'abord dans les bureaux de la division militaire et ensuite au ministère de la guerre; il n'existe point de délai pour de telles démarches qui tiennent essentiellement à la discipline.

— Hector, répliqua Rose Belette, chaque année, depuis votre départ pour l'armée, la famille Dupré et moi, nous nous réunissions, le 27 novembre, ici, dans un dîner où il n'était question que de vous. Le 27 novembre est le jour anniversaire de votre départ; vous ne l'avez pas oublié. Ces dîners étaient bien tristes, puisque nous n'avions aucune espèce de nouvelles de votre sort; mais enfin chacun de nous, par un heureux pressentiment, nourrissait l'espoir de vous revoir un jour. Le ciel a daigné favoriser le vœu de mon cœur et réaliser cette espérance. Le septième anniversaire vous verra au nombre des convives de ce festin de l'amitié; ai-je besoin de vous prier d'y assister ?

— Mais, Rose, fit le zouave, cette tenue est bien incomplète pour paraître dans le monde.

— Quel plus noble, quel plus bel habit pourriez-vous avoir ? interrompit la lingère; cet uniforme délabré illustre plus un homme que les vêtements les plus splendides et les plus à la mode.

— Allons ! Rose, je ne résisterai pas à votre invitation, à votre désir exprimé avec tant de sollicitude, repartit le zouave; je viendrai, dussé-je encourir quelques reproches de mes supérieurs. A quelle heure vous mettez-vous à table ?

— A cinq heures habituellement, fit Rose Belette; mais je retarderai le dîner d'une heure pour que vous ayez le temps de faire toutes vos démarches et de remplir tous vos devoirs militaires.

— Eh bien! Rose, à six heures donc; mais je vous avertis d'avance que vous aurez un convive pourvu d'un formidable appétit. L'air de la Crimée est favorable à la santé, et quand on en revient, on en rapporte beaucoup d'appétit....

—Et beaucoup de gloire, » ajouta la jeune lingère en serrant la main de M. de Chancy.



Digitized by Google

VII

L'ANNIVERSAIRE.

Six heures étaient sonnées depuis longtemps à la pendule de l'élégant et gracieux salon de Rose Belette, où étaient rassemblés M. et Mme Dupré, Edmond leur fils, et quelques amis intimes de la jeune lingère, et le zouave n'avait point encore paru ! La conversation, dont le retour du soldat avait été l'objet, s'alanguissait, et l'inquiétude commençait à gagner Rose, lorsque le domestique annonça :

« Le capitaine Hector de Chancy!!!»

Hector entra en effet, toujours avec le bras en écharpe et le bandeau sur la tête, mais revêtu cette fois du pittoresque et étincelant uniforme de capitaine de zouaves, sur lequel s'épanouissait l'étoile de la légion d'honneur.

Rose se précipita au-devant de lui.

« Pardonnez-moi, ma bonne sœur, dit le capitaine après avoir salué avec une grâce toute martiale l'assemblée, de vous avoir trompée pendant quelques heures, et de m'être d'abord présenté à vos regards sous un modeste uniforme que j'ai eu l'honneur de porter pendant trois ans. J'ai voulu

vous faire subir une épreuve dont, au surplus, je ne doutais pas que vous ne sortissiez victorieuse. Mais, encore une fois, pardonnez-moi ce déguisement, et ne manquez pas de comprendre dans votre absolution un complice que je me suis donné, et qui a bien voulu accepter sa place dans ma petite conspiration. »

Et le capitaine montra M. Dupré père.

« Je n'ai ni la force ni la volonté de vous en vouloir, mon cher Hector, dit Rose en l'embrassant, et je suis trop heureuse de vous contempler ainsi. »

« Êtes-vous content de votre remplaçant, monsieur Edmond? dit alors le capitaine au jeune artiste; il y a sept ans que je suis parti pour vous, et je reviens aujourd'hui pour elle et pour vous. »

Cette fois, Rose devint pourpre, car elle devina que M. Dupré avait fait pour elle l'aveu de son amour pour Edmond.

« Monsieur le capitaine, repartit Edmond, je suis fier à juste titre d'avoir eu pour ménechme sur les champs de bataille de l'Algérie et de la Crimée un homme tel que vous. Achevez, monsieur, votre héroïque odyssée en m'accordant votre amitié et la main de votre sœur adoptive. Vous pourrez vous glorifier alors d'avoir cimenté le bonheur de deux êtres que vous avez sauvés par votre double dévouement.

— Monsieur, répondit Hector, aimez ma chère Rose quand vous serez son époux, comme je l'aime en restant son frère, et elle jouira de toute la félicité qu'elle mérite. »

Le jeune artiste serra avec orce la main du ca-

pitaine, et Rose Belette, se penchant émue et souriante sur l'épaule de M. de Chancy, lui dit à voix basse : « Hector! Hector! que ne vous dois-je pas! »

« Ah çà! s'écria M. Dupré le père, voilà un mariage qui s'est conclu rondement. C'est fort bien; j'aime les affaires franchement menées, moi: ce sont toujours les plus profitables et les plus belles; mais il s'agit de dîner, et nous sommes en retard d'une bonne heure. Passons dans la salle à manger et faisons tous honneur au festin de notre charmante hôtesse. Le bonheur triple l'appétit, et, quant à moi, je sens que je ferai honneur au succulent repas qui nous attend. »

La motion du bon négociant fut appuyée par Hector et par Edmond, et tout le monde se disposa à entrer dans la salle à manger. M. Dupré père offrit la main à Rose Belette, le capitaine de Chancy à Mme Dupré, et Edmond à une vénérable dame qui portait ses quatre-vingts hivers aussi allègrement qu'un financier porte ses écus.

Le dîner, délicatement et somptueusement servi, fut gai, animé, joyeux, comme un dîner du dix-huitième siècle. Le vin de Champagne qui circula à l'entremets augmenta encore l'entrain général et la bonne humeur des convives, et, sans sortir des bornes étroites des convenances, chacun fit litière de son esprit, de ses souvenirs et de ses bons mots.

« Mon frère, dit Rose Belette à Hector au dessert, et lorsque les domestiques se furent retirés, vous savez ce que vous m'avez promis : le récit de vos campagnes, et ce récit, j'en suis sûre, ne m'intéressera pas seule ici.

— Ma foi, ma chère sœur, repartit le capitaine, ce récit peut se faire en quelques mots, et je n'aurai pas la fatuité de le laisser attendre à la compagnie et à vous ; mais, avant de m'embarquer dans des souvenirs déjà lointains, permettez-moi de porter un toste.

— Très-volontiers, Hector !

« A Rose Belette et à Edmond Dupré, fit M. de Chancy ; à la vertu et au talent ! »

Tous les verres se choquèrent.

« Qu'il me soit permis, dit à son tour Edmond Dupré, de porter aussi un toste cher à tous les cœurs français :

« A l'armée de Crimée ! aux mânes des héros qui ne sont plus ! à la santé des héros qui nous restent ! »

Tout le monde se leva, et les coupes se choquèrent une seconde fois, mais on remarqua que le zouave laissa coula dans son verre une larme que le souvenir de ses amis tombés autour de lui arrachait de son cœur de soldat.

Puis M. de Chancy :

« Le nom de mon père, plus que ma bonne volonté devant l'ennemi, a tout fait, dit-il ; j'ai parcouru rapidement tous les grades qui séparent le soldat des deux épaulettes de capitaine. En Algérie, j'étais sergent au col de Tenez ; sergent-major à l'Oued-Kebir ; sous-lieutenant à Zaatcha. Nous partîmes pour la Crimée, et la bataille de l'Alma me valut le grade de lieutenant et la médaille militaire ; Inkermann, la croix de la Légion d'honneur, et la première affaire sous les murs de Sébastopol le

brevet de capitaine. Voici, ma chère Rose, mes états de service, et je n'aurais plus rien à ajouter si je ne tenais à vous raconter un épisode de cette dernière campagne, épisode qui tient une place considérable dans ma vie. »

Toute la compagnie prêta l'oreille avec attention.

Le capitaine continua :

« Toutes les chances de la guerre ne sont pas favorables à ceux qui la font avec le plus d'ardeur. Je fus blessé et fait prisonnier au premier assaut donné à la tour de Malakoff. Les Russes, nos ennemis d'aujourd'hui, me prodiguèrent les soins les plus actifs et les plus empressés, et, pour m'épargner les privations que les blessés mêmes sont naturellement obligés de subir dans une place assiégée, le gouverneur de Sébastopol me fit partir dans sa propre voiture pour Saint-Pétersbourg. A peine étais-je arrivé dans cette capitale qu'un vieux et brave général russe, le comte de Nermoloff, vint me trouver....

« Le général comte Nermoloff! exclama le jeune statuaire.

— Vint me trouver, poursuivit le capitaine, et m'emmena dans son hôtel, où il me traita avec toute la sollicitude d'un père et d'un ami. J'ouvre ici une parenthèse pour vous apprendre, mes amis, le motif de cette généreuse conduite :

« M. de Nermoloff commandait à l'âge de vingt-cinq ans un régiment; il fit, en qualité de colonel, la campagne de France en 1814. A la sanglante bataille de Montmirail, son régiment fut presque détruit, et lui-même fut fait prisonnier par mon père,

qui commandait une brigade de la jeune garde française. M. de Nermoloff était blessé. Mon père, touché de sa jeunesse, de son intrépidité et de ses souffrances, l'entoura des plus grands soins et obtint sans peine de l'empereur Napoléon la permission d'envoyer le colonel russe dans un domaine que ma mère possédait alors dans les environs de Tours. Là encore, M. de Nermoloff fut l'objet des soins les plus assidus, et lors de son départ de France il exprima, et par lettres et par paroles, au général baron de Chancy, sa gratitude éternelle et le désir qu'il avait de payer un jour la dette de la reconnaissance et de l'amitié. Le général français et le colonel russe se séparèrent en se promettant un éternel attachement. Voilà, si je ne me trompe, mon cher Edmond, le sujet d'un des bas-reliefs qui vous ont été commandés de Saint-Pétersbourg. La noblesse des sentiments de M. de Nermoloff ne tarda pas à se manifester avec la sincérité de ses espérances. Lors du retour de l'Empereur en 1815, mon père ne fut pas des derniers à se ranger sous le drapeau tricolore; il n'avait d'ailleurs pris aucun engagement avec les Bourbons; il ne les avait pas servis, et sa conduite ne pouvait être taxée de perfidie et de parjure. La funeste issue de la bataille de Waterloo, gagnée à midi et perdue à quatre heures, vint plonger une seconde fois la France dans les douleurs de l'invasion et remettre en question la gloire, la fidélité, l'honneur et la liberté. Mon père fut une des victimes de la réaction de cette époque désastreuse : on ne le prit pas au milieu de ses soldats, dont il était adoré ; mais le li-

cenciement de l'armée sur les bords de la Loire terminé, on s'empara de sa personne et on l'enferma dans les prisons de Saumur. Un conseil de guerre fut convoqué pour juger sa conduite pendant les Cent-Jours et décider souverainement de son sort.

« M. de Nermoloff, qui était devenu général, apprend cette nouvelle dans le fond de la Bessarabie, où il commandait un corps d'armée. Il écrit à l'empereur Alexandre, demande un congé, l'obtient et arrive en France, à Saumur. A force d'or, il pénètre dans le cachot de mon père : « Votre fuite est assurée, lui dit-il ; voici un passe-port russe pour vous ; suivez-moi : les instants sont précieux. La France vous rejette, la Russie vous adopte, et je vous présente, au nom de l'empereur mon maître, un commandement important. — Général, répondit mon père, vous ne connaissez pas les soldats français ; ils préfèrent l'échafaud à la désertion, et l'honneur de mourir à leur poste à l'avantage de changer de cocarde et de religion politique. D'ailleurs, je suis innocent : je n'ai voulu venger que les injures de la France. Si le Conseil est juste, il m'acquittera ; mais, dût-il me condamner, j'aime mieux mourir martyr que transfuge. »

Les sollicitations, les prières même de M. de Nermoloff furent vaines pour faire changer mon père de résolution. Ils se quittèrent, mais cette fois pour ne plus se revoir.... M. de Nermoloff retourna dans sa patrie, et mon père, après avoir langui trois mois en prison, fut enfin absous par le Conseil de guerre.

Digitized by Google

« La séparation des deux généraux sera le sujet de votre second bas-relief, mon cher Edmond.

— C'est vrai, fit Edmond, et c'est à vous, capitaine, que je devrai cette première assise de l'édifice de ma gloire d'artiste.

— Que vous dirai-je de plus, mes amis? le comte de Nermoloff a cru voir dans mon arrivée à Saint-Pétersbourg une aventure toute merveilleuse. La Providence lui ramenait comme par la main le fils d'un homme qu'il avait d'abord chéri comme un ami, qu'il avait admiré ensuite comme on admire un héros de Plutarque. Il ne cessa de me regarder comme un fils.... Un cartel d'échange eut lieu; je fus compris dans cet échange, et j'allais quitter la capitale de la Russie, lorsque M. de Nermoloff me dit : « Je me suis accoutumé depuis que vous êtes ici à vous regarder comme mon enfant, et il m'en coûterait trop de perdre cette illusion, qui fait le bonheur de ma vie. J'ai une fille, une fille unique, Fœdora, qui se trouve en ce moment chez une de ses tantes à Vienne, dans la capitale de l'Autriche : épousez-la; je vous la donne avec une dot de 300 000 roubles. Acceptez-vous la proposition et exaucerez-vous les vœux d'un vieillard qui fut l'ami de votre père? »

« La proposition était trop belle et faite en termes trop touchants pour ne pas être acceptée. Je témoignai à mon tour ma reconnaissance à M. de Nermoloff, et il s'occupa dès lors des soins à donner aux préparatifs de l'hymen projeté.

« C'est en raison de ces circonstances, ma chère Rose, que vous avez reçu de Saint-Pétersbourg la

commande d'un trousseau de plusieurs milliers de roubles.

« M. de Nermoloff a voulu m'accompagner jusque sur les frontières de France. Nous passâmes par Vienne, où le comte me présenta à sa fille. Fœdora, ma chère Rose, unit à la beauté d'une femme russe les agréments, la suprême élégance, l'esprit et l'amabilité d'une Française. Je l'amènerai à Paris, car elle est déjà de notre pays; puis vous apprécierez ses nobles qualités, qui ont plus d'un point de ressemblance avec les vôtres, et vous l'aimerez comme je l'aime déjà; en un mot, c'est une sœur et une amie que je vous donnerai.

« Mon récit finit là, mes amis. Je conclus donc : je vais assister, Rose, à votre mariage avec Edmond; je repars ensuite pour Vienne pour y retrouver M. de Nermoloff et sa fille; je ramène ma femme à Paris, et je retourne à mon régiment, qui sera.... où le ciel et l'Empereur auront jugé à propos de l'envoyer.

— Capitaine! s'écria le vieux M. Dupré, tout est miraculeux dans vos actions et dans vos aventures. Nous voilà, je pense, arrivés au port, et c'est bien là le cas de dire, avec M. de Voltaire et le docteur Martin : *Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles.* »

Huit jours après cette réunion de la rue Jacob, on célébrait en grande pompe dans l'église de Saint-Sulpice le mariage de Mlle Rose Belette et de M. Edmond Dupré, statuaire.

Peu de temps encore après, le capitaine baron de Chancy conduisait à l'autel, dans l'église de Saint-

André à Vienne, la jeune comtesse Paulowna Fœdora de Nermoloff.

Cependant, les fauvettes et les chardonnerets de la rue du Bac avaient été aussi réintégrés dans leur cage, et la vieille prophétesse du boulevard de l'Hôpital avait été installée, grâce aux pieux souvenirs de la lingère, dans un joli appartement de la maison de Mme Dupré jeune, née Rose Belette.



Google

Digitized by Google

NELLY GUYN.

Digitized by Google

NELLY GUYN.

I

LA FAMILLE DE L'ARTISTE.

Dans un de ces sordides et populeux quartiers qui avoisinent la Tamise, à Londres, vivait ou plutôt végétait un pauvre peintre nommé Thomas Osby. Cet artiste, dont les tableaux avaient obtenu jadis une grande faveur, avait vu la fortune s'éloigner de lui à mesure que l'âge s'avançait. Bref, de malheur en malheur, de perte en perte et de déceptions en déceptions, il était tombé dans la plus affreuse détresse. Pour comble de maux, Thomas Osby avait perdu sa femme, qu'il aimait tendrement. Mistress Osby avait succombé aux chagrins et aux privations de tous genres. Mais avant de s'endormir pour toujours, la pauvre femme avait exhorté son époux au courage et à la résignation. « Thomas, lui avait-elle dit, en pressant les mains du peintre dans ses mains déjà froides et crispées, je te laisse avec cinq enfants!... c'est un bien lourd fardeau, mon ami ; mais

plus la tâche est difficile à remplir, plus la récompense sera grande et proportionnée à l'œuvre; car Dieu n'abandonne jamais ceux qui ont foi dans sa miséricorde et dans sa bonté. Sara, notre fille aînée, qui vient d'atteindre ses dix-sept ans, prendra soin de ses petits frères et sœurs, tandis que tu vaqueras à tes occupations.... Sara est une bonne et douce fille, belle, trop belle peut-être, Thomas!... mais son dévouement et sa piété filiale me répondent de sa sagesse.... tu n'auras qu'à t'en louer, et des jours meilleurs viendront enfin luire pour vous tous, je le sens, je le vois; car les mourants ont une vue double qui ne les trompe jamais. »

Puis s'apercevant que le peintre pleurait à chaudes larmes, et que des sanglots le suffoquaient, elle ajouta : « Ne te désole pas ainsi, Thomas, sois heureux, prends confiance en Dieu d'abord, ensuite dans ton courage et dans ton talent. Notre séparation n'est pas éternelle, nous nous retrouverons un jour là-haut, car le royaume du ciel est promis à ceux qui ont souffert... et nous avons souffert, Thomas!... Adieu donc, mon ami, adieu encore, cher époux, je prierai Dieu pour vous, et il ne vous abandonnera pas. Thomas, fais approcher mes enfants, que je les bénisse, et que je les embrasse encore une fois... »

Le peintre, l'âme brisée par la douleur, fit avancer ses petits enfants jusqu'à l'indigent chevet du lit de sa femme, et, les prenant tour à tour dans ses bras, il les présenta à leur mère. Celle-ci les baisa tous au front. « Adieu, chères créatures, leur dit-elle; je vous quitte malgré moi, mais Dieu m'appelle, et il faut obéir. » Puis, attirant à elle Sara, sa fille aînée, qui

était assise auprès du lit, elle lui dit de cette voix solennelle de la mort, en l'étreignant dans ses bras amaigris:

« Sara, ma fille, je te les confie; sois leur mère plus encore que leur sœur... et conseille, aide et soulage ton père! Je te bénis, ô ma fille, pour tout le bien que tu leur feras. »

La jeune fille s'était inclinée pour recevoir la bénédiction maternelle... En relevant sa tête — comme elle allait témoigner par ses larmes encore plus que par ses paroles qu'elle observerait fidèlement cet ordre suprême, Sara s'aperçut qu'elle n'avait plus devant elle qu'un cadavre. L'âme de la femme s'était envolée avec la dernière pensée de la mère de famille.

Après avoir rendu les devoirs funèbres à la compagne de sa jeunesse et de sa gloire, à celle qui avait partagé les amertumes et les douleurs de son âge mûr, Thomas se confina avec ses cinq enfants dans deux petites misérables chambres que lui loua, moyennant douze schellings par mois, une vieille marchande de poisson, nommé Maggi Graham. Le peintre avait fait de la première de ces chambres son atelier, la seconde était occupée par ses enfants. Dans cette triste demeure, où il n'y avait ni feu pendant l'hiver, ni air pendant l'été, cette pauvre et nombreuse famille luttait incessamment contre la faim. En vain Osby s'efforçait-il, en mettant son talent à bas prix, de subvenir aux plus pressants besoins de ses enfants; il ne réussissait ni à vendre ses toiles déjà terminées, ni à faire de nouveaux tableaux. L'artiste, pour gagner quelques schellings,

était obligé d'aller souvent sur le port, et là pour quelques chétives pièces de monnaie, de dessiner des scènes populaires, ou des portraits de matelots, qui lui étaient payés encore la plupart du temps en poissons, en biscuits ou en porter.

Cependant les dettes s'accumulaient; le boulanger ne voulait plus faire crédit; la vieille Maggi Graham, la propriétaire à laquelle le peintre devait six mois de loyer, menaçait de donner congé, ou, pour mieux dire, de les mettre à la porte, car le riche se trouve naturellement dispensé de toute formalité légale envers celui qui n'a rien. Les enfants à moitié nus, malgré l'industrieuse activité de Sara, grelottaient en pleurant dans un coin de l'atelier de leur père, et demandaient du pain à leur grande sœur, qui, par des caresses, des baisers et de douces paroles, tâchait de conjurer leur faim.

Telle était la triste situation de la famille du peintre Osby, le 14 février 1673. Ce jour-là, dès neuf heures du matin, on frappa à la porte du taudis. Sara alla ouvrir, et Maggi Graham, la propriétaire, parut.

Maggi était une grande et forte femme, dont les allures et le langage indiquaient suffisamment la profession. Économe jusqu'à la parcimonie, irascible jusqu'à la violence comme toutes ses pareilles, la vieille poissonnière épuisait souvent envers ses locataires en retard, comme envers ses pratiques habituelles, le vocabulaire des marchés et des halles. Les algarades et les esclandres ne lui coûtaient rien, et la dispute faisait en quelque sorte partie de son existence; au fond, le cœur de Maggi n'était point

mauvais : elle était humaine et pitoyable; mais ses bonnes qualités étaient comme les vertus de la cabaretière de Saint-Paul, célébrée par le vieux poëte Chaucer : *Un Diamant enchâssé dans de la boue.*

Maggi, selon la tenue traditionnelle des marchandes de poisson, avait le poing sur les hanches, le verbe haut, les joues enluminées et le nez barbouillé de tabac.

« Votre père n'est pas ici, Sara? s'écria-t-elle.

—Non, ma bonne mistress Graham, répondit doucement la jeune fille.

— Cet homme-là sort toujours à des heures où le diable ne trouverait pas ses culottes, repartit Maggi. Et pourtant il faut que je le voie : tout ne peut pas toujours se passer entre nous en promesses et en conversations. Le sixième terme de loyer est échu d'hier, et je ne sais pas encore de quelle couleur est son argent : ça fait près de douze guinées qu'il me doit, et il m'est impossible de patienter plus longtemps.

— Hélas! ma bonne mistress Graham, vous ferez ce que vous voudrez, fit la jeune fille, mais mon pauvre père, je le crains bien, ne sera pas plus en mesure de vous donner de l'argent aujourd'hui qu'hier.

— Comment, il ne me donnera pas d'argent aujourd'hui? interrompit Maggi en frappant du pied... Et avec quoi veut-il donc que je vive?... Car enfin je ne possède pas les trésors d'un nabab. J'ai deux maisons sur le quai, cette bicoque et mon commerce, voilà en quoi consiste toute ma fortune. Je sais bien qu'on fait courir le bruit que je suis riche... Mais il

n'en est rien, croyez-le bien, miss Sara. J'ai bien de la peine à mettre les deux bouts ensemble à la fin de l'année.

« Les temps sont durs pour tout le monde, et chacun sait où le bât le blesse. Ajoutez à cela que ce coquin de fils que j'ai envoyé à Oxford pour faire ses études me mange un argent fou ; il tranche du gentilhomme et hante à l'université des fils de lords et de baronnets. Enfin, miss Sara, pour couper court, j'ai besoin d'argent, il m'en faut, et dites bien à votre père que s'il ne peut pas m'en donner d'ici à ce soir, il déguerpira pas plus tard que demain matin.

— Quoi ! ma bonne mistress Graham, dit la jeune fille en levant ses beaux yeux mouillés de larmes sur la marchande de poisson, vous aurez la barbarie de nous jeter à la porte au milieu de l'hiver?

— La barbarie ! la barbarie ! voilà de grands mots miss Sara. Eh bien ! quand on ne veut as trouver de barbarie chez ses créanciers, on fait preuve de bonne volonté... on offre des à-comptes, on s'arrange... Est-ce que la vieille Maggi peut acheter son poisson sans argent ? ce serait beau, vraiment ! Il lui en faut donc, car les pêcheurs ne font pas crédit, et les congres, les brochets, les éperlans et les homards ne viendraient pas, pour ses beaux yeux, s'étaler gratis sous son échoppe. Voilà mon dernier mot, miss Sara ; si votre père ne me donne pas une guinée ce soir, il peut chercher un autre logement....

— Eh bien ! mistress, répondit Sara, notre déménagement ne sera pas long à faire... Nous sortirons dès demain de votre maison.

— Une guinée seulement en à-compte, et je vous garde, fit la marchande de poisson.

— Une guinée ! repartit la jeune fille, une guinée! où la trouverons-nous, mistress Maggi ? Nous n'avons point seulement un schelling pour acheter du pain à ces malheureux enfants qui meurent de besoin. »

Et Sara indiquait par un geste le misérable amas de chiffons et de loques où dormaient les quatre petits enfants du peintre. La colère de mistress Maggi s'évanouit à ce triste et pénible spectacle ; ses traits rudes et grossiers s'illuminèrent d'un rayon d'humanité. Elle s'approcha de ce groupe d'enfants endormis sur des haillons.

« Ils n'ont pas mangé d'aujourd'hui, Sara ? fit-elle de sa voix raûque, mais qui tremblait alors.

— Non, mistress Graham, ils n'ont pas mangé d'aujourd'hui, et ils n'ont pas mangé hier.... Mais, de grâce, ma bonne mistress Graham, ne les réveillez pas.... Ils me demanderaient du pain, et je n'en ai pas un seul morceau à leur partager. »

La poissonnière ne tint pas compte de la recommandation de la jeune fille, et se penchant sur la couche sordide des enfants :

« Qu'ils sont gentils, ces pauvres petits chérubins ! s'écria-t-elle, et dire que ces bonnes joues roses, ces blonds cheveux bouclés, ces jolies mains croissent ni plus ni moins que si ces innocents faisaient quatre repas par jour !

— Ah ! dit Sara, c'est que nous tâchons, mon père et moi, de leur épargner la souffrance de la faim. Nous nous privons l'un et l'autre pour eux ; et quand nous satisfaisons notre appétit, c'est que nous

sommes bien sûrs que ces chers enfants ont leurs repas assurés jusqu'au lendemain. Souvent même, en cachette de mon père, je mets de côté ma portion de pain, et je me suis bien trouvée plus d'une fois de cette prévoyance.

— Bonne fille! s'écria la poissonnière en serrant les mains de Sara dans les siennes. Mais, ajouta-t-elle, il ne sera pas dit que je serai venue ici seulement pour vous tourmenter.... Tenez, Sara, voilà un schelling, allez acheter du pain.... »

Et comme la jeune fille hésitait à accepter la pièce de monnaie que Maggi lui présentait :

« Prenez, prenez, dit la vieille marchande de poisson, je mettrai cela en ligne de compte, et votre père me payera le tout ensemble.... quand il pourra.

— Ma bonne mistress Maggi, dit la jeune fille, gardez votre schelling; mais, puisque votre cœur s'est laissé toucher à l'aspect de notre misère, au nom du ciel, ne nous forcez pas à sortir demain de votre maison ; nous pourrons nous passer de pain aujourd'hui, mais mon pauvre père et ces chers petits enfants ne peuvent se passer de gîte.

— Vous ne sortirez pas d'ici, et vous me payerez, et votre père aura de l'ouvrage gros comme lui si vous voulez suivre mes conseils, riposta mistress Graham ; il m'est venu une idée et je vais vous expliquer cela tout à l'heure; mais courez vite chez le boulanger... vos frères et sœurs vont se réveiller, il faut qu'ils trouvent leur déjeuner prêt. »

Cette fois, la jeune fille n'hésita plus, elle prit le schelling et partit comme un trait.

Maggi resta seule et se mit à parcourir les deux chambres d'Osby en se parlant à elle-même.

« Quelle misère ! bon Dieu ! pas de meubles ! pas de lit ! pas une étincelle de feu dans cet âtre par le froid qu'il fait ! Et moi qui viens tomber comme un ouragan au milieu de cette détresse pour réclamer quelques guinées.... dont je n'ai pas besoin, grâce à Dieu ! Comment donc, Maggi, est-ce que tu serais une méchante femme, une créature sans entrailles et sans âme ? Tu passes pour avare, est-ce que tu le serais ? Mais non, non, ajouta-t-elle en portant une main sur son cœur et l'autre sur ses yeux, les avares n'ont pas de cœur, et j'en ai un ; ils n'ont pas de larmes pour les malheurs d'autrui, et mes larmes coulent en ce moment. Non ; Maggi, tu n'es point avare, mais tu es vive, emportée, colère, il faudra te corriger, ma chère amie, l'emportement ne sied pas à une vieille femme. Oh ! Mais c'est qu'il est bien difficile de se refondre à soixante ans ! N'importe, comme dit notre ministre, le révérend Josaphat Berlington, il n'est jamais trop tard pour s'engager dans le chemin du salut.... »

En discourant ainsi avec elle-même, la poissonnière passait en revue tous les tableaux, toutes les ébauches, tous les dessins qui masquaient la muraille noire et lézardée de l'atelier du peintre. Tout à coup les regards de Maggi se fixèrent sur un portrait :

« Qu'est-ce ceci ? s'écria-t-elle : rêvé-je ? Ces traits, cette figure, ce costume ne sont-ils pas ceux de John, de mon fils ? Mais oui, c'est bien lui, c'est lui-même.... Par quel singulier hasard ?... Il faut que

je sache ce que cela signifie. Ah! John, John, voilà encore un de vos tours, monsieur.... Je vais interroger, et je saurai tout. »

La jeune fille arrivait, en effet, chargée d'un énorme pain bis-blanc de six livres. Elle le déposa sur une vieille table boiteuse qui servait à la fois de buffet, de bureau et de garde-manger, et tendant la main à Maggi :

« Tenez, ma bonne mistress Graham, fit Sara, voilà tout ce qui reste de votre pièce, trois penny!... Mais aussi, ajouta-t-elle avec une satisfaction infinie, voilà six livres de pain qui vont nous faire bien du profit.

— Vous moquez-vous, Sara, de vouloir me rendre cette monnaie? gardez-la, gardez-la, mon enfant; vous saurez bien l'employer à propos. »

Cependant, les quatre petits enfants du peintre s'étaient éveillés. A la vue de ce beau pain, qui leur promettait un déjeuner splendide, ils se mirent à babiller comme une nichée d'hirondelles. Sara alla à eux :

« Mes chers petits, leur dit-elle, point de conversation avant la prière. A genoux! vite à genoux! »

Les quatre enfants s'agenouillèrent sur leur crèche et bégayèrent une courte prière au Dieu des pauvres et des affligés. Après avoir invoqué le Tout-Puissant, pour qu'il répandît sa bénédiction sur leur père, sur leur sœur aînée et sur eux-mêmes, Sara leur fit répéter mot à mot cette touchante adjonction à l'oraison de chaque jour ;

« Mon Dieu! bénissez aussi la bonne mistress

Maggi Graham, qui nous donne du pain en votre saint nom. »

A ce *memento* inattendu, la vieille marchande de poisson ne sut plus se contenir; son émotion, qu'elle avait jusqu'alors à peu près maîtrisée, déborda de son cœur, et elle se mit à pleurer.

« Tiens, tiens, fit-elle en promenant un large mouchoir des Indes sur sa figure, ne voilà-t-il pas que la vieille Maggi se mêle aussi de pleurer comme un enfant. Allons, allons, Sara, ne faites pas attention à ma faiblesse et habillez ces chers petits anges. »

Pendant que la jeune fille s'occupait avec une sollicitude maternelle à faire la toilette de ses frères et sœurs, la marchande de poisson, plantée sur ses deux pieds au milieu de l'atelier, disait avec une feinte bonhomie, en désignant le portrait qui avait déjà fixé son attention :

« Miss Sara, vous avez là de bien beaux portraits, et qui doivent être fort ressemblants. Par la baleine du prophète Jonas, en voici un — et elle indiquait celui de son fils — à qui il ne manque que la parole. Ces tableaux-là doivent avoir rapporté bien de l'argent à votre père, Sara ?

— Ne m'en parlez pas, mistress Graham, répliqua la jeune fille, ces trois portraits que vous voyez là ont été pour nous le signal de la détresse et du malheur.

— Bah! vraiment? racontez-moi donc cela, miss Sara, fit la poissonnière, dont la curiosité était piquée au plus haut degré.

— Volontiers, mistress Graham, et l'histoire ne

sera pas longue. Peu de temps après la mort de ma mère, trois jeunes gens de l'université d'Oxford, qui étaient venus passer quelques jours à Londres pour se divertir, furent adressés à mon père. Ces gentilshommes désiraient faire faire leurs portraits, qu'ils destinaient, disaient-ils, à leurs parents.

— Et les noms de ces jeunes nobles, interrompit Maggi, le savez-vous, Sara?

— Il y en avait un, répondit la jeune fille, qui se nommait le comte de Clarendon ; le second était le chevalier de Norfolk ; quant au troisième, qui était sans contredit le plus beau et le plus aimable, ajouta naïvement Sara, il appartenait à l'une des plus riches familles de la cité de Londres : il ne nous a pas appris son nom. Ses deux amis l'appelaient simplement John.

— John ! c'est bien lui! grommela la vieille Maggi en aspirant une énorme prise de tabac.

— Le connaîtriez-vous, mistress? demanda ingénument Sara.

— Ah! qui ne connaît pas de John! répondit Maggi : ce nom-là est si commun! je puis le connaître comme je puis ne pas le connaître. Mais, à ce qu'il me semble, Sara, ce jeune gentilhomme, car tous les écoliers d'Oxford sont gentilshommes, ou à peu près, ne vous a pas déplu?

— Mon Dieu, répondit en rougissant la jeune fille, ce M. John paraissait si doux, si bon, si serviable, sa physionomie était si ouverte, si franche, qu'il s'attira tout d'abord ma confiance.

— Et votre cœur, miss Sara. »

La jeune fille baissa les yeux.

« Allons, allons, Sara, il n'y a pas de mal à cela, et il ne faut pas rougir d'un sentiment involontaire comme d'une faute ; mais continuez, je vous prie, l'aventure des portraits.

— Ces trois jeunes gens, reprit Sara, vinrent donc prier mon père de faire leurs portraits tels que vous les voyez là. Mon pauvre père n'était guère en train d'entreprendre un si long travail : il était encore sous l'influence de pénibles idées.... Ma mère était morte quelques semaines auparavant ; mais l'appât d'un gain honorable et le désir d'améliorer le plus promptement possible notre sort fixèrent son irrésolution. Il se mit à l'ouvrage avec ardeur, et en moins de deux mois il termina les trois portraits. Presque joyeux d'avoir si bien réussi, mon père courut un matin porter ses peintures au splendide hôtel où logeaient les jeunes gentlemen. Quelle fut sa surprise et son désappointement, lorsque le maître de l'hôtel lui apprit que les trois jeunes gens étaient repartis la veille pour Oxford, ne laissant aucun ordre ni aucune somme pour recevoir et payer les tableaux. Mon père était désespéré et maudissait son aveugle confiance. « Vous ne per-« drez peut-être rien, monsieur, lui dit l'hôte; ces « jeunes gens ont fait de grosses dépenses pendant le « court séjour qu'ils ont fait à Londres, mais ils ap-« partiennent à des familles nobles et opulentes, et « tôt ou tard ils pourront rémunérer votre talent; pre-« nez patience et courage. » Mon père ne fut que médiocrement consolé par ces paroles, et il revint à la maison aussi triste, aussi découragé qu'il en était parti le matin plein d'espoir et de joie. Ce qu'il y

eut seulement de fâcheux dans cette circonstance, poursuivit Sara, c'est que mon père, pour se livrer tout entier à cette besogne et pour satisfaire les jeunes gentlemen qui le pressaient chaque jour, en venant *poser*, de terminer au plus vite, avait refusé du doyen de Westminster la restauration des peintures et des fresques qui ornent la grande salle de l'ordre de la Jarretière. Ce travail lui aurait promptement rapporté gloire et profit : il fut donné à un autre. N'avais-je donc pas raison, mistress Graham, de vous dire tout à l'heure qne ces trois portraits avaient été pour nous un signal de désastre?

— Les damnés étourdis! s'écria la marchande de poisson ; mais dites-moi, miss Sara, n'avez-vous fait aucune démarche pour repêcher vos débiteurs?

— Mon père avait bien envie d'aller à Oxford ; mais le voyage coûte beaucoup, et nous n'avons pas possédé depuis bien longtemps une guinée pour vivre, à plus forte raison pour voyager.

— Il fallait écrire, interrompit Maggi.

— C'est aussi ce que mon père a fait.

— En bien! ils n'ont pas donné signe de vie?

— Pardonnez-moi, mistress, repartit Sara : un de nos trois débiteurs a répondu.... c'est M. John.... Sa lettre n'a pas démenti la bonne opinion que j'avais prise de lui; elle est affectueuse et polie.... mais il ne nous a pas envoyé d'argent.

— Ah! John.... ah! monsieur John vous a écrit, dit, en se reprenant, mistress Graham; s'il n'y a pas d'indiscrétion, miss Sara, montrez-moi donc cette lettre?

— De l'indiscrétion, mistress Graham, aucune ; je suis trop heureuse de vous convaincre que si nous ne payons pas, il n'y a pas de notre faute. Tenez, mistress, cherchez, je vous prie, dans ce carton à dessin, vous allez trouver la lettre de M. John ; le timbre d'Oxford vous la fera facilement reconnaître. »

Maggi fouilla dans le carton indiqué et ne tarda pas à trouver la lettre.

La poissonnière n'eut pas plutôt jeté les yeux sur la suscription de la missive, qu'elle dit : « Il n'y a plus de doute ! c'est lui, voilà bien son écriture ! Oh ! le flibustier.... Les cinquante livres sterling qu'il me demandait pour obtenir le bonnet de docteur ont trouvé ailleurs leur emploi : c'est à Covent-Garden et au Waux-Hall qu'il est venu prendre ses licences !

— Que dites-vous, mistress ? demanda Sara, qui achevait la toilette de ses frères.

— Rien, rien, absolument rien, miss Sara ; je me disais seulement à moi-même que ces coquins d'écoliers d'Oxford sont de vrais forbans, de vrais corsaires qui écument la fortune de leurs parents comme les pirates barbaresques écument les mers. C'est une abomination ! »

Tout en lançant cet anathème sur les écoliers de l'université d'Oxford, mistress Graham dépliait la lettre et bientôt lisait ce qui suit :

« Mon cher et très-honorable monsieur Osby. »

« Oh le serpent ! remarqua Maggi, les belles paroles ne lui coûtent pas pour endormir ses dupes. »

Elle reprit :

« Mon cher et honorable monsieur Osby,

« J'obtempérerais avec une vive satisfaction à votre juste et légitime réclamation, si j'en avais en ce moment le pouvoir. Par malheur, moi et mes amis nous nous trouvons dans une véritable gêne, car, ayant entrepris un peu à l'étourdie notre dernier voyage à Londres, nous avons absorbé en quelques semaines des sommes qu'il nous serait impossible de remplacer en ce moment.

« Je vous dis cela, mon très-honorable monsieur Osby, non pour atténuer les torts que nous avons envers vous, encore moins pour les justifier, mais pour mériter par notre franchise et l'aveu de notre faute votre indulgence et votre patience.

« Au surplus, croyez fermement que vous ne perdrez rien pour attendre, et que mes amis et moi saurons reconnaître un jour les dommages que nous vous faisons nécessairement éprouver. Vous n'ignorez pas que le comte de Clarendon et le chevalier de Nolfolk sont appelés un jour à posséder une immense fortune; moi-même je serai riche; tous trois nous aimons les arts et les artistes : nous serons fiers d'être vos Mécène et vos Médicis. Un peu de patience donc et beaucoup de courage, mon très-honorable monsieur Osby, et votre incontestable et magnifique talent reprendra par nos soins et par notre patronage tout le lustre et toute la splendeur qu'une fatalité sans exemple lui a fait perdre.»

« Norfolk et Clarendon ont terminé leurs examens et vont quitter très-prochainement l'université pour retourner dans leur famille. Moi-même je suis sur le point de retourner à Londres après avoir soutenu

ma thèse. Cette triple circonstance doit vous faire augurer une prompte solution à l'affaire qui est l'objet de votre lettre.

« A bientôt donc, mon très-honorable monsieur Osby ; émule et rival du Caravage et du Titien, joignez à ce sublime héritage la force d'âme et l'inébranlable fermeté des philosophes du Portique.

« Je suis, avec respect et sympathie, votre très-affectionné serviteur,

JOHN,

« Étudiant à l'université d'Oxford.

« *P. S.* Vous seriez trois fois aimable et trois fois bon si vous vouliez présenter de ma part à votre adorable fille, miss Sara, le tribut de mon respectueux attachement et de mes souvenirs. »

Cette lettre, qui sentait l'université d'une lieue et dont plusieurs paragraphes étaient lettres closes pour la marchande de poisson, fut lue ou plutôt épelée par Maggi Graham avec une attention singulière. Elle ne manqua pas d'enrichir chaque phrase, chaque mot, d'un commentaire plus ou moins violent. Mais ce fut surtout le *post-scriptum* qui donna matière à la verve satirique et à la causticité de la bonne femme.

« Dieu me pardonne, miss Sara, s'écria-t-elle, cet écervelé a des vues sur vous. Ce qu'il appelle un *poque-criptum* n'est qu'une déclaration d'amour, ni plus ni moins, à votre adresse.

— Vous croyez, mistress Graham ? fit la jeune fille, qui jugeait bien ainsi le *post-scriptum*.

— Si je le crois, Sara ? parbleu, sans doute, et je

mettrais ma main au feu que je ne me trompe pas. Car, Sara, toute vieille et toute ridée que vous semble aujourd'hui Maggi Graham, il ne faut pas croire qu'elle ait toujours eu un teint comme un homard à moitié cuit et une peau plissée comme une merluche. Oh! non; à votre âge, Sara, j'avais de belles couleurs, une peau fine comme du satin, des yeux brillants comme des escarboucles; tout cela me valait aussi des *poque-criptum*, des déclarations d'amour; on citait Maggi Graham autre part qu'au marché aux poissons; et j'ai vu plus d'un lord et plus d'un baronnet de la chambre haute, et je dis des plus huppés et des plus fringants, venir se camper des heures entières devant mon échoppe, sous prétexte de marchander des carpes ou des éperlans. Mais je fermais les yeux et les oreilles à toutes leurs paroles dorées, et je me suis maintenue, Dieu merci! constamment dans le sentier du devoir et de l'honneur. C'est donc pour vous dire, miss Sara, que je me connais à toutes ces fariboles. Ce n'est point à un vieux singe qu'on apprend à faire des grimaces. Imitez-moi, miss Sara, ne vous laissez pas prendre à l'appât de toutes ces friandises de langage; je ne donnerais pas un penny de toutes les protestations des écoliers d'Oxford, fussent-ils nobles comme des brochets ou roturiers comme des merlans. La vertu, voyez-vous, Sara, c'est le trousseau et la dot d'une fille pauvre, il faut la conserver; et puis, d'ailleurs, c'est un si bon meuble! Quand on devient vieille, on se mire dans la vertu de sa jeunesse comme dans un miroir, et on se trouve moins laide et moins décrépite.

— Oh ! ma chère mistress Graham, n'ayez pas peur, répliqua la jeune fille, dont une larme suspendue à ses longs cils trahissait l'émotion, je ne suis pas assez vaine pour ajouter foi aux compliments qu'on peut m'adresser, et je ne suis pas non plus assez sotte pour donner mon cœur à un homme qui ne pourrait m'offrir le sien. Et puis, mistress, ajouta-t-elle en poussant doucement devant Maggi le petit bataillon d'enfants qu'elle venait d'habiller, quand on a chaque jour à soigner tant de chers petits êtres, on n'a guère le temps de songer à des babioles et à de galants discours.

— Vous accomplissez dignement et saintement l'apprentissage du métier de mère, Sara, je le vois, dit la vieille marchande de poisson, et Dieu vous tiendra compte de tout ce que vous faites en vous envoyant, à vous et à votre père, autant de bonheur que vous avez essuyé jusqu'à présent de douloureuses vicissitudes.

— Ma mère me l'a dit à son lit de mort, répliqua Sara avec un sourire angélique ; mais le Tout-Puissant dût-il continuer à appesantir sur nous sa colère, cela ne m'empêcherait pas de persister dans la pratique des devoirs auxquels je me suis consacrée. Oui, mistress Graham, je vous l'affirme ici dans toute la sincérité de mon âme, quand bien même je trouverais à m'établir avantageusement, quand bien même — ce qui ne peut arriver — un homme riche m'offrirait sa main et sa fortune, je n'accepterais pas avant d'avoir accompli la tâche que je me suis imposée ; avant d'avoir vu mon père dans une situation plus heureuse, avant d'avoir

mis mes petits frères et sœurs à l'abri du besoin.»

Maggi sauta avec joie au cou de la jeune fille.

« Vous avez un cœur d'or, Sara, et les bons sentiments qu'il vous inspire vous sauveront, vous, votre père et toute votre famille; c'est la vieille Maggi qui vous le dit, la vieille Maggi un peu brusque, un peu fantasque parfois, c'est vrai, mais qui est bonne diablesse au fond et qui aime et considère les honnêtes gens. »

Puis, jetant un coup d'œil sur les enfants qu'elle se disposait à embrasser, mistress Graham poussa un cri de surprise.

« Par la pêche miraculeuse de Notre-Seigneur, s'écria-t-elle, qu'est-ce que je vois là! comment donc sont-ils fagotés ces petits anges! et dire que, malgré tout cela, ils sont encore gentils à croquer! Ah! c'est égal, c'est bien drôle! »

L'étonnement de la marchande de poisson était fort naturel. Rien n'était plus bizarre et plus original, en effet, que l'accoutrement de chacun des enfants de Thomas Osby. Dénuées de toute espèce d'habits, les pauvres petites créatures étaient réduites à rester couchées toute la journée. La misère rend industrieux; pour remédier à cet inconvénient, il était venu à l'esprit de Sara de mettre à profit, pour l'équipement de ses frères et sœurs, quelques anciens tableaux, quelques vieilles ébauches de son père. Les deux petits garçons se trouvèrent, par ce moyen, habillés de pied en cap avec des tableaux de bataille; une charge de cavalerie et l'attaque d'une forteresse se déroulaient sur leurs jaquettes, à l'instar des bas-reliefs de la colonne Tra-

jane, et un épisode de la guerre de Troie, Priam allant redemander à Achille le corps de son fils Hector, s'étalait en deux parties sur leurs vestes, qui réunissaient ainsi la tactique des temps modernes et la féroce bravoure des temps héroïques. Les cotillons des deux petites filles représentaient des paysages et des sites plus ou moins pittoresques de la vieille Angleterre, et leurs corsages, empruntés à un tableau de fruits et de fleurs, offraient à l'œil le plus doux assemblage des présents annuels de Pomone et de Flore. L'esprit et la sagacité de Sara s'étaient révélés dans la confection de cette déplorable toilette : aux garçons elle avait donné les armes, le soleil sanglant des batailles, les coursiers, les engins de guerre; pour les filles elle avait réservé les plaisirs placides des champs, le parfum des fleurs, l'éclat velouté des fruits, les rayons du soleil de la paix, la mélancolique lumière de la lune. Le courage du sexe fort et la douceur du sexe faible étaient en quelque sorte enseignés et prêchés sur ces singuliers habits : l'allégorie était complète, et les enfants avaient su se l'appliquer instinctivement, puisque, dans leurs jeux, ils s'étaient donné les sobriquets de *Canon*, d'*Épée*, de *Violette* et de *Lis*. Nul n'était plus tapageur que Canon, nul n'était plus intrépide qu'Épée. Violette et Lis, au contraire, les deux jeunes filles, partageaient entre elles la modestie, la candeur et l'obéissance. La morale du pinceau avait déteint sur eux, et dans ces bizarres habits, qui ne présentaient guère aux regards du vulgaire que le grotesque aspect d'un musée ambulant, l'observateur philosophe aurait pu deviner les rap-

ports qui devaient s'établir un jour entre le caractère de ces enfants et les lambeaux artistiques et historiques qui les couvraient. Un bourrelet de pourpre initie aux majestés du trône; un sabre de bois fait naître souvent l'amour de la gloire; une pauvre et simple fleur inspire quelquefois le goût et la pratique de la vertu.

« Or çà, miss Sara, reprit la vieille Maggi, tout cela est bel et bon, mais vous ne pouvez pas rester vous, votre père et vos frères et sœurs dans une si pitoyable position; je vous ai dit tout à l'heure qu'il m'était venu une idée pour vous sauver : je vais, en deux mots, vous expliquer mon projet, et nous le mettrons tout de suite à exécution.

— Eh ! mon Dieu, mistress Graham ! répliqua la jeune fille, je ne demande pas mieux que de suivre vos avis, car vous n'en pouvez donner que de bons.

— Écoutez-moi donc, miss Sara. Vous savez, ou vous ne savez pas, que notre cher et gracieux monarque Charles II est un prince très-galant et très-porté au plaisir.

— Je l'ignore, repartit ingénument la jeune fille.

— Eh bien ! si vous l'ignorez, je vous l'apprends, reprit Maggi. Or, ce bon et galant roi s'est amouraché, depuis bientôt trois ans, d'une comédienne nommée Hélène Guyn, et sa passion pour cette fille, loin de diminuer avec les années, n'a fait que grandir. Bref, Nelly Guyn, ou madame Hélène, comme nous autres gens du peuple l'appelons, jouit, à l'heure qu'il est, d'une faveur que n'ont jamais obtenue et que n'obtiendront probablement jamais les autres

maîtresses du roi, car il en a plus d'une, le bon sire.

— Mais, mistress Graham, où voulez-vous en venir? interrompit la jeune fille, dont la pudeur commençait à s'effaroucher de ces détails peu orthodoxes, je ne vous comprends pas.

— Une minute encore, miss Sara, nous y voilà. Cette Nelly Guyn exerce donc une grande influence sur l'esprit de notre roi. Mais, à l'encontre de ses pareilles, elle n'emploie pas son influence à faire le mal. On ne la voit pas cabaler contre les ministres, dilapider les deniers de la nation, se vendre à l'étranger ou nuire à tous ceux qui ne sont pas ses créatures. Loin de là, Nelly Guyn a voulu complétement rester étrangère à la politique, aux intrigues de la cour, aux coteries de la chambre haute et de la chambre basse : elle use de sa faveur en femme prudente, sage, réservée, bienfaisante. Elle aime le peuple, et le peuple le lui rend bien[1] ! S'il y a quelque grande infortune générale à secourir, on la voit mettre son nom à la tête de la souscription, et, par son exemple, engager son royal amant à en faire autant. Si quelques malheureux marchands, artisans, matelots, invoquent sa protection, son appui ou sa générosité, Nelly Guyn a toujours

1. Cette sympathie du peuple de Londres pour Nelly Guyn se manifestait en toute occasion. Un jour, la foule s'était rassemblée devant la boutique d'un orfévre qui faisait un très-beau service d'argenterie pour la duchesse de Portsmouth (autre maîtresse de Charles II), à qui le roi l'avait destiné. Le peuple éclata en murmures et accabla de malédictions la duchesse, en regrettant que ce présent ne fût pas destiné à Mme Hélène.

l'oreille attentive pour entendre leurs prières et la main ouverte pour leur donner : en un mot, madame Hélène est la providence des pauvres et des affligés : et si elle contribue aux plaisirs du roi, elle fait les délices du peuple. Mais ce n'est pas tout, Nelly Guyn aime et protége les arts : sa maison dans Palm-Street reçoit, m'a-t-on dit, plus de gens d'esprit et de talent que de grands seigneurs. Vous devinez, d'après cela, miss Sara, le conseil que je veux vous donner.

— Nullement, mistress Graham, répondit la jeune fille.

— Nullement, miss Sara, diable!!! Vous n'êtes donc pas douée de ce que les Écossais appellent la seconde vue. Alors je vais vous dire, moi, ce que vous avez à faire. »

Là-dessus Maggi tira de sa poche une énorme tabatière d'argent, telle qu'on en fabriquait à Londres sous le règne de la reine Élisabeth, y puisa une énorme prise de tabac, et, après l'avoir aspirée avec une voluptueuse lenteur, ajouta :

« Vous allez écrire une lettre à Nelly Guyn ! Vous lui dépeindrez en deux mots votre affreuse situation en ne lui laissant pas ignorer la profession de votre père. Vous réclamerez son appui que les infortunés n'ont jamais réclamé en vain. Tournez-moi cela lestement, poliment, gentiment.... Vous avez de l'esprit, miss Sara.... cela ne vous sera pas la mer à boire.... J'ajouterai, moi, quatre lignes à votre lettre, et je suis persuadée que d'ici vingt-quatre heures il y aura du nouveau.

— Mais, mistress Graham, fit Sara, croyez-vous que cette dame ne nous connaissant pas....

— Le beau mérite qu'il y a à obliger les gens quand on les connaît! interrompit la vieille poissonnière; je vous affirme, moi, que Nelly Guyn vous répondra.... et vous tirera d'embarras; écrivez, miss Sara, écrivez. »

Il n'y avait rien à objecter à de pareilles raisons: d'ailleurs, mistress Graham semblait attacher beaucoup d'importance à cette tentative, et il eût été imprudent de la part de Sara de témoigner une incrédulité trop tenace et dont la vieille poissonnière aurait pu s'affecter.

La jeune fille se plaça devant sa petite table à ouvrage, et, après avoir rêvé quelques minutes, traça couramment ce qu'on va lire:

« Madame,

« Si la renommée ne ment pas, et elle ne ment pas toujours, on assure que vous aimez et protégez les arts et les artistes. En ce cas, madame, permettez à la fille du peintre Thomas Osby d'implorer votre appui. Mon père, dont vous avez sans doute plus d'une fois entendu prononcer le nom, et dont vous avez pu voir les tableaux au palais de Saint-James et dans les salles de l'amirauté, est resté veuf, depuis quelques années, avec cinq enfants dont je suis l'aînée; — et je n'ai pas dix-sept ans!!! Nous nous trouvons dans la plus cruelle détresse, car le talent sans prôneurs ne réussit guère, et mon pauvre père a perdu, depuis la mort du duc de Buccleugh, son plus illustre et son plus généreux protecteur.

« Daignez donc jeter, madame, sur la famille in-

Digitized by Google

fortunée du peintre Osby un regard favorable. Mon père ne désire que du travail, et ce n'est aussi que du travail que je sollicite de votre généreuse assistance. Exaucez les vœux d'une pauvre fille, madame, et Dieu vous bénira.

« J'ai l'honneur d'être, madame, votre très-humble servante.

« SARA OSBY. »

Cette lettre, dont la candeur n'excluait ni la noblesse ni la convenance, obtint le suffrage de mistress Graham. Après se l'être fait relire deux fois, la vieille poissonnière prit à son tour la plume, et peignit en caractères gigantesques les mots suivants :

« Madame Hélène,

« J'ai bien connu votre mère, qui vendait, il y a vingt-cinq ans, comme moi, du poisson, dans Mary-lebone-Street, au coin de la taverne des *Armes de Wallace*. C'était une bonne femme, et on dit que vous tenez d'elle : je vous en fais mon compliment. Il y a toujours du mérite à être bonne, soit qu'on vende du poisson, soit qu'on vende autre chose.

« J'ai l'honneur de vous recommander la famille de M. Thomas Osby, et particulièrement sa fille Sara, qui vous adresse, à mon instigation, cette supplique. Ce sont de bonnes gens ; ils me doivent six termes, mais le père est un homme de talent et la fille une vertueuse fille : on ne peut pas perdre avec de pareilles personnes.

« Comme votre brave femme de mère n'est plus de ce monde, madame Hélène, et que vous devez avoir souvent besoin de poisson, je pense qu'il n'est pas indélicat de vous demander votre pratique : je tiens actuellement ma boutique sur le quai de la Tamise, à l'angle de la rue des Pilotes : vous pouvez envoyer de confiance votre maître d'hôtel, il trouvera, en tout temps, chez moi, poissons de mer et d'eau douce, de tous les calibres et de toutes les qualités, depuis la merluche jusqu'à l'éperlan, et depuis le saumon jusqu'au goujon.

« Dieu vous tienne constamment en joie et en santé, madame Hélène, et vous accorde sa bénédiction.

« MAGGI VEUVE GRAHAM. »

Après avoir écrit cette singulière apostille, qu'elle lut avec une certaine emphase à Sara, la poissonnière plia la lettre, la cacheta et mit cette suscription :

A MISS NELLY GUYN,
Comédienne au théâtre royal de Covent-Garden.
En son hôtel dans le Strand.

Tout terminé, Maggi prit la main de la jeune fille, qui avait failli sourire plus d'une fois à l'éloquence épistolaire de mistress Graham et lui dit :

« Sara, je me charge du reste. La journée ne se passera point sans que cette lettre ne soit remise à Nelly Guyn en mains propres. Continuez, mon enfant, à avoir bien soin de vos petits frères et sœurs, et remontez le courage de votre père : espérez sur-

tout, car l'espérance est le meilleur poisson que le pêcheur puisse prendre dans sa nasse. »

Maggi embrassa Sara au front et ajouta : « Ne dites mot à votre père de ce que nous avons fait ensemble, il faut lui ménager une surprise agréable : le brave homme n'en a pas souvent. Mais dites-lui que je suis venue pour faire tapage et que je me suis en allée d'ici douce comme un mouton et heureuse comme une reine, car je me sens au cœur un nouveau sentiment : de l'amitié, mais une amitié mêlée de tendresse et de respect pour vous, ma fille. »

La poissonnière fit un pas, se retourna, et, avant de franchir la porte, s'écria de sa voix la plus stridente :

« Oui, miss, n'oubliez pas de dire à votre père, que s'il ne me paye pas d'ici à demain, je lui donne congé. »

Maggi, tout aussitôt, se rapprocha de Sara et lui dit tout bas :

« Ce que je vous crie là est pour l'exemple : tout le monde me doit dans cette bicoque, et je ne voudrais pas perdre ma réputation de mégère, car avec elle je perdrais mes loyers. Sara, ajouta-t-elle encore plus bas, je vais vous envoyer un beau morceau de saumon et une moitié de homard tout cuit pour votre dîner. Cela vous fera faire un bon repas et à moi aussi, car je mangerai de meilleur appétit quand je serai sûre que votre table n'est point déserte et nue comme la grève de Hyde-Park. »

Ces derniers mots prononcés, Maggi descendit pesamment l'escalier de sa bicoque, grommelant entre

Digitized by Google

ses dents comme un dogue auquel on veut retirer sa pitance.

C'était là l'hypocrisie de la bienfaisance; tant de gens avaient alors, comme de nos jours, la bienfaisance de l'hypocrisie!!!



Digitized by Google

II

LE SALON D'UNE COMÉDIENNE A LONDRES EN 1673.

Nelly, autrement Hélène Guyn, appartenait à la classe la plus infime et la plus grossière de Londres. Sa mère était marchande de poisson, et elle-même fit le même métier jusqu'à l'âge de treize ans. A cette époque, un chef de bateleurs qui parcourait les carrefours de la capitale ayant remarqué la jolie figure de Nelly, l'engagea dans sa troupe et la fit chanter dans les tavernes et dans les cabarets. Peu après, une certaine madame Ross, dont la maison était un lieu de plaisir, enleva la jeune fille au bateleur, lui fit apprendre à lire, à écrire, à compter, et surtout à chanter, et employa tous les moyens possibles pour réformer son langage et polir ses manières. Elle y réussit sans trop de peine. Après un grand nombre d'aventures dont nous ne chercherons point ici à charger notre récit, Nelly Guyn fut admise, en 1667, au théâtre royal de Covent-Garden. Nelly n'était point une actrice de premier ordre; elle n'était point comparable, dans le comique, ni aux Quin, ni aux Davesport, ni aux Marshall, ni aux Batterson, ni aux Lee, mais, avec beaucoup d'enjouement, de viva-

Google

cité, de naturel et de coquetterie, elle avait de grands talents pour le chant et pour la danse.

Un événement assez commun dans les fastes théâtrales attira sur Nelly Guyn les regards et les suffrages du public, et augmenta la passion qu'elle avait inspirée au roi en 1671, lorsqu'elle avait récité l'épilogue de l'*Amour tyrannique*, que Dryden avait composé tout exprès pour elle. Williams Preston, acteur assez médiocre d'un petit théâtre de Londres, s'avisa de paraître dans une pièce nouvelle avec un chapeau démesurément large; le peuple s'engoua de ce chapeau et protégea une mauvaise comédie en faveur de ce ridicule chapeau. Le poëte Dryden, piqué de cet absurde triomphe, composa tout aussitôt une espèce d'opéra-comique, et fit faire un chapeau large comme une roue de carrosse qu'il donna à mademoiselle Guyn, chargée du rôle principal. Cette plaisanterie prit extraordinairement : le public, les acteurs, ne pouvaient s'empêcher d'en rire, et Charles II, le prince le plus gai que l'Angleterre ait jamais eu, fut enchanté du chapeau et ne fut pas l'homme qui en rit le moins. Dès ce moment, mademoiselle Guyn posséda à un aussi haut degré les faveurs du public que la faveur du roi, et son talent, sa beauté, sa grâce, célébrés non-seulement par les journaux, organes de l'opinion générale, mais encore par les beaux-arts, rendirent son nom populaire.

Les poëtes, les critiques, les beaux esprits de la Grande-Bretagne se disputaient l'honneur de la fêter. C'était partout un concert de louanges et d'hommages, d'éloges et de bénédictions. Nelly Guyn, nous

le savons déjà, était digne de cette admiration universelle; elle était bonne, sensible, charitable, indulgente et bienveillante pour tous. Et que ne pardonne-t-on pas pour ces qualités si rares et si précieuses à une femme jeune et belle dont les attraits ont fait la fortune et le rang!!!

Le soir même du jour où Nelly Guyn avait reçu, par les soins de mistress Graham, la lettre de Sara Osby, la comédienne avait convoqué dans son salon ses amis les plus intimes, et quels amis! les plus charmants poëtes de l'Angleterre, Samuel Buttler, le chantre d'*Hudibras*[1], Eleanah Settle[2], John Dryden[3], Thomas Willie[4], Nathaniel

1. Samuel Butler est surtout célèbre par son poëme d'*Hudibras*, qui contient une satire ingénieuse et délicate de l'interrègne de Cromwell et du fanatisme des presbytériens de ce temps-là. Le poëme d'*Hudibras* tient tout à la fois de notre satire Ménippée et du *Don Quichotte*, mais il est beaucoup plus spirituel que la première, et, par trop d'esprit, infiniment au-dessous du chevalier de la Manche. Voltaire pense avec raison que le poëme d'*Hudibras* est intraduisible en français, parce que, dit-il, toutes les railleries de ce livre portent sur la théologie et les théologiens de ce temps, et qu'à chaque trait il faudrait un commentaire. Butler, né en 1612, mourut en 1680.

2. Eleanah Settle passait pour un grand poëte pendant sa vie, mais la mort lui a ravi sa réputation. L'esprit de parti, au dix-septième comme au dix-neuvième siècle, dorait des idoles d'argile, et ces idoles ne durent pas. Settle fut divinisé par les torys et critiqué par les whigs, qui cette fois avaient la raison pour eux. Quoique mauvais poëte, Settle était un homme d'un goût très-sûr, d'une conversation très-attachante et très-agréable.

3. John Dryden a réussi dans tous les genres. Traducteur de Virgile, de Perse et de Juvénal, il fut fabuliste ingénieux, satirique plein de verve et de feu, poëte du premier ordre. Dryden mourut en 1688, sous le règne de Jacques II, après avoir embrassé le catholicisme, à l'âge de soixante ans. Le nom de Dryden est immortel comme ses écrits.

4. Thomas Willie, très-célèbre médecin, mais érudit et litté-

Lee[1], Thomas Ottway[2]; les plus aimables seigneurs de la cour de Charles II : le comte de Rochester[3], le marquis de Pembrock[4], le vicomte de

rateur du premier mérite. Willie fut nommé professeur de philosophie naturelle par le roi Charles II; il fut l'un des membres fondateurs de l'académie des sciences de Londres. Willie portait dans le monde, qu'il ne fuyait pas, comme beaucoup de ses confrères, cette facilité de langage, cette propriété et cette originalité d'expression qui le rendirent l'un des plus célèbres professeurs de l'université d'Oxford. Willie était enjoué; mais, à rares intervalles, il tombait dans une rêverie profonde d'où on le tirait aisément par un bon mot. Ce savant mourut en 1675.

1. Nathaniel Lee avait étudié à Westminster et à Cambridge. Il composa onze pièces, qui obtinrent toutes un succès prodigieux. Il mourut fou comme le Tasse. C'était une nature faible et maladive que la pensée minait. Addison a fait un éloge mérité de Lee et de ses ouvrages.

2. Thomas Ottway commença, comme Shakespeare et Molière, par être acteur. Il composa des comédies et des tragédies; mais ces derniers ouvrages sont les plus estimés. Sa tragédie de *Venise sauvée* renferme des beautés de premier ordre, et lui a mérité pendant sa vie et après sa mort les éloges des plus doctes critiques et les hommages de sa nation.

3. Jean Wilmot, comte de Rochester, est connu plus encore par ses aventures piquantes que par ses ouvrages pleins de sel et de verve caustique. Après avoir quelque temps porté les armes avec honneur, Rochester, las des voyages et las de la gloire militaire, se consacra tout entier à la culture des lettres. A l'instar de Chaulieu et de Saint-Évremond, il voulut rajeunir les doctrines d'Épicure, et prêcha l'exemple par ses écrits et par sa vie voluptueuse et efféminée. Les satires de Rochester lui attirèrent l'indignation de Charles II, qui l'exila, mais qui ne le corrigea pas. Rochester mourut à la fleur de l'âge, en 1680.

4. Le marquis de Pembrock, seigneur très-spirituel et très-magnifique, qui descendait du Pembrock, gouverneur de Picardie lors de l'invasion anglaise sous Charles VI. Il ne reste plus de ces antiques et glorieuses familles d'Angleterre que les titres et les dénominations qui sont passés aux épiciers et aux poissonniers de la cité de Londres. Ces races se sont éteintes sans laisser d'héritiers, même indirects.

Digitized by Google

Bolingbrocke[1], le chevalier de Wallers[2], et dix autres qui joignaient à l'exquise urbanité du grand monde les doux instincts des arts et de la poésie. Il s'agissait d'entendre réciter par Ottway lui-même les deux premiers actes de sa tragédie *Venise sauvée*, et cette première épreuve de l'ouvrage devant ces esprits d'élite devait naturellement faire présager la chute ou le succès de l'œuvre.

L'épreuve fut favorable. Le spirituel aréopage, tour à tour électrisé et ému par les beaux vers, les nobles pensées, déclara à l'unanimité que *Venise sauvée* placerait son auteur au rang des grands écrivains dramatiques de l'Angleterre. La postérité a ratifié ce jugement : et Ottway dort sous les voûtes de l'abbaye de Westminster, entre Shakespeare et Milton.

L'enthousiasme produit par la lecture de la tra-

1. Le vicomte de Bolingbrocke, père du célèbre et savant Bolingbrocke, ami de Voltaire, de Montesquieu, de Racine le fils. Le Bolingbrocke dont nous parlons ici était un homme fort éclairé, mais surtout fort ami des lettres et du théâtre.

2. Le chevalier Wallers était d'une famille riche et puissante. Il jouissait à seize ans de 60000 livres de rentes, et à dix-sept ans il siégeait au parlement. Wallers servit tous les régimes ; il composa des vers tour à tour pour Jacques Ier, pourCharles Ier, pour Cromwell, pour Charles II ; sa devise était dans ce vers, qu'il écrivit sur le dos de son fauteuil :

Le monarque qui règne est toujours le plus grand.

Son chef-d'œuvre est l'éloge funèbre de Cromwell en vers. Charles II, auquel il avait dédié une assez mauvaise pièce de vers, lui ayant dit qu'il avait mieux fait pour Cromwell : Sire, répondit Vallers aussitôt, nous autres poëtes, nous réussissons mieux dans la fiction que dans la vérité. Wallers était l'ami particulier de la duchesse de Mazarin et de Saint-Évremond, réfugiés alors en Angleterre. Il mourut en 1687.

gédie, apaisé, et les compliments adressés à l'auteur, épuisés, Nelly Guyn, qui présidait le cénacle, se prit à dire, en promenant malignement ses regards sur l'assemblée :

« De grâce, messieurs, ne nous appesantissons pas davantage sur les mérites de *Venise sauvée*, nous finirions par gâter notre poëte. Il a conquis nos suffrages, mais n'oublions pas que la véritable palme du triomphe ne peut pas être décernée par nous : le public est le juge souverain. Qu'Ottway attende patiemment la sentence que l'arbitre des destins dramatiques prononcera en dernier ressort. Cessons donc d'exalter les espérances de notre poëte; l'orgueil lui viendrait peut-être, ce serait grand dommage, en vérité, car le talent qui augmente et grandit sous l'égide de la modestie, se corrompt et s'altère avec l'orgueil.

— Ne craignez rien, Nelly, répliqua Ottway qui, en qualité de comédien, usait de familiarité avec la maîtresse du lieu ; non, vous dis-je, ne craignez rien, je sais la part que je dois prendre dans ce gâteau de miel et d'ambroisie que l'honorable assemblée vient de me servir. C'est moins le poëte que l'on a applaudi, que la haine de la tyrannie, que l'amour de la patrie, que la sainte liberté que je préconise dans ma pièce. Nelly, je le sais, je ne suis auprès des maîtres de notre scène qu'un bien chétif athlète, mais si, malgré ma faiblesse, je gagne dans la lice le prix de la lutte, croyez-le bien, Nelly, je ne m'enorgueillirai pas outre mesure, et je mettrai mon triomphe sur le compte de l'idée qui a conduit ma plume : la gloire et l'indépendance des nations.

— Mais, cher Ottway, dit Nelly, ma remarque n'avait rien de sérieux, et je ne vous ai point accusé d'être enclin à l'orgueil. Ce que vous venez de déclarer, au surplus, prouve ce que nous savions déjà, que vous avez trop de talent pour être vain, et trop de cœur pour être orgueilleux. Mais, ajouta la comédienne en s'affaissant voluptueusement sur le moelleux sofa qui lui servait de trône, c'est ici le temple des Muses....

— Et des Grâces, ajouta le comte de Rochester, en baisant la main de Nelly.

— Pourquoi nous bornerions-nous à parler de vers, de tragédie et d'opéra? poursuivit la comédienne, après avoir légèrement haussé les épaules, à la flatterie de Rochester. Parlons beaux-arts, milords et messieurs, c'est toujours de la poésie, car Shakespeare et Raphaël, Milton et Michel Ange sont frères comme les Muses sont sœurs. Tenez, mes amis, j'ai envie de faire faire mon portrait, indiquez-moi un peintre de talent.

— Quoi donc! charmante Nelly, fit le comte de Rochester, n'êtes-vous pas satisfaite du portrait que Lely, l'Albane et le Corrège de l'Angleterre, a fait de vous? Cet enchanteur n'a-t-il pas fait passer sur sa toile vos grâces, votre enjouement, votre sourire si fin et si suave, votre regard velouté...., tous les mérites de votre personne.... excepté votre voix de sirène, qu'on ne peut pas rendre avec le pinceau?

— Lely est un grand artiste, répondit la comédienne, son portrait est très-beau.... mais.... j'en veux un autre. Je suis capricieuse, milord, et puis,

d'ailleurs, une seule épreuve de mes rares qualités, de mes rares perfections, ne suffit pas pour le nombre prodigieux de mes admirateurs, ajouta-t-elle ironiquement en regardant Rochester; vous-même, milord, ne seriez-vous pas bien aise de posséder mon portrait?

— Ah! pour cela, oui, interrompit vivement Rochester, et je donnerais dix années de ma vie pour avoir la simple copie d'un si merveilleux original.... ma vie tout entière pour l'original lui-même.... Mais, que dis-je? cette suprême félicité ne peut être réservée qu'aux dieux du ciel ou aux rois de la terre!

— Laissez là vos phœbus, milord, et ne décimez pas votre vie par hyperbole, je vous en prie. Parlons raisonnablement, mon très-aimable comte; quel artiste de réputation et de talent me proposerez-vous? Voyons, messieurs les poëtes, voyons, messieurs de la chambre haute, éclairez-moi; ceci est une question de fine politique pour une femme, et surtout pour une comédienne. Parlez, nommez les candidats; je me réserve le droit de choisir mon Apelles.

—Lely, madame, dit le vicomte de Bolingbrocke, pourra vous faire deux ou trois copies de votre tableau, et vous multiplierez ainsi son chef-d'œuvre.

— Lely, Lely, toujours Lely! Je vous ai averti, milord, que je voulais un autre grand artiste, un autre grand peintre, répliqua la comédienne. Lely a réussi une fois; qui sait s'il réussirait une seconde, une troisième? L'inspiration est passagère et fantasque, et Lely, bien inspiré dans sa première toile, pourrait l'être fort mal dans la seconde.

Digitized by Google

— Madame, fit Dryden, Raphaël a peint quarante-sept fois la Fornarina, et a fait quarante-sept chefs-d'œuvre.

— Quelle différence! mon cher poëte, interrompit Nelly en souriant d'un air narquois, Raphaël était amoureux de la Fornarina, et la Fornarina était amoureuse de Raphaël! Pour moi, je n'aime guère Lely, et, ajouta-t-elle avec dignité, je ne lui permettrais pas de m'aimer. Mais, encore un coup, la vieille Angleterre ne produit-elle plus de grands artistes?

— Ne calomniez pas l'Angleterre, madame, s'écria le chevalier de Wallers, il y a à Londres, en ce moment, des peintres de portraits, de paysage et d'histoire, qui peuvent rivaliser de verve, de talent et de couleurs avec les meilleurs peintres actuels des écoles italienne, flamande et française.

— Eh bien! allons donc! voilà précisément ce que je vous demande, chevalier. Voyons, citez des noms, citez des œuvres, et je me prononcerai sans désemparer et séance tenante.

— Nous avons Samuel Robinson, qui a peint, l'année dernière, si comiquement les courses de New-Market et d'Epsom, dit Wallers.

— Ces tableaux étaient charmants, et j'ai applaudi, comme tout le monde, à la vérité des scènes qu'ils représentent, repartit Nelly; mais comme je n'ai pas l'intention de me faire peindre en amazone, vous trouverez bon, chevalier, que je récuse Samuel Robinson.

— Nous avons encore Élie Gobson, le peintre de batailles, et John Galmer, qui se sont acquis une

grande réputation dans ce genre illustré par Lebrun et par Salvator Rosa, fit Buttler.

— Monsieur Buttler, répondit la comédienne, je ne veux pas plus de peintres de batailles que de peintres de chevaux ; je n'ai pas de goûts équestres, et je n'ai pas davantage de goûts guerriers. Songez, je vous prie, que je ne chausse pas le cothurne tragique, et qu'il m'irait bien mal de prendre, même en peinture, des poses de Didon et de Sémiramis.

— Il y a encore un certain Frank Hermann, fit Nathaniel Lee ; c'est un Allemand établi depuis longtemps à Londres, et qui réussit parfaitement dans le portrait ; il attrape, assure-t-on, la ressemblance avec un bonheur extrême.

— Un Allemand ! fi donc ! Nathaniel ; je suis Anglaise, bonne Anglaise, et je ne veux pas d'autres pinceaux que des pinceaux anglais pour reproduire ma figure. Mais comment donc, messieurs, vous voilà au bout de votre liste?

— Attendez donc, s'écria le docteur Willie, je me rappelle qu'occupant la chaire de philosophie naturelle, fondée par Guillaume Sedley à l'université d'Oxford, il nous fut envoyé de Londres un excellent peintre, que nous chargeâmes de composer les tableaux commémoratifs de la grande salle d'assemblée de l'université. Cet artiste s'acquitta de son travail à la satisfaction générale, et les huit tableaux qu'il nous laissa passent pour des chefs-d'œuvre.

— Son nom? demanda Nelly.

— Il y a plus de dix ans de cela, repartit le docteur, et son nom ne me revient pas pour le moment

à la mémoire; mais si je l'entendais prononcer, je le reconnaîtrais aussitôt.

— N'est-ce pas Thomas Osby? dit le chevalier Wallers.

— Thomas Osby! c'est bien cela, fit le docteur.

— Et qu'est-il devenu, ce Thomas Osby? demanda la comédienne; où peut-on le trouver? On n'en parle presque plus. Quant à moi, avant aujourd'hui, son nom m'était entièrement inconnu.

— Oh! il est devenu, reprit Wallers, ce que deviennent les vieux poëtes, les vieilles fleurs et les vieilles épées.... il a disparu, sans laisser d'autres traces de son passage sur la terre que ses tableaux, qui, pourtant, de l'aveu des connaisseurs les plus difficiles, sont des toiles capitales.

— Je puis ajouter, se prit à dire le marquis de Pembrock, que le peintre Thomas Osby a perdu son support et sa vogue en perdant le magnifique duc de Buccleugh, qui était son Mécène et son ami. Le plus beau talent, le plus incontestable mérite a besoin d'un piédestal pour s'attirer les hommages de la foule; et quand ce piédestal se brise, adieu la fortune, la renommée, la vogue et la popularité!

— Mais où peut-il être, ce Thomas Osby? fit Nelly.

— Oh! mon Dieu! il est peut-être mort ou relégué dans un grenier de la cité, avec les souvenirs poétiques de sa grandeur éclipsée et de ses chefs-d'œuvre oubliés. Il peut se faire, en effet, qu'il survive à sa réputation; mais s'il faut vous dire ma pensée, je crois qu'il est mort, répondit le chevalier de Wallers.

— Hommes frivoles et de peu de foi! s'écria la co-

médienne en jetant sur Wallers et sur Pembrock un regard indéfinissable de tristesse et de reproche; avec quelle insouciance, avec quelle légèreté vous parlez de la misérable destinée d'un artiste éminent! Ne savez-vous donc pas que ces hommes, ces peintres et ces artistes font aussi bien la gloire de la vieille Angleterre que les vaissaux et les flottes que vomissent dans l'Océan nos formidables ports? L'étranger aurait-il raison de prétendre que nous accordons une sépulture royale, à Westminster, à nos grands écrivains et à nos grands artistes, mais que nous les laissons se consumer de misère pendant leur vie? Ah! milords, abjurez, je vous en conjure, cette coupable indifférence, ces criminels dédains; songez que la prospérité, que la dignité d'un grand peuple, d'une nation puissante, est étroitement attachée au culte qu'elle sait rendre à l'intelligence, aux arts, à la poésie, ces pures et chastes émanations de la Divinité. »

Puis, après une pause pendant laquelle un silence presque solennel avait régné, Nelly Guyn reprit, mais d'une voix plus calme et d'un ton plus familier:

« Thomas Osby, le grand peintre, existe encore. Il n'habite pas un grenier dans la cité, comme le supposait tout à l'heure le chevalier Wallers, mais bien une horrible chambre dans une pauvre maison du quartier des Irlandais; c'est là où il a abrité son talent et ses cinq enfants! ses cinq enfants, entendez-vous, milords?

— Et qui vous a donc si bien renseignée, madame, sur le sort de maître Thomas Osby? dit le marquis de Pembrock.

— Une ancienne amie de ma mère, marchande de poisson et propriétaire de la maison qu'habite Thomas Osby.... »

Ici un sourire vint effleurer les lèvres du marquis de Pembrock et du chevalier. Nelly s'en aperçut.

« Oui, une marchande de poisson, une amie de ma mère, qui fut aussi marchande de poisson; cela vous étonne, milords? Mais vous serez encore plus étonnés quand vous saurez que, moi aussi, j'ai vendu du poisson.... je n'en rougis pas.... et je souhaiterais, au contraire, n'avoir point changé de condition.

— Nous ne sommes nullement surpris, madame, que vous ayez vendu du poisson, repartit Wallers, Apollon a bien gardé les troupeaux chez Admète, et Mme de Maintenon, l'amie actuelle du roi de France, a bien gardé les dindons en Guyenne! Mais, d'honneur, nous ne pouvons admettre que vous soyez fâchée d'avoir quitté le commerce des monstres marins pour le commerce des Muses, dont vous êtes la plus aimable et la plus séduisante prêtresse.

— Toujours plaisant, Wallers, toujours brodant le madrigal et le sonnet.... Vous êtes de l'école de M. de Saint-Évremond, interrompit la comédienne; je vous renvoie à votre maître, et je n'accepte des louanges qu'à la façon de Buttler et de Dryden. Mais passons outre. J'ai reçu ce matin une lettre de la fille aînée du peintre Thomas Osby, lettre noble et touchante à la fois, et à cette lettre était annexée la recommandation de Maggi Graham, la vieille amie de ma mère. Voici ces deux épîtres, milords et messieurs, prenez-en connaissance. »

La double lettre de Sara et mistress Graham fut mise sous les yeux de l'assemblée. On donna des éloges au style simple, noble et naïf de la jeune fille, et on glissa quelque peu sur l'apostille de mistress Graham, qui, en remplissant même un devoir d'humanité, ne perdait pas de vue les intérêts de son industrie.

« Les marchandes de poisson de Londres, dit Buttler, que ses fréquentes stations dans les principales tavernes de Londres rendaient tout à fait compétent dans la question, les marchandes de poisson de Londres sont ainsi faites : elles sont âpres au gain, chiches, avares même quelquefois, mais dans les grandes calamités publiques elles savent agir royalement. Vous n'ignorez pas, milords et messieurs, les inondations qui viennent de porter l'épouvante, la désolation et la ruine dans le comté de Middlesex. — Les papiers publics en ont fait mention ces jours derniers. — Eh bien ! à cette funeste nouvelle, les marchandes de poisson de Londres ont ouvert subitement une souscription, et cette souscription vient de produire douze cents livres sterling, qui vont aller effacer bien des désastres et tarir bien des larmes.

— Honneur aux marchandes de poisson ! s'écria le comte de Rochester, puisse leur exemple éveiller la charité de nos nababs de la chambre des communes et de nos Midas de la chambre haute.

— Milords et messieurs, reprit Nelly, ai-je besoin de vous dire que j'ai choisi Thomas Osby pour faire mon nouveau portrait ? Demain, oui, dès demain, je vais aller moi-même visiter l'atelier du peintre,

du grand artiste méconnu, et lui demander mon tableau. Je veux contempler cette grande misère et ce grand talent de près.

— Nous sera-t-il permis, madame, dirent ensemble le marquis de Pembrock, le comte de Rochester et le chevalier de Wallers, de vous accompagner dans ce pèlerinage artistique et chrétien?

— Milords, répondit Nelly, je veux vous punir de votre légèreté, de votre incurie à l'endroit des beaux-arts.... je ne vous permets pas de m'accompagner!

— Mais cette exclusion ne peut me regarder, interjeta Rochester, je n'ai rien dit, madame, qui pût vous faire supposer que je suis insensible à la destinée des artistes?

— Madame, dit à son tour le marquis de Pembrock, à tout péché miséricorde, et le péché de Wallers, aussi bien que le mien, n'est pas mortel. On peut fort bien, quand on a le malheur d'être comme nous hommes de cour, perdre de vue l'existence des hommes les plus dignes d'admiration et d'encouragement.

« Mais après tout, sommes-nous donc si coupables? Je concevrais votre anathème si Thomas Osby nous ayant instruits de sa déplorable situation, nous n'eussions rien fait pour l'arracher à la misère. Mais il n'en est pas ainsi. Le pauvre homme s'est séquestré, s'est retiré du monde, et, à moins d'être sorciers, nous n'aurions pu raisonnablement aller chercher un peintre, jadis célèbre, dans le quartier immonde des Irlandais. De grâce, madame, révoquez votre sentence, elle est injuste, et laissez-nous venir avec vous.

— Eh bien, soit, milords, je suis clémente, répliqua Nelly avec un enjouement gracieux, mais je mets à la faveur que je vous accorde une condition.... à vous aussi, chevalier !

— Parlez, madame, s'écrièrent-ils à la fois.

— Il faut payer la rançon de votre péché; il faut vous rendre dignes de mon indulgence! Vous, milord, vous commanderez quatre tableaux à Thomas Osby, pour votre splendide château de Pembrock. Vous, Wallers, vous lui en commanderez autant pour orner la charmante maison de plaisance que vous venez de faire construire près de mon cottage de Warwich.

— Qu'à cela ne tienne, madame, vos ordres seront fidèlement exécutés, répondirent Wallers et Pembrock.

— Et moi, madame, irai-je? demanda Rochester en riant.

— Aux mêmes conditions que ces messieurs, répliqua Nelly.

— Mais je n'ai point péché, encore une fois, riposta le comte.

— Cela est vrai; mais vous péchez si souvent d'une autre manière, répondit la comédienne, que ce rachat sera en avance d'hoirie..... et puis, cher comte, ajouta Nelly en donnant à sa voix le timbre le plus flatteur et le plus séduisant, vous offrir l'occasion d'être généreux et splendide, est-ce donc se montrer votre ennemie? Je ne le crois pas.

— Oh ! vous me connaissez bien, adorable Nelly, s'écria le comte de Rochester, car malgré mon penchant à fronder les abus, satiriser les sots et les mé-

chants, mon âme n'est point fermée aux sentiments d'humanité, de justice et de bienfaisance. Rochester vaut mieux que sa réputation, et il est digne d'être réhabilité par vous, Nelly.

— J'adjoins, reprit la comédienne après avoir répondu par un gracieux sourire aux paroles du comte de Rochester, j'adjoins, de mon autorité privée, à notre caravane MM. Dryden et Ottway. La poésie doit avoir ses représentants, comme la richesse et la naissance, dans le grand acte de réparation que nous allons accomplir demain.

— Vous savez, madame, s'écria Ottway, que les poëtes n'ont pas de châteaux à décorer. Vous ne trouverez donc pas mauvais si M. Dryden et moi ne commandons pas à votre Apelles des tableaux de chasse ou de bataille.

— Thomas Osby, messieurs, fera vos deux portraits, et vous le payerez en monnaie de poëte, c'est-à-dire en beaux vers. Vous serez quittes. Les vers du poëte transmettront les talents du peintre à la postérité la plus reculée; et les pinceaux de l'artiste offriront aux races futures les traits de deux illustres écrivains de l'Angleterre. »

Minuit sonna lentement à l'horloge de la cathédrale de Saint-Pol.

« Minuit ! dit Nelly Guyn, c'est l'heure du repos, de la prière et de la méditation.... Séparons-nous, milords et messieurs; mais auparavant, permettez-moi de couronner dignement une soirée si bien employée.... Le peuple nous a donné l'exemple de la charité, imitons-le. »

Et prenant sur un guéridon une bourse d'écarlate

brodée d'or, Nelly Guyn la présenta ouverte à chacun des membres de l'assemblée, en disant :

« Pour les inondés du comté de Middlesex, s'il vous plaît. »

En un clin d'œil la bourse s'emplit, les seigneurs y jetaient des guinées et des souverains; les gens de lettres de modestes shellings. L'obole du poëte se confondit avec la magnifique offrande des puissants et des heureux du siècle.

Lorsque la quête fut terminée :

« Milords et messieurs, dit Nelly Guyn, je compte donner demain, sur le théâtre de Covent-Garden, et avec l'agrément du roi, une représentation au bénéfice de nos frères du Middlesex ; je vous convie tous à cette représentation, qui sera honorée de la présence de Sa Majesté. »

Puis, tendant sa jolie main au comte de Rochester, au marquis de Pembrock, au chevalier de Wallers, à Dryden et à Ottway, Nelly ajouta:

« A demain, milords, — à demain, mes amis, chez le peintre Thomas Osby! »



Digitized by Google

III

LE MARIAGE EN PEINTURE.

Thomas Osby était à copier tristement, devant son chevalet, le portrait de l'infortuné amiral Guillaume Rawleig[1], d'après un mauvais tableau du règne de la reine Élisabeth. Ses enfants, assis autour de lui,

1. Guillaume Rawleig, l'un des plus grands hommes de mer de l'Angleterre, fut un exemple frappant des vicissitudes de la fortune. Arrivé au plus haut point de la faveur par ses glorieux exploits, sous le règne d'Élisabeth, il tomba en disgrâce sous le roi Jacques Ier, fut enfermé à la Tour pendant treize ans, et n'en sortit que pour être mis à la tête d'une expédition qui n'eut pas un résultat favorable. Sir William Rawleig fut alors arrêté de nouveau, renfermé à la Tour, jugé et condamné à avoir la tête tranchée. Cette sentence cruelle reçut son exécution à Westminster. La nation, qui avait admiré les hauts faits de l'amiral, s'intéressa vivement à son sort; les amis qu'il avait conservés dans les deux chambres du parlement voulurent implorer en sa faveur la miséricorde royale; mais Jacques Ier demeura inflexible, et le héros périt de la mort du traître. Cet excès de sévérité indisposa la nation contre la couronne et commença à amener la désaffection et la méfiance dont plus tard les Stuarts furent victimes. Charles Ier et Jacques II payèrent, l'un de sa tête, l'autre de sa couronne, les fautes et la barbarie impolitique de Jacques Ier. Les Anglais regardent William Rawleig comme un martyr de la tyrannie au dix-septième siècle. Alors comme aujourd'hui les portraits du malheureux amiral étaient recherchés avec une espèce de culte par les marins anglais.

Digitized by Google

mangeaient en babillant, un morceau de merluche que la charitable Maggi Graham avait envoyé la veille à la famille du peintre, lorsqu'un grand bruit de carrosse et de chevaux se fit entendre dans la rue. A ce fracas d'équipage, presque inconnu dans le pauvre et sale quartier des Irlandais, vinrent se joindre bientôt des acclamations et des hurrahs de joie. On eût dit que le lord-maire ou quelque autre important personnage de la cité de Londres venait, dans toute la splendeur de sa gloire mercantile, promettre aux habitants de ces rues fangeuses et obscures de l'air et du soleil, dont ils sont privés depuis cinq siècles.

Ce tumulte arracha le peintre à ses pénibles rêveries; il arrêta ses pinceaux, prêta attentivement l'oreille, et se retournant vers sa fille aînée, qui cousait à quelques pas derrière lui :

« Sara, lui dit-il, regarde donc par la fenêtre ce qui cause tout cet émoi.... Jamais nous n'avons entendu un tapage semblable.... La misère est taciturne et muette, et pourtant il me semble entendre des cris d'allégresse jaillir de cette citerne que nos édiles décorent du nom de rue. »

La jeune fille se leva, et, légère comme un oiseau, se dirigea vers la fenêtre, qu'elle ouvrit avec cette précipitation que donnent les pressentiments heureux et l'espérance.

« Mon père! mon père! s'écria-t-elle, c'est un bel équipage à quatre chevaux.... et qui s'est arrêté à notre porte; ce sont des piqueurs, des domestiques à cheval, c'est.... »

Sara en était là de son explication, quand la porte

du taudis s'ouvrit avec fracas et livra passage à Nelly Guyn, au marquis de Pembrock, au comte de Rochester, au chevalier Wallers, à Dryden et à Ottway. Le brillant cortége était guidé par mistres Maggi Graham en personne.

« Monsieur Osby, dit Nelly Guyn en s'avançant vers le peintre et en lui tendant affectueusement la main, selon l'usage des femmes même les plus qualifiées en Angleterre, lorsqu'elles parlent à des personnes de leur condition, permettrez-vous à une artiste comme vous, et à quelques seigneurs de ses amis, de venir troubler un instant vos travaux? »

Le pauvre peintre croyait être le jouet d'un songe; il ne sut d'abord que répondre, s'inclina respectueusement devant la maîtresse du roi, et balbutia quelques paroles sans suite et sans liaisons.

Maggi Graham, qui s'était constituée, de son autorité privée, grand maître des cérémonies, vint au secours de la timidité et de l'embarras de l'artiste.

« Monsieur Thomas Osby, lui dit-elle, madame est Nelly Guyn, la célèbre actrice du théâtre royal de Covent-Garden, et.... »

Peut-être la marchande de poisson allait-elle ajouter la *maîtresse du roi*, lorsque Nelly, avec la présence d'esprit qui lui était naturelle, l'interrompit et dit:

« Et voici, monsieur Osby, les lords Pembrock, Rochester et Wallers; les poëtes Dryden et Ottway, que vous connaissez sans doute de réputation, et qui ont voulu m'accompagner pour rendre hommage à votre talent et à votre mérite si populaire en Angleterre. »

Le peintre, pendant que Nelly Guyn prononçait ces paroles, s'était tout à fait remis. La louange, et une louange délicate sans hyperbole, ranime les âmes les plus engourdies par les étreintes de l'adversité, rend à l'imagination sa flamme, au caractère sa dignité, à l'esprit ses ressources, et au cœur ses souvenirs.

« Madame, repartit Osby, je n'ai jamais eu l'honneur de vous voir sur la scène, mais la voix publique ne m'a laissé ignorer ni votre nom, ni votre talent, ni surtout vos triomphes. Quant à ces messieurs, continua Osby, aucun ne m'est inconnu. J'ai vu maintes fois MM. Dryden et Ottway à Covent-Garden quand je fréquentais assidûment ce théâtre au temps de ma prospérité, et j'ai dîné vingt fois chez le duc de Buccleugh, — mon cher et à jamais regrettable protecteur! — à côté de lord Pembrock, du chevalier de Wallers et de M. le comte de Rochester lui-même, qui n'était alors qu'un enfant. »

Nelly Guyn ne put s'empêcher, en écoutant les souvenirs si bien précisés de l'artiste, de jeter un coup d'œil de reproche à ses amis. Ce regard exprimait toute la pensée de Nelly. Il n'échappa point à lord Pembrock, qui, pour se disculper autant que possible de l'abandon où Thomas Osby avait si longtemps langui, se hâta de prendre la parole.

« Pourquoi, monsieur Osby, dit-il, ne vous êtes-vous pas adressé au chevalier de Wallers ou à moi, lorsque la mort du duc de Buccleugh vint vous ravir un patronage qui était si bien dû à votre mérite? Soyez-en convaincu, monsieur Osby, nous eussions

tenu à honneur, le chevalier de Wallers et moi, de remplacer l'illustre duc de Buccleugh.

— Milord, repartit l'artiste avec une noble fierté, ce n'est point aux petits à tendre la main aux grands. C'est au contraire à ceux qui sont placés au sommet de l'échelle sociale à offrir un appui généreux aux hommes qui sont relégués plus bas, pour leur aider à gravir les échelons qui les séparent.

— Monsieur Osby, dit le comte de Rochester, les grands seigneurs de l'État et les grands seigneurs de l'intelligence marchent sur la même ligne : demandez plutôt à Dryden et à Ottway? Vous pouviez donc, sans honte, invoquer les sympathies et le patronage de vos pairs.

— Ceci est une belle fiction, milord, répondit Thomas Osby; mais vous me permettrez, par cela même qu'elle est une fiction, de ne point y croire. Un artiste véritable n'est ni un flatteur ni un mendiant. Quand la fortune le visite, il jouit de ses faveurs sans orgueil et sans ostentation; quand l'adversité vient frapper à sa porte, il la lui ouvre, et subit les amers embrassements de sa nouvelle maîtresse avec la résignation du philosophe et la constance du chrétien.

— Vous avez été bien malheureux! s'écria Nelly, comme entraînée par un mouvement de profonde pitié et en contemplant, les yeux pleins de larmes, et le hideux réduit du peintre et les petits enfants à demi nus qui rampaient à ses pieds comme de jeunes lézards aux premiers rayons d'un soleil de mai.

— Oh! oui, madame, répliqua l'artiste, bien malheureux! mais pas pour moi! Que faut-il à l'artiste?

un peu de pain, du soleil et de la liberté. J'avais le soleil, j'avais la liberté, j'avais un peu de pain; mais mon travail — et quel travail! — ne suffit pas pour nourrir toutes ces chères petites créatures que Dieu m'a données! Oh! combien de fois mes entrailles de père se sont-elles soulevées de douleur en voyant ces chers petits anges tendre vers moi leurs bras suppliants, en me demandant du pain! Hélas! je ne pouvais leur donner que des larmes et des baisers!... »

Le peintre s'arrêta; les sanglots qu'il cherchait à comprimer dans sa poitrine se frayèrent un passage jusqu'à ses yeux, et il pleura. Des larmes inondaient aussi les joues de Nelly Guyn, qui dit tout bas aux lords dont l'émotion était visible :

« Voilà votre ouvrage, messieurs les gens de cour!

Après un silence de quelques minutes, Thomas Osby reprit :

« C'était presque le supplice d'Ugolin. Mais pourtant, dans mon affreuse indigence, Dieu ne m'abandonna pas tout à fait. En me privant d'une épouse tendrement aimée, il me laissa un consolateur, une amie, un guide dans cette bonne Sara, ma fille aînée. Le Tout-Puissant suscita également pour me venir en aide l'excellente Maggi Graham, que voilà, dont la compassion s'est signalée à notre égard en nous logeant à crédit.... Que vous dirai-je de plus, madame et milords; j'ai été cruellement éprouvé; mais en me courbant sous la verge de Dieu qui me châtiait, les vertus de ma Sara, les caresses de mes enfants me faisaient renaître l'espérance au cœur, et je n'ai jamais désespéré tout à fait de la miséricorde de Dieu et de la justice des hommes!

— Et vous avez bien fait, Thomas Osby, s'écria Nelly Guyn en étreignant avec force la main de l'artiste, après les heures d'angoisses et de souffrances viennent les heures de rémunération et de joie. Grand artiste, relevez votre tête! père de famille, consolez-vous! votre temps d'épreuve est terminé, vous allez rentrer dans la plénitude de votre gloire, l'auréole qui brillait jadis sur votre front va jeter des lueurs plus vives que jamais; c'est votre sœur en beaux-arts, c'est Nelly Guyn qui vous en donne l'assurance.

— Tout ce que je vois, madame, tout ce que j'entends, reprit le peintre, me semble merveilleux. Qui donc a pu vous mettre sur les traces du pauvre Thomas Osby? Le doigt de Dieu est marqué dans cette miraculeuse aventure; mais nommez-moi, de grâce, les instruments dont le dispensateur suprême des biens et des maux s'est servi pour vous amener ici?

— Cet ange et cette bonne et noble femme, répondit Nelly en prenant Maggi Graham et Sara par la main, toutes deux m'ont révélé votre position, et Dieu, comme vous le disiez tout à l'heure, a fait le reste. »

Puis, prenant les enfants un à un dans ses bras, Nelly Guyn les combla de caresses et de baisers. Les pauvres petits, d'abord intimidés d'une sollicitude étrangère et si nouvelle pour eux, se familiarisèrent en peu d'instants et rendirent bientôt baisers pour baisers et caresses pour caresses à leur charmante protectrice.

La comédienne s'approcha ensuite de Sara, et

Digitized by Google

considérant la jeune fille avec une attention mêlée de respect et d'admiration :

« Sara, lui fit-elle, vous êtes bien belle et bien bonne. Votre sagesse, m'a-t-on dit, égale votre beauté. Il faut conserver avec soin l'une et l'autre, et le mariage est le plus sûr moyen d'obtenir ce double résultat. Monsieur Thomas Osby, il faut marier votre fille. Le monde où vous allez rentrer est plein d'écueils et d'embûches. — Épargnons à cette noble fille jusqu'à la crainte de succomber !...

— Mais, madame, fit l'artiste, je ne saurais....

— Je vais au-devant de vos objections, monsieur Osby, interrompit Nelly, et c'est moi qui me charge de l'établissement de Sara.... à une condition, cependant, c'est que sa vertu ne s'effarouchera pas de ma profession, et qu'elle me donnera une petite place dans son amitié.

— Oh ! madame, s'écria la jeune fille en voulant se jeter aux pieds de Nelly, qui la reçut dans ses bras, vous êtes la bienfaitrice de ma famille, notre sauveur à tous, et vous pourriez douter de ma gratitude et de mon dévouement !

— Sara, je ne veux ni gratitude ni dévouement, entendez-vous, ma charmante fille ? jè ne veux que de l'amitié, de la bonne et franche amitié, répondit la comédienne. Mais, mon très-cher Thomas Osby, montrez-nous vos plus récents ouvrages.... Je vous ai choisi pour faire mon portrait ; ces messieurs, ajouta-t-elle en désignant les trois lords, implorent, de votre talent si varié, si multiple, douze grands tableaux pour leurs châteaux de Pembrock, de Woolvich et de Rochester ; donnez-nous un avant-goût

Google

du bonheur que nous éprouverons plus tard, en nous permettant de contempler aujourd'hui les fruits de votre longue et amère retraite.

— Hélas! madame, je dois le confesser ici, répondit le peintre, obligé de travailler au jour le jour pour faire vivre mes enfants, je n'ai guère le loisir de laisser courir mon imagination sur la toile.... Mes œuvres, depuis mes journées d'absinthe et de tribulations, ne consistent qu'en quelques ébauches, quelques croquis, quelques portraits.... de peu d'importance.

— Tout ce qui jaillit de votre palette, Thomas Osby, répliqua Nelly, est empreint d'un cachet original et divin; la douleur morale est aussi un soleil qui dore et qui mûrit les grands talents. Martyr, montrez-nous vos victoires; nous nous réservons de vous décerner les palmes! »

Thomas Osby s'empressa d'obéir. Il ouvrit ses cartons, et montra à Nelly Guyn et à ses amis les dessins, les croquis, les ébauches qu'il avait tracés, tantôt sous l'inspiration de la fièvre et de la faim, tantôt sous l'influence plus douce et plus consolante du crépuscule d'un avenir moins chargé de soucis, tantôt enfin sous celle des amitiés perdues sans retour et des tendresses reconquises. Partout, dans ces divers ouvrages, éclataient la pensée chaste ou suave, dramatique ou spirituelle, la touche vigoureuse et gracieuse en même temps, l'ordonnance austère et savante qui avaient jadis placé si haut dans l'opinion publique le nom et la réputation de Thomas Osby. L'adversité, ce serpent aux mille dents et à la langue somnifère, n'avait pu mordre sur ce talent complet,

Digitized by Google

fécond, merveilleux. C'était la même perfection de dessin, la même pureté de contours, la même magie de couleurs qu'aux beaux jours de sa jeunesse et de sa gloire. Le génie comme l'esprit n'a point de rides, et aussi, comme la salamandre, il vit au milieu des flammes qui consument et anéantissent le commun des mortels.

Nelly Guyn ne se lassait pas d'admirer la belle œuvre éclose au sein de la plus effroyable indigence; son étonnement se trahissait par des exclamations de surprise. Dryden, Ottway, partageaient son admiration et sa surprise; mais les paroles manquaient à Rochester, à Pembrock et à Wallers, pour exprimer leur sensation, c'était de l'enthousiasme, de la frénésie, du fanatisme qui s'était emparé de leurs âmes.

— Par saint Georges! dit Rochester, Pembrock, moi, et même Wallers, nous serions de grands scélérats si nous ne donnions pas carrière à la vertu et au prodigieux talent de cet artiste. Si, tributaire de tous les besoins de la vie, il a composé de si belles choses, que ne peut-il pas faire et exécuter quand il sera installé comme un satrape sous les lambris splendides du château de Pembrock, ou dans une mignonne tourelle de mon manoir de Rochester!

— Thomas Osby, disait d'un autre côté lord Pembrock, vous serez, si vous n'êtes déjà, le Michel-Ange de l'Angleterre.

— Je soutiens, ajouta le chevalier Wallers, qu'il en est aussi l'Albane et le Titien. Aucun peintre avant lui n'a réuni dans sa personne, à un si haut degré, la vigueur, la grâce, la forme et la pensée.

— Milords, répondit modestement Osby, je ne suis ni un Michel-Ange, ni un Titien, ni un Albane.... mais je tâche de travailler le moins mal que je puis, et je mets en mes œuvres toutes les facultés que Dieu a mises en moi. »

Durant ce concert de louanges, Sara pleurait de plaisir et de bonheur, — ne prenant pas garde aux œillades que lui lançait le galant et voluptueux Rochester, — et Maggi Graham, plantée sur ses deux pieds comme une cigogne à quelques pas du groupe principal, s'extasiait, en ouvrant de grands yeux, de voir quelques fragiles feuilles de vélin, quelques toiles légères l'emporter, par l'évaluation fabuleuse que les lords leur donnaient, sur les plus beaux monstres de l'Océan. Jusqu'alors, Maggi Graham avait cru qu'un tableau ne devait pas dépasser le prix d'une caque de harengs ou d'un brochet *princeps*.

Un délicieux dessin de Thomas Osby, représentant Henri VIII au chevet du lit de mort de Jane Seymour [1], réunit les suffrages de Nelly, des lords et des poëtes. L'artiste avait su rendre, avec un grand et rare bonheur, l'hypocrite douleur du Barbe-Bleue couronné, qui fait à la malheureuse Jane la promesse de rester fidèle à sa mémoire, et l'incrédulité respectueuse qui perce à travers les traits de cette reine d'un jour, dont les yeux se voilent déjà du crêpe de la mort. Les nuances de cette scène, si fa-

1. Jane Seymour succéda à Anne de Bouleyn qui périt sur l'échafaud. Jane Seymour, peu de mois après son mariage, mourut en couches, et l'hypocrite Henri VIII eut l'air de la regretter. Anne de Clèves, Catherine Howard et Catherine Pary lui succédèrent dans le lit du monstre couronné.

talement jouée entre un tyran plein de santé et une femme qui n'échappait à l'échafaud que par une mort prématurée, étaient si habilement saisies, il y avait tant de vérité dans les détails, tant de délicatesse dans les accessoires, tant de poésie dans tout l'ensemble de la composition, qu'on ne se lassait ni de la louer ni de la regarder. On la laissait un instant pour y revenir encore, et toujours sous le joug du même charme.

« Je donne soixante guinées de ce dessin, » fit Wallers.

— Etes-vous fou, chevalier, repartit Rochester, c'est un dessin capital... moi, j'en donne cent.

— Allons, milords, dit à son tour le marquis de Pembrock, je vois bien que vous n'êtes ni l'un ni l'autre capables d'assigner la vraie valeur de cet excellent morceau.... Moi, je donne mille guinées, et s'il m'échéait, ce serait pour rien. »

La manie anglaise est d'enchérir en tout et sur tout, sur les ridicules comme sur les actes de munificence et de splendeur domestique. L'amour-propre aidant, et stimulés par l'aiguillon de l'orgueil, les trois jeunes lords enchérirent les uns sur les autres; et, au bout de quelques secondes, le dessin était monté à cinq mille guinées, toute une fortune, tout un trésor!

Le peintre avait suivi la marche ascendante de cette folle enchère en souriant; mais quand il vit que le prix de son œuvre, œuvre de prédilection cependant, avait atteint le chiffre monstrueux de cinq mille guinées, il prit son dessin et le déchira en mille morceaux.

« A Dieu ne plaise, milady, s'écria-t-il, que je profite d'un accès de folie chevaleresque, de vanité bienveillante peut-être pour m'enrichir! Périssent tous mes ouvrages, si leur produit devait m'apporter un remords!

— Mais ce sacrifice! s'écria Nelly Guyn et les lords épouvantés de cet héroïque désintéressement dans une thébaïde semblable, et accompli au milieu d'une famille sans vêtements, sans feu et sans pain, ce sacrifice! s'écrient-ils.

— N'en est pas un pour moi, interrompit l'artiste avec dignité. Je n'appelle point sacrifice tout ce que je dois accorder à la tranquilité de ma conscience et au salut de mon honneur. Mais venez par ici, madame et milords, reprit l'artiste d'une voix plus calme, j ai encore quelques portraits à vous montrer. »

Et Thomas introduisit la compagnie dans la chambre que Maggi Graham avait visitée la surveille, et où l'idée lui était venue d'écrire et de faire écrire à Nelly Guyn.

A peine entrés : « Que vois-je! s'écria le comte de Rochester, c'est le chevalier de Norfolk!

— Et voilà ce mauvais sujet de comte de Clarendon! s'écria aussi le marquis de Pembrock.

— Mauvais sujet est le mot, grommela Maggi Graham. C'est une trinité de larrons et de sacripans, y compris mon pendard de fils, bien entendu.

— Il est impossible, fit Wallers, de mieux saisir la ressemblance.... On croirait qu'ils vont parler, ces deux chers amis. — Et comment, monsieur Osby, avez-vous fait la connaissance de ces deux

seigneurs? demanda Nelly. Est-ce depuis que vous demeurez ici que vous avez composé ces magnifiques portraits, qui sont dignes vraiment de l'école hollandaise?

— Mais certainement, ces portraits sont tout récemment faits, dit le comte de Rochester; il n'y a pas encore une année que j'étais en pleine connaissance avec Norfolk et avec Clarendon, et ils ne m'ont jamais parlé de cet incident.

— Voilà de belles connaissances que tu as là, milord, murmura encore Maggi. »

Thomas Osby raconta à Nelly Guyn les circonstances qui avaient accompagné la composition de ces trois portraits, qui, ajoutait-il, n'étaient point les plus mauvais qu'il avait entrepris. Mais, par une délicate réticence, le peintre ne souffla pas le mot des embarras que le non-payement de ces portraits lui avait causés.

Maggi Graham, dont la rude franchise ne capitulait jamais avec les convenances, se chargea de remplir cette lacune dans le récit du peintre, et s'écria de sa voix la plus formidable :

« Et ce qu'il y a de pis dans tout cela, madame Hélène, c'est que ces maudits écoliers n'ont pas jugé à propos de payer M. Osby; ils lui ont laissé sa marchandise sur les bras. Le beau nantissement!!! Pour moi, je ne donnerais pas un penny, — sauf le mérite de la peinture, — de ces trois museaux de coureurs de Guy-le-doux.

— Est-il possible! fit Nelly. Quoi! monsieur Osby, ces trois jeunes gens n'ont pas rémunéré vos travaux?

— Je suis désolé que mistress Maggi Graham ait cru devoir citer cette négligence, involontaire sans doute, répondit le peintre ; mais elle a dit la vérité. Mes trois clients sont partis de Londres sans me payer, et ce qui m'a été le plus sensible, sans me prévenir. Au surplus, l'un des trois, qu'ils appelaient M. John, m'a écrit depuis pour m'assurer que je ne perdrais rien. J'en étais persuadé d'avance.

— Escapade d'écoliers, espiègleries de jeunes hommes, fit Pembrock.

— Milord, interrompit Nelly, vous nommez cela une espièglerie? moi j'appelle cela une mauvaise action.

— Et vous avez bien raison, madame Hélène, dit Maggi Graham, qui ne perdait aucune occasion de placer son mot dans la conversation. Bon chien chasse de race, et bon sang ne peut mentir : vous avez la probité de feu votre pauvre mère, Dieu veuille avoir son âme ! D'ailleurs, dans notre profession, la probité est un meuble indispensable, et c'est la première pièce de notre ménage.

— Je sens et je vois que mistress est marchande de poisson, dit le comte de Rochester en saluant la virago avec une gravité comique.

— Pour vous servir, milord, riposta Maggi, en accompagnant sa réponse d'une révérence comme on en faisait à la cour d'Élisabeth.

— M. Thomas Osby ne peut pas perdre et ne perdra pas le fruit de son travail, reprit lord Pembrock ; les écoliers d'Oxford, de Cambridge et de Westminster peuvent bien se livrer quelquefois à

des excentricités de conduite ; mais ils n'oublient jamais les dettes d'honneur, et celle-là en est une. La jeunesse anglaise, noble ou roturière, ne dépasse pas les limites de l'honnête et du juste, même lorsque, comme en cette circonstance, elle s'abandonne à la fougue de ses caprices et de ses désirs.

— Madame, ajouta Pembrock en se tournant vers Nelly Guyn, pas plus tard qu'hier, j'ai rencontré au Vaux-Hall le comte de Clarendon : il a fini ses études à Oxford ; il a obtenu le doctorat à la suite de brillants examens, et il va repartir dans quelques jours pour ses terres. Je vais profiter de son séjour à Londres pour lui rappeler sa dette, et comme j'ai tout lieu de penser que le chevalier de Norfolk et son autre ami se trouvent avec lui, je vous promets qu'ils donneront satisfaction à M. Osby : les vrais écoliers sont solidaires entre eux, et je vous réponds de Clarendon corps pour corps.

— Voilà qui atténue un peu, milord, votre appréciation de tout à l'heure, fit Nelly Guyn ; mais, ajouta-t-elle en regardant plus attentivement les portraits, ces trois jeunes gens sont vraiment fort bien.... celui-ci entre autres, — et Nelly indiquait le portrait de John, — a une physionomie toute noble et tout aimable. »

Les traits de la vieille Maggi quittèrent leur expression de rudesse naturelle, et s'illuminèrent d'une lueur de félicité intime ; c'était l'amour maternel.

Sara devint rouge comme une cerise ; ses yeux se baissèrent instinctivement, et deux perles limpides vinrent se suspendre à ses longs cils : c'était l'amour

qui détachait de ce cœur chaste et pur les gouttes d'une rosée virginale.

— Ne connaissez-vous pas ce jeune homme, milord? demanda Nelly Guyn à Rochester et à Pembrock, et en jetant un regard sur Sara, dont le trouble ne lui avait pas échappé.

— Non, madame, répondit Pembrock; seulement j'en ai quelquefois entendu parler par Clarendon, qui ne jure que par son ami John.

— Ce John se donne pour le fils d'un des plus riches marchands de la cité, je crois....

— Le triple menteur, le cancre! grommela la vieille Maggi, dont les traits reprirent leur expression ordinaire, est-ce qu'il renierait sa mère, par hasard! je voudrais bien voir ça!!!

— Je crois, continua le marquis, qui ne remarqua pas l'interruption de Maggi, qui ressemblait d'ailleurs beaucoup plus à un grognement qu'à un monologue, que ce monsieur John est un des plus brillants écoliers de l'université d'Oxford, qui a produit déjà tant de sujets distingués et qui est en possession, vous le savez, madame, de fournir d'orateurs depuis des siècles, la chambre des lords et la chambre des communes. Le dernier ministère était entièrement composé d'anciens écoliers d'Oxford.

« C'est pour cela, murmura encore Maggi, qu'il a si bien fait les affaires de la nation, et qu'il a augmenté outre mesure les droits sur le poisson d'eau douce. Peste soit d'Oxford et de ses écoliers, et bien sotte j'ai été d'aller fourrer mon fils dans cette galère d'où il ne sort que des bavards et des pédants.

— Oui, reprit la comédienne en regardant tour à

tour et le portrait de John et Sara, oui, plus je considère ce jeune homme, plus je lui trouve dans les traits, dans les yeux, dans l'ensemble de la physionomie, une douceur et en même temps quelque chose de décisif et de spirituel qui dénotent un heureux caractère et une âme droite et élevée.

— Parfois les mines sont trompeuses, dit tout haut Maggi Graham, en adaptant à son observation un bruyant éclat de rire, et l'étiquette ne fait pas le sac.

— Parfait! mistress Maggi, répondit Nelly; mais je ne crois pas qu'ici l'on soit dupe de son jugement. Sara, dites-moi, mon enfant, ajouta la comédienne en attirant, par un geste plein de grâce et d'affabilité, la jeune fille auprès d'elle, ce portrait est d'une grande ressemblance, n'est-il pas vrai? »

La pauvre fille aurait vu la foudre tomber à ses pieds, qu'elle n'eût pas été plus tremblante et plus pâle. Elle regarda Nelly, elle regarda le portrait, et dit d'une voix presque éteinte:

— Oh! oui, madame!

— Qu'avez-vous, belle et incomparable Sara? dit alors Rochester en prenant la main de la jeune fille; votre main frissonne, votre visage, tout à l'heure encore si éclatant de vermeilles couleurs, prend la teinte mélancolique des lis.... Sara! vous pleurez! Seriez-vous indisposée, miss? je suis médecin, moi.

— Milord, dit Nelly Guyn en repoussant doucement le trop courtois Rochester; vous et vos pareils ne comprenez rien à la maladie de Sara. Cette maladie-là, milord, est l'apanage des âmes pures et

innocentes, des cœurs naïfs et candides.... elle est tout à la fois délicieuse et cruelle; mais pour la guérir, milord, il faut d'autres médecins que vous. Laissez rougir et pleurer cet ange à son aise; une telle rougeur et de telles larmes sont les plus beaux fleurons d'une couronne de mariée. »

En cet instant la porte du taudis s'ouvrit brusquement, et un cavalier mis avec élegance et distinction se précipita en quelque sorte dans la chambre en s'écriant :

« Monsieur Osby, miss Sara, voici la flotte qui arrive avec les galions ! »

Ce cavalier était l'original en personne du portrait qu'on était en train d'admirer, c'était John.

« M. John ! exclama Sara, qui par un mouvement machinal avait la première dirigé ses regards vers la porte.

— John ! répéta tout le monde en chœur. »

John d'abord interdit de se trouver, au moment où il s'y attendait le moins, au milieu d'une réunion de personnes considérables, à en juger par leurs toilettes, et qu'il était loin de s'attendre à rencontrer dans l'atelier de Thomas Osby, se remit bientôt, et saluait la compagnie avec l'élégance et la grâce d'un véritable gentilhomme lorsqu'il aperçut Maggi Graham.

Il suspendit ses civilités commencées, et s'élançant dans les bras de la marchande de poisson :

« Ma mère, ma bonne mère !... s'écria-t-il.

— Je ne me suis point trompée, dit Nelly à Dryden, ce jeune homme a un noble cœur : son action le prouve.

Digitized by Google

— Daignez m'excuser, milady et messieurs, dit John après avoir tendrement embrassé Maggi à plusieurs reprises; mais il y a si longtemps que je n'avais vu ma mère!!! »

On ne répondit pas à l'excuse de John; mais Nelly, les seigneurs et les poëtes battirent des mains pour applaudir à cette noble et touchante manifestation de la piété filiale.

La vieille Maggi était, elle, sous le charme de l'émotion et de l'orgueil maternel; elle oubliait en ce moment les anathèmes qu'elle avait fulminés contre les écoliers d'Oxford, et elle se livrait sans réserve à la joie de recevoir ces saintes caresses qui sont les trésors inépuisables des mères. Elle contemplait tour à tour son fils et le portrait, et semblait se dire, en reportant ses yeux sur ce leste et élégant cavalier: L'original est aussi beau que la copie.

« Ma mère, je suis enfin docteur, dit John quand les embrassements se furent un peu ralentis. Je vous apporte un diplôme en bonne forme de l'université d'Oxford en échange des sacrifices que vous avez faits depuis si longtemps pour mon éducation. C'est à mon tour maintenant, ma mère, à songer à vous; et le soin d'embellir vos vieux jours sera pour moi le premier et le plus doux des priviléges.

— Je te crois, John, répéta Maggi; car, outre que tu m'as coûté, sans reproche, les yeux de la tête, nous avons ensemble quelques écheveaux de coton à débrouiller, des comptes à régler. Tu as fait, mon garçon, furieusement d'escapades au détriment de mon escarcelle.... Tu as même fait des dettes.... Mais ce que je te pardonnerai moins facilement, c'est d'a-

voir répudié le nom de ton père et de t'être fait passer pour gentilhomme! Fi! cela n'est pas bien! Ton père, John, était un brave et loyal marinier de la Tamise, et moi une simple marchande de poisson, comme feu la mère de Mme Hélène, ici présente; mais, avec les rames de ton père, mon commerce et notre activité à tous deux, nous avons amassé honorablement une petite fortune qui te reviendra et dont tu sauras jouir mieux que nous. Voilà, John, la vérité. Mais rougir de son père et de sa naissance, inventer une origine illustre ou se forger des titres qu'on n'a pas le droit de porter, voilà, John, voilà, mon fils, des torts graves qu'un honnête homme ne saurait trop tôt expier, s'il a eu le malheur de les commettre.

— Ma mère, répliqua le jeune homme, vous avez été mal informée. Jamais je n'ai eu la folie de me faire gentilhomme, jamais je n'ai eu la bassesse de quitter le nom de mon père. Il est bien vrai qu'à l'université on ne m'appelait habituellement que du nom de John : il est bien vrai que je me suis donné pour le fils d'un opulent propriétaire de Londres, et j'en avais le droit, ma mère, puisque vous possédez onze maisons sur le pavé de Londres; mais il n'y a rien là dedans qui ressemble à un changement de nom ou à une usurpation de titre. Quant aux irrégularités de conduite dont vous me parlez, le proverbe que vous répétez souvent : « Il faut que jeunesse se passe, » ne peut-il m'être applicable, et ne puis-je pas en invoquer le bénéfice? une jeunesse orageuse est le présage d'une vie prudente, sage, utile et réglée. Quant aux dettes que j'ai pu contrac-

ter, je les payerai et je les paye, ma mère, et c'est pour accomplir ce devoir sacré qu'avant de me présenter chez vous j'étais venu ici pour compter à l'honorable M. Thomas Osby une somme qu'il veut bien prendre en échange de trois chefs-d'œuvre de peinture.

— John, tout ce que tu viens de me dire est court et juste. Tu n'as jamais menti ; je crois donc tout ce que tu m'as dit comme paroles d'Évangile ; maintenant ce qui est passé est passé, plus de fredaines. — Te voilà capable d'arriver aux fonctions publiques, comme les lords le disaient tout à l'heure en parlant de écoliers de Cambridge, de Westminster et d'Oxford. — Plus de fredaines, donc.

— Non, plus de fredaines, dit Nelly Guyn qui tenait Sara par la main, et pour couper les ailes à ces lutins, à ces farfadets, à ces démons qui inspirent trop souvent les Rochester, les Pembrock et les Wallers.... »

Les trois lords s'inclinèrent devant Nelly.

« Je pense, poursuivit la comédienne, que le mariage serait le plus sûr et le plus joli moyen ; et si l'expérience que je puis avoir acquise dans la connaissance des mystères du cœur n'est pas en défaut, je crois que le jeune docteur John Graham ne serait pas tout à fait fâché d'aliéner sa liberté en faveur d'une certaine personne qui, si j'en crois aussi mes conjectures, lui porte un vif et tendre intérêt. »

Et la comédienne se mit à sourire en regardant Sara, qui, les yeux baissés, les deux mains croisées sur sa poitrine comme pour comprimer les batte-

Digitized by Google

ments de son cœur, se tenait immobile comme une statue d'albâtre à côté de Nelly.

« Ah! madame! s'écria John Graham, votre augure n'est-il pas trompeur! La belle et vertueuse Sara aurait-elle véritablement pour moi les sentiments que vous lui supposez!

— Demandez-le-lui, John, fit Nelly Guyn.

— Sara, m'aimez-vous? dit en se jetant aux pieds de la jeune fille le passionné John; la voix de mon amour, d'un amour immense, infini, trouve-t-elle un écho dans votre âme? »

La jeune fille resta muette, seulement elle chancelait imperceptiblement sur ses jambes, comme ces idoles d'argile que les Philistins avaient imprudemment placées dans leurs temples, contre l'arche du Seigneur.

« Répondez-moi, Sara, répondez-moi, je vous en supplie, reprit l'écolier d'Oxford, qui oubliait dans son ivresse amoureuse qu'il avait autour de lui des spectateurs peu enclins à prendre au sérieux cette scène digne de l'*Aminta* ou du *Pastor fido*. Mais le jeune homme était sincère, ne parlait que d'après les mouvements de son cœur; peu lui importait l'opinion de ceux dont il oubliait la présence. »

La jeune fille ne souffla pas le mot.

« De grâce, Sara, de grâce, répondez-moi, dit d'une voix plus tendre et plus émue encore l'écolier, ma vie et ma mort sont entre vos mains, prononcez.

— Le silence des peuples est la leçon des rois, dit Ottway, et le silence des femmes est aussi la leçon des amants.

— Répondez à M. John, ma chère Sara, dit Nelly Guyn en prenant les mains de Sara dans les siennes. »

La jeune fille leva alors lentement, doucement, ses beaux yeux bleus et limpides sur son père et sur Maggi Graham comme pour lire sur leur physionomie s'ils ne s'opposaient point à un aveu. — Elle n'y vit qu'encouragement et espoir; puis elle les reporta sur John Graham et lui dit avec cet angélique accent, euphonique attribut de la pureté de l'âme :

« Monsieur John, je vous aime!... »

Peindre les transports du jeune homme à ces paroles sublimes de naïveté et de candeur, serait chose impossible. De fou d'amour qu'il était tout à l'heure, il devint fou de joie et courut de Sara à sa mère, de sa mère à Thomas Osby; il embrassait tour à tour les enfants, les poëtes, les lords et jusqu'à la maîtresse du roi elle-même, qui se prêtait de bonne grâce à ces témoignages d'affection d'une âme où le bonheur débordait à pleins bords.

— Merci, milady, merci, s'écriait John, de votre bonne intervention... merci, ma mère, ma bonne mère, de votre assentiment.... Oh! je pressentais bien que vous n'opposeriez pas d'obstacle à mon amour.... Si Sara est pauvre, nous sommes riches, ma mère, et il y aura félicité pour tous.... et puis, je travaillerai, ma mère, je serai votre bâton de vieillesse et aussi le support de tous ces chers petits enfants qui vont devenir mes frères et sœurs.

— John, dit Maggi avec une dignité de maintien et de langage qui ne lui étaient pas ordinaires, mais que les natures les plus vulgaires prennent, sans

presque s'en douter, dans les circonstances graves, solennelles, de la vie : John, vous ne pouviez pas faire un meilleur choix : Sara sera la reine des épouses et des mères, comme elle a été la reine des filles et des sœurs. Mais prenez garde, John, et écoutez bien ce que je vais vous dire : Autant je vous bénis aujourd'hui d'avoir des pensées d'ordre, de vertu, d'amour honnête et légitime, autant je vous accablerais de malédictions, si un jour vous veniez à oublier ce que vous devez à votre femme de déférence, de dévouement, de constance et d'amitié... si, en un mot, vous rendiez Sara malheureuse !

— Ma mère, répliqua John Graham en montrant Sara à Maggi, serait-il possible d'offenser Dieu à ce point ? Ne serait-ce point l'insulter dans son plus bel ouvrage ? »

Puis, regardant Sara avec des yeux pleins d'amour :

« N'avez-vous pas foi, Sara, dans les promesses que je viens de vous faire, et que je renouvellerai au pied des autels ?

— Oh ! si, monsieur John ! répondit spontanément la jeune fille.

— Monsieur Thomas Osby, dit le poëte Dryden à l'artiste, vous avez là sous les yeux un bien joli sujet de tableau d'intérieur.

— Et qu'il me fera pour mon cottage de Woolwich, dit Nelly Guyn ; je veux avoir sans cesse sous les yeux la scène d'aujourd'hui, où je n'ai pas rempli le principal rôle, mais où pourtant j'ai mérité quelques suffrages.

— Des suffrages ! madame, interrompit John ;

Digitized by Google

dites donc, ici comme à Covent-Garden, de l'admiration.

— Les bonnes résolutions sont, je crois, contagieuses comme les mauvaises, dit alors le marquis de Pembrock, et je m'aperçois, ainsi que Rochester et Wallers, que l'active bienveillance de notre illustre Nelly Guyn, notre amie à tous, nous gagne et nous subjugue. Monsieur John Graham, un jeune homme tel que vous, un docteur, et surtout un docteur qui va se marier bientôt, a besoin de prendre au plus tôt un rang social. J'ai appris hier, et sans savoir ce qui allait arriver aujourd'hui, que l'emploi de clerc à la Cour des plaids communs était vacant. C'est une charge de quelque importance, et qui mène un homme de mérite à des postes plus élevés. Si vous le désirez, je dirai deux mots au chancelier de l'Échiquier, qui est mon parent, et vous obtiendrez la place.

— Milord, repartit John, je n'aurais jamais osé aspirer à de telles fonctions de prime abord, et je crains même de ne point posséder les capacités suffisantes pour les bien remplir....

— Vous êtes l'homme de l'emploi, interrompit le marquis de Pembrock, et l'emploi se chargera de donner à l'homme non pas des capacités, mais l'habitude qui doit nécessairement lui manquer. Acceptez-vous, monsieur John?

— Si j'accepte, milord, mais vraiment avec une vive gratitude.

— Comme disait Nelly avant que vous vinssiez, sir Graham, rayons ce mot gratitude du vocabulaire des hommes de cœur. Je ne vous demande en

échange de ce petit service que votre amitié pour moi et pour mes amis Rochester et Wallers, que je vous présente.

— Au lieu d'une grâce, milord, vous m'en faites quatre, milords, — ajouta-t-il en mettant la main dans les mains que les jeunes seigneurs lui tendaient; — notre liaison se forme sous de favorables auspices.... au sein des arts, de l'amour et des affections de famille.

— Allons, mes amis, dit Nelly Guyn, il y a deux heures que nous sommes ici admirant les merveilles de l'art et les merveilles du cœur, et il faut songer à la retraite. Vous savez qu'il y a aujourd'hui répétition à Covent-Garden, et je dois donner l'exemple de la ponctualité et de l'exactitude à mes camarades. D'ailleurs, c'est une pièce de Dryden que l'on répète, et nous sommes tous ici intéressés à son succès.

— Oui, certes, Nelly, s'écrièrent les lords.

— Mais, avant de partir, faisons notre bilan, reprit la comédienne. M. Thomas Osby, vous avez douze tableaux à faire, vous vous le rappelez : quatre pour le marquis de Pembrock, quatre pour le comte de Rochester, quatre pour le chevalier Vallers; un autre tableau pour moi, qui représentera la scène dont nous avons été les acteurs ou les témoins, puis enfin mon portrait.

— Oui, madame, répondit Thomas Osby, je me souviens de tout. Quand voudrez-vous commencer à poser pour votre portrait, madame?

—Quand vous serez installé dans le logis que j'ai fait arrêter pour vous dans Pall-Street, repartit la comédienne; car, mon cher Apelles, j'ai trop de

respect pour les arts, trop de déférence pour les artistes, pour les contraindre à venir chez moi avec tout leur attirail, comme des parfumeurs, des montreurs de lanternes magiques et des marchandes de modes. Je vais moi-même poser chez mes peintres et je me regarde comme très-honorée de jouir de leur entretien et de ramasser, dans l'occasion, leurs pinceaux.

— Madame, interjeta Dryden, vous pensez et vous agissez comme François Ier et Charles-Quint, qui en usaient ainsi à l'égard du Primatice et du Titien.

— Je suis ravie de me trouver en communication de sentiments avec de si grands hommes, mon cher Dryden, dit l'actrice, et je vous sais gré de la citation et du rapprochement flatteur que vous venez de faire. »

Puis, se plaçant au centre de la famille de Thomas Osby qui s'était levée tout entière pour reconduire avec honneur la comédienne et ses amis, Nelly Guyn fit approcher John Graham.

« Monsieur John, lui dit-elle, mes amis et moi avons applaudi à la noblesse de vos sentiments, à la droiture de votre caractère, à l'excellence de votre cœur. Mon cher lord Pembrock vient de vous témoigner tout à l'heure l'intérêt et l'amitié que vous lui avez inspirés, il m'a devancée dans une manifestation bienveillante qui doit rejaillir également sur la famille de l'honorable et illustre Thomas Osby et sur vous. Mais si Pembrock a pris une heureuse initiative, moi je puis ajouter quelques rayons au soleil de félicité domestique qui va se lever pour vous. Monsieur Graham, en recherchant la main de

Sara, pauvre et obscure, vous avez prouvé que d'ignobles calculs d'avarice ne germaient pas dans votre cœur.... Vous avez fait plus, vous n'avez pas reculé devant la charge d'une famille indigente et nombreuse dont vous pouvez, d'un jour à l'autre, devenir l'unique soutien. Cela est bien, cela est beau, cela est philosophique et chrétien. Grâce à Dieu, le bon M. Osby se porte bien, et a des travaux aujourd'hui pour un siècle, si Dieu lui prête vie.... Mais ce retour inespéré de la fortune de l'artiste ne détruit pas votre noble et généreuse résolution, et mérite une récompense morale. Monsieur John Graham, vous venez de demander, et on vient de vous accorder la main de la fille du premier peintre du roi!!!

« Thomas Osby, ajouta la comédienne, voici votre brevet, signé ce matin même de la main de notre gracieux monarque, Charles II.

— Premier peintre du roi! s'écria Thomas en se précipitant sur la main que Nelly Guyn lui tendait, et en l'arrosant de larmes de reconnaissance et de joie, premier peintre du roi! Mais c'est à en mourir de bonheur.

—Non; mais c'est à en vivre de gloire, » répliqua la comédienne.

Et profitant de l'espèce d'étonnement tumultueux qui avait succédé à cette déclaration, Nelly Guyn suivie de sa noblesse d'épée, de naissance et d'esprit, s'élança hors de l'atelier du peintre pour se dérober à de nouveaux et plus pressants hommages.

Les clameurs du peuple assemblé devant la porte de la maison, et qui criait à tue-tête : *Vive madame*

Hélène! avertirent Thomas Osby, Maggi, John et les enfants, du départ de la comédienne. Par un mouvement spontané, femmes, hommes et enfants se précipitèrent aux fenêtres, et de là, agitant leurs mouchoirs, leurs bonnets, ils s'associèrent à l'ovation populaire en criant aussi plus fort que les autres : *Vive madame Hélène! vive Nelly Guyn!*

C'était un hymne qui commençait au niveau du pavé et qui s'élevait jusqu'au ciel en passant par les mansardes.

Tandis que l'équipage de la maîtresse du Roi entraînait la comédienne et ses amis vers le théâtre de Covent-Garden, la belle et pudique Sara, à genoux, entourée de ses petits frères et sœurs, adressait à Dieu un cantique d'actions de grâces, et s'écriait, en élevant ses mains vers ce firmament où nous avons placé, nous chrétiens, nos affections arrachées de la terre et transplantées ainsi dans le domaine infini des anges :

O ma mère, vous nous l'aviez bien dit à votre lit de mort, que la Providence aurait pitié de nous ! Ma mère, vos enfants sont sauvés, et la bénédiction de Dieu a sanctionné vos paroles!

FIN.

268,002

Digitized by Google

TABLE.

FIN DE LA TABLE.

8019 — Imprimerie de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

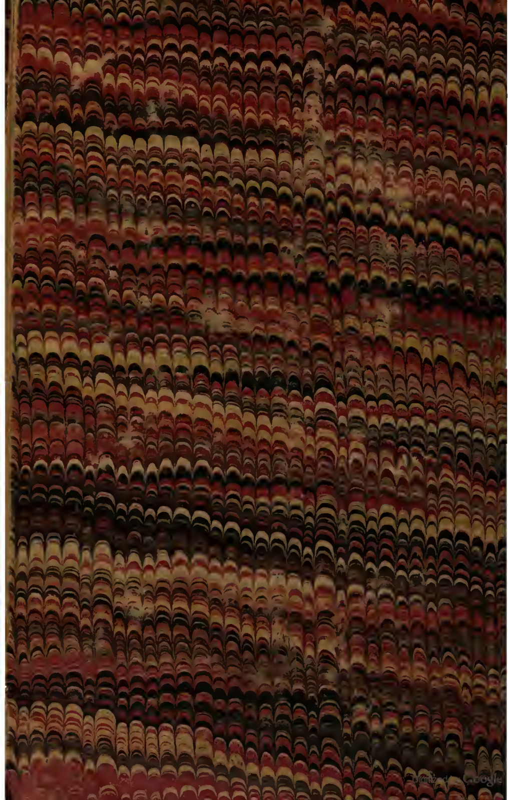
5



Digitized by Google






Digitized by Google